



# Le Destin d'Eva

ROMAN

Lise Bergeron

LES ÉDITIONS JCL

Facebook : *La culture ne s'hérite pas elle se conquiert*

**LE DESTIN D'ÉVA**

*est le quatre cent vingt-quatrième livre  
publié par Les éditions JCL inc.*

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives  
nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Bergeron, Lise, 1947 avril 27-

Le destin d'Éva

(Collection Roman-vérité)

ISBN papier : 978-2-89431-424-1

ISBN e-Pub : 978-2-89431-989-5

I. Titre. II. Collection : Collection Roman-vérité.

PS8603.E684D47 2014 C843'.6 C2013-942482-2

PS9603.E684D47 2014

Conversion au format ePub : [Studio C1C4](#)

© **Les éditions JCL inc., 2014**

*Édition originale : mars 2014*

Tous droits de traduction et d'adaptation, en totalité ou en partie, réservés pour tous les pays. La reproduction d'un extrait quelconque de cet ouvrage, par quelque procédé que ce soit, tant électronique que mécanique, en particulier par photocopie ou par microfilm, est interdite sans l'autorisation écrite des Éditions JCL inc.

**Les éditions JCL inc.**

930, rue Jacques-Cartier Est, Chicoutimi (Québec)

G7H 7K9

Tél. : (418) 696-0536 – Téléc. : (418) 696-3132 –

[www.jcl.qc.ca](http://www.jcl.qc.ca)

ISBN du format papier : 978-2-89431-424-1

ISBN du format e-Pub : 978-2-89431-989-5

LISE BERGERON

# Le Destin d'Éva

ROMAN



*Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition. Nous bénéficions également du soutien de la SODEC et, enfin, nous tenons à remercier le Conseil des arts du Canada pour l'aide accordée à notre programme de publication.*

*Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC*

*À Jean-Paul, Louis, Philippe, Martine, Samuel et Antoine.*

*Je vous aime.*

# Note de l'auteure

J'ai écrit ce livre en hommage à tous ces hommes et à toutes ces femmes qui, grâce à leur courage et à leur ténacité, ont réussi à faire pousser des villes dans cette immense forêt d'épinettes noires qu'était l'Abitibi au début du XX<sup>e</sup> siècle. Ils ont forgé à même ce pays sauvage et inculte un véritable paradis où il fait bon vivre. Je suis fière d'y être née et de faire partie de la descendance de ces héros méconnus. Mon souhait le plus cher est de transmettre à mes enfants et à mes petits-enfants cette flamme ardente qui les habitait et qui fait la race des grands hommes.

# PROLOGUE

## *Centre d'accueil de Sainte-Anne-du-Nord, 1990*

**LE** mois de novembre avait été beaucoup plus froid que d'habitude. Décembre arrivait à peine que la terre était déjà recouverte d'un épais manteau de neige. Un vent du nord soufflait sans arrêt depuis plus d'une semaine. On aurait dit que le froid s'infiltrait partout, au travers des murs, ainsi que par les fenêtres et le toit.

Assise dans sa berceuse qui craquait de partout comme un vieux corps usé, Éva Lafontaine somnolait, bien emmitouflée dans son châle de laine, dernier vestige de l'époque où ses pauvres mains pouvaient encore manier les aiguilles à tricoter. Elle ne dormait pas vraiment, même si tout dans son attitude le laissait supposer. Depuis quelque temps, ses souvenirs affluaient, ne lui laissant aucun répit. Elle qui croyait avoir perdu la clé de son jardin secret se voyait replongée dans son passé.

Éva Lafontaine avait fêté ses quatre-vingt-six ans quelques jours auparavant. Depuis quatre ans, déjà, elle vivait là, dans cette minuscule chambre meublée comme

une cellule de nonne, avec seulement un lit, sa vieille chaise berçante et une petite commode sur laquelle elle déposait son chapelet tous les soirs avant de s'endormir. Elle ne désirait rien de plus; ce dénuement lui convenait très bien. Elle attendait la mort simplement, avec sérénité.

Elle avait choisi elle-même de venir habiter au Centre d'accueil de Sainte-Anne-du-Nord. Personne ne l'y avait poussée. Depuis quelques années, sa santé devenue chancelante l'obligeait à demander de l'aide. Elle ne pouvait plus sortir seule pour faire ses achats. Les simples actes de la vie quotidienne étaient devenus une corvée. Prendre son bain la terrorisait. Elle craignait de tomber et de se fracturer les os. Son médecin l'avait prévenue qu'une fracture de la hanche à son âge pouvait la clouer au lit pour le reste de ses jours. La seule idée d'être à la merci de n'importe qui, d'être obligée de compter sur les autres pour ses besoins les plus intimes lui faisait horreur. Elle était beaucoup trop fière. Jamais elle n'avait baissé la tête et c'était ainsi qu'elle voulait mourir, la tête haute, dans la dignité. Elle avait donc pris la décision de demander à être placée, car, même si son corps ne lui obéissait pas toujours, elle avait conservé toute sa lucidité. Elle était en mesure de disposer elle-même des années qui lui restaient à vivre.

Ses enfants, qui s'inquiétaient pour elle, avaient accueilli avec soulagement la décision de leur mère. Ils la

savaient maintenant en sécurité, entourée de soins et sous la surveillance de personnes compétentes.

Très vite, Éva s'était habituée à la routine de son nouveau chez-soi. En général, les gens étaient gentils avec elle. De toute façon, ce n'était qu'un tremplin avant de plonger dans l'au-delà.

Toujours vêtue sobrement, mais avec goût, son abondante chevelure argentée ramenée en arrière en un chignon tressé à la perfection, elle dégageait une certaine noblesse. Certains l'avaient même surnommée madame la Comtesse.

Éva était une personne solitaire. On ne lui connaissait aucun ami. Il n'y avait que ses enfants qui venaient la voir de temps en temps. Elle avait enterré tout le monde, disait-elle en plaisantant. Veuf depuis quelques années, Aimé, son fils aîné, venait chaque semaine et lui apportait une boîte de chocolats. Il s'assoit sur le pied du lit et, après la formulation machinale des questions usuelles telles que « Comment ça va? On vous traite bien? Avez-vous besoin de quelque chose? », il redevenait silencieux.

Peu volubile, il ne parlait que pour dire ce qu'il jugeait essentiel et indispensable. Par contre, sa présence était rassurante et apaisante. Souvent, Éva s'endormait. À son réveil, il était encore là, comme un ange gardien. Il lui disait alors au revoir et, après un léger baiser sur le front, il quittait la chambre sans faire de bruit. Éva le regardait

s'éloigner en se rappelant avec tendresse l'enfant turbulent qu'il avait été. Un sourire affectueux se dessinait alors sur ses lèvres.

Sa fille Berthe, accompagnée par son mari Roméo Brousseau, ne manquait pas un seul dimanche. Ils arrivaient juste avant la messe et repartaient une fois l'office terminé. La visite hebdomadaire de sa fille aînée la réjouissait toujours. Les paroles et les longs discours étaient inutiles entre elles.

Lorette, sa cadette, était décédée du cancer quelques années auparavant. Les relations entre la mère et la fille n'avaient pas toujours été faciles. Obstinée et butée comme son père, Lorette était souvent en conflit avec Éva. Après son mariage avec le fils du notaire Parent, elle était allée vivre à Rouyn. Trop occupée par sa vie de *dame de la haute société*, elle ne venait pas souvent à Sainte-Anne-du-Nord visiter sa famille.

Puis, il y avait Georges, cet enfant qu'elle avait si mal aimé. Avec le temps, il était devenu presque un étranger pour elle. Ses études de médecine terminées, il était demeuré à Montréal. Il avait épousé une gentille infirmière qui lui avait donné deux merveilleux petits-enfants. Chaque année, il venait voir sa mère, accompagné de toute la famille. Mais, aujourd'hui, les enfants étaient grands. Ils n'avaient plus rien à faire d'une vieille grand-mère qu'ils connaissaient si peu. Il y avait maintenant plus d'un an

qu'elle n'avait pas vu sa chère petite Éva-Marie.

Lentement, en s'appuyant sur les accoudoirs de sa berceuse, Éva réussit à se mettre debout. D'une main tremblante, elle replaça son châle, le serrant bien autour de ses épaules. À petits pas hésitants, elle se dirigea vers la fenêtre. Frissonnante, elle posa doucement les doigts sur la surface embuée et dessina un visage souriant. Pendant un court instant, elle demeura immobile, à contempler cette image qui la ramenait si loin dans son passé. Par ce bel après-midi de juin 1919, Éva avait laissé derrière elle tout ce qui avait été sa vie depuis sa naissance jusqu'à ce jour.

# 1.

Bientôt seize heures qu'ils avaient quitté la gare du Palais, à Québec, et le train roulait toujours, crachant derrière lui une épaisse fumée noire. La tête appuyée à la fenêtre du wagon, presque assoupie, Éva regardait défiler le paysage devant elle : des arbres, rien que des arbres. Parfois surgissait un coin de ciel bleu bien vite effacé par de gros nuages gris. Pour passer le temps, elle s'amusa à tracer de petits personnages amusants sur la vitre poussiéreuse de la voiture. Le voyage lui semblait interminable.

Soudain, une voix venue de nulle part la tira de son engourdissement.

— Senneterre! Senneterre! Tout le monde descend, le train repart dans une demi-heure!

En passant près d'elle, le contrôleur lui fit un clin d'œil, ce qui eut pour effet de lui faire monter le rouge aux joues. Elle baissa les yeux et se détourna rapidement. Elle remarqua alors sa petite sœur qui la fixait d'un air interrogateur. Juliette avait été réveillée brusquement et

elle semblait complètement perdue. Éva lui dit d'une voix douce :

— N'aie pas peur, ma chérie, nous allons descendre quelques minutes pour nous dégourdir les jambes.

— Est-ce qu'on est arrivés?

— Pas encore, mais ce ne sera plus très long, maintenant.

— Je suis fatiguée. Je n'aime pas ça, le train!

Armand Boisvert, leur père, se leva et s'étira en bâillant. C'était un bel homme de taille moyenne aux cheveux grisonnants et à l'allure fière. À quarante-six ans, il avait conservé la sveltesse de sa jeunesse. Ses yeux gris surmontés d'épais sourcils broussailleux brillaient d'intelligence et de vitalité, mais, tout au fond de son regard, une immuable tristesse se cachait en permanence depuis le décès de Blanche, son épouse bien-aimée.

Il prit Juliette dans ses bras et lui murmura à l'oreille :

— Viens, ma puce, allons rejoindre tes frères qui, eux, ne se sont pas fait prier pour décamper. Regarde, ils sont déjà sur le quai de la gare.

De ses bras, la fillette entourait le cou de son père et appuya sa jolie tête blonde sur son épaule. Éva se leva à son tour et leur emboîta le pas.

Ils retrouvèrent Raoul et Maurice qui riaient aux éclats en se chamaillant comme des écoliers. Armand déposa Juliette sur le quai et, d'une voix chargée d'émotion, dit à

ses enfants :

— Nous sommes rendus aux portes de l'Abitibi. Dans quelques heures, nous serons chez nous. Votre oncle Edmond nous attend, il a bien hâte de vous connaître. La dernière fois que j'ai vu mon frère, tu n'étais même pas née, ma belle Éva, mais tu étais en route. Ce qui veut dire que ça fait plus de quinze ans!

Maurice et Raoul se regardèrent, incrédules; ils n'arrivaient pas à imaginer qu'ils pourraient être aussi longtemps sans se voir.

Éva examinait les environs avec étonnement. Senneterre n'était pas vraiment une ville : à peine quarante cabanes en bois composaient tout le village avec de petites rues étroites qui les reliaient entre elles. Les pluies abondantes des derniers jours avaient transformé les routes en un véritable borbier. On pouvait à peine y poser les pieds sans enfoncer jusqu'aux chevilles. Elle sentit les larmes lui piquer les yeux. Même si tout en elle se révoltait, elle ne devait pas pleurer. La décision de son père de tout quitter pour venir s'établir en Abitibi l'avait bouleversée. Elle se sentait prise au piège. Elle avait dû laisser derrière elle tout ce qui avait été sa vie. Une bien courte vie, mais c'était la sienne. On ne lui avait laissé aucun choix. Pour le moment, son père était heureux et c'était tout ce qui comptait.

Un bruit de voix inconnues chassa d'un coup son

apitoiement. Deux adultes suivis d'une ribambelle d'enfants approchaient en discutant et en gesticulant. Elle ne comprenait rien à ce qu'ils disaient et leur accoutrement lui paraissait des plus bizarres. Elle rejoignit son père et lui demanda à voix basse :

— Papa, qui sont ces gens?

Armand sourit devant le désarroi de sa fille.

— Ce sont des Algonquins, de vrais Sauvages comme dans ton livre d'histoire du Canada.

En entendant ces mots, la petite Juliette se réfugia dans les jupes d'Éva. L'espiègle Raoul, qui avait suivi toute la scène, envenima les choses en lui disant :

— Tu ferais mieux de cacher tes tresses, parce qu'ils vont te scalper.

La pauvre enfant se mit aussitôt à pleurnicher. Exaspérée, Éva asséna un violent coup de pied dans le mollet de son frère. Armand Boisvert dut prendre sa grosse voix pour calmer l'effervescence de ses rejetons, ce qui eut pour effet de déclencher une cascade de rires chez les coupables.

Raoul prit la petite Juliette sur ses épaules et se mit à courir le long de la voie ferrée, Éva sur les talons.

Armand aimait profondément ses enfants et il en était fier. Depuis la mort de sa chère Blanche, emportée l'année précédente par la grippe espagnole, il s'était rapproché d'eux. Il revoyait sa femme, affaiblie par la maladie, lui

demander dans un dernier souffle d'en prendre soin et de les aimer pour deux. Il l'avait suppliée de ne pas l'abandonner. Il avait besoin d'elle; tout seul, il n'arriverait pas à les élever. Blanche s'était battue de toutes ses forces, mais la mort avait gagné.

Désespéré, il avait vu les gens mourir par dizaines autour de lui. Les symptômes de la maladie, fièvre, toux, congestion, arrivaient brusquement et se transformaient en bronchite sévère qui entraînait la mort par suffocation en l'espace de trois à cinq jours.

Au début du mois d'octobre 1918, la plupart des lieux publics avaient été fermés; seules les églises étaient demeurées ouvertes. L'archevêque de Montréal, monseigneur Louis-Joseph-Napoléon-Paul Bruchési, dans une vibrante homélie adressée à tous les Québécois, leur avait demandé d'aller à la rencontre de Dieu et de s'en remettre à lui dans la prière. Malheureusement, Dieu n'était pas au rendez-vous, car plus de treize mille personnes avaient succombé seulement au Québec.

Subitement, à la fin du printemps 1919, le terrible fléau avait disparu, laissant derrière lui le souvenir d'un cauchemar horrible.

Armand avait cru devenir fou. Sans Blanche, il était perdu. Il n'arrivait pas à se résigner à son absence. Éva, quant à elle, avait dû abandonner l'école pour s'occuper de la maison et de sa petite sœur qui, âgée de cinq ans à

peine, ne comprenait pas que sa mère ne soit plus là pour la bercer le soir et lui raconter une histoire avant de s'endormir. Elle avait reporté tout son besoin d'affection sur sa grande sœur, qu'elle suivait partout en babillant sans cesse, ce qui finissait toujours par faire sortir Éva de ses gonds.

La cadette avait trouvé la tâche difficile, au-delà de ses forces. Elle n'avait que quatorze ans et elle aussi avait été dévastée par le départ injuste de sa mère, mais on ne lui avait pas donné le choix. De laisser l'école lui avait brisé le cœur. Elle qui adorait l'étude et qui obtenait souvent la meilleure note de sa classe, elle s'était sentie dépouillée de toute sa liberté. Elle regrettait le départ d'Imelda, l'aînée de la famille, qui s'était mariée l'année précédente. Éva se disait souvent que, si sa grande sœur avait été encore là, c'eût été elle qui aurait pris la place de sa mère. Éva aurait pu continuer ses études et réaliser son rêve d'entrer au couvent.

Ce même printemps, son père avait perdu son emploi et s'était mis à errer dans la maison comme une âme en peine. Éva n'arrivait plus à supporter son humeur massacrant. Il se plaignait continuellement de tout et de rien. Il était au bord du désespoir lorsqu'il avait reçu la lettre de son frère Edmond. Cette missive lui avait redonné le goût de vivre et avait ravivé en lui la flamme de l'espérance.

Son frère lui proposait de le rejoindre en Abitibi et lui promettait de l'embauche. Il lui avait écrit :

*Il y a de la place pour tout le monde, ici. Viens avec les enfants. Ma maison n'est pas bien grande, mais on va s'arranger, tu verras. Tes gars pourront travailler dans le bois l'hiver et, pendant l'été, je vais les prendre au moulin avec moi. Nous avons aussi besoin d'un bon mécanicien. Celui qu'on avait nous a laissés tomber sans avertissement. Pour l'entretien des machines, je n'en connais pas d'autres comme toi. Tu as juste à faire tes bagages et à t'en venir.*

*Je vous attends,  
Ton frère Edmond*

Armand n'avait pas réfléchi longtemps. Pour lui, c'était la promesse d'une nouvelle vie. De toute façon, ce ne pouvait pas être pire qu'à Québec. Il avait annoncé la nouvelle aux enfants le soir même après le souper. Éva était restée muette de surprise. Pétrifiée sur sa chaise, elle avait fixé son père, incrédule. Maurice et Raoul, qui voyaient là une belle aventure, s'étaient regardés en souriant et, d'un commun accord, ils avaient approuvé le projet de leur père. Éva avait fini par reprendre ses esprits et avait murmuré d'une voix tremblante :

— Vous n’y pensez pas! Il n’y a rien, par là-bas. J’ai même entendu dire que c’est infesté de Sauvages et que, l’hiver, il fait tellement froid que les gens ne peuvent même pas sortir de leur maison. Pensez un peu à Juliette qui est fragile des poumons. C’est assez pour lui donner son coup de mort. Et Imelda? Nous ne pouvons quand même pas l’abandonner toute seule ici!

— Ta sœur est mariée. Elle a son mari pour veiller sur elle, avait répondu Armand d’une voix sèche. Ma décision est prise et je ne changerai pas d’idée.

Avec assurance et fermeté, il avait ajouté :

— Nous partirons le plus tôt possible. Il n’y a plus rien qui nous retient ici. Là-bas, c’est un endroit tout neuf où tout est à faire. Nous allons nous y construire une belle vie, tu verras! Imelda est au courant, je lui en ai parlé tout à l’heure. Je lui ai même proposé de venir nous rejoindre si le cœur lui en dit. C’est sûr qu’elle est un peu triste, mais elle comprend.

Éva connaissait bien son père. Elle savait qu’aucun argument ne le ferait changer d’avis. Elle devait accepter l’inacceptable. Ce qui lui chavirait le cœur, c’était de quitter sa sœur aînée devenue sa confidente après le décès de leur mère. Imelda était toujours là lorsqu’elle avait besoin de conseils ou d’un peu d’affection. Et voilà que cette maudite lettre envoyée par un oncle qu’elle ne connaissait même pas chavirait toute son existence.

Alors qu'elle avait été une petite fille vive et enjouée, Éva vivait difficilement son adolescence. Elle avait eu ses premières règles deux ans auparavant et elle acceptait mal les changements qui s'opéraient dans son corps. Elle avait avoué à sa sœur qu'elle ne voulait pas se marier, mais que son rêve était d'entrer au couvent. Aussi, la décision de son père l'avait-elle bouleversée à l'extrême. Imelda avait bien tenté de la rassurer et de l'encourager, mais la pauvre enfant n'arrivait pas à sécher ses larmes. Son aînée aurait bien voulu aussi, maintenant que leur mère n'était plus là, lui parler des mystères de la vie, mais les mots restaient bloqués dans sa gorge chaque fois qu'elle s'y essayait. Pour se donner bonne conscience, elle s'était dit : « Si elle ne pose pas de questions, c'est sûrement qu'elle est au courant. De toute façon, elle saura bien assez vite. »

En voyant Éva monter dans le train en ce bel après-midi du mois d'août 1919, petite silhouette fragile qui agitait la main dans sa direction, son cœur s'était serré d'inquiétude.

— Mon Dieu, prenez-en soin, ne l'oubliez pas, elle va avoir besoin de Vous! avait-elle murmuré à voix basse.

Puis elle avait interpellé Éva.

— Bon voyage! Prends bien soin de Juliette et de nos deux grands escogriffes! Je vais t'écrire souvent. Je ne t'oublierai pas!

La vue brouillée par les larmes, Éva distinguait à peine

sa sœur sur le quai de la gare. Elle aurait voulu hurler, mais elle devait être forte. Son père ne saurait jamais à quel point ce départ lui faisait mal. Elle prendrait soin de lui et de Juliette. À nouveau, ils seraient tous heureux comme au temps où Blanche vivait encore.

Une petite main tremblante s'était glissée dans la sienne, et elle avait compris à ce moment-là que c'était ce que Dieu attendait d'elle. Elle élèverait sa sœur et lui donnerait toute l'attention et la tendresse dont la petite fille aurait besoin pour se développer harmonieusement. Plus tard, lorsqu'elle aurait grandi et qu'elle serait capable de se suffire à elle-même, Éva retournerait à Québec pour prendre le voile.

Tout au long du voyage, ces pensées occupèrent son esprit et lui donnèrent le courage d'affronter la nouvelle vie qui l'attendait.

## 2.

**EN** attendant que le train reparte, Éva se laissa choir dans l'herbe, tout essoufflée d'avoir couru pour tenter de rattraper son frère. À la dérobée, elle observait l'adolescent. C'était presque un homme, maintenant; il aurait dix-huit ans dans quelques mois. Contrairement à Maurice, Raoul était plutôt délicat. Il n'était pas très grand non plus et les comparaisons avec son frère le mettaient hors de lui. C'était le préféré d'Éva. À peine deux ans les séparaient. Ils avaient toujours tout partagé, leurs jeux, leurs chagrins et leurs coups pendables, jusqu'au jour où Éva était devenue une jeune fille.

Ce jour-là, sa mère l'avait prise à part et lui avait dit d'un ton sévère qui n'acceptait aucune réplique :

— À partir d'aujourd'hui, tu feras attention avec tes frères. Tu ne dois plus te chamailler avec eux. Une jeune fille comme il faut doit toujours garder sa place. Tu es une femme, maintenant, et tu dois te comporter comme une femme. Tu ne dois pas non plus t'asseoir sur les genoux de ton père; ce serait déplacé.

Éva n'avait pas compris grand-chose à ce discours. Elle aurait bien aimé avoir plus d'explications, mais le regard de sa mère lui avait coupé l'envie de poser des questions.

Durant les jours qui avaient suivi, elle avait remarqué un changement dans le comportement de son père et de ses frères. Tous semblaient l'éviter. Même Raoul, qu'elle aimait chatouiller jusqu'à ce qu'il attrape le hoquet et lui demande grâce, la fuyait comme la peste. Un soir, avant d'aller au lit, dans un élan de tendresse elle avait pris son père par le cou et lui avait donné un long baiser sur la joue. Sa mère l'avait fusillée du regard et lui avait indiqué sa chambre d'un mouvement sec du menton. Elle avait cru mourir de honte. Ça avait été la dernière fois qu'elle avait manifesté son amour à son père. Elle était devenue une jeune fille sage et réservée qui aidait sa mère aux travaux domestiques.

— Éva, dépêche-toi! Le train est sur le point de repartir!

Raoul se tenait près d'elle et lui tapotait l'épaule. Trop absorbée par ses pensées, elle ne l'avait pas entendu approcher.

— Viens, ma vieille, il ne reste que quelques heures et nous serons rendus. Tu n'as pas hâte d'arriver, toi?

Éva se laissa gagner par l'enthousiasme de Raoul. Elle se leva d'un bond et se mit à courir vers le train qui attendait paresseusement sur la voie ferrée qu'on lui donne le signal du départ. En quelques enjambées, elle

rejoignit son père et Maurice qui discutaient à voix basse tout en fumant une cigarette. Elle fut frappée par leur ressemblance. Outre les cheveux grisonnants d'Armand, on aurait pu les prendre pour des jumeaux. Elle arrivait près d'eux, Raoul dans son sillage, lorsqu'elle entendit les cris de Juliette.

— Éva, viens voir ce que le monsieur m'a donné!

L'enfant rayonnait de plaisir. Les joues en feu, elle tenait dans ses bras une minuscule boule de poils noirs.

— Regarde, Éva! Regarde, le monsieur m'a donné un petit chat! Je peux le garder? Dis oui! Il m'aime déjà. Écoute comme il ronronne.

Éva sourit devant la joie de la fillette. Elle regarda son père, quêtant son approbation. Armand Boisvert ne pouvait résister au regard doré de sa fille. La couleur de ses yeux l'avait toujours bouleversé. On aurait dit deux pépites d'or dans un écrin. Il n'avait jamais vu des yeux semblables. Même ceux de Blanche n'étaient pas aussi beaux. Avec ses cheveux noirs et bouclés qui lui tombaient en cascade sur les épaules, sa fille ressemblait à une princesse italienne.

Armand se tourna vers Juliette qui attendait son verdict, le visage figé par l'appréhension. Le regard de l'enfant allait de son père à l'inconnu. L'homme surveillait la scène d'un air amusé. Finalement, il s'approcha et tendit la main à Armand.

— Je m'appelle Elzéar Marcotte et j'arrive de Québec où je suis allé rendre visite à ma fille. Elle m'a offert le petit chat pour que je ne m'ennuie pas pendant le voyage de retour. Je n'ai pas voulu lui déplaire et je l'ai pris avec moi, mais je pense qu'il sera bien plus heureux avec votre fille.

Armand accepta et remercia chaleureusement le voyageur. Au moment où celui-ci s'apprêtait à partir, Juliette s'approcha lentement, un sourire radieux aux lèvres.

— Je vais l'appeler Minette, dit-elle, rayonnante de plaisir.

— Tu serais peut-être mieux de l'appeler Minou, lui répondit Elzéar Marcotte en riant, car c'est un p'tit gars.

L'enfant sembla déçue. Elle murmura :

— Je pensais que c'était une petite fille comme moi.

— Ce n'est pas grave, dit gentiment Éva. Regarde comme il est beau!

— Alors, je vais l'appeler Timinou!

— Viens, il faut remonter dans le train.

Éva prit Juliette par la main et l'entraîna avec elle.

Armand remercia encore une fois l'étranger et grimpa dans le wagon à la suite de ses enfants. Le convoi repartit en direction de Sainte-Anne-du-Nord, où Edmond les attendait impatiemment. À peine installée sur la banquette, Juliette dormait déjà à poings fermés, le chaton roulé en boule sur les genoux.

Trois heures plus tard, la voix tonitruante du contrôleur retentit à l'intérieur de la voiture et fit sursauter Éva.

— Prochain arrêt, Sainte-Anne-du-Nord! Tous les passagers qui descendent à cette station sont priés de préparer leurs bagages et de bien s'assurer qu'ils n'oublient rien.

Éva regarda par la fenêtre et ne vit à nouveau que des arbres, encore des arbres, toujours des arbres. Elle entendit grincer les freins de la locomotive. Peu à peu apparurent quelques maisons et, enfin, la gare.

À peine les pieds posés sur le quai, la famille Boisvert fut assaillie par une véritable torpille humaine gesticulant et criant à tue-tête. La petite Juliette prit peur et alla se cacher derrière les jambes de son frère Maurice.

— Bâtard de bâtard! Vous voilà enfin! Armand, mon frère, viens que je te prenne dans mes bras!

Le gaillard attrapa Armand par les épaules et le serra sur sa large poitrine en lui assénant de violentes claques dans le dos. Edmond Boisvert était un homme de haute taille à la carrure imposante. Il faisait au moins une tête de plus que son cadet et pesait environ cent quinze kilos. Il possédait une voix forte et puissante dont il ne se gênait pas pour se servir.

— Bâtard que je suis content de vous voir! Je pensais que vous n'arriveriez jamais! Ces maudits trains-là sont toujours en retard!

Tout en parlant, il n'arrêtait pas de secouer son frère comme un pommier.

— Assez, Edmond! Laisse-moi respirer un peu! Viens, je vais te présenter tes neveux.

De la main, il désigna ses deux fils qui attendaient sagement que les effusions prennent fin.

— Lui, c'est Maurice, l'autre, c'est Raoul, dit-il avec une pointe de fierté.

Les deux garçons s'approchèrent prudemment de leur oncle.

— Bonjour, dit Maurice, nous sommes bien contents d'être...

Il ne put terminer sa phrase. En moins de deux, il se retrouva tout comme son frère entre les bras du colosse qui les serra avec une telle fougue qu'il faillit leur frapper la tête ensemble. Soudain, l'oncle Edmond remarqua Éva et Juliette qui, devant tant d'exubérance, s'étaient retirées à l'écart. Ses yeux s'agrandirent de surprise et, pendant un court instant, il resta bêtement la bouche ouverte, incapable de prononcer un mot. Tour à tour, il regardait Armand, puis Éva. Soudain, il murmura, incrédule :

— Bâtard qu'elle lui ressemble! On dirait Blanche à son âge!

Il frôla la joue de sa nièce dans un geste empreint de douceur et de tendresse.

— Salut, fille, je suis ton oncle Edmond. Tu vas voir

comme on va bien s'entendre, tous les deux.

Il se tourna ensuite vers Juliette qui ne semblait plus du tout intéressée par cet oncle un peu trop bruyant à son goût. Elle amusait son chaton avec une papillote qu'elle faisait tourner au bout d'une ficelle.

— Mais qu'est-ce que je vois là? Je ne sais pas si Balloune va apprécier, il est plutôt pointilleux sur le choix de ses amis, dit l'oncle Edmond, l'air soucieux.

— C'est qui, Balloune? demanda Juliette d'une toute petite voix.

Edmond s'agenouilla devant la fillette et la regarda droit dans les yeux.

— Balloune, la pucette, c'est mon chien. Il reste avec moi depuis bientôt six ans. Vois-tu, il est habitué à prendre ses aises. Je me demande ce qu'il va penser de partager son domaine avec un chat...

Les yeux de l'enfant se remplirent de larmes et ses lèvres se mirent à trembler. Elle réussit à articuler :

— Timinou, c'est mon ami, il veut rester avec moi. Je vais le coucher dans mon lit; il ne dérangera personne.

Devant tant de chagrin, Edmond sentit son cœur se serrer. Il prit la petite fille dans ses bras et lui caressa doucement les cheveux.

— C'est correct, je vais parler à Balloune. C'est un bon diable, dans le fond. Je vais lui demander qu'il fasse un coin à Timinou. S'il y a de la place pour un, il y en a pour

deux, hein, surtout que ton chat n'est pas bien gros. Maintenant, fais-moi un beau sourire.

— C'est un drôle de nom, Balloune. Pourquoi vous l'avez appelé comme ça?

— Attends de le voir et tu vas comprendre.

Il reposa l'enfant par terre et s'exclama :

— Allez! Ramassez vos bagages, ma charrette n'est pas loin!

Oubliées dans un coin pendant les effusions, les malles et les valises attendaient patiemment qu'on vienne les récupérer. Edmond s'empara de la plus lourde et la chargea sur ses épaules. Armand et ses fils saisirent celles qui restaient et lui emboîtèrent le pas.

— J'ai tout vendu avant de partir, dit Armand. Je n'ai gardé que le nécessaire. J'ai bien l'intention de recommencer à neuf. Je n'ai pas eu grand-chose pour les meubles, mais ça me donne quand même un peu d'argent pour te payer un petit loyer le temps qu'on va rester chez vous.

— Pantoute! Vous êtes mes invités! Garde ton argent, tu vas en avoir besoin pour les enfants. Si tu savais comme ça me fait plaisir de vous avoir à la maison! Ne t'inquiète pas, ce n'est pas bien grand, mais on va trouver de la place pour tout le monde.

Armand s'était toujours demandé pourquoi son frère ne s'était jamais marié, car il plaisait aux femmes. Il se

souvenait de leur jeunesse. Edmond accumulait les conquêtes, tandis que lui se contentait de l'envier. Son frère attirait les femmes comme un aimant jusqu'au jour où Blanche était apparue. Armand n'avait d'ailleurs jamais très bien compris pourquoi c'était lui qu'elle avait choisi au lieu de son don Juan de frère. Elle lui avait souri et, à ce moment-là, il était devenu le plus bel homme sur la terre, le plus heureux et le plus étonné. Trop absorbé qu'il était à vivre son grand amour, il n'avait pas porté attention à la réaction d'Edmond. Il avait bien senti que son frère s'éloignait peu à peu de lui et de Blanche. Un beau jour, il était parti, sans un mot. Chacun avait suivi son propre chemin et s'était laissé engloutir dans le grand fleuve de la vie.

Les deux hommes arrivaient à la charrette où, tout au fond, ils déposèrent les bagages. Armand cria :

— Allez, les jeunes! Montez et installez-vous! Votre père va s'asseoir avec moi en avant.

Edmond avait fixé un banc sur le devant de la charrette, ce qui lui permettait d'être confortablement assis; une planche de bois servait de dossier, une autre, d'appui-pieds.

— Lui, dit Edmond en désignant son cheval, c'est Godendard. Je l'ai baptisé comme ça parce que, lorsqu'il court, il fait le bruit d'une vieille scie ébréchée.

Tout le monde se mit à rire. Même Éva se permit un

timide sourire.

Le village se composait d'une artère principale perpendiculaire à la voie ferrée et de plusieurs petites rues qui se regroupaient tout autour. De jolies maisons se côtoyaient de chaque côté. Derrière chacune d'elles, on pouvait voir un grand potager rempli de pommes de terre, de carottes et de choux. Plusieurs variétés de légumes ne pouvaient y être cultivées en raison des gelées précoces qui sévissaient dans le Nord-Ouest québécois.

Bien guidé par son maître, le cheval tourna à droite et s'engagea dans la descente qui menait au lac. Les passagers de la charrette observaient en silence le paysage qui défilait devant leurs yeux. C'était là désormais qu'ils allaient vivre. L'émotion les étreignait tous. Éva sentait son cœur battre très fort. Les soubresauts de la charrette lui donnaient la nausée.

Elle ne savait pas trop quoi penser de son oncle Edmond. Il lui faisait un peu peur, mais, en même temps, elle lui trouvait un petit quelque chose de gentil. Tout ce qu'elle connaissait de lui, elle l'avait entendu raconter par ses parents. Sa mère ne semblait pas l'apprécier beaucoup. Elle le traitait de sans-cœur et disait qu'il n'avait aucune considération pour sa famille. Son père, lui, n'en parlait jamais. Après son mariage avec Blanche, il n'avait revu son frère qu'une seule fois, à l'enterrement de leur mère,

quinze ans auparavant. Tout ce qu'Edmond leur avait révélé sur sa vie, c'était qu'il vivait à Montréal, seul et sans enfant. Plus tard, il avait déménagé en Abitibi.

— Ça y est, on est arrivés! Tout l'monde débarque! cria Edmond de sa voix de stentor.

Ils furent accueillis par de joyeux jappements. Un grand chien brun trotta vers eux en boitant. Une patte beaucoup plus courte que les autres compromettait dangereusement son équilibre. On aurait dit qu'il était ivre.

— Salut, mon Balloune! claironna Edmond. Viens voir qui est là! Tu vas avoir de la compagnie.

L'animal agita la queue avec frénésie et grogna de plaisir à la vue de son maître. Ses grands yeux pleurnichards débordaient d'adoration pour celui qui lui grattait vigoureusement le derrière des oreilles.

— Pourquoi il marche comme ça? demanda Juliette en pointant du doigt le gros toutou qui s'était approché d'elle et inspectait Timinou d'un air circonspect.

— Ça, c'est toute une histoire! dit l'oncle d'un air mystérieux. Un jour, lorsqu'il était encore un jeune chien un peu voyou, il s'est permis de boire à même ma bouteille de bière, ce qui l'a rendu un peu pompette. En voulant descendre le perron pour aller faire pipi, il n'a pas remarqué son os qui traînait sur la première marche de l'escalier et il a déboulé jusqu'en bas. C'est à ce moment-là

qu'il s'est cassé la patte. J'ai essayé de la lui réparer du mieux que je pouvais, mais je ne suis pas vétérinaire. Alors, sa patte, elle a repris tout de travers. C'est la raison pour laquelle je l'ai appelé comme ça, afin qu'il se souvienne toute sa vie de ce qui arrive à ceux qui partent sur une *balloune*.

Devant l'air interloqué de la fillette, il éclata d'un grand rire sonore qui déclencha l'hilarité générale.

— Maintenant, je vais vous faire visiter les lieux. Laissez faire les bagages, on viendra les chercher plus tard.

Ils pénétrèrent dans la maison à la queue leu leu. Une grande pièce brillante de propreté les accueillit. Au centre trônait une immense table recouverte d'une nappe à carreaux et entourée de longs bancs qui dégageaient encore l'odeur de la peinture fraîche. Sur le rebord de la fenêtre, un joli bouquet de fleurs sauvages embaumait l'air de son subtil parfum. Sur le poêle à deux ponts trônait une immense marmite en fonte noire d'où s'échappait une odeur de ragoût. Deux autres pièces qui servaient de chambres à coucher occupaient l'arrière de la maison.

— Bienvenue chez vous! dit l'oncle Edmond, la voix chargée d'émotion. J'ai installé les filles dans la chambre de droite. Il y a un grand lit avec un bon vieux matelas. Nous, les hommes, on va s'installer dans celle de gauche. J'ai fabriqué des lits à deux étages, un pour tes gars, l'autre pour toi et moi, mon Armand.

Éva examinait les lieux avec attention. L'endroit lui plaisait. Rien ne ressemblait à ce qu'Imelda lui avait prédit. Même l'oncle Edmond lui paraissait de plus en plus sympathique. Elle fut tirée de ses réflexions par Juliette qui lui grattait discrètement le bras.

— J'ai envie d'aller au p'tit coin, dit l'enfant à voix basse.

— Chut! murmura Éva en appuyant son index sur ses lèvres.

— Mais ça presse, pleurnicha Juliette en serrant les cuisses.

— Qu'est-ce qui se passe, la pucette? demanda Edmond en s'approchant d'elles.

— C'est Juliette. Elle a besoin d'aller au p'tit coin, mais on ne sait pas où c'est, répondit timidement Éva.

L'oncle Edmond sourit.

— J'ai pensé à tout. Je vous ai mis un pot de chambre sous votre lit pour la nuit. Le jour et pour les gros besoins, on va dehors dans les bécosses.

— C'est quoi, des bécosses? demanda Juliette en ouvrant de grands yeux.

— C'est vrai, la petite demoiselle est habituée à la ville! Par ici, on n'a pas encore de toilettes à l'eau. Quand on a envie de se soulager, on va aux bécosses. Viens voir, je vais te montrer.

Il prit l'enfant par la main et l'emmena.

— Ça ressemble à une petite maison, dit la gamine, ravie.

— Ouais, mais ça sent moins bon. Allez, petite demoiselle, donne-moi ton chat, je vais en prendre soin.

La fillette hésita, mais tendit finalement le chaton à son oncle.

— Pendant que tu seras occupée, je vais aller lui préparer un bol de lait. Il doit avoir faim, après un grand voyage comme ça.

Edmond repartit vers la maison, Timinou bien calé au creux de son bras. Les garçons finissaient de décharger les bagages et s'apprêtaient à les entrer dans la maison.

— Installez-vous comme il faut. Après ça, on va manger. Demain, on ira visiter les environs! leur lança Edmond d'une voix joyeuse.

Le souper se déroula dans la joie et la gaieté. L'oncle Edmond se révéla un merveilleux conteur d'histoires. Éva regardait son père. Il y avait longtemps qu'elle ne l'avait pas vu aussi heureux. Depuis la mort de sa femme, il ne souriait presque plus, il était devenu songeur et taciturne, mais ce soir ses yeux brillaient de plaisir. Au contact de son frère, il s'était transformé. Il semblait avoir rajeuni de dix ans. « Merci, mon oncle Edmond, vous avez fait un miracle », pensa-t-elle.

Le repas terminé, Éva desservit la table. Edmond s'approcha d'elle, une grande marmite d'eau bouillante à

bout de bras.

— Avec ça, tu devrais en avoir assez pour laver toute la vaisselle. À partir de maintenant, c'est toi la maîtresse de maison. Ici, c'est ton domaine. Nous, les hommes, on n'aura pas un mot à dire. Si tu as besoin de bras forts pour charrier l'eau ou pour entrer le bois, tu auras juste à demander. Nous serons à vos pieds, Votre Majesté la reine du foyer.

Il avait pris une voix de soprano pour prononcer ces dernières paroles tout en faisant une ridicule courbette devant Éva. La jeune fille se mit à rire et répliqua d'une voix hautaine :

— Pendant que je m'occupe de la besogne, allez donc tous vous asseoir dehors sur la galerie. Je ne veux pas en voir un dans la cuisine tant que je n'aurai pas fini. C'est compris?

Ils prirent tous un air servile et reculèrent ensemble vers la porte. Éva sourit et attaqua sa tâche ménagère, aidée de la petite Juliette qui babillait sans arrêt. Éva se sentait bien; elle chantait en travaillant. Le bonheur semblait revenu chez les Boisvert.

### 3.

**E**dmond avait construit sa maison façade vers le lac. Le paysage environnant étonnait par sa beauté. Le coucher de soleil de ce magnifique soir de fin d'été était hallucinant. La surface de l'eau étincelait tel un miroir où se reflétaient les ombres dansantes des arbres qu'un léger vent agitait à peine. La nature semblait sur le point de s'endormir. Le silence enveloppait toute vie autour. Même les grenouilles avaient cessé leurs coassements. Fascinés par tant de splendeur, les hommes semblaient hypnotisés. Pas un bruit, pas un mot. Seule la fumée de leur pipe montait en douces volutes vers l'infini

Comme à regret, Edmond brisa le silence :

— Maudit que c'est beau! Quand je vois des choses comme ça, je me dis que c'est peut-être bien vrai que Dieu existe. Pas celui du curé Dion. Celui-là, je ne veux rien savoir de Lui. Un Dieu qui envoie les pires calamités sur la terre pour faire souffrir les gens et les expédier ensuite en enfer une fois qu'ils ont assez souffert, un Dieu comme ça ne pourrait jamais créer une nature aussi parfaite.

Il se tut un instant, puis il étendit le bras en direction du lac et reprit d'une voix douce :

— Tu sais, Armand, c'est un beau pays, par ici. Il n'est pas toujours facile, mais, quand tu vois des belles choses de même, tu ne peux pas t'empêcher de l'aimer. C'est nous qui l'aurons mis sur la carte, ce coin-là, avec la force de nos bras et à la sueur de notre front. Quand j'y pense, ça me pogne aux tripes.

Éva sortit de la maison et vint s'asseoir sur la première marche du perron, à côté de Maurice qui mastiquait un brin d'herbe en silence.

— Tu es rendue à quel âge, ma belle? lui demanda Edmond en s'adressant à sa nièce.

— Je m'en vais sur mes seize ans.

— Sais-tu que tu es à la veille d'être bonne à marier?

Les joues d'Éva prirent une jolie teinte rosée.

— Je ne veux pas me marier, je veux...

Raoul ne lui laissa pas terminer sa phrase. Il intervint sur un ton moqueur.

— Elle veut faire une bonne sœur. Elle pense que les hommes sont tous des loups méchants.

Edmond ouvrit la bouche pour parler, mais il se ravisa. Il tira plutôt une bonne bouffée de sa pipe de plâtre et contempla sa nièce d'un air attristé. Éva se leva en lissant sa jupe. « Elle ne voit pas comme elle est belle », pensa Edmond en soupirant. Mais sa nièce n'en sut rien.

— Je vais aller coucher Juliette, elle dort debout, dit-elle.

Elle prit la petite fille par la main et disparut à l'intérieur.

— Tu sais, Armand, que t'as une maudite belle fille! Il va falloir en prendre soin. Pour parler comme Raoul, ce n'est pas les méchants loups qui manquent par ici.

— Éva est une fille sérieuse, s'empressa de répliquer Armand. Si elle veut vraiment entrer au couvent, dans un couple d'années, je vais la laisser faire. Depuis qu'elle est toute petite qu'elle a ça dans l'idée. C'était aussi le désir de Blanche.

— Elle est encore bien jeune. Elle a le temps de changer d'avis, murmura Edmond.

Le silence se réinstalla au sein du petit groupe. Chacun rêvassait, perdu dans ses pensées.



Le lendemain matin, après un copieux petit-déjeuner, Edmond attela Godendard, installa tout le monde dans la charrette et les emmena faire la visite du village.

— Vous allez voir comme on est bien organisé, dit-il d'une voix fière. À votre droite, c'est le magasin général. On ne trouve pas tout comme en ville, mais on trouve ce dont on a besoin. On peut faire des commandes spéciales;

faut juste demander à Jos, qui s'occupe de faire venir le stock. C'est ici aussi que le courrier arrive.

Il adressa un coup d'œil en coin à Éva.

— Pour envoyer des lettres, c'est pareil. Peut-être que la jeune demoiselle a un petit ami resté à Québec, qui attend avec impatience une belle lettre de sa bien-aimée?

Il éclata de rire en voyant la mine déconfite d'Éva.

— Arrêtez de vous moquer de moi, mon oncle, je n'aime pas ça, dit Éva, la voix vibrante de colère refoulée.

— D'accord, on n'en parle plus. Je vais te faire plaisir, car nous allons nous diriger maintenant vers l'église au bout de la rue. Le curé Dion l'a fait construire il y a une couple d'années. Nous avons tous mis un peu la main à l'ouvrage. À la messe du dimanche, elle est pleine à craquer. Y en a même qui sont obligés de rester debout. Le village compte presque mille deux cents âmes, maintenant. C'est un des plus gros de la région.

Émerveillée, Éva contemplait l'humble église. Construite sur une légère élévation de terrain, la maison de Dieu, malgré sa simplicité, dominait la petite communauté. La jeune fille sursauta en entendant la voix puissante de son oncle.

— À droite, c'est le presbytère et, un peu plus loin à gauche, c'est la maison de notre bon docteur Gaston Beaulieu, annonça Edmond en secouant la tête et en riant. Tout un numéro, celui-là!

Éva semblait soucieuse. Elle finit par questionner son oncle sur ce qui la tracassait.

— Je n'ai pas vu d'école. Pouvez-vous me dire où elle se trouve?

— Pour le moment, c'est Gilberte, la femme du docteur, qui enseigne aux enfants à lire et à écrire, lui répondit Edmond. Elle a organisé une petite salle de classe dans sa maison. Le matin, elle s'occupe des plus jeunes et, l'après-midi, c'est au tour des plus vieux. On est censés construire une école bientôt. Ça devrait se régler d'ici un an ou deux.

Éva sentit sa gorge se serrer. Pour elle, les études étaient terminées. Elle avait reçu son diplôme de septième année avec grande distinction. Très contente de sa réussite, elle avait demandé à Maurice de lui faire un petit cadre en bois dans lequel elle avait collé le précieux document, et elle l'avait suspendu au mur de sa chambre. C'était le premier objet qu'elle avait mis dans sa valise avant de partir. Elle avait aussi apporté tous ses livres et ses vieux cahiers, qu'elle conservait précieusement depuis sa première année. Elle voulait s'en servir afin d'aider Juliette dans ses devoirs.

Brusquement, son oncle la ramena à la réalité.

— Et voilà! On a fait pas mal le tour! Ce ne sera pas long que vous allez vous sentir chez vous!

De retour à la maison, Éva remarqua le comportement étrange de Juliette. La fillette lui semblait triste et

songeuse. Elle s'était réfugiée dans la chambre avec son chat et lui parlait à voix basse :

— Je ne veux pas aller à l'école, je veux rester ici avec toi.

En entendant ces mots, Éva se sentit remplie d'amour pour l'enfant. Petite fille délicate et sensible, Juliette ne faisait pas ses six ans. On lui en aurait donné deux de moins. Par contre, elle était très raisonnable pour son âge et douée d'une grande intelligence. À pas feutrés, Éva s'approcha d'elle et la prit dans ses bras.

— Tu vas voir, tu vas aimer l'école, lui dit-elle d'une voix maternelle. Je vais t'aider si tu as de la misère. Tu vas te faire des amis. C'est important, pour une petite fille de ton âge, d'avoir des amis.

Mais Juliette ne semblait pas du tout de cet avis. Elle affirma d'un ton sans réplique :

— J'en ai, des amis, je n'en veux pas d'autres!

— Tu ne peux pas avoir d'amis, on vient juste d'arriver! Tu ne connais encore personne.

— Timinou et Balloune sont mes amis.

— Ce n'est pas pareil, ce sont des animaux. Ils ne peuvent pas te parler.

— Ça ne fait rien, je n'irai pas à l'école, dit l'enfant sur un ton boudeur.

Elle se sauva en courant, Timinou et Balloune à ses trousses. Éva la regarda s'éloigner et murmura :

— On verra ça dans l'temps comme dans l'temps.



Les mois de juillet et d'août passèrent rapidement. Armand et ses fils commencèrent à travailler à la scierie quelques jours après leur arrivée. Emballés par leur nouvelle vie, ils rentraient le soir brisés de fatigue, mais le cœur joyeux et la tête pleine de projets. Maurice et Raoul ne parlaient que du prochain hiver, lorsqu'ils partiraient enfin dans les chantiers. Le travail de bûcheron représentait pour eux une aventure pleine de mystères. Éva les taquinait en leur disant qu'ils étaient des moulins à paroles qui travaillaient dans un moulin à scie.

Au fond d'elle-même, elle aurait préféré que ses frères restent au village. De les voir partir pour les chantiers l'inquiétait. Elle entendait raconter toutes sortes d'histoires sur de pauvres diables qui s'étaient perdus en forêt et qu'on avait retrouvés gelés.

Au village, elle avait rencontré un homme qui y avait perdu une jambe; l'oncle Edmond lui avait raconté que le malheureux était resté plusieurs heures la jambe coincée sous un énorme tronc d'arbre et que, lorsqu'on l'avait enfin retrouvé plus mort que vif, on avait dû l'amputer. Comme il ne pouvait plus travailler, il vivait de la charité des gens. On lui donnait parfois de petits travaux à faire

afin qu'il se sente moins dépendant des autres. Certaines mauvaises langues disaient que sa cervelle avait gelé en même temps que sa jambe, si bien qu'on lui avait donné le surnom de Patte-folle.

L'oncle Edmond s'amusait beaucoup de l'effet qu'il produisait chaque fois qu'il racontait de telles histoires. Éva restait suspendue à ses lèvres et buvait ses paroles jusqu'au moment où elle éclatait de rire et lui disait :

— Vous exagérez, mon oncle!

Une belle complicité s'était établie entre eux. Edmond adorait sa nièce. Éva, pour sa part, trouvait son oncle charmant et, surtout, il la faisait rire. Depuis la mort de sa mère, elle n'avait pas eu souvent l'occasion de s'amuser. Elle avait parfois l'impression d'être beaucoup plus vieille que son âge. Dans ce nouveau décor, entourée des gens qu'elle aimait, elle était heureuse. Son père avait retrouvé le goût de vivre. De nouveau, elle l'entendait rire et chanter. Il caressait avec son frère le projet d'agrandir la maison, ce qui leur donnerait plus d'espace et d'intimité.

Les dernières soirées du mois d'août passèrent ainsi, à discuter et à s'amuser.



Dès les premiers jours de septembre, le temps se refroidit et un vent du nord commença à souffler,

annonciateur de l'hiver qui approchait. Les gens vidèrent leur potager et entreposèrent les légumes dans des caveaux creusés à même le sol, en espérant en avoir jusqu'au printemps suivant.

La femme du docteur rouvrit sa salle de classe et recommença à donner des cours aux enfants. La première journée, Éva y accompagna Juliette afin de la rassurer. En même temps, elle en profita pour faire la connaissance de Gilberte Beaulieu, qu'elle n'avait pas rencontrée encore. Elle ne pouvait tout de même pas laisser sa petite sœur entre les mains de n'importe qui!

En arrivant devant l'imposante maison de pierres, Éva se sentit toute petite. Elle hésita à frapper. Mais la porte s'ouvrit toute grande avant qu'elle ait le temps d'exécuter son geste, laissant apparaître une belle femme d'une quarantaine d'années qui lui adressait le plus magnifique des sourires.

— Bonjour, dit-elle en lui tendant la main, je suis Gilberte Beaulieu, l'épouse du docteur et aussi la future maîtresse d'école de cette jolie demoiselle qui vous accompagne.

— Moi, c'est Éva Boisvert, et elle, c'est Juliette, ma petite sœur. C'est sa première année d'école. Elle a eu six ans au mois de juillet. Elle ne paraît pas son âge, mais je vous assure qu'elle est très intelligente et débrouillarde.

Dans un souffle, Éva avait déclamé sa tirade apprise par

cœur.

— Je n'en doute pas; elle est vraiment adorable!

En disant ces mots, Gilberte se pencha vers Juliette qui la fixait les yeux pleins d'appréhension et de défi. Elle lui sourit et la prit par la main. L'enfant essaya de se dégager en se tortillant dans tous les sens. Gilberte la laissa faire un moment, mais ne lâcha pas prise. Voyant qu'elle n'arrivait pas à se libérer, Juliette finit par se calmer.

Mal à l'aise, Éva ne savait que dire. Elle s'excusa pour la conduite de sa sœur et promit à la délinquante une punition dont elle se souviendrait.

L'institutrice ne semblait pas du tout offusquée par le comportement de la fillette.

— Tu peux partir tranquille, je vais bien m'occuper d'elle. Je suis certaine que, dans peu de temps, elle raffolera de l'école. C'est un comportement normal pour une enfant aussi jeune. Le premier jour est toujours le plus difficile.

Les deux premières semaines, Juliette revint en pleurnichant, espérant ainsi amadouer Éva, mais rien n'y fit. Sa grande sœur restait inflexible. Finalement, elle abandonna ses manigances et se révéla une excellente élève. Elle apprit à lire en un temps record et, le soir, avant d'aller au lit, elle prit l'habitude de faire la lecture à ses amis Timinou et Balloune qui l'écoutaient avec ravissement, l'un en ronronnant, l'autre en agitant la

queue.

## 4.

A ssis à son bureau, le curé Ange-Albert Dion regardait par la fenêtre, l'air songeur. Ce n'était pas le paysage qui occupait son esprit, mais l'arrivée récente de la famille Boisvert dans sa paroisse. Avec attention, il les avait observés à la messe du dimanche : deux grands jeunes hommes dont l'un était à peine sorti de l'adolescence, une gamine sans aucun intérêt qui s'accrochait à la jupe de sa sœur aînée et le père, un homme plutôt banal qui ne ressemblait aucunement à son frère Edmond.

À la seule pensée de celui qu'il détestait par-dessus tout, il frissonna. Il se leva comme pour chasser la mauvaise humeur qui montait en lui et se dirigea à pas lents vers la porte de la sacristie, attenante à son bureau. Le visage d'Éva se substitua rapidement à celui d'Edmond. En voyant l'adolescente pour la première fois, il avait cru voir un fantôme. Le regard fascinant de la jeune fille avait réveillé en lui un souvenir douloureux enfoui au plus profond de lui-même. Il n'avait jamais connu sa mère,

cette femme dénaturée qui l'avait mis au monde. Il ne savait rien d'elle jusqu'au jour où il avait trouvé une photo à l'intérieur d'un vieux livre abandonné au grenier. Tout de suite, il avait deviné qui était cette personne, et son mépris envers elle s'était transformé en une haine farouche. La ressemblance d'Éva Boisvert avec sa mère le troublait profondément et il sentait monter en lui un besoin viscéral de la blesser, mais en même temps, son corps gracieux et juvénile l'attirait comme jamais auparavant un corps de femme ne l'avait fait. Juste pour cette raison, insupportable pour lui, il la détestait et la maudissait de tout son être.

Deux garçons d'une dizaine d'années vêtus de leur surplis d'un blanc immaculé attendaient patiemment son arrivée. En les apercevant, le curé fronça les sourcils et leur dit d'une voix tranchante :

— Au lieu d'attendre comme des insignifiants, allez donc chercher mes vêtements sacerdotaux et aidez-moi à m'habiller. La messe commence dans cinq minutes!

Terrorisés par la pugnacité de l'abbé Dion, les deux enfants de chœur partirent en courant comme s'ils avaient le diable à leurs trousses.

Ange-Albert Dion n'avait de l'ange que le prénom. C'était un homme de haute stature, énergique, bâti tout en muscles et en os. Son visage anguleux disparaissait presque derrière l'énorme nez qui trônait en son milieu.

Ses lèvres minces et toujours pincées semblaient soudées ensemble. Son regard était dur et impitoyable, totalement dépourvu de miséricorde. Ses ouailles le respectaient et le craignaient, mais personne ne l'aimait. Il le savait, mais cela lui était parfaitement égal. Il était là pour faire respecter le saint nom de Dieu et non pour se faire aimer. Pour lui, tous les hommes étaient des pécheurs et devaient faire pénitence. C'était à lui de veiller sur son troupeau. Dieu lui en avait donné la garde et il était déterminé à s'acquitter de sa mission coûte que coûte. Malheur à celui qui se mettait en travers de sa route!

Le curé Dion détestait les femmes, toutes les femmes. Elles étaient pour lui une tentation perpétuelle. Il les considérait comme des créatures inférieures juste bonnes à corrompre l'âme des hommes.

Ange-Albert avait été élevé par sa grand-mère, une femme austère, intransigeante et imperméable à l'amour. Il était ce qu'on appelait un enfant du péché, un misérable bâtard. Sa mère l'avait abandonné sans même lui consentir un regard. Elle avait accouché toute seule dans un hangar infesté de rats et, dès sa naissance, elle l'avait jeté aux ordures, puis elle était partie pour ne plus jamais revenir. Il avait appris à la détester avant même d'apprendre à parler.

Connaissant le déshonneur de sa fille et sachant que la délivrance approchait, sa mère l'avait suivie cette nuit-là.

Elle avait vite perdu sa trace dans le dédale des chemins improvisés et la pénombre qui enveloppait tout. Après plusieurs heures de recherches infructueuses, elle se préparait à renoncer lorsqu'elle avait découvert le petit corps sanguinolent qui agonisait sur un tas de vieux chiffons. Par crainte du châtement éternel, elle n'avait pas osé abandonner l'enfant à son triste sort. Elle l'avait donc recueilli et s'était chargée de son éducation. Toute sa jeunesse, elle lui avait fait payer l'erreur d'être venu au monde. Le seul moment de tendresse qu'avait connu le petit Ange-Albert était survenu un jour où il avait dû être hospitalisé pour une pneumonie. Une infirmière l'avait bercé tendrement pour soulager ses pleurs. C'était la première fois que quelqu'un le prenait dans ses bras en lui manifestant de l'amour. Pendant longtemps, il s'était souvenu de ce moment privilégié. Dans son lit, où sa grand-mère lui attachait les mains par-dessus les couvertures pour qu'il n'ait pas l'idée de toucher ses parties intimes, quand il avait trop mal, il s'imaginait que quelqu'un le berçait doucement en lui murmurant des mots tendres à l'oreille. Mais le rêve ne s'était jamais réalisé.

Ange-Albert était entré au séminaire à l'âge de treize ans et y était resté jusqu'à ce qu'il eût été ordonné prêtre quinze ans plus tard. C'était l'âme complètement vide d'amour pour son prochain et le cœur rempli d'amertume

qu'il avait entrepris de poursuivre l'œuvre du Christ.

À présent, il approchait la quarantaine et toutes les années écoulées n'avaient servi qu'à intensifier davantage l'aversion qu'il avait pour le genre humain en général, mais surtout pour les femmes.

Lorsque l'Abitibi s'était ouverte à la colonisation, il avait demandé à son évêque d'être muté et d'aller évangéliser cette nouvelle contrée sauvage. Trop heureux de se débarrasser d'un élément aussi intransigeant, le prélat s'était empressé de satisfaire à sa demande. L'abbé Dion était donc arrivé en même temps que les premiers colons, alors que la région était encore en bois debout. Il avait lui-même manié la hache afin de défricher ce qui allait devenir le site de sa future église. Il y avait établi son autorité et son despotisme, régnant en maître incontesté sur la petite paroisse.

La messe se déroula dans le recueillement. Les mains jointes et le regard baissé, chacun des fidèles adressait sa requête à Dieu. Après *l'ite missa est*, le curé Dion demanda l'attention de l'assistance.

— Vous savez tous que, cette semaine, je commencerai mes visites paroissiales. Les premières familles visitées seront celles situées sur le bord du lac. Ayez tous en votre possession ce qu'il faut pour acquitter la dîme, car vous savez que c'est un devoir que chaque chrétien se doit d'accomplir chaque année. Personne ne peut s'y

soustraire. N'oubliez pas que, ce que vous donnez à votre Église, c'est à Dieu lui-même que vous le donnez.

Le ton était sans équivoque. Les insoumis étaient menacés des feux de la géhenne, où ils iraient brûler pour l'éternité.

Assise au dernier rang entre son père et Maurice, Éva tressaillit en entendant la voix puissante du prêtre. Elle savait qu'il était le représentant de Dieu sur la terre et qu'elle lui devait respect et obéissance, mais il l'effrayait. Dans un geste spontané, elle saisit la main de son père qui lui jeta un regard étonné. Il lui chuchota à l'oreille :

— Qu'est-ce qu'il y a, ma grande?

— Rien, papa, excusez-moi, je suis juste un peu gênée que monsieur le curé vienne chez nous.

— Ne t'inquiète pas, tout va bien se passer. Malgré sa grosse voix, je suis certain que c'est un très bon prêtre. Viens, sortons, la messe est finie et ton oncle nous attend.

— Pourquoi il ne vient jamais à la messe, l'oncle Edmond? demanda Éva.

— Je n'en sais rien, répondit Armand, et ce ne sont pas nos affaires.

Songeuse, Éva se leva et suivit son père.

La journée fatidique arriva bientôt. L'adolescente avait nettoyé la maison de fond en comble, mis sa plus belle robe et relevé ses longs cheveux noirs derrière sa nuque en un joli chignon. Elle demanda à Juliette d'être très sage et

surtout de garder les mains croisées sur ses genoux durant toute la visite de monsieur le curé. Elle enferma Timinou et Balloune dans la remise derrière la maison, supplia son père et ses frères de revêtir leurs plus beaux habits et d'éviter absolument de dire de gros mots en présence du saint homme.

Tout le monde se plia de bonne grâce à ses recommandations. Ils connaissaient tous la grande ferveur d'Éva et son respect aveugle pour tout ce qui touchait la religion. Seul l'oncle Edmond ne se laissa pas fléchir. Devant tant de cérémonies, il dit d'un ton bourru :

— Je ne vois pas pourquoi j'irais m'endimancher en plein milieu de la semaine. C'est bien assez que je sois obligé de lui payer sa dîme!

Éva n'insista pas. Elle sentait un profond malaise chez son oncle chaque fois qu'il s'agissait du curé Dion.

À l'arrivée du prêtre, elle s'agenouilla devant lui et le pria de bien vouloir bénir la maisonnée. Le curé passa devant elle sans même lui jeter un regard. Il se dirigea plutôt vers Edmond, demeuré assis dans sa chaise berçante, qui fumait tranquillement sa pipe. Sans dire un mot, les deux hommes se regardèrent droit dans les yeux pendant de longues secondes qui semblèrent durer une éternité. Finalement, Edmond rompit le silence.

— Bienvenue dans ma maison, monsieur le curé! tonna-t-il en insistant sur les deux derniers mots, comme s'il

voulait provoquer son adversaire.

L'autre ne broncha pas. Il rétorqua d'une voix cassante :

— Tu pourrais au moins te lever, Edmond Boisvert, pour saluer le représentant de Dieu!

Edmond faillit répliquer, mais au même instant il croisa les grands yeux dorés d'Éva, posés sur lui et qui semblaient le supplier. Il ravala ses paroles et se leva lentement. Les deux hommes étaient face à face. Ils avaient tous les deux la même taille, mais la ressemblance s'arrêtait là.

— Je vous présente mon frère, monsieur le curé. Les deux gaillards à côté de lui, ce sont Maurice et Raoul, ses deux fils.

Ange-Albert Dion serra la main des trois hommes et leur souhaita la bienvenue dans sa paroisse. Edmond s'approcha d'Éva et lui entoura les épaules d'un bras protecteur. Il fit signe à Juliette de venir les rejoindre, puis il s'adressa au prêtre d'une voix teintée de fierté :

— Ces deux jolies demoiselles sont les filles d'Armand. Éva est la plus grande et, la petite, c'est Juliette.

Éva fit la révérence et détourna vivement les yeux lorsqu'elle rencontra le regard cruel et méprisant d'Ange-Albert Dion. Elle ne le savait pas encore, mais cet homme était celui qui allait sceller son destin.

## 5.

LA routine s'était vite installée dans la vie d'Éva, qui s'occupait de l'entretien de la maison, tricotait, cousait et, le soir, aidait Juliette à faire ses devoirs. Depuis quelques jours, elle fabriquait des décorations pour l'arbre de Noël et préparait des gâteries de toutes sortes pour le réveillon. Elle avait confectionné pour chacun une magnifique écharpe avec son nom brodé dessus. Elle avait ensuite enveloppé chacune d'elles dans un joli papier de couleur acheté au magasin général. Encore quelques heures à attendre et ce serait Noël, son premier Noël en Abitibi. Elle avait encore de la difficulté à croire à ce qui lui arrivait. Tout s'était passé tellement vite. Contrairement à ce qu'elle avait cru au départ, elle ne s'était jamais ennuyée de son ancienne vie. Seule sa grande sœur Imelda lui manquait. Elle lui avait écrit à plusieurs reprises, mais n'avait reçu qu'une seule lettre en retour, qui, de surcroît, lui avait brisé le cœur. Sa sœur lui racontait qu'elle avait perdu l'enfant qu'elle portait et que, selon les médecins, elle ne pourrait plus être enceinte. Éva avait senti toute la

détresse de son aînée. Elle aurait tellement aimé être à ses côtés pour la consoler.

Maurice et Raoul étaient partis pour les chantiers depuis bientôt deux mois et ils lui manquaient terriblement. C'était la première fois qu'elle était séparée de ses frères pendant aussi longtemps. Elle se rendait bien compte, pourtant, qu'ils étaient devenus des hommes et qu'un jour ils partiraient vivre leur vie sans elle.

Tout occupée par ses pensées, elle n'entendit pas la porte s'ouvrir. En sentant un air froid lui courir sur les pieds, elle se leva d'un bond.

— Qui est là? demanda-t-elle, surprise et un peu inquiète.

Edmond attendait sur le paillason, les bras chargés de paquets.

— Viens m'aider, ma belle fille! Je suis passé faire quelques achats en revenant de travailler. Il te reste juste à emballer tout ça et à déposer les cadeaux sous le sapin.

Éva regardait son oncle, incrédule. Il y avait un présent pour chacun, des bonbons, du chocolat et même des oranges.

La voix tremblante, en retenant à peine ses larmes, elle murmura :

— Merci, mon oncle! Êtes-vous le père Noël?

Edmond éclata de rire et la prit par la taille pour la faire tourbillonner autour de lui.

— Vous me rendez tellement heureux! Tu ne peux pas imaginer.

— Arrêtez, mon oncle, vous allez me donner mal au cœur! cria Éva en s'esclaffant.

— À vos ordres, mademoiselle! répliqua-t-il en la déposant par terre.

De retour des chantiers, Maurice et Raoul arrivèrent à la maison alors qu'Éva terminait tout juste l'emballage de ses cadeaux. En les apercevant, elle resta bouche bée, incapable de parler.

— Salut, ma vieille! lui cria Raoul en enlevant ses bottes. Toute une surprise, hein?

Une petite fusée blonde jaillit de la chambre à coucher et se précipita dans les bras de son grand frère en criant de joie. Raoul la souleva de terre et lui plaqua deux baisers sonores sur les joues.

— Allô, la puce! J'espère que tu as été sage, sinon tu n'auras pas de cadeaux! dit-il d'une voix qu'il voulait sévère.

Juliette pouffa de rire. Elle avait remarqué qu'il cachait une petite boîte dans son dos et se mit à tourner autour de lui en essayant d'attraper ce qu'il tenait. Raoul courait autour de la table en hurlant comme un Sioux sur le sentier de la guerre.

— Arrêtez, vous allez me rendre folle, tous les deux! leur

cria Éva en riant malgré elle.

Elle contemplait ses frères. Ils étaient forts et beaux. Elle avait même l'impression que Raoul avait grandi.

— Nous avons eu la permission du boss de venir passer Noël avec vous autres, dit Maurice joyeusement, mais on doit repartir demain matin à la première heure... Ça sent donc bien bon, ici!

Il se dirigea vers le poêle.

— Ne touche pas! l'avertit Éva. C'est pour le réveillon. Nous allons nous préparer pour la messe de minuit et nous mangerons en revenant. Il faut que tu sois à jeun si tu veux communier.



Tous les fidèles réunis dans la petite église de Sainte-Anne-du-Nord attendaient avec recueillement le début de la messe de minuit. Parfois, un léger toussotement vite réprimé par le coupable venait troubler le silence.

Tout à coup, vibrante et puissante, s'éleva la voix de Gaston Beaulieu, médecin et maître chantre de la paroisse. Les paroles émouvantes et harmonieuses du *Minuit, chrétiens* enveloppèrent la foule qui se tenait debout dans une posture solennelle.

Pendant toute la durée de l'office, enivrée de bonheur, Éva écouta les cantiques de Noël. Elle se rappelait les doux

moments où cette même musique, dans une autre église, dans une autre vie, avait bercé la petite fille qu'elle était alors. Elle ferma les yeux et se revit, la tête appuyée sur l'épaule maternelle. Elle pouvait encore percevoir le délicat parfum des cheveux de sa mère. Il y avait longtemps qu'elle ne s'était pas sentie aussi heureuse.

Épuisée et amortie par la chaleur qui régnait dans l'église, la petite Juliette s'était endormie dans les bras de son père. Il dut la transporter sur le chemin du retour, car personne n'arrivait à la réveiller. Ce ne fut qu'une fois à la maison qu'elle consentit à ouvrir les yeux, non sans qu'on dût la secouer un peu et lui faire miroiter les cadeaux.

L'oncle Edmond les attendait avec impatience. Il avait même revêtu ses plus beaux habits pour l'occasion. Il savait que son absence à la messe de minuit avait blessé Éva, mais il n'y pouvait rien.

La distribution des cadeaux se fit dans le plaisir et la bonne humeur. On allait de surprise en surprise. En découvrant la jolie poupée offerte par l'oncle Edmond, Juliette demeura muette de stupeur, les yeux arrondis par l'incrédulité. Elle la retourna de tous les côtés, ne pouvant croire qu'elle était bien à elle.

— Je te l'avais dit, qu'on pouvait faire des commandes spéciales au père Noël! murmura l'oncle en clignant de l'œil vers Éva.

Il jeta un regard attendri à Juliette qui berçait déjà sa

poupée, puis il se tourna vers sa grande sœur.

— Le père Noël ne t'a pas oubliée. Il a quelque chose pour toi aussi.

Il prit sous le sapin une petite boîte joliment enveloppée d'un papier de soie et la remit à Éva, qui s'empressa de la déballer. Elle y découvrit un magnifique coffret à bijoux. Lorsqu'elle souleva le couvercle, une minuscule figurine se mit à tourner sur elle-même au son d'une douce musique. Émerveillée, Éva regarda son oncle, ne sachant trop que dire, mais il ne la laissa pas chercher longtemps. Il l'entoura de ses bras et la serra fort contre lui. Mal à l'aise, Éva se souvint des paroles de sa mère à propos des familiarités des hommes. Elle se dégagea en rougissant. Raoul la sortit de son embarras en criant :

— Ça va faire, les minouchages! Quand est-ce qu'on mange? J'ai faim, moi!

Le réveillon se déroula dans une atmosphère de gaieté et de bonne humeur. L'oncle Edmond raconta des histoires toutes aussi drôles les unes que les autres. Son répertoire semblait intarissable. Maurice fut le premier à se lever, comme à regret.

— Je pense que je vais aller me coucher. Mes yeux ferment tout seuls.

Il tourna son regard vers Juliette qui s'était endormie, la joue appuyée sur le dos de Balloune :

— Il y en a une qui est déjà partie au pays des rêves.

De temps en temps, le grand chien secouait sa tête ébouriffée en faisant bien attention de ne pas réveiller la fillette. Doucement, Éva prit l'enfant dans ses bras et la porta jusqu'à son lit.

Demeurés seuls, Edmond et Armand décidèrent de fumer une dernière pipée avant d'aller à leur tour dans les bras de Morphée. Au bout d'un moment, Armand rompit le silence.

— Je ne veux pas t'arracher de confidences, mais ton aversion pour le curé Dion et ton refus d'aller à l'église troublent énormément Éva. Tu la connais; elle t' imagine rôtiissant dans les flammes de l'enfer.

Edmond sourit, mais n'ajouta rien. Armand reprit la parole.

— Depuis que tu as quitté Québec, le lendemain de mon mariage avec Blanche, je ne sais à peu près rien de la vie que tu as menée. Nous nous sommes revus une seule fois au décès de maman, ça fait maintenant presque seize ans de cela. J'imagine que ça n'a pas toujours été facile?

Edmond fumait tranquillement sa pipe, la tête baissée, perdu dans ses pensées. Après un moment, il dit à son frère d'une voix douce, presque inaudible :

— Après mon départ de Québec, je suis allé à Montréal où j'ai travaillé dans les tavernes pendant plusieurs années. Toujours en compagnie d'ivrognes et de picoleurs, j'ai fini par suivre le troupeau et je me suis mis à boire

comme un trou. Tu te rappelles que j'avais déjà une affection particulière pour la dive bouteille? Ça ne m'a donc pas été bien difficile de tomber dans le piège. Après plusieurs années de cette vie dissolue et quelques séjours au poste de police pour dégriser, j'étais devenu pitoyable, une véritable épave. C'est alors que quelqu'un m'a parlé de l'Abitibi. Je n'ai pas réfléchi longtemps. J'ai paqueté mes affaires, j'ai pris le train et je suis débarqué à Sainte-Anne-du-Nord par un beau matin de printemps. Je suis tombé amoureux de la région. Peu à peu, j'ai délaissé la bouteille. Je n'ai pas pris une goutte depuis deux ans.

Armand avait écouté son frère avec attention. Il n'avait pas osé l'interrompre. Le silence s'installa entre eux. Seul le léger crépitement des bûches qui se consumaient dans le vieux poêle égayait l'atmosphère.

— Au sujet de mon aversion pour le curé Dion, je ne suis pas certain que tu vas apprécier ce que je vais te dire, poursuivit Edmond.

Il réfléchit un court instant, puis, d'une voix dure d'où toute cordialité avait disparu, il raconta :

— Quand je suis arrivé ici, il y a maintenant cinq ans, il n'y avait rien. Tout était à construire. Les futurs colons défrichaient eux-mêmes leurs lots afin de bâtir leurs maisons. Ils travaillaient jour et nuit. C'était de toute beauté de les voir s'entraider. Malgré la chaleur et la fatigue, ils chantaient, riaient et se taquinaient comme des

écoliers en vacances. Chacun avait sa tâche à accomplir. Même les enfants, selon leur âge et leurs talents, se voyaient octroyer une corvée.

Soudain, il cessa de parler. Les yeux grands ouverts, il fixait le mur devant lui. Armand attendit la suite sans poser de questions. Il sentait que son frère était sur le point de lui révéler un secret et il n'était plus très sûr de vouloir l'entendre.

Edmond continua en se balançant doucement dans la vieille chaise aux berceaux usés.

— Peu après, j'ai aperçu un homme que je n'avais encore jamais vu dans les parages. Armé d'une pelle, il creusait la terre comme un forcené. Je me suis approché et je lui ai tendu la main en me présentant. Il s'est redressé et m'a regardé fixement. Il a essuyé ses mains sur son pantalon et c'est à ce moment-là que j'ai remarqué qu'il s'agissait d'une soutane remontée jusqu'à la taille. « Ange-Albert Dion, curé de la paroisse », m'a-t-il dit d'une voix sèche. Je venais de rencontrer le diable en personne.

Il secoua sa pipe dans le cendrier. Cependant, offensé, Armand s'interposa.

— Voyons donc! Tu parles d'un prêtre! Tu pourrais avoir un peu de respect, quand même!

— J'ai du respect pour ceux qui en méritent. Lui, en ce qui me concerne, n'en mérite aucun.

Il se leva et arpenta la cuisine à longues enjambées pour

finalement revenir s'asseoir et se vider le cœur.

— Au début, j'admirais sa force et son courage. Je le trouvais dur envers les autres, mais il était capable de s'imposer à lui-même ce qu'il exigeait de son prochain. Je ne l'aimais pas, mais, dans un endroit où la vie est si impitoyable, on ne peut pas se permettre de faiblesse. Ce que je vais te raconter, tu vas faire comme moi et tu vas essayer de l'oublier.

Il regarda son frère droit dans les yeux. Un silence pesant alourdit l'atmosphère. Armand attendait patiemment qu'il se décide à parler. Finalement, Edmond lui avoua son secret.

— Ça s'est passé pas longtemps après la construction de l'église. En rentrant chez moi après la messe du dimanche, je me rends compte que j'ai oublié mon chapeau. Je décide de retourner le chercher. Ce n'est pas loin et il fait un temps magnifique. Je récupère donc le chapeau en question et, comme je me prépare à ressortir de l'église, j'entends un cri qui me glace jusqu'aux os. Je me fige sur place. N'osant pas faire de bruit, je tends l'oreille et, soudain, je perçois un gémissement suivi d'un long sanglot. Je me précipite vers la sacristie et, sans réfléchir, ouvre la porte toute grande. Le spectacle qui s'offre à moi me saisit d'épouvante. Je n'ai pas besoin de réfléchir longtemps pour comprendre ce qui vient de se passer. Le fils de Joseph Lafortune, un gamin d'à peine treize ans, le

visage tout barbouillé de larmes, me bouscule comme s'il ne me voyait pas et s'enfuit en courant vers la sortie. Je saisis le curé par le collet et lui administre un violent coup de poing dans le ventre. Le souffle coupé, il s'effondre par terre en gémissant. Je hurle : « Espèce de salaud, c'est donc ça que tu fais à tes enfants de chœur! » Je continue à lui crier des insultes jusqu'à ce qu'il se relève et se dresse devant moi, écumant de rage. Il n'y a aucune trace de honte ni de regret dans ses yeux, juste du mépris... Je te le dis, Armand, j'ai eu envie de l'étrangler de mes propres mains.

Un long silence suivit son récit, qui avait laissé Armand médusé.

— Tu n'as jamais raconté ça à personne? demanda-t-il d'une voix tremblante.

— Comment veux-tu accuser un curé? J'ai pensé aussi à ce pauvre enfant et à sa famille. Imagine un peu la honte qui leur serait tombée dessus!

Les deux hommes restèrent silencieux un long moment. Péniblement, Edmond se leva comme s'il portait tous les péchés du monde sur ses épaules et remit une bûche dans le poêle. Il attisa le feu quelques minutes et revint s'asseoir près de son frère en soupirant.

— Mais, le pire, ce n'est pas ça. Deux jours plus tard, on a retrouvé le gars à Joseph Lafortune pendu dans la grange. Le curé Dion lui a refusé des obsèques religieuses

et il a été enterré en dehors du cimetière. Selon notre cher curé, il avait commis le plus grave des péchés, il avait contrevenu au cinquième commandement de Dieu qui dit : tu ne tueras point. « Un suicidé commet un meurtre, puisqu'il s'enlève lui-même la vie, a claironné le bon curé Dion dans son homélie. Il ne mérite pas de reposer parmi les enfants de Dieu, ceux qui ont respecté toute leur vie Ses commandements et ceux de l'Église. » La mère du garçon s'est évanouie en entendant ces terribles paroles et son père a fondu en larmes. Pas longtemps après, toute la famille a quitté la paroisse en laissant derrière elle le peu qu'elle possédait. Tu comprends maintenant pourquoi je déteste cet homme?

— C'est une histoire bien triste, finit par dire Armand, encore bouleversé par les révélations de son frère. Éva ne doit jamais savoir cela. Ça la détruirait. Elle puise sa force et son courage dans la religion.

Il ajouta pour lui-même :

— Une chance que les représentants de Dieu sur la terre ne sont pas tous comme lui!

— Il y a toujours une pomme pourrie dans le panier, siffla Edmond entre ses dents. J'ai essayé de le faire chasser de la paroisse en allant voir le maire. Il m'a avoué qu'il était au courant, mais que nous ne pouvions rien y faire, sinon surveiller nos enfants. Je me suis donc chargé moi-même d'aller avertir ce pervers. Je pense qu'il a

compris que j'étais capable de mettre mes menaces à exécution. Comme tous les misérables qui s'en prennent aux enfants, ce n'est qu'un lâche et un poltron.

Edmond termina sa phrase en s'extirpant de sa chaise. En bâillant, il s'approcha de son frère et lui dit d'une voix assurée.

— Ne t'inquiète pas pour tes filles. Tant que nous serons là tous les deux pour les protéger, il ne leur arrivera rien. Tes gars, eux, sont assez grands pour se défendre tout seuls. D'après ce que j'en sais, il ne s'en prend qu'à ses enfants de cœur, au seuil de l'adolescence.

Encore ébranlé par les révélations d'Edmond, Armand ne bougeait pas. Il semblait soudé à sa chaise. Lentement, il leva les yeux vers le crucifix accroché au-dessus de la porte d'entrée et le fixa longuement. Il s'adressa ensuite à son frère d'une voix indignée.

— Je suis venu m'installer ici avec mes enfants afin de leur offrir une meilleure vie, et toi tu me dis que je les mets en danger à cause d'un prêtre?

— Je suis aussi écœuré que toi par ce qui s'est passé avec le gars de Joseph Lafortune, mais, comme le maire me l'a dit, il est protégé par son évêque. Tout ce qu'on peut faire, c'est de veiller sur nos enfants. C'est ce qu'on va faire tous les deux.

Avec un petit sourire diabolique, il ajouta :

— Je lui ai fait assez peur pour qu'il n'ose jamais s'en

prendre à d'autres tant que je le surveille.

En tenant sa pipe d'une main, de l'autre il serra l'épaule d'Armand en lui disant, des trémolos dans la voix :

— J'avais oublié ce que c'était, passer Noël en famille. Grâce à toi et à tes enfants, je viens de me réconcilier avec le temps des fêtes.

## 6.

**LE** printemps arriva comme un voleur, sans prévenir. À la mi-avril, il ne restait de l'épais manteau de neige que de rares îlots blancs disséminés ici et là. Le soleil réchauffait l'air, la terre et les cœurs. Au début, les gens étaient ravis de cet état de choses, trop heureux de pouvoir profiter de la chaleur qui leur avait tant manqué durant l'hiver, mais, plus les semaines passaient, plus l'inquiétude se lisait sur le visage des colons. La première semaine du mois de juin était arrivée et il n'était pas encore tombé une seule goutte de pluie.

Le curé Dion organisa une procession à la Vierge Marie pour qu'elle intercède auprès du Dieu Tout-Puissant, mais il ne pleuvait toujours pas. Les cieux restaient sourds à ses prières. La sécheresse s'installait peu à peu sur la région; les cultivateurs étaient aux abois. Pas de pluie, pas de récoltes, ce qui signifiait la famine et le spectre des feux de forêt qui rasaient sur des milliers d'hectares les arbres si précieux pour la survie des habitants. À chaque nouveau jour qui se levait, les gens scrutaient le ciel dans l'espoir de

voir apparaître quelques gros nuages noirs précurseurs de mauvais temps.

— C'est sûr que, s'il ne pleut pas bientôt, les récoltes vont être perdues!

— J'ai entendu dire que, plus au nord, il y a déjà des feux de forêt! Si ça continue comme ça, c'est sûr qu'on va y goûter nous autres aussi!

— Il paraît qu'au Témiscamingue les feux se sont propagés jusqu'aux fermes et que plusieurs bâtiments ont brûlé. Même des maisons!

Les commentaires allaient bon train; les gens avaient peur. Même les moins fervents se laissaient aller à la prière. Si la pluie était vraiment envoyée par Dieu, Il ne semblait pas les entendre.

Revenus des chantiers, les frères Boisvert avaient repris leur travail à la scierie, mais le cœur n'y était pas. Écrasés par la chaleur, ils rentraient fourbus le soir à la maison. Épuisés, l'estomac vide, ils étaient néanmoins incapables d'avaler une seule bouchée.

Après s'être rafraîchis à l'eau bienfaisante du puits, ils s'étendaient dans l'herbe derrière la maison et se laissaient aller à une douce torpeur qui les plongeait rapidement dans un profond sommeil. Une fois le soleil couché, quand l'atmosphère torride du jour s'effaçait pour céder la place à la fraîcheur du soir, ils se levaient et

avalaiet leur souper, installés dans un coin de la galerie. Tout en mangeant, ils discutaient et chacun donnait son opinion et ses prévisions au sujet de la canicule. Ils profitaient ensuite des quelques heures de confort que leur procurait la nuit avant d'entreprendre une autre harassante et épuisante journée de travail.



Ce matin-là, Armand Boisvert se leva sans grand enthousiasme. Ses quarante-sept ans commençaient à lui peser et à lui lancer de sérieux avertissements. Il ressentait depuis quelque temps une immense fatigue qui n'avait rien à voir avec le travail. Il y avait aussi cette douleur lancinante qui l'oppressait et qui survenait de plus en plus souvent. Il essayait de l'oublier, mais elle se faisait chaque jour plus insistante. Il n'arrivait plus à accomplir ses tâches adéquatement. Pour lui, un travail mal fait ne valait pas la peine d'être fait. Après mûre réflexion, il s'était dit qu'Edmond pourrait lui donner l'emploi de gardien de nuit pour l'été, ce qui lui permettrait de continuer à gagner sa vie. Du même coup, sa pauvre carcasse fatiguée pourrait se reposer un peu. Il en parla à son frère qui faillit s'étrangler :

- Bâtard! Tu n'es pas malade, au moins, Armand?
- Non, je suis juste un peu fatigué et je ne suis plus une

jeunesse, répondit Armand sur un ton apaisant. Avec cette chaleur-là, c'est encore pire. Ce serait juste pour l'été, ensuite, je reprendrais ma place. Tu es contremaître, après tout! Ça ne doit pas être bien difficile pour toi de me rendre ce service.

— La question n'est pas là! aboya Edmond, complètement démonté par la requête de son frère. Tu es le meilleur mécanicien qu'on n'a jamais eu. Si une machine brise, on fait quoi?

— Tu as juste à demander à Maurice de me remplacer. Je lui ai enseigné tout ce que je sais. C'est sûr qu'il manque un peu d'expérience, mais je peux toujours lui donner un coup de main, s'il y a urgence.

Edmond regarda son frère d'un air soupçonneux.

— Tu es sûr que tu ne me caches rien? Parce que, si tu es malade, on va aller voir le docteur. C'est un drôle de coucou, il prend un p'tit coup, mais il n'y en a pas deux comme lui. Il soigne même les animaux. Il sait ce que ça représente, une vache, pour un colon. Pour le payer, le bonhomme Corriveau lui a donné deux poules et une bouteille de vin de pissenlit. Des gars comme lui, tu n'en verras pas souvent.

— Je te jure que je ne suis pas malade, juste un peu fatigué. De toute façon, quand il fera moins chaud, on va commencer la rallonge derrière la maison et je veux être prêt à te donner un coup de main.

En riant, il poursuivit :

— Je te demande juste une chose : ne me fais pas monter sur le toit.

Edmond s'esclaffa.

— Ne me dis pas que tu as encore le vertige comme lorsqu'on était petits! Je pensais que ça disparaissait en vieillissant, ce truc-là! On dirait bien que je me suis trompé.

— Alors, demanda Armand, tu me la donnes, la place de gardien de nuit?

— O.K., je suis d'accord pour te muter jusqu'à l'automne.

— Merci beaucoup, répondit Armand.

Un peu mal à l'aise, il sollicita une dernière faveur.

— Est-ce que tu pourrais dire aux enfants que l'idée vient de toi? Je ne veux pas les inquiéter pour rien, surtout Éva. Tu la connais, elle irait s'imaginer toutes sortes de choses.

Edmond sentait que son frère ne lui disait pas toute la vérité, mais il évita de lui poser d'autres questions.

Le premier soir avant le départ de son père, qui allait s'acquitter de ses nouvelles fonctions, Éva ne cessa de s'affairer autour de lui. Elle lui prépara un repas qui fit bien rire Armand.

— On dirait quasiment que je pars pour un mois, se

moqua-t-il.

— Vous êtes sûr, papa, que ça ne vous fatiguera pas trop? Comment vous allez faire pour dormir le jour? Il fait tellement chaud ici que ce ne sera pas possible.

— Ne t'inquiète donc pas, j'ai fait ça pendant des années, travailler de nuit, lorsque vous étiez jeunes. Quand je rentrais, le matin, je tombais comme une roche et rien ne pouvait me réveiller.

Éva ne semblait pas convaincue. Depuis un moment, déjà, elle avait remarqué un changement chez son père. Il avait les traits tirés, et de vilaines poches s'étaient formées sous ses yeux. Elle le surprenait souvent, le regard absent, plongé dans ses pensées, mais n'osait pas l'interroger. De toute façon, elle savait qu'il ne le lui avouerait jamais, s'il avait des problèmes.

Contrairement à ce qu'elle redoutait, les choses semblèrent aller mieux pour lui. Deux semaines plus tard, il avait retrouvé son entrain et recommencé à faire des projets avec l'oncle Edmond.



La fin de juin approchait et, exception faite de quelques petites ondées dispersées, il n'y avait toujours pas eu de pluie. Les habitants commençaient à se faire à l'idée d'un été de sécheresse. Les processions et les neuvaines du curé

Dion ne portaient toujours pas leurs fruits. Le ciel semblait être devenu aussi sec que la terre.

Ce soir-là, lorsqu'Armand Boisvert partit pour la scierie, il ne se doutait pas un seul instant de ce que le destin lui réservait. Comme d'habitude, il alla embrasser la petite Juliette qui dormait à poings fermés, prit sa boîte à lunch sur le coin de la table et sortit à pas feutrés. Il commençait son quart de travail à vingt-deux heures et il terminait vers cinq heures du matin, à l'arrivée des premiers ouvriers. Il devait faire plusieurs rondes durant la nuit, car il y avait eu de nombreux vols depuis quelque temps. Ce n'était rien de bien important, seulement quelques bouts de planche ici et là, mais c'était assez pour inquiéter les propriétaires de la scierie. Ils avaient fait construire une petite cabane d'où on pouvait voir une grande partie de la cour à bois. Régulièrement, le gardien faisait une ronde et se rendait dans tous les coins inaccessibles au regard depuis la cabane.

Armand revenait de sa deuxième inspection lorsqu'il ressentit la première douleur. Elle arriva brutalement, tel un coup de poignard. Il s'accrocha au chambranle de la porte et, pendant quelques secondes, il resta immobile en retenant son souffle. L'insupportable souffrance finit par s'atténuer et il en profita pour s'asseoir sur l'unique chaise en bois qui meublait la pièce.

— Bonne Sainte Vierge! Qu'est-ce qui m'arrive?

La panique se lisait dans ses yeux et de grosses gouttes de sueur perlaient sur son front. Il enleva sa casquette et, du revers de sa manche, s'essuya le visage. Un sifflement alarmant montait de sa poitrine à chaque inspiration. Il prit sa blague à tabac dans la poche de sa veste et, fébrilement, il commença à se rouler une cigarette. Ses mains tremblaient; il n'arrivait pas à les maîtriser. Avec difficulté, il réussit à porter le petit rouleau informe à ses lèvres. Il prit ensuite une allumette qu'il frota sur le rebord de la table. La flamme jaillit aussitôt, dispersant une odeur de soufre et de bois brûlé. À cet instant même, la seconde douleur arriva, fulgurante, innommable. Il sentit l'intérieur de sa poitrine se déchirer. Il essaya de crier, mais aucun son ne franchit ses lèvres déjà bleuies par l'approche de la mort. Il s'écroula sur le sol, le corps agité de soubresauts. C'est alors qu'il vit Blanche qui lui souriait et l'appelait d'une voix douce. Un voile noir obscurcit ses yeux, son visage prit une couleur de cendres, sa bouche s'entrouvrit légèrement et Armand Boisvert s'envola rejoindre celle qu'il aimait.

La flamme de l'allumette qu'il avait laissée tomber par terre commença par lécher le plancher, puis elle enflamma la manche de sa veste. En quelques minutes, le cadavre d'Armand se transforma en une véritable torche. Le feu gagna rapidement les murs et le plafond de la petite cabane.

Incommodé par la chaleur, Edmond s'était levé pour aller prendre un peu l'air. Il arpentait la galerie donnant sur la façade de la maison lorsqu'il remarqua des flammes et de la fumée au loin. Son sang se glaça dans ses veines.

— Bâtard de bâtard! Mais ça vient du moulin à scie!

Il se précipita dans la maison en hurlant :

— Maurice! Raoul! Dépêchez-vous! Debout tout de suite, il y a le feu!

À moitié réveillés, les deux frères apparurent en même temps dans l'embrasure de la porte. Ils ne comprenaient pas la raison de ce chahut.

— Grouillez-vous! Il y a le feu au moulin à scie!

Sans attendre, Edmond sortit de la maison et se mit à courir en direction du brasier qui prenait de plus en plus d'envergure. Maurice et Raoul venaient de réaliser l'ampleur du drame. Ils s'élancèrent derrière leur oncle qu'ils rattrapèrent à quelques mètres seulement de la petite cabane qui venait de s'écrouler dans un fracas d'enfer.

— Armand! Armand! Réponds-moi, bâtard!

Edmond tenta de s'approcher, mais la chaleur était insupportable. Les villageois accouraient de toutes parts avec des pelles et des seaux. Le maire du village prit la direction des opérations. Il se mit à crier ses ordres à droite et à gauche :

— Ceux qui ont des pelles, envoyez de la terre sur le feu pour essayer de l'amortir, les autres, charriez de l'eau du lac. Il ne faut pas que le feu se répande!

Les hommes, les femmes, les enfants, tous se mirent à l'œuvre pour combattre l'incendie qui se dirigeait dangereusement vers les premières maisons construites au bord du lac. L'angoisse se lisait sur les visages déformés par l'effort surhumain que ces gens fournissaient. Tel un automate, Edmond circulait parmi eux en criant :

— Avez-vous vu mon frère, Armand Boisvert? Il travaillait ici comme gardien de nuit. Bâtard, dites-moi que quelqu'un l'a vu!

Les gens haussaient les épaules ou se contentaient de le regarder d'un air impuissant.

Tout à coup, on entendit un roulement sourd venu du ciel qui s'amplifiait de plus en plus.

— Le tonnerre! C'est le tonnerre! Mon Dieu, faites qu'il pleuve! cria une femme, la voix vibrante d'espoir.

Tous levèrent la tête et se signèrent en même temps. Toutes les lèvres remuaient en formulant la même prière. Soudain, un coup plus fort que les précédents ébranla le ciel qui sembla s'ouvrir en deux, comme déchiré par une longue cicatrice lumineuse. La pluie commença à tomber, tout d'abord en fines gouttelettes, pour se transformer bientôt en un véritable déluge. Surpris, les villageois restèrent un long moment figés, incrédules, puis ce fut

l'euphorie générale. Les gens couraient en tous sens, les bras levés au ciel en hurlant leur joie. Certains se laissaient tomber à genoux et remerciaient le Tout-Puissant, d'autres riaient aux éclats en se donnant l'accolade. Les femmes pleuraient et serraient leurs enfants contre elles. Le curé Dion, qui s'était amené sur les lieux pour aider et encourager ses paroissiens, s'égosillait en tentant de ramener le silence.

— Mes frères, je vous en prie, prosternez-vous devant l'indulgence de notre Père qui a eu pitié de Ses pauvres enfants dans le malheur! Nous sommes tous témoins de Son immense bonté. Malgré nos péchés, Il a daigné se pencher sur notre infortune. Dès demain, nous commencerons une neuvaine pour rendre grâce à Sa très grande miséricorde.

Le maire murmura entre ses dents :

— Maintenant qu'il pleut, tu peux bien te la mettre où je pense, ta neuvaine. Ça fait assez longtemps que je prie, y commencerait à être temps que je me mette au travail.

Désespérés, Edmond et ses neveux continuaient de fouiller les décombres.

— Je suis sûr qu'il est retourné à la maison quand il a vu le feu. C'est certain qu'il ne s'est pas amusé par ici.

Le cœur chaviré, Edmond répétait sans cesse ces paroles.

— Mon oncle, venez par ici...

Maurice était accroupi dans un tas de cendres et de bois brûlé, à l'endroit même où était la petite cabane du gardien. Il tenait dans ses mains une chaussure calcinée. Ses lèvres tremblaient. Il dit d'une voix à peine perceptible :

— On dirait la botte du père.

Edmond lui arracha la chaussure des mains et la regarda longuement avant de la lancer de toutes ses forces au milieu de la cour. Un cri inhumain, déchirant, jaillit de sa gorge. Il s'éloigna en titubant et se laissa tomber par terre, le visage dans la boue.

— C'est de ma faute! C'est de ma faute! répétait-il à travers de longs sanglots.

Raoul et Maurice l'aidèrent à se relever et le conduisirent un peu plus loin. Ils devaient le soutenir, car à chaque pas ses jambes fléchissaient sous lui. Ils l'installèrent sur un banc de fortune composé de deux souches et d'une planche de bois.

— Restez ici, mon oncle, on va aller voir pour le trouver, lui dit Maurice, les yeux brouillés par les larmes.

Edmond regarda partir ses neveux et recommença sa litanie :

— C'est de ma faute, je n'aurais pas dû l'écouter. Tout ça, c'est de ma faute!

Un homme s'approcha et, affectueusement, lui mit la main sur l'épaule. Edmond leva les yeux et, dans le

brouillard de ses larmes, il distingua Gaston Beaulieu, le médecin du village.

— Non! Ce n'est pas de ta faute, mon vieux! Ton frère était venu me voir la semaine passée. Son cœur était fini. Je lui avais dit d'arrêter de travailler et de se reposer, mais il ne voulait rien entendre. Il ne voulait être une charge pour personne. Comme tous les Boisvert, c'était une vraie tête de cochon.

Gaston s'accroupit devant Edmond.

— Je suis sûr que ce n'est pas le feu qui l'a tué. Quand l'incendie a commencé, il était sûrement déjà mort. Autrement, il n'aurait pas attendu que le feu lui chatouille les orteils avant de décamper.

— C'est de ma faute pareil, c'est moi qui lui ai demandé de venir s'établir par ici. S'il était resté à Québec, bien tranquille dans son petit loyer, ça ne serait pas arrivé et, aujourd'hui, il serait encore en vie, répondit Edmond d'une voix blanche. En plus, c'est moi qui lui ai donné le poste de gardien de nuit.

— Écoute-moi bien, Edmond Boisvert! Tu vas te raisonner et arrêter de brailler sur ton sort. Il y a ici deux jeunes demoiselles qui vont avoir bien besoin qu'on s'occupe d'elles.

Éva se tenait debout devant les deux hommes et les scrutait de ses grands yeux ambrés. La petite Juliette s'accrochait à son bras, frissonnante sous sa mince robe de

nuit. Le visage encore bouffi de sommeil, elle ne semblait pas comprendre ce qui se passait.

À la vue de ses nièces, Edmond sentit son cœur se serrer et deux grosses larmes roulèrent sur ses joues.

Le médecin s'avança vers Éva et la prit gentiment par les épaules.

— Je m'appelle Gaston Beaulieu; je suis le docteur du village.

Il regarda Éva avec bonté et lui demanda doucement :

— Tu sais ce qui vient d'arriver à ton père?

Éva hocha la tête et essaya de parler, mais aucun son ne franchit ses lèvres. Elle avait l'impression de vivre un cauchemar. Autour d'elle, tout lui paraissait déformé. Les sons se firent de plus en plus lointains, puis, soudain, elle s'écroula.

Elle se réveilla avec un drôle de goût dans la bouche. Elle était couchée dans son lit et un homme qu'elle ne reconnaissait pas lui tenait la main en lui souriant avec compassion.

— Comment ça va, petite? lui demanda Gaston Beaulieu avec tendresse. Il va falloir que tu sois courageuse, c'est ça que ton père aurait voulu. Reste couchée et repose-toi, je vais m'occuper de tes frères et de ton oncle. Il n'en mène pas large, le pauvre bougre. J'ai confié ta petite sœur à ma femme, qui va en prendre soin cette nuit.

Il se leva, mais, avant de partir, il lui tapota gentiment

la main. Éva ne bougea pas. Son chagrin était si grand qu'elle n'arrivait pas à l'exprimer. Elle revoyait son père, si heureux de venir rejoindre son frère en Abitibi. Tous les projets qu'ils faisaient ensemble ne se réaliseraient jamais. Elle tourna la tête sur l'oreiller et se mit à pleurer doucement.

Les funérailles eurent lieu quatre jours plus tard. Le vieux Simon Lacasse et son fils avaient fabriqué un beau cercueil en épinette et y avaient déposé tout ce qui restait d'Armand Boisvert. Maurice avait envoyé un télégramme à Imelda qui s'était empressée d'y répondre.

*Ai beaucoup de chagrin – stop – impossible de venir maintenant – stop – viendrai plus tard – stop – mes sympathies à tout le monde – stop – Imelda.*

Le curé Dion chanta le service funèbre et dédia une vibrante homélie au défunt.

— Armand Boisvert était un homme de bien. C'était un père de famille exemplaire. Il était venu parmi nous dans l'espoir de s'y installer et d'y gagner sa vie, mais vous savez tous, mes bien chers frères, que les voies du Seigneur sont impénétrables. Dieu en a donc décidé autrement et a rappelé auprès de Lui notre frère bien-aimé. Chers enfants qui pleurez votre père, n'ayez crainte : Dieu, dans Son infinie miséricorde, vous donnera les forces nécessaires

pour traverser cette épreuve.

Assise entre ses frères, toute menue dans sa robe de crêpe noir, Éva écoutait avec recueillement les paroles du prêtre. Seule sa grande foi en Dieu l'empêchait de se révolter et de crier sa douleur. Elle ne comprenait pas pourquoi le ciel s'acharnait ainsi sur elle et sa famille. Dans ce nouveau malheur, elle vit un signe de sa vocation.

La voix du curé Dion devenait de plus en plus lointaine. Les mots lui parvenaient comme enveloppés dans la ouate. Elle ne saisissait plus le sens des paroles prononcées. Son esprit semblait vouloir se détacher de son corps. Soudain, elle vit sa mère qui la regardait, les yeux débordants d'amour. Toute de blanc vêtue, elle ouvrait les bras et son père s'y réfugiait avec délices. Pendant quelques instants, la vision demeura figée dans le temps. Puis, peu à peu, elle s'estompa pour disparaître tout à fait.

Éva murmura en pleurant :

— Maman! Pourquoi es-tu venue chercher papa?

En voyant la détresse de sa sœur, Maurice réagit immédiatement. Il la prit dans ses bras et la serra très fort. Il la berça doucement en lui demandant tout bas.

— Veux-tu sortir de l'église? Tu n'as pas l'air bien.

Éva, qui tentait de réprimer les sanglots qui lui déchiraient la poitrine, se pelotonna davantage contre Maurice. Dans la chaleur des bras fraternels, lentement, elle se calma. Son grand frère avait toujours été là pour la

protéger, comme ce jour inoubliable où, dans la cour de l'école, de vilains garnements l'avaient poussée par terre et avaient piétiné ses cahiers. Maurice n'avait pas hésité à les corriger sévèrement. Il l'avait aidée à se relever, prise par la main et conduite à sa classe sous le regard admiratif des autres élèves. Elle s'était sentie comme une princesse dont le prince charmant vient de terrasser d'horribles dragons pour la sauver.

Elle leva les yeux vers Maurice et lui signifia qu'elle préférait rester. Elle se redressa, fit le signe de la croix et fixa son regard sur le cercueil de son père. Elle se recueillit et se mit à prier à voix basse.

La cérémonie terminée, on mit Armand Boisvert en terre dans le petit cimetière derrière l'église.

## 7.

**D**epuis la mort de son frère, Edmond demeurait silencieux. Ses yeux rougis et gonflés trahissaient ses états d'âme. Il restait assis dans la chaise berçante près de la fenêtre et regardait dehors pendant de longues heures. Balloune ne reconnaissait plus son maître. De temps en temps, il venait poser sa tête sur les genoux d'Edmond, quêtant une caresse, mais la main de l'homme ne bougeait pas. Le pauvre chien repartait en soupirant et se couchait devant la porte. De ses grands yeux larmoyants, il épiait chaque geste de son ami.

Edmond ne parvenait pas à se débarrasser du sentiment de culpabilité qui le rongait. Il se répétait sans cesse que, s'il n'avait pas proposé à son frère de venir s'installer en Abitibi, rien de tout cela ne serait arrivé. Lorsqu'il regardait les enfants d'Armand, accablés par le chagrin, surtout Éva qu'il entendait pleurer en cachette toutes les nuits, le poids de sa responsabilité l'étouffait. Sournoisement, le besoin d'engloutir ces pensées coupables dans l'alcool refit surface.

Un soir, après le souper, il se leva sans dire un mot et se dirigea vers la taverne du village. De retour vers minuit, il chantait à tue-tête et il dut s’y prendre à trois reprises pour monter les marches du perron. Le chien se mit à aboyer furieusement et réveilla toute la maisonnée. Devant l’air ahuri de ses neveux et nièces, Edmond éclata d’un grand rire sauvage et convulsif. Incapable de s’arrêter, il se plia en deux. Son estomac se contracta et, dans un hoquet, il le vida aux pieds d’Éva. Réalisant ce qu’il venait de faire, il se laissa choir par terre et se mit à pleurnicher comme un enfant pris en faute. L’odeur répugnante qu’il exhalait donnait la nausée. Rapidement, Éva se ressaisit et, d’une voix autoritaire, elle dit à ses frères :

— Ramassez-le, déshabillez-le, lavez-le et allez le coucher.

Elle contempla les dégâts en inspirant profondément.

— Jetez ses vêtements dehors derrière la maison. Je verrai à ça demain. En attendant, je vais m’occuper de nettoyer la cuisine.

Elle regarda ses frères soulever le colosse et le traîner jusqu’à sa chambre, une longue coulée de vomi traînant sur ses vêtements. Elle détourna les yeux. Elle avait toujours méprisé les hommes qui cherchaient la solution à leurs problèmes dans la bouteille. Elle s’adressa à Juliette d’une voix sèche.

— Retourne te coucher, le spectacle est fini! Et emmène

cet imbécile de chat avec toi!

Timinou, en effet, s'était approché silencieusement et reniflait les vomissures d'un air perplexe.

Éva s'agenouilla par terre et commença à nettoyer. Des larmes de rage et de dégoût perlaient à ses paupières. Elle les essuya d'un geste brusque et se mit à frotter de plus en plus fort.

Le lendemain matin, à son réveil, son oncle était déjà parti, et ce fut ainsi tous les jours qui suivirent. Edmond Boisvert venait de retrouver ses anciens démons, ceux dont il avait eu tant de difficultés à se débarrasser quelques années auparavant. L'enfer de l'alcool venait de refermer ses portes sur lui. Il ne lui laisserait aucune trêve, aucun répit jusqu'à la complète déchéance. Seule la mort viendrait le libérer de ses chaînes.



Quelques jours plus tard, Maurice fit la connaissance d'Omer Lafontaine. Le jeune homme avait offert généreusement ses services pour reconstruire la cabane du gardien. Presque du même âge, les deux garçons fraternisèrent rapidement. Omer demeurait en Abitibi depuis six ans déjà. Arrivé avec plusieurs membres de sa famille, il ne lui restait maintenant que sa vieille mère Eugénie et sa sœur Delphine qui vivaient avec lui. Son

frère Henri avait acheté un lot voisin du sien et il y demeurait avec toute sa famille, qui comptait une douzaine d'enfants. Ses deux autres frères étaient repartis pour la ville peu de temps après. Ils n'avaient pas réussi à s'adapter à la vie des pionniers.

— Tant qu'à manger de la misère, aussi bien que ça soit par chez nous! avait dit sa belle-sœur Noëlla avant de monter dans le train.

Deux ans à peine après leur arrivée, son père, Félix Lafontaine, était décédé, écrasé par un arbre lors d'un terrible accident dans les chantiers. Omer n'avait jamais oublié les souffrances de cet homme solide comme un roc. Ce jour-là, les bûcherons avaient décidé de poursuivre le travail un peu plus tard, vu le temps doux et clément qui enveloppait la région depuis quelques jours. Omer avait vu l'arbre gigantesque s'abattre sur son père et l'écraser au sol. Il avait voulu crier pour l'avertir, mais il était déjà trop tard.

Félix Lafontaine n'avait jamais eu le temps de réaliser son rêve, lui qui désirait construire une maison pour sa mère. Il le lui avait promis. Il lui disait souvent :

— Tu vas voir, ma Génie, c'est un vrai petit château, que tu vas avoir. Je te ferai plusieurs pièces que tu pourras décorer et astiquer à ton goût.

Mais, à cause de cet arbre maudit, tout s'était arrêté. Plus de rêve, plus de maison, plus rien! Comme vidé de

toute substance, Omer avait ressenti pour la première fois l'atroce douleur qui laisse sans voix, sans larmes.

Son père avait mis trois jours à mourir. Une éternité. Toute sa vie, Omer entendrait ses hurlements. Pas de médecin, pas de médicaments pour le soulager, juste la souffrance. Le curé Dion était venu lui administrer les derniers sacrements et, peu de temps après, Félix avait rendu l'âme.

Complètement démoli par cette mort injuste, Omer s'était davantage replié sur lui-même. Il ne devait pas pleurer; il devait se montrer fort pour sa mère et Delphine. Leur chagrin lui était insupportable. Pendant des jours, il avait dû les consoler. Puis, un matin, Eugénie l'avait pris dans ses bras, ce qu'elle ne faisait plus depuis de longues années.

— À partir de maintenant, c'est toi l'homme de la maison. Nous avons assez pleuré, la vie doit continuer.

C'était donc lui, alors âgé de dix-sept ans à peine, qui avait continué l'œuvre que son père avait commencée. Aidé de son frère Henri, il avait terminé la construction de la maison et avait pris en charge sa mère Eugénie et sa sœur cadette. Il passait l'hiver dans les chantiers et, l'été, il travaillait sur sa terre. Il avait réussi à acheter un cheval, quelques vaches, des porcs et une douzaine de poules. À vingt-deux ans, il était déjà sur le chemin de la prospérité.

Omer était habité par de grandes ambitions. Son seul

obstacle résidait dans son manque d'instruction, mais son entêtement et sa détermination lui servaient à compenser cette lacune. De nature solitaire et taciturne, il parlait peu et réfléchissait beaucoup. Il n'avait pas vraiment d'amis, mais ça ne lui manquait pas. De toute façon, il n'avait pas de temps à perdre en futilités.

Sa première rencontre avec Maurice Boisvert l'avait laissé froid. Le jeune homme lui paraissait plutôt ordinaire et sans intérêt, mais, plus le temps passait, plus il se découvrait des points communs avec le neveu d'Edmond. Finalement, vers la fin des travaux de reconstruction de la scierie, il avait eu une conversation avec Maurice.

— Tu devrais acheter une terre; c'est le meilleur moyen d'être indépendant. Autrement, tu es à la merci des boss. Ce sont eux qui décident de ton sort. S'ils ne t'aiment pas la face, ils peuvent te mettre dehors du jour au lendemain et tu te retrouves les mains vides pour nourrir ta famille.

Il avait poursuivi avec un brin de fierté dans la voix :

— Moi, je reste dans le rang quatre depuis déjà six ans. Je te le dis, c'est le plus beau rang de la région. Juste à côté de chez nous, j'ai acheté un lot il y a deux ans. Le type qui me l'a vendu avait à peine commencé à défricher lorsqu'un beau matin il a décidé de ficher le camp.

Voyant l'intérêt qu'il suscitait chez Maurice, il avait enchaîné, sûr de lui :

— Tu devrais venir le voir. Ça ne t'engage à rien, mais,

si ça t'intéresse, on peut s'arranger pour les paiements.

Maurice n'en croyait pas ses oreilles. Une terre à lui... Il caressait ce rêve depuis son arrivée en Abitibi. Il avait fixé Omer, incrédule. Il ne savait plus quoi dire.

— Pour ce qui est de la maison, quand ce sera le temps de la construire, on organisera une corvée et tu vas voir, ça ne sera pas long qu'elle va lever! lui proposa Omer en souriant.

Cette conversation trottait dans la tête de Maurice depuis une semaine lorsqu'il se décida enfin à annoncer la nouvelle, un soir, à l'heure du souper.

— J'ai décidé de m'acheter une terre dans le rang quatre, l'autre bord du lac.

Ses paroles se heurtèrent à un mur de silence.

— J'ai connu un gars, au moulin. Il s'appelle Omer Lafontaine et c'est lui qui me l'a proposé. Il est prêt à me faire un bon prix. Il paraît que c'est un maudit beau lot. Il reste juste à construire la maison.

Il n'y eut aucune réaction autour de la table.

— J'ai l'intention d'aller faire un tour ce soir pour voir ça. Je vais emprunter le cheval et la charrette de mon oncle Edmond et j'emmène tous ceux qui veulent venir.

Il se tourna vers son frère et lui fit un clin d'œil.

— Toi, Raoul, est-ce que ça t'intéresse?

— Tu parles, si je veux y aller! Ça va faire du bien de changer d'air. En plus, je n'ai jamais vu ça, l'autre côté du

lac.

Éva regarda ses frères l'un après l'autre et un étrange sentiment l'enveloppa. Elle les aimait de tout son cœur, mais elle savait aussi qu'un jour ils partiraient vivre leur vie. Elle n'y pouvait rien, chacun devait suivre son destin. Elle sortit une lettre de la poche de son tablier et la tendit à Maurice.

— C'est une lettre d'Imelda. Elle arrive la semaine prochaine. Elle dit que c'est à elle, maintenant, de s'occuper de Juliette. Vu que nos deux parents sont morts et qu'elle est l'aînée de la famille, c'est un devoir qui lui revient. Elle veut la ramener à Québec et se charger de son éducation.

Éva hésita avant de continuer :

— J'ai décidé de repartir avec elle, moi aussi. Maintenant que je sais Juliette en sécurité et à l'abri du besoin, je vais entrer au couvent des sœurs du Bon-Pasteur.

Elle regarda ses frères, quêtant leur approbation.

— Si c'est ça que tu veux! lui dit Maurice avec tendresse. Avant de mourir, le père nous avait parlé de son intention de te laisser retourner à Québec et de te permettre de prendre le voile. Il savait à quel point tu le désirais.

Il s'approcha d'Éva et la prit doucement par les épaules.

— Si c'est toujours ce que tu veux, bien entendu...

Raoul en profita pour la taquiner.

— Mais tu vas nous manquer, ça, c'est sûr! À part ça, qui va choisir mes cravates?

Éva lui tira la langue et les poussa tous les deux vers la porte.

— Ne tardez pas trop, si vous voulez être revenus avant la noirceur. C'est quand même un bon bout de chemin, aller virer de l'autre côté du lac.

Ses deux frères partis, elle commença à desservir la table. Son oncle Edmond apparut dans l'embrasement de la porte.

— Comment ça va, ma belle?

Son oncle lui souriait affectueusement. Son haleine dégageait une légère odeur d'alcool, mais il n'était pas ivre. Éva lui rendit son sourire.

— Je vais très bien, merci. Voulez-vous souper? Votre platée est dans le réchaud.

Elle se dirigeait vers le poêle quand son oncle l'intercepta au passage. Il la prit gentiment par le bras et lui indiqua la chaise devant lui.

— Assieds-toi deux minutes, j'ai des choses à te dire.

Elle s'installa sagement au bout de la table et attendit que son oncle se décide à parler. Il semblait mal à l'aise. Il arpenta la cuisine en se frottant sans arrêt les mains l'une contre l'autre, signe de grande nervosité chez lui. Finalement, il s'arrêta et la regarda longuement avant d'enfourcher une chaise qu'il plaça en face d'elle.

— J’ai entendu ce que Maurice disait tout à l’heure. C’est une bonne idée qu’il a de s’acheter une terre. C’est un gars solide et ambitieux, il va faire un bon habitant.

Il appuya son menton sur le dossier de la chaise.

— Ce que je veux dire, c’est que, l’autre jour, à l’hôtel j’ai rencontré le gars à Wellie Paquin et il m’a dit qu’il serait intéressé à acheter ma maison si je voulais vendre. À ce moment-là, je lui ai dit que la maison était à vous autres, tant que vous voudriez y rester.

Il posa sa main sur le genou d’Éva.

— Mais, si Maurice va s’installer dans le rang quatre et que tu retournes à Québec avec Juliette, je ne vois plus ce qui m’empêcherait de la lui vendre.

Après un court moment de silence, Éva demanda :

— Mais vous, vous allez rester où? Et Raoul?

— Ton frère arrive à dix-neuf ans, il est capable de s’arranger tout seul. Il m’a laissé entendre l’autre jour qu’il ne moisirait pas ici. Il pense aller s’installer en Ontario. Quant à moi, j’ai décidé de retourner à Montréal.

Une ombre de regret obscurcit ses yeux.

— Je ne suis plus capable de rester par ici. De vous faire subir chaque jour la présence d’un ivrogne me fait trop honte. Surtout à toi, ma belle Éva. Maintenant que je suis retombé dans mon vice, je ne servirai à rien d’autre qu’à vous empoisonner la vie.

Éva observait son oncle avec attention. Elle connaissait

l'emprise de l'alcool sur l'être humain. Sa mère l'en avait informée et l'avait bien avertie que, si un jour elle se mariait, ce ne devait pas être avec un homme qui boit. « Si tu épouses un ivrogne, ma fille, tu vas souffrir toute ta vie. Ne t'imaginer pas non plus que tu vas pouvoir le sauver. Sa bouteille aura beaucoup plus d'importance que toi et vos enfants. »

Éva n'avait pas oublié la mise en garde de sa mère. D'une voix hésitante, elle demanda à son oncle :

— Pourquoi avez-vous quitté votre famille, il y a plus de vingt ans?

Edmond ferma les yeux et murmura comme pour lui-même :

— J'étais amoureux de ta mère; je l'aimais comme un fou. Je voulais la marier et l'emmener faire le tour du monde. Je voulais devenir riche, la couvrir de bijoux et de fourrures. Je passais des heures à lui parler de mes rêves et de mes ambitions.

Une larme coula doucement sur sa joue.

— Déjà, à cette époque, j'avais commencé à prendre un coup pas mal fort. Alors, un beau jour, elle m'a dit que j'étais un bon gars, très gentil, mais que j'étais un irresponsable, que j'avais toujours la tête dans les nuages et que je ne ferais jamais rien de bon dans la vie. Elle a préféré épouser Armand, le raisonnable, le sage, le sérieux Armand. Comme ça, elle assurait sa sécurité et celle de ses

futurs enfants.

Le visage d'Edmond reflétait une immense tristesse. Tous ces souvenirs enfouis au fond de son cœur avaient laissé une énorme cicatrice. Malgré sa fuite, l'alcool et les femmes qui s'étaient succédé dans son lit, il n'avait jamais réussi à guérir sa blessure. Plus de vingt ans plus tard, la douleur était encore là, cruelle, intolérable.

— Je n'en ai pas voulu à ton père, ce n'était pas de sa faute. Il n'a jamais su pour Blanche et moi. Elle était si belle! Une vraie créature de rêve!

Éva écoutait, fascinée. Elle n'en croyait pas ses oreilles. Que son oncle Edmond fût amoureux de sa mère lui paraissait tellement étrange!

— C'est pour ça que je suis parti. Je ne pouvais pas supporter de la voir dans les bras d'un autre. Je suis revenu quelques années plus tard pour l'enterrement de ta grand-mère. Ta mère était alors enceinte de toi. Quand je l'ai revue, j'ai failli m'évanouir. Elle était encore plus belle qu'avant. Je devais passer un mois là, mais je suis reparti au bout d'une semaine. Ça servait à rien, je n'étais pas capable. C'est à ce moment-là que j'ai réalisé que je ne l'oublierais jamais.

Un silence interminable suivit ses dernières paroles. Finalement, il posa les yeux sur Éva et la regarda avec insistance.

— Tu lui ressembles comme une goutte d'eau à une

autre, sauf que ta mère aimait les hommes, tandis que, toi, tu m'as l'air de préférer le bon Dieu.

Il n'y avait rien de sarcastique dans ces mots, plutôt de l'incompréhension. Éva sourit timidement.

— Ça me fait de la peine que vous partiez, mon oncle. Tout le monde vous aime, par ici. Vous devriez aussi arrêter de vous casser la tête à propos de la mort du père; ce n'est pas de votre faute. Le docteur Beaulieu m'a expliqué qu'il serait mort pareil. C'était juste une question de temps. Il m'a dit aussi que c'était mieux comme ça, parce qu'il aurait pu rester paralysé le restant de ses jours.

Edmond se leva péniblement et s'approcha d'elle. Sans un mot, il la serra longuement sur sa large poitrine. Éva entendait les battements frénétiques de son cœur.

— Vous pourrez rester ici jusqu'à l'automne, le temps que Maurice termine sa maison, lui dit son oncle. Mon acheteur n'est pas prêt à déménager tout de suite. Lui et moi prendrons un arrangement avec le notaire, qui me fera parvenir l'argent de la vente. Tu diras à Maurice que je lui laisse mon vieux Godendard. Il est un peu usé, mais c'est un bon cheval, bien solide. Je laisse aussi Balloune ici.

Edmond déposa un tendre baiser sur le front de sa nièce, puis il tourna les talons pour finalement franchir la porte. Ce fut alors qu'elle remarqua la valise qui attendait sur le perron. Les larmes lui montèrent aux yeux. Elle les essuya d'un geste rageur. Elle venait encore de perdre

quelqu'un qu'elle aimait. Elle vit son oncle prendre le sentier en direction de la gare, sans un geste d'adieu, sans même se retourner. Elle le suivit du regard jusqu'à ce qu'il disparaisse à l'horizon. Le cœur serré, elle murmura :

— Faites attention à vous, mon oncle! Que le bon Dieu vous protège!

Edmond ne se rendit pas tout de suite à la gare. Il ne pouvait pas partir ainsi sans s'assurer de la sécurité d'Éva et de Juliette. D'un pas assuré, il se dirigea vers le presbytère et entra sans frapper. Assis à son bureau, le curé Dion sursauta en voyant apparaître son ennemi. Il leva vers lui un œil mauvais.

— Que viens-tu faire ici, Edmond Boisvert? Aurais-tu besoin de confesser tes péchés? insinua-t-il sur un ton railleur.

Edmond avança vers lui et appuya ses mains sur le bureau. Il plongea son regard dans celui du prêtre.

— Je retourne à Montréal. Je suis venu t'avertir que, si tu fais du tort à mes nièces et que tu touches à des enfants, tu vas le payer cher. J'ai mis quelqu'un d'autre au courant de tes agissements pervers. Tu seras surveillé de près.

Les deux hommes se fixèrent un long moment. Le curé Dion détourna la tête le premier. Sans un mot de plus, Edmond récupéra sa valise qu'il avait laissée derrière la porte et reprit son chemin vers la gare.

Le prêtre demeura pensif. Il n'avait aucune attirance envers les enfants. Juliette n'avait absolument rien à craindre. Ceux qu'il aimait étaient de beaux garçons, à peine sortis de l'enfance, à qui il pouvait faire subir tout ce qu'on lui avait appris au séminaire. Les fils d'Armand étaient trop vieux pour être intéressants.

Il ne prenait quand même pas les menaces d'Edmond à la légère. Si ce diable d'homme avait vraiment révélé son secret à d'autres parmi ses paroissiens, il devrait être très prudent à l'avenir. Pour ce qui était de la fille, il s'en occuperait le moment venu. Il se chargerait lui-même de lui trouver un mari avant qu'elle sème la zizanie dans les ménages. On ne pouvait pas laisser une telle tentation se promener en toute liberté. Son devoir de prêtre était de veiller aux bonnes mœurs de ses fidèles.



Éva dormait déjà lorsque ses deux frères revinrent du rang quatre. Elle avait dû mettre Balloune à la porte, car il ne cessait de geindre. Il se promenait sans cesse de la porte à la chambre d'Edmond, renflant partout à la recherche de son maître. Il ne comprenait pas ce qui se passait, mais il semblait quand même réaliser que son ami l'avait abandonné. Assis sur la première marche du perron, le pauvre animal scrutait l'horizon en gémissant.

Exaspérée par ses lamentations, Éva avait fini par se fâcher et l'avait enfermé dans la remise. Certaine qu'il pleurait, Juliette avait demandé à Éva pourquoi son ami avait autant de chagrin.

— Voyons, Juliette! Un chien, ça ne pleure pas, lui avait répondu Éva, impatientée. Ils n'ont pas de sentiment. Il y a juste les humains qui pleurent lorsqu'ils ont de la peine.

Le cœur gros, Juliette avait murmuré :

— Balloune, il pleure des larmes de chien!

Éva n'avait pas cherché à contredire la fillette. Elle se sentait lasse et avait hâte d'aller dormir.

Elle se réveilla plus tard que d'habitude, le cœur lourd et la larme à l'œil. Elle entreprit sa journée en bougonnant et en pestant contre le monde entier. Elle n'avait plus de courage. Elle se sentait abandonnée et trahie. Le départ de son oncle lui brisait le cœur. Elle s'était attachée à lui beaucoup plus qu'elle n'aurait cru.

— Allez, ma vieille, si tu ne te reprends pas en main au plus vite, tu vas craquer, se dit-elle à voix haute.

Elle se signa, fit une courte prière à la Vierge Marie pour se donner la force de continuer et se dirigea d'un pas hésitant vers la chambre des hommes.

Elle commençait à défaire le lit de l'oncle Edmond lorsqu'elle trouva sous les couvertures une enveloppe plutôt épaisse adressée à son nom. Elle la tourna et retourna entre ses mains avant de se décider à l'ouvrir. À

sa grande surprise, l'enveloppe était bourrée d'argent et accompagnée d'une feuille de papier pliée en deux avec ces quelques mots.

*Mes chers enfants, vous en aurez besoin plus que moi. Je vous demande pardon.*

*Edmond*

Éva était abasourdie. Elle n'avait jamais vu autant d'argent. Elle ne put s'empêcher de sourire en pensant à son oncle Edmond. Tout à coup, les portes de l'avenir s'ouvraient devant elle. « Avec cet argent, pensa-t-elle, les garçons vont pouvoir s'établir comme il faut et je vais garder le reste pour l'éducation de Juliette. Moi, je n'en ai pas besoin. Je vais enfin pouvoir entrer au couvent. »

Elle se mit à danser autour de la cuisine en serrant son trésor sur son cœur.

Les hurlements de Juliette la ramenèrent sur terre.

— Éva! Éva! criait l'enfant, affolée. Balloune a disparu! Je l'ai cherché partout, je l'appelle, mais il ne répond pas.

Elle se précipita dans les bras d'Éva. Son petit visage baigné de larmes, elle regardait sa grande sœur d'un air désespéré.

— Ne pleure pas, lui dit doucement Éva, il est sûrement parti à la recherche de son maître. Un chien, c'est comme ça. Il paraît qu'il y en a qui ont marché pendant des mois

et même des années pour le retrouver. C'est mon oncle Edmond qui me l'a dit.

— Tu m'as dit que papa ne reviendrait pas parce qu'il était mort, mais si Balloune, lui, il n'est pas mort, ça veut dire qu'il va revenir? demanda Juliette, les yeux remplis d'espoir.

Éva caressa la jolie tête blonde.

— Qui sait!

Elle prit l'enfant par la main et lui sourit.

— Viens, on va aller manger, je meurs de faim.

En apprenant le départ de leur oncle, Maurice et Raoul furent surpris et désolés, mais le cadeau qu'il leur avait laissé leur donna des ailes. Éva distribua à chacun la somme qui lui revenait. Sans plus tarder, Maurice rencontra Omer Lafontaine pour lui parler de son intention d'acheter la terre voisine de la sienne.

Tous ses moments de liberté furent désormais consacrés à la construction de sa nouvelle maison. En attendant de s'installer chez lui et de cultiver sa terre, il continuait à travailler à la scierie. Il avait promis à Éva qu'il l'emmènerait bientôt visiter son nouveau domaine. Son bonheur la réjouissait. D'aussi loin qu'elle se souvînt, elle n'avait pas vu son frère aussi joyeux et exubérant. Si sérieux d'habitude, Maurice se laissait aller à des fous rires incontrôlables à propos de tout et de rien. Il passait de

longs moments à rêvasser, perdu dans ses pensées, puis soudain il se mettait à chanter à tue-tête. Finalement, ce fut Raoul qui lui fournit la clé de l'énigme.

— Maurice est amoureux!

— Hein! Qu'est-ce que tu dis? répliqua Éva, figée de stupeur.

— Maurice est tombé amoureux de la belle Delphine Lafontaine, lui dit Raoul d'une voix douce. Je pense qu'elle le trouve pas mal de son goût elle aussi.

— C'est qui, Delphine Lafontaine? demanda Éva, interloquée.

— C'est la sœur d'Omer, celui qui a vendu la terre à Maurice.

Éva était abasourdie. Elle ne savait pas si elle devait se réjouir ou se mettre à pleurer. Curieusement, ça ne lui avait jamais effleuré l'esprit qu'un jour ses frères puissent tomber amoureux et se marier. « Pourtant, c'est normal qu'un homme se marie et fonde une famille », se dit-elle. Mais elle avait bien du mal à se faire à cette idée, surtout en ce qui concernait ses frères.

Elle attendit que Maurice lui en parle lui-même, ce qui ne tarda pas à se produire. Cramoisi jusqu'à la racine des cheveux, il aborda finalement le sujet avec sa sœur. En voyant son embarras, Éva le rassura aussitôt.

— Raoul m'en a parlé; ne t'en fais pas, je suis au courant. Il paraît qu'elle est bien belle et très gentille, cette

Delphine! J'ai vraiment hâte de la connaître. J'espère que tu vas me la présenter bientôt.

Maurice sembla soulagé. Il esquissa un sourire en coin.

— Je l'aime tellement, tu ne peux pas imaginer. Je comprends mieux maintenant la peine du père quand maman est morte.

Une pensée fugace pour son oncle Edmond traversa l'esprit d'Éva. Elle la chassa aussitôt et regarda son frère avec affection.

— Ça me soulage de savoir que tu vas te marier. Je vais partir moins inquiète. J'espère que Raoul va rencontrer quelqu'un aussi. Je trouve qu'il manque de sérieux.

— Ne te fais pas de souci pour lui, il va venir habiter avec moi dans ma nouvelle maison. Il m'a confié que, dans quelque temps, avec l'argent qu'il a reçu de mon oncle Edmond, il va partir pour Sudbury. Il s'est fait un ami au moulin et ils projettent d'aller ensemble travailler dans les mines. Paraît que c'est très bien payé.

— Je suis bien contente!

Elle se sentait soulagée. Elle n'avait plus à s'inquiéter. Ses deux frères avaient trouvé leur chemin.

## 8.

A ssise sur le grand banc de bois en face de la gare, Éva réfléchissait en attendant Imelda qui devait arriver par le prochain train. « Il y a un an à peine, c'était moi qui étais dans ce train, pensait-elle. Je n'avais aucune idée de ce qui m'attendait. J'étais effrayée par le monde inconnu qui s'ouvrait à moi. C'est étrange, mais, aujourd'hui, malgré la mort du père et le départ de mon oncle Edmond, je commence à me sentir chez moi. »

Elle n'avait pas vu sa sœur depuis plus d'un an; il lui semblait pourtant qu'il s'était écoulé une éternité depuis son départ de Québec. Elle regarda Juliette qui sautait à cloche-pied, Timinou sous le bras, et réalisa à quel point la fillette avait grandi depuis leur arrivée. Les cheveux coupés très court, inoubliable souvenir d'une rencontre fortuite avec une mouffette, Juliette affichait un air beaucoup trop sérieux pour son âge.

Soudain, Éva perçut dans le lointain le sifflement d'une locomotive. D'un bond, elle sauta sur ses pieds et attrapa Juliette par le bras.

— C'est elle! C'est elle! Écoute, Juliette, on entend le train!

Éva trépignait d'impatience. Depuis qu'elle avait reçu la lettre d'Imelda, elle ne vivait que dans l'espoir de retourner à Québec avec sa grande sœur. Son père étant mort et son oncle les ayant abandonnés, elle n'avait plus aucune raison d'habiter en Abitibi. De quitter ses frères la chagrinaient, mais elle savait maintenant qu'ils se débrouilleraient très bien sans elle.

Le bruit de la locomotive s'amplifia et la terre se mit à trembler sous leurs pieds. Éva aperçut enfin la monstrueuse machine fumante qui fonçait sur elles dans un bruit infernal. En voyant Imelda à la fenêtre de la voiture, elle se mit à sauter en agitant les bras très haut au-dessus de sa tête. À peine sa sœur avait-elle posé le pied sur le quai qu'elle s'élançait dans ses bras en criant :

— Que je suis contente de te voir! Je pensais que le train n'arriverait jamais!

Imelda essayait de calmer tant bien que mal l'exubérance de sa cadette.

— Arrête un peu, tu m'étourdis!

La petite Juliette, qui se tenait un peu à l'écart, ne semblait pas reconnaître sa sœur aînée.

— Voyons, Juliette! Tu te souviens de moi, non? Je suis Imelda, ta grande sœur. Vite, viens m'embrasser!

L'enfant s'approcha en traînant la jambe. L'invitation

ne l'emballait guère. Elle dit d'un ton boudeur :

— Je ne veux pas m'en retourner à Québec; je veux rester ici.

— On verra ça plus tard, lui dit Imelda sur un ton protecteur. Pour le moment, emmenez-moi à la maison au plus vite. C'est plein de mouches, par ici, je suis en train de me faire manger toute crue.

Elle ne cessait d'agiter les bras dans toutes les directions. C'était peine perdue, les insectes semblaient se délecter de ce festin improvisé qui leur arrivait tout droit de la grande ville. Aussitôt sur place, Imelda eut hâte de repartir. Elle qui s'était fait une idée de ce pays qu'elle qualifiait de sauvage et d'inculte, elle n'était pas prête à en changer. Durant toute la semaine qui suivit, elle ne mit pas le nez dehors, sauf pour aller à la messe.

Le dimanche suivant, Maurice l'invita à aller visiter sa terre et sa nouvelle maison, mais elle refusa catégoriquement. Horrifiée à la seule idée de se retrouver parmi les moustiques, ses ennemis jurés, elle répondit à son frère :

— Emmène Éva et Juliette si tu veux. Moi, je vais en profiter pour faire un petit somme. Ça va me permettre de me reposer un peu avant de partir demain. C'est un bien grand voyage! Vous restez quasiment au bout du monde.

Maurice n'insista pas. Il n'avait jamais compris sa sœur aînée, qui pouvait parfois être si gentille et, l'instant

d'après, se transformer en véritable chipie. Il avait toujours préféré Éva. Son départ le chagrinait vraiment, mais, depuis qu'il avait acheté sa ferme et surtout depuis qu'il avait fait la connaissance de la jolie Delphine, il n'avait pas beaucoup de temps pour penser à autre chose. Il s'était dit qu'au retour des chantiers il demanderait à Omer la main de sa sœur. Une fois installé au rang quatre, il avait l'intention de courtiser sérieusement la jeune fille. Il sentait qu'il ne lui était pas indifférent. La façon qu'elle avait de le regarder et ses joues qui rougissaient chaque fois qu'il lui adressait la parole constituaient des signes qui ne mentaient pas.

En ce magnifique dimanche après-midi, revêtu de ses plus beaux atours, il avait l'idée bien arrêtée de se rendre chez les Lafontaine une fois qu'il aurait fait visiter sa nouvelle maison à Éva. Il en profiterait pour lui présenter son voisin et ami en même temps. C'était l'excuse parfaite pour revoir la belle Delphine. À cette seule idée, il sentait des papillons s'agiter dans son estomac.

— Êtes-vous prêtes, les filles? cria Maurice. Il va falloir partir, si on veut revenir avant souper.

Éva monta dans la calèche et s'installa à la droite de Maurice. Juliette grimpa à l'arrière, Timinou dans les bras.

La route de terre longeait le côté nord du lac sur une distance d'environ trois kilomètres. Elle rejoignait ensuite l'intersection des rangs trois et quatre. À partir de là, le

chemin devenait de plus en plus cahoteux. On devait franchir un étroit ponceau sous lequel coulait le ruisseau des Gadelles. Le domaine de Maurice Boisvert se trouvait juste un peu plus loin à gauche.

Les yeux écarquillés, Éva regardait la nouvelle demeure de son frère. La petite maison de planches avait l'air complètement perdue au beau milieu de tous ces arbres. De grosses souches semblaient jouer aux échecs sur un immense échiquier rocailleux. Maurice tendit la main à sa sœur et l'invita à descendre de la voiture en lui disant d'une voix gonflée d'orgueil :

— Bienvenue chez Maurice Boisvert! Tout ce que vous voyez autour m'appartient. Je suis le propriétaire de toute cette belle terre-là! Qu'en pensez-vous, mesdemoiselles?

Éva écarquillait les yeux, surprise par le tableau qui s'offrait à elle. Ne voulant pas chagriner son frère par une quelconque remarque désobligeante, elle choisit de se taire.

— Comment tu trouves ça? demanda Maurice, le cœur battant. Viens, je vais te faire visiter la maison. Ce n'est pas grand, mais j'ai l'intention d'ajouter un étage avec les années.

Il continua d'une voix de plus en plus assurée :

— En arrière, je vais faire le jardin et, juste là, à droite, je vais bâtir l'étable et la grange. C'est sûr qu'il reste pas mal à faire, mais cet hiver je vais continuer de défricher et

je vais vendre mon bois au moulin. L'été prochain, je devrais être bon pour commencer à construire les bâtiments.

Après une brève hésitation, il bredouilla dans un sourire timide :

— Je peux bien te le dire, j'ai l'intention de demander la main de Delphine Lafontaine. Si tout va comme je le veux, on devrait se marier l'été prochain.

Son frère semblait tellement heureux et confiant qu'Éva ne put s'empêcher de le taquiner gentiment.

— Et si elle refusait?

Devant la mine déconfite de son grand frère, elle pouffa de rire.

— Voyons, grand nigaud! Je disais ça juste pour plaisanter. Bien sûr qu'elle va dire oui! Un beau parti comme toi, on ne le laisse pas passer.

Maurice saisit sa sœur par la taille et l'entraîna vers la calèche en riant.

— Dépêche-toi! Je vous emmène chez eux. Tu vas voir comme elle est belle! Vite, Juliette, laisse ton imbécile de chat et grimpe ici tout de suite! lança-t-il à la fillette d'une voix impatiente.

La pauvre Juliette essayait d'attraper Timinou qui s'en donnait à cœur joie en sautant d'une souche à l'autre. Exaspéré, Maurice saisit la pauvre bête par la queue au moment même où elle s'élançait vers la maison. Timinou

protesta d'un miaulement indigné et bouda tout le reste du voyage.

Les Lafontaine demeuraient sur le lot voisin, à environ un kilomètre. Éva remarqua tout d'abord la blancheur de la maison qui se découpait sous le ciel bleu. Un immense jardin s'étendait sur tout le côté sud. En retrait, on apercevait le poulailler ceinturé par une haute clôture quadrillée, où s'ébattaient plusieurs belles poules dodues. Leurs caquètements attirèrent l'attention de Juliette, qui se précipita vers elles en criant de joie.

L'arrivée de la fillette sema la pagaille dans cette réunion de commères; elles se mirent à sautiller dans tous les sens en vitupérant.

La porte de la maison s'ouvrit sur les entrefaites, et Omer Lafontaine apparut sur le seuil. Il agita la main en direction des arrivants, un sourire chaleureux et accueillant sur les lèvres. Maurice s'avança vers lui, Éva accrochée à son bras.

— Salut, Omer! Viens que je te présente ma sœur Éva!

Omer admirait la jeune fille en silence. Il sentit son cœur s'accélérer et le rouge lui monter aux joues. L'émotion qui l'envahissait peu à peu le paralysa et le laissa complètement aphone. Pour la première fois de sa vie, Omer Lafontaine sentait vibrer en lui les cordes de l'amour. Il tendit la main à Éva et finit par articuler d'un

air gêné :

— Bonjour, mademoiselle Boisvert. Je suis bien content de faire votre connaissance.

Il ne put en dire davantage. Sa voix se mit à trembler et les mots se bloquèrent dans sa gorge.

Déjà, Maurice se dirigeait vers le perron où Delphine et sa mère venaient d'apparaître. Il tendit la main à Eugénie Lafontaine et esquissa un timide sourire en direction de sa fille.

— Bonjour, madame Lafontaine. Je vous ai amené mes deux sœurs. Je voudrais vous les présenter avant qu'elles repartent pour Québec.

La dame, d'un âge certain, plaqua un baiser sonore sur la joue d'Éva et lui dit d'une voix forte :

— Comme ça, c'est toi, la belle Éva? Ton frère ne tarit pas d'éloges à ton égard. Il nous a parlé de toi très souvent.

Éva se sentit mal à l'aise devant tant de familiarités. Elle ne savait que répondre à la débordante Eugénie, reconnue dans toute la région pour sa langue bien pendue et son intarissable générosité.

À soixante-cinq ans, encore solide comme un roc, Eugénie Lafontaine était une véritable force de la nature. Aucun travail ne lui faisait peur. Certains disaient qu'elle avait la force et l'endurance de deux hommes quand arrivait le temps d'engranger les récoltes. Elle avait mis douze enfants au monde, dont Delphine, son joli cadeau de

ménopause qui l'avait prise au dépourvu à quarante-sept ans. Elle avait élevé sa famille avec autorité et dignité en inculquant à sa progéniture son courage et sa détermination. Jamais elle n'avait failli à la tâche. Sa grande foi en Dieu et l'amour qu'elle portait à son Félix l'avaient aidée à surmonter les épreuves et les misères de la vie. En femme fière, elle ne supportait ni la faiblesse ni la lâcheté. Pour elle, l'être humain avait été créé pour travailler et rien ne pouvait excuser la paresse. Elle avait enseigné ces valeurs à ses enfants alors qu'ils étaient encore au berceau.

Son œil averti avait depuis longtemps deviné qu'il se passait quelque chose entre sa fille cadette et Maurice Boisvert. Le jeune homme lui avait fait bonne impression. Elle était sûre qu'il ferait un bon mari pour sa Delphine. Ce qui la chiffonnait, par contre, c'était la réaction d'Omer devant la petite Éva. Son trouble en présence de la jeune fille ne lui avait pas échappé. Éva était très mignonne, il va sans dire, mais elle n'était pas bâtie pour devenir une femme d'habitant. Heureusement qu'elle repartait pour Québec! « Ça va éviter un tas de problèmes à mon garçon », pensa-t-elle en regardant les jeunes gens discuter entre eux.

— Entrez dans la maison, la mère vient juste de faire du sucre à la crème, leur dit Omer d'une voix affable. On va se sucrer le bec.

Il ne quittait pas Éva des yeux. La jeune fille l'envoûtait.

— Aimez-vous ça, le sucre à la crème, mademoiselle Boisvert? s'enquit-il, le cœur battant.

Éva aurait préféré repartir tout de suite, mais, devant le clin d'œil suppliant de Maurice, elle accepta l'invitation. Elle trouvait Omer Lafontaine plutôt bel homme, mais son attitude avait quelque chose d'étrange. Elle ne comprenait pas trop de quoi il s'agissait. C'était comme si son regard bleu cherchait à lire en elle. Mal à l'aise, elle se tourna vers Delphine qui se dirigeait vers la maison, suivie de Maurice. Elle courut les rejoindre et dit à son frère :

— On ne restera pas longtemps, hein? Je n'ai pas fini de préparer mes valises.

— Comme ça, tu veux entrer au couvent? lui demanda Delphine, curieuse. Moi, je ne serais pas capable. Juste à y penser, ça me donne la chair de poule.

C'était une fille robuste et un peu rondelette. Elle dépassait Éva d'une tête. Ses cheveux châtain plutôt courts ondulaient sur sa nuque et elle avait les yeux bleu azur de tous les Lafontaine. De sa mère, elle tenait sa grande volubilité et son cœur d'une générosité inépuisable. Autant Omer était silencieux, autant elle pouvait être bavarde. Éva se sentit tout de suite à l'aise en sa compagnie. Comme deux vieilles amies, elles se mirent à discuter de tout et de rien.

À l'heure du départ, elles s'embrassèrent avec affection

en se promettant de se revoir. Une longue et sincère amitié venait de naître entre elles. Sur le chemin du retour, Éva fit part de ses impressions à Maurice.

— C'est vraiment une fille admirable! Je suis bien contente pour toi. Je suis sûre que vous allez être très heureux ensemble. Je veux être la marraine de votre premier petit mousse.

Maurice était au septième ciel. Jamais il n'avait été aussi heureux. Il rêvait, flottait dans une autre dimension, prêt à affronter les dragons les plus coriaces pour conquérir sa belle.

La voix inquiète d'Éva le tira brusquement de sa rêverie :

— Regarde qui est à la maison. Que penses-tu qu'il est venu faire ici?

L'attelage du curé Dion était stationné juste en face de la galerie. Éva remarqua aussitôt la silhouette d'Imelda, qui semblait discuter ferme avec un interlocuteur invisible. Elle blêmit et sentit la peur s'infiltrer insidieusement en elle. Elle eut l'impression qu'une menace indéfinissable l'enveloppait et lui glaçait le sang.

Elle craignait cet homme, qui lui donnait froid dans le dos. En tant que ministre de Dieu, elle lui devait respect et obéissance, mais il l'épouvantait. Elle se figeait devant lui. Son regard dur et cruel la paralysait.

Maurice lui effleura le bras et lui chuchota :

— Viens, ma grande. Il est probablement venu te dire bonjour avant ton départ. C'est son devoir de curé de bénir ses paroissiens lorsqu'ils partent en voyage. Va dans la maison, je vais dételer et j'irai vous rejoindre.

Éva joignit les mains et adressa une brève prière : « Bonne Sainte Vierge, aidez-moi, prenez soin de votre fille. »

Lorsqu'elle franchit le seuil, le prêtre lui tournait le dos. Elle ne voyait que ses larges épaules noires qui cachaient entièrement sa sœur. En l'entendant entrer, Imelda s'avança rapidement vers elle, les mains tendues. L'expression affolée de son regard laissait clairement entendre que la conversation qu'elle entretenait avec le curé Dion n'avait rien d'agréable.

— Ma pauvre Éva, je ne sais pas comment t'annoncer ça, mais monsieur le curé préférerait que tu restes ici pour t'occuper de la maison, tant que Maurice et Raoul y demeureront. Il dit que c'est ton devoir, maintenant que nos parents sont morts. Si tu ne veux pas lui obéir, il est sûr que d'autres malheurs vont frapper notre famille.

Dès les premiers mots de sa sœur, Éva avait cessé d'entendre. Ses jambes se mirent à trembler. Elle fixait sa sœur sans la voir. Le monde entier basculait autour d'elle. Tous ses rêves, tous ses espoirs s'envolaient, s'évanouissaient dans le néant. Elle avait l'impression que même la vie voulait quitter son corps. Un brouillard noir

passa devant ses yeux. Elle crut qu'elle allait s'évanouir. La voix dure et puissante du curé Dion la ramena brutalement à la réalité.

— Mais qu'est-ce que j'apprends? Que tu veux retourner à Québec?

Il s'avança vers elle, la dominant de sa toute-puissante autorité. D'une voix chevrotante, Éva réussit à articuler :

— Je veux entrer au couvent.

— Ton devoir, maintenant, est de t'occuper de tes frères et de voir à ce qu'ils ne manquent de rien. Dieu est venu chercher tes parents, c'est donc à toi de prendre la charge de la maison. En revenant de leur travail, ils doivent trouver un intérieur propre et un repas chaud sur la table tous les soirs. C'est cela, ton devoir, ma fille!

Il semblait prendre un réel plaisir à lui imposer ce sacrifice. Rassemblant les miettes de son courage, Éva murmura :

— Je ne veux pas devenir la servante de mes frères, mais celle de Jésus.

— Tais-toi, petite sotte, tu n'es qu'une pauvre fille! Si Dieu a eu l'infinie bonté de mettre les femmes sur la terre, c'est avant tout pour qu'elles soient au service de l'homme.

Éva avait de la difficulté à retenir ses larmes. Elle ne comprenait plus. Sa mère, qui avait été une femme croyante et très pieuse, lui avait appris à respecter l'autorité religieuse sous toutes ses formes, mais elle

sentait pourtant monter en elle une révolte incontrôlable qui lui serrait la gorge. Osant braver le prêtre, elle répliqua :

— Mais j'ai toujours voulu faire une sœur depuis que je suis toute petite. Je sens en moi l'appel de la vocation. J'en ai souvent parlé avec maman et elle était d'accord avec moi. Elle se disait fière de donner une de ses filles à...

Elle n'eut pas le temps de terminer sa phrase. Le curé lui coupa la parole en rétorquant d'une voix hargneuse :

— Ta mère n'est plus là et ta grande sœur retourne à Québec. C'est donc à moi que tu dois obéir. Défaites tes valises et, ensuite, tu te mettras à genoux pour demander pardon à Dieu de ton insolence à l'égard de son ministre.

Sur ces mots, il ramassa son chapeau et sortit de la maison en claquant la porte. Il croisa Maurice qui le salua avec déférence, mais lui continua son chemin en consentant tout juste un bref haussement de tête au jeune homme. Il était satisfait de lui-même. Il avait vu la peur et le désespoir envahir les yeux de sa victime. Il se sentait tout-puissant, investi d'une mission divine. Il ne laisserait jamais une femelle s'opposer à sa volonté. Pressé de quitter les lieux, il sauta dans sa charrette, fouetta son cheval et disparut dans un nuage de poussière.

En pénétrant dans la maison, Maurice trouva sa sœur effondrée. Elle sanglotait dans les bras d'Imelda. De longs

et douloureux hoquets contractaient sa poitrine.

— Voulez-vous bien me dire ce qui se passe ici? Je viens de croiser le curé, un grand sourire dans la face, et vous deux vous pleurez comme des Madeleine!

Juliette, qui avait suivi la conversation tapie derrière la porte de la chambre, s'avança silencieusement vers les deux femmes. Tout ce qui venait de se passer lui échappait, mais, dans son innocence enfantine, elle sentait qu'un drame venait de s'abattre sur sa grande sœur et que le responsable en était le curé Dion. Elle rejoignit Maurice et glissa timidement sa petite main tremblante dans la sienne. La détresse d'Éva lui brisait le cœur. Elle ne l'avait jamais vue pleurer de cette façon. Devant tant de chagrin, elle se mit à sangloter à son tour. Maurice la serra contre lui.

— Pourquoi elle pleure comme ça? demanda-t-elle en levant de grands yeux tristes vers lui.

Imelda se retourna vers eux et dit d'une voix blanche :

— Monsieur le curé ne veut pas qu'Éva revienne à Québec avec moi. Il lui ordonne de rester ici pour s'occuper de toi et de Raoul. Il m'a dit que c'est son devoir et qu'elle est obligée d'obéir si elle ne veut pas que les foudres de Dieu s'abattent encore sur notre famille. Je n'ai rien pu faire. J'ai eu beau essayer de lui expliquer que vous pouviez très bien vous organiser tout seuls, il n'a pas voulu m'écouter. Ce curé me fait peur.

Abasourdi, Maurice se pencha vers Éva et lui dit d'une voix douce :

— Je sais bien que ce n'était pas ce que tu voulais, mais, si tout se passe comme je le veux, tu pourras t'en aller d'ici un an. En attendant, Raoul et toi, vous viendrez habiter avec moi dans ma nouvelle maison. Encore quelques semaines et nous serons prêts à déménager. Je compte bien me marier au début de l'été prochain. Raoul m'a laissé entendre que, tout de suite après le mariage, il partirait pour l'Ontario. Plus rien ne te retiendra en Abitibi. Même notre bon curé ne pourra plus t'empêcher de partir.

Tout ce que Maurice pouvait lui dire ne changeait rien pour Éva. Lorsqu'elle avait croisé les yeux méprisants du prêtre, elle avait compris que jamais elle n'entrerait au couvent. Elle avait vu sa vie entière s'écrouler autour d'elle; son grand rêve venait de s'envoler. Elle n'avait plus envie de rien. Elle voulait seulement disparaître et qu'on la laisse tranquille.

Les jours suivants, elle demeura prostrée, silencieuse et le regard vide. Inquiète de cette attitude, Imelda retarda son départ. Elle aurait bien voulu trouver les mots pour consoler sa cadette, mais rien ne semblait l'atteindre.

Au bout de quelques jours, Éva se mit à trembler et une forte fièvre apparut. Appelé d'urgence à son chevet, le docteur Beaulieu, en voyant l'état de la jeune fille, ne put

s'empêcher de marmonner entre ses dents :

— Que le diable vienne donc le chercher, ce sans-cœur! Ce serait juste un bon débarras! Sa place est en enfer.

Devant la pâleur et l'état presque catatonique de sa jeune patiente, Gaston Beaulieu laissa échapper un long soupir d'impuissance.

— Je ne peux pas faire grand-chose dans ce cas-là. Elle a reçu un choc et c'est sa façon à elle de s'en remettre. Il va falloir attendre.

Contrariée, Imelda demanda au médecin :

— Est-ce que ça va être long? Parce que, moi, je ne peux pas rester plus longtemps. J'ai mon mari et mon ouvrage à Québec.

— J'aimerais bien pouvoir te le dire, mais je ne le sais pas plus que toi. Éva est une fille courageuse, qui a surmonté beaucoup d'épreuves sans jamais se laisser abattre. Elle possède en elle une force qui va tous nous enterrer. Elle va s'en sortir, ce n'est qu'une question de temps. Il faut juste être patients.

La patience n'étant pas la vertu première d'Imelda, elle prit le train trois jours plus tard en emmenant Juliette. L'enfant eut beau pleurer, trépigner, crier qu'elle ne voulait pas partir, rien ne fit plier son intransigeante grande sœur. En tant qu'aînée, c'était à elle maintenant de prendre en charge l'éducation de Juliette, Éva n'étant plus en état de s'en occuper pour le moment. Pour calmer les

pleurs de la fillette, elle avait quand même accepté qu'elle garde son chat. D'une voix pincée, elle avait dit à Maurice :

— On verra une fois rendues. Au pire, j'irai le porter à la fourrière.

Devant tant d'insensibilité, Maurice n'avait pas pu réprimer sa colère.

— Tu es mieux de prendre bien soin de notre petite sœur, parce que, si jamais j'entends dire que tu lui fais de la misère, je prends le train et je vais la chercher. De toute façon, Éva ne restera pas dans cet état. Dès qu'elle se portera mieux, elle va vouloir reprendre Juliette avec elle. C'était entendu qu'elles repartaient toutes les deux avec toi, si le curé ne s'en était pas mêlé. En ce qui me concerne, tout ce que je veux, c'est le bonheur d'Éva. Les menaces du curé l'ont démolie. Elle se voit obligée de lui obéir de peur que d'autres malheurs s'abattent sur nous.

Imelda avait haussé les épaules. La colère de son frère ne l'impressionnait guère. N'ayant jamais eu d'enfant, elle ne connaissait rien à l'éducation d'une gamine de sept ans, mais elle avait l'intention de s'y mettre sérieusement.

Au moment du départ, Juliette était allée embrasser Éva, qui l'avait serrée très fort contre elle.

Sur le quai de la gare, la fillette était pathétique avec son petit visage triste, déformé par l'effort qu'elle faisait pour retenir ses larmes. Malgré toutes les recommandations d'Imelda, elle n'avait pu s'empêcher

d'éclater en sanglots. Elle s'était accrochée désespérément à Maurice, qui avait eu beaucoup de peine à dénouer les petits bras qui lui entouraient la taille.

— Ne t'en fais pas, je vais prendre bien soin d'Éva et elle sera bientôt guérie.

Il avait tendrement embrassé sa petite sœur et l'avait hissée dans le train. Bouleversé, il avait regardé s'ébranler le monstre d'acier et l'avait suivi des yeux jusqu'à ce qu'il fût avalé par l'horizon.

Éva demeura silencieuse pendant plusieurs jours. Ses frères essayaient de la distraire de toutes les façons, mais elle ne sortait pas de son mutisme. Une totale confusion lui embrouillait l'esprit. Elle avait besoin de toutes ses forces pour parvenir à démêler l'amoncellement de pensées qui lui trottaient dans la tête et qui lui broyaient le cœur. Elle aurait tellement eu besoin de sa mère pour guider ses pas! Leur douce complicité faite de confiance et de tendresse lui manquait cruellement. Très croyante, Blanche lui parlait souvent de l'infinie bonté de Dieu envers ses enfants. « Dans l'adversité, tu ne dois jamais courber l'échine. Si un malheur s'abat sur toi, demande au Seigneur de te venir en aide. Prie-Le de tout ton cœur. N'abandonne jamais », lui disait-elle de sa voix envoûtante.

Tout doucement, sa mère avait commencé à lui parler de la vocation religieuse. Elle aurait été si fière de donner

sa fille chérie à Dieu! L'idée avait fait son chemin dans l'esprit d'Éva pour finalement devenir une véritable obsession. Mais ce prêtre impitoyable venait de lui arracher son rêve et elle peinait à reprendre pied dans la réalité. Puis, peu à peu, elle parvint à mettre de l'ordre dans ses pensées et accepta de suivre ce nouveau chemin que Dieu lui avait tracé par la volonté de son ministre.

Elle pouvait bien rester un an de plus. Après, elle ferait son choix. Elle se jura que plus jamais quelqu'un ne lui dirait quoi faire. Peu importe qui.

Rassérénée par la décision qu'elle venait de prendre, ce soir-là, elle s'endormit le cœur plus léger, et aucun mauvais rêve ne vint déranger son sommeil.

Le matin suivant, les garçons furent réveillés par une bonne odeur de café et de pain grillé. Ils sautèrent du lit et aperçurent Éva qui s'affairait dans la cuisine. Une assiette dans chaque main, elle leur sourit et les invita à venir s'asseoir :

— Venez manger pendant que c'est chaud! Je vous ai fait rôtir de bonnes tranches de lard avec une omelette.

Raoul effectua quelques pas de danse et, en passant près d'Éva, il lui plaqua un baiser sonore sur chaque joue.

— Je suis bien content que tu sois revenue parmi nous. Si je ne me retenais pas, j'irais faire brûler un lampion en remerciement pour faveur obtenue.

Éva ébouriffa les cheveux noirs de son cadet et se

tourna vers Maurice, que la résurrection de sa sœur avait laissé bouche bée.

— Je vais m’ennuyer de Juliette. Pauvre petite chérie!

— Tu pourras lui écrire, lui répondit Maurice d’une voix encourageante.

Éva n’ajouta rien. Elle détourna les yeux et sortit un mouchoir de la poche de son tablier. Elle ne devait pas pleurer, cela faisait aussi partie de son épreuve. Elle soupira et se tourna vers ses frères qui attendaient sa réaction avec anxiété.

— Elle va tellement me manquer, soupira-t-elle, résignée. J’espère qu’elle va être heureuse avec Imelda.

Ce fut tout. Éva commença à manger, le cœur gros, mais bien déterminée à surmonter ce nouveau coup du sort.

## 9.

LA journée du grand déménagement arriva enfin. Depuis plusieurs jours, Éva vidait les garde-robes et remplissait les boîtes avec tout ce qui lui tombait sous la main. Elle ne voulait rien oublier. Tous les meubles de l'oncle Edmond leur appartenaient, maintenant, mais il fallait faire un choix à cause de l'exiguïté de la nouvelle maison du rang quatre. La première chose qu'elle choisit d'apporter fut la vieille chaise berçante bourrée de souvenirs. Elle se dit qu'un jour elle servirait peut-être à endormir les enfants de Delphine et Maurice.

La vieille charrette de l'oncle Edmond, chargée à ras bord, fit deux voyages aller-retour pour déménager tout ce qu'Éva avait empilé sur le perron. Lorsque Raoul saisit la dernière caisse et la déposa sur la plate-forme du véhicule, Éva sentit une vague d'émotion la submerger. Sans un regard en arrière, elle s'installa près de Maurice et fixa la route devant elle, sans détourner le regard jusqu'à ce qu'elle fût parvenue à son nouveau foyer.

À leur arrivée, Delphine les attendait, un chiffon à la

main. Elle avait déjà commencé à placer la vaisselle dans les armoires et avait suspendu de ravissants petits rideaux jaunes et blancs à la fenêtre de la cuisine. Émerveillée, Éva se jeta dans les bras de son amie.

— Je ne reconnais plus la maison. Tu es une vraie fée! Où as-tu déniché ces jolis rideaux?

Delphine éclata de rire et lui montra la vieille machine à coudre d'Eugénie.

— La mère m'a prêté son moulin à coudre pour que je puisse t'aider à habiller la maison. Tu vas voir, tu vas être heureuse, ici.

Elle serra la main d'Éva avec chaleur.

— Je suis tellement contente que tu viennes rester à côté de chez nous! Je n'ai jamais eu une amie comme toi.

Les paroles de Delphine touchèrent Éva. Elle non plus n'avait jamais eu d'amie aussi proche. Pour ne pas se laisser envahir par l'émotion, elle empoigna un balai et se mit à nettoyer le sol à toute vitesse.

— Arrête! lui cria Delphine en riant. Tu vas user le plancher. De toute façon, les hommes n'ont pas fini de transporter les meubles. Avec leurs grosses bottes sales, ils vont t'obliger à recommencer plus tard. Viens t'asseoir, on va se préparer une tasse de thé!

La bonne humeur de Delphine était contagieuse. Éva se laissa apprivoiser et, en peu de temps, la petite maison résonnait de leurs cris joyeux et de leurs rires complices.

Maurice était aux anges. Il retrouvait sa chère Éva et son cœur battait de plus en plus fort pour la belle Delphine.

Quelques jours avant le déménagement, il avait confié à Omer son grand désir de courtiser sa sœur.

— Si Delphine est d'accord, je n'y vois pas de problème, avait concédé son ami. Je vais en parler avec la mère pour qu'elle t'invite à souper dimanche prochain.

Après une courte hésitation, il avait osé formuler une autre invitation.

— Si Éva veut venir aussi, ça nous ferait bien plaisir.

Aveuglé par ses propres sentiments, Maurice n'avait pas remarqué le léger tremblement dans la voix d'Omer.

— Ça me surprendrait bien gros qu'elle accepte, mais je vais lui en parler quand même.



Confortablement installés dans leur nouvelle demeure, les trois enfants Boisvert savouraient en silence leur première soirée. Assise dans la berceuse qui avait hérité de la meilleure place dans la maison, celle à côté de la fenêtre, Éva tricotait un chandail de laine qu'elle voulait offrir à Juliette à Noël. Assis à la table de la cuisine, Raoul faisait des patiences pendant que Maurice fumait tranquillement, perdu dans ses pensées.

Soudain, l'aîné brisa le silence. Avec un petit sourire en coin, il s'adressa à Éva :

— La mère Lafontaine nous a invités, toi et moi, à souper dimanche prochain. J'ai l'intention de lui parler de mes sentiments pour sa fille. Elle doit être d'accord pour que nous nous fréquentions.

Éva commença par refuser l'invitation. En présence d'Omer, elle ressentait un étrange malaise. Le jeune homme l'intimidait, car il avait une façon de la regarder qui la troublait. Mais, lorsque Delphine fut mise au courant, elle insista tellement qu'Éva finit par accepter.

Le dimanche suivant, bras dessus, bras dessous, le frère et la sœur s'acheminèrent vers la ferme des Lafontaine. C'était une belle journée d'automne. Le ciel était d'un bleu presque indécent; aucun nuage ne voilait sa splendeur. Le soleil brûlant de cette fin d'après-midi leur chauffait la peau et allumait dans leurs yeux les espoirs les plus fous. Ils ressemblaient à deux collégiens en vacances.

Éva se sentait légère comme une feuille. Depuis qu'elle vivait dans le rang quatre, une grande paix s'était installée en elle. Elle avait l'impression d'avoir vieilli de vingt ans en quelques jours. Elle avait décidé d'être patiente. Il ne servait à rien de précipiter les choses. Quand le moment serait venu, elle ferait son choix. Maurice paraissait tellement heureux avec sa Delphine! De son côté, Raoul ne parlait que de voyages et surtout de son prochain départ.

Ses frères avaient choisi leur destinée; bientôt, ce serait son tour.

Omer et Delphine les attendaient à la croisée des chemins. Éva put les observer à son aise. Ils discutaient ensemble et Delphine semblait beaucoup s'amuser. Elle riait à gorge déployée, tandis qu'Omer esquissait à peine un sourire. Pour la première fois, elle remarqua à quel point il était beau. Il émanait de lui une force et une vitalité étonnantes. Il faisait partie de ces hommes qui n'ont pas besoin de parler pour se faire obéir. Un seul regard suffisait.

En les voyant approcher, Omer s'adressa à Maurice, mais en regardant Éva du coin de l'œil.

— On a décidé de prendre une marche avant le souper; il fait tellement beau! Si le cœur vous en dit, je vais vous faire visiter le coin.

— Sûr que ça nous intéresse!

Maurice serait allé au bout du monde en compagnie de sa chère Delphine. Le regard qu'il posait sur elle ne laissait aucun doute là-dessus.

— On va commencer par aller visiter les bâtiments. Ensuite, on se rendra au bout de la terre.

Tout en parlant, Omer ne quittait pas Éva des yeux.

Maurice et Delphine étaient déjà partis. Pour respecter la décence, ils marchaient côte à côte en prenant bien garde de ne pas se toucher. Pourtant, leurs corps étaient

attirés l'un vers l'autre comme deux aimants. Delphine trébucha sur une branche qui gisait sur la route. Maurice dut la retenir pour lui éviter la chute. Ses bras n'avaient jamais porté un fardeau aussi ravissant; ils en acquéraient une vigueur insoupçonnée.

Omer et Éva les suivaient à courte distance. Le silence de son compagnon irritait et embarrassait la jeune fille. Elle aurait aimé qu'il dise quelque chose, n'importe quoi, pour dissiper cet insupportable malaise. Mais Omer se taisait. Rien ne lui venait à l'esprit. Il ne connaissait rien aux femmes et il n'avait aucune idée de ce qui pouvait les intéresser. Pour lui, le simple plaisir d'être avec Éva, de sentir son parfum, de contempler les courbes harmonieuses de son corps lui suffisait. Tout discours devenait inutile. Aucun mot, aucune phrase ne pouvaient décrire ses états d'âme. Même lui ne s'y retrouvait plus.

De plus en plus mal à l'aise, Éva finit par demander timidement :

— Est-ce que ça fait longtemps que vous restez par ici?

— Ça fait sept ans, lui répondit Omer, laconique.

Pensant avoir enclenché une discussion, Éva attendait la suite, mais le silence persista. Omer en avait assez dit. Après quelques minutes d'attente, elle risqua une autre question :

— Allez-vous aux chantiers l'hiver prochain?

— Ouais!

Un peu plus loin, Maurice et Delphine les attendaient, assis sur la margelle du puits. Ne sachant plus quoi dire à son taciturne compagnon, Éva en profita pour s'éloigner et aller rejoindre les deux tourtereaux. Omer s'approcha à son tour et proposa de commencer la visite par l'étable, car les vaches étaient rentrées du pâturage et attendaient la traite. En pénétrant dans le bâtiment, Éva fut saisie de nausées. Ce fut avec beaucoup d'efforts qu'elle réussit à ne pas prendre ses jambes à son cou et à ne pas s'enfuir loin de l'odeur dégoûtante qui régnait là. Elle faillit s'évanouir lorsqu'elle vit Delphine s'approcher d'une énorme vache noire et blanche qui mâchonnait stupidement une touffe de foin et la prendre par le cou en disant :

— Elle, c'est ma belle Caillette! Elle devrait avoir son bébé d'ici deux semaines. C'est la plus belle génisse qu'on a eue à date.

Omer s'approcha à son tour et caressa les flancs de l'animal. Il y avait une telle douceur dans ses yeux qu'Éva en fut bouleversée. Elle regarda Delphine, n'osant pas s'adresser directement à lui.

— C'est quoi, une génisse?

Omer sourit et répondit lui-même à la question :

— Tant qu'une taure n'a pas eu de veau, on dit que c'est une génisse. Je n'ai pas encore de taureau pour l'accouplement, mais, quand le temps arrive, je vais chercher celui de mon frère Henri. Je compte bien que la

Caillette me donnera un beau taurillon cette année.

Il se tourna vers Maurice qui l'écoutait, fasciné, et lui dit :

— Si ça t'intéresse, je t'avertirai lorsqu'elle va vêler. Si tu veux devenir un habitant, il va falloir que tu saches comment ça se passe.

Maurice ne demandait pas mieux. Il avait tellement hâte d'avoir son propre élevage! Dans ses rêves, il se voyait exploitant la plus belle ferme du comté, Delphine à ses côtés et une ribambelle d'enfants qui sautillaient autour d'eux. Il fut tiré de sa rêverie par Omer qui lui tendait un grand vêtement malodorant, ressemblant à la soutane du curé.

— Tiens, mets une chienne par-dessus ton habit. On va faire la traite pendant que les femmes vont aller donner un coup de main à la mère pour préparer le repas. Vu l'heure qu'il est, on continuera la visite après le souper.

Se tournant vers Delphine, il lui ordonna d'une voix sèche :

— Emmène Éva. En vous en allant, passez chercher des œufs au poulailler. La mère veut faire un gâteau.

Déjà, il s'installait sur un petit banc de bois qu'il avait glissé entre deux vaches. D'un coup de coude bien appliqué, il fit se déplacer celle de droite qui se rapprochait dangereusement de lui.

— Tasse ta grosse panse plus loin!

L'énorme animal s'exécuta après l'avoir gratifié d'un regard indifférent.

Maurice regarda travailler son ami avec admiration. Les gestes d'Omer étaient rapides et précis. En un rien de temps, il avait rempli un seau de bon lait chaud et parfumé. Maurice, lui, avait beau s'échiner sur les trayons de la vache qu'Omer lui avait assignée, il n'arrivait pas à en extraire une seule goutte.

Découragé, il décida d'abandonner et choisit d'aller nourrir les bêtes. En voyant sa mine piteuse, Omer ne put s'empêcher de le taquiner.

— Ça veut être fermier et ça ne sait même pas tirer une vache!

Nullement offusqué, Maurice, qui avait une très grande confiance en ses propres capacités, lui répondit sur le même ton :

— C'est juste une question de temps! Tu vas voir que, un p'tit gars de la ville, ça apprend vite quand ça veut.

Omer n'avait aucun doute sur la détermination de son ami. Il ne le connaissait pas depuis longtemps, mais il avait vite réalisé qu'il n'était pas homme à se laisser décourager par la première difficulté.

Une fois sortie de l'étable, Éva se mit à courir joyeusement vers la maison. Quel bonheur d'être enfin à l'air libre, loin de cet endroit nauséabond! Libérée aussi de

la présence d'Omer, elle se sentait des ailes.

— Attends-moi! lui cria Delphine. N'oublie pas qu'il faut arrêter au poulailler.

Delphine courait derrière elle en soulevant le bas de sa robe. Lorsqu'elle la rejoignit, Éva l'attrapa par le bras en riant.

— Je ne sais pas comment tu fais pour rester dans l'étable. Je n'avais jamais rien senti qui puait autant.

Delphine lui répliqua sur un ton mystérieux :

— Viens avec moi, tu vas voir qu'il y a pire.

Éva suivit son amie qui se dirigeait vers une petite construction en bois un peu en retrait des autres bâtisses. Plus elles approchaient, plus les effluves qui en émanaient empestaient l'atmosphère. Éva enfouit son nez dans le creux de son coude et attendit les explications de Delphine.

— Cette année, lui dit Delphine d'une voix fière, Omer a construit une porcherie et il a acheté deux cochons. La truie a eu douze petits la semaine passée.

L'animal qui les attendait derrière la clôture et qui les regardait approcher n'avait rien de très rassurant. De ses petits yeux délavés, il les fixait d'un air indifférent. Son énorme corps sale et puant se vautrait dans la paille. Son groin monstrueux bougeait continuellement et deux longs filets de morve s'écoulaient de ses narines.

— Lui, c'est le verrat, lui dit Delphine en pointant du

doigt le gros cochon. Il est bien plus bête que méchant. De toute façon, il ne peut pas entrer dans la porcherie. Il énerverait la truie qui pourrait manger ses petits.

— Je ne veux pas rester ici, j'ai peur, bégaya Éva.

— Ben non! Viens avec moi, je vais te montrer les petits cochons.

Delphine essayait d'entraîner son amie qui semblait vissée au sol. Dégoûtée, Éva n'en croyait ni ses yeux ni ses narines. Elle n'avait jamais vu d'animaux aussi répugnants. Lorsque Delphine ouvrit la porte de la porcherie, elle en eut le souffle coupé. L'odeur était insoutenable. Elle recula d'un bond, comme mue par un ressort. Delphine s'esclaffa.

— Je te l'avais bien dit, qu'il y avait pire que les vaches!

Sur le chemin du retour, elles rencontrèrent Eugénie qui revenait du poulailler avec un panier rempli de beaux gros œufs. Delphine se précipita vers sa mère et lui prit le panier des mains.

— Excusez-nous, sa mère, j'ai emmené Éva voir la porcherie. Vous auriez dû la voir! Elle a failli tomber dans les pommes quand elle a senti l'odeur du purin. Elle est devenue blanche comme un drap.

Eugénie regardait Éva avec attendrissement. Elle se rappelait le temps où elle avait épousé son cher Félix; elle non plus ne connaissait pas grand-chose aux animaux de la ferme. Elle n'avait jamais vu une poule autrement qu'en

fricassée. Absolument dégoûtée au début, elle s'était très vite habituée à cette vie dure et sans artifice. À présent, rien au monde ne l'aurait fait changer de place. Elle aimait la terre, qui lui avait permis de nourrir sa famille. Le jour où elle mourrait, c'était là, en Abitibi, qu'elle voulait être enterrée, aux côtés de son époux bien-aimé. Elle se demandait toutefois si Éva, elle, réussirait à s'habituer. Elle lui semblait si fragile! Un rien l'impressionnait. Son cœur de mère avait compris tout de suite les sentiments que son Omer nourrissait à l'endroit de la jeune fille. Elle ne pouvait rien y faire. Si Dieu le voulait ainsi, il veillerait Lui-même sur ses enfants.

— Allez, les filles! Dépêchez-vous un peu! Il serait temps de commencer à préparer le souper. Les hommes sont à la veille de revenir.



Aidée de sa fille, Eugénie servit le repas. Omer d'abord, ensuite Maurice qui n'avait d'yeux que pour la belle Delphine. Éva aurait bien aimé les aider, mais Eugénie lui avait indiqué sur un ton sans réplique qu'elle était leur invitée et qu'elle devait se laisser gâter. Dès qu'Omer avait terminé un plat, sa mère se levait et lui apportait le suivant. Incrédule, Éva écarquillait les yeux. Chez les Boisvert, peu importait le sexe, tout le monde mettait la

main à la pâte. Elle avait vu beaucoup plus souvent son père servir sa mère que l'inverse. Là, tout semblait être au service de l'homme. Omer trônait au bout de la table tel un roi devant sa cour.

La comparaison la fit sourire, mais elle prit bien garde de ne rien laisser paraître. Elle ne voulait aucunement offusquer ses hôtes.

Soudain, la voix d'Omer retentit, sèche et autoritaire :

— Qu'est-ce qu'il y a comme dessert?

Aussitôt, sa mère se leva et se dirigea vers le fourneau, pendant que son repas refroidissait dans l'assiette.

— Je vous ai fait un bon gâteau au chocolat avec les œufs que les filles m'ont rapportés du poulailler.

Elle cligna de l'œil en direction des deux étourdies qui riaient sous cape.

Pendant que les hommes s'installaient au salon pour fumer et discuter, les trois femmes desservirent la table et nettochèrent la cuisine. Cette fois, Éva refusa de rester assise à les regarder faire. Malgré les protestations d'Eugénie, elle s'empara d'un linge à vaisselle et offrit à la vieille dame d'aller se reposer un peu pendant qu'elle et Delphine termineraient le travail.

— Merci, ma fille, tu es bien aimable de te préoccuper de moi. Je vais me bercer un peu pour détendre mes pauvres jambes fatiguées.

Demeurées seules, les deux jeunes filles se mirent à

discuter joyeusement. Elles semblaient intarissables. Vers neuf heures, Maurice interrompit leurs bavardages en annonçant l'heure du départ. Intimidé, en tripotant sa casquette, il s'approcha de Delphine.

— Si vous êtes d'accord, avec la permission de votre mère et de votre frère, j'aimerais commencer des fréquentations sérieuses avec vous.

Delphine sentit son visage s'enflammer. Elle balbutia :

— Cela me ferait plaisir. Je vous apprécie beaucoup, moi aussi.

Ainsi débutèrent les fréquentations officielles. Tous les mardis soir, Maurice allait rendre visite à sa belle sous l'œil vigilant de la vieille Eugénie. Le dimanche après-midi, ils allaient se promener dans les environs en n'oubliant pas, bien sûr, d'emmener leur chaperon. Éva détestait ces sorties où elle devait rester derrière à surveiller pendant que les tourtereaux se susurraient des mots tendres. Elle le faisait par amitié, car Delphine lui avait fait comprendre que sa mère exigeait qu'ils ne soient pas seuls, sinon il n'y aurait pas de balade.

Comme elle prenait son rôle plus ou moins au sérieux, Éva les laissait souvent seuls. Elle apportait une couverture qu'elle étendait par terre sur l'herbe fraîche, s'installait confortablement et en profitait pour lire ou écrire à Imelda et à Juliette. La fillette éprouvait encore quelques difficultés avec l'écriture. Ses lettres étaient parfois

presque illisibles, mais, pour Éva, elles représentaient un vrai trésor. En fermant les yeux, elle pouvait imaginer l'enfant, son petit front plissé par la concentration, le bout de la langue pointant entre ses lèvres, traçant chaque mot avec application. Alors, une bouffée de bonheur l'envahissait. De plus en plus souvent, le désir d'avoir des enfants bien à elle accaparait ses pensées. Au début, elle les chassait, mais sans cesse elles revenaient la hanter.

Pendant qu'elle rêvassait, perdue dans ses réflexions, les amoureux se promenaient main dans la main, les yeux remplis de rêves et de tentations. Ce jour-là, ne les voyant pas revenir, elle décida d'aller à leur rencontre. Se croyant seuls, Delphine et Maurice se permettaient des caresses et des baisers plus osés. Éva fut choquée par la scène et un doute affreux s'infiltra dans son esprit. Quelque temps plus tard, elle se décida finalement à faire part de son trouble à son amie. Elle se rendit chez les Lafontaine et attendit qu'Eugénie se soit assoupie dans sa chaise avant de passer à l'attaque.

— Je vous ai vus, l'autre jour!

— Qu'est-ce que tu as vu? demanda Delphine, surprise.

— Vous avez profité du fait que je vous avais laissés tout seuls pour faire des cochonneries.

Delphine était éberluée.

— On n'a jamais fait de cochonneries! On s'aime, on a le droit de s'embrasser.

— Il y a juste les filles de mauvaise vie qui embrassent les hommes comme ça, argumenta Éva, la bouche pincée.

— Comme quoi? Veux-tu bien me le dire?

Delphine sentait la colère l'envahir. Éva, que la gêne rendait cramoisie, hurla :

— La bouche ouverte! Tu embrassais mon frère la bouche toute grande ouverte! Tu vas tomber enceinte et vous êtes même pas mariés!

Incrédule, Delphine observait son amie. C'était incroyable. Éva avait dix-sept ans et elle ne savait pas encore comment on faisait les bébés. Elle lui entourait les épaules d'un bras protecteur et lui dit amicalement :

— Je pense, ma vieille, qu'il va falloir que je te parle dans le blanc des yeux.

Éva se sentait ridicule. Les yeux brouillés par les larmes, elle murmura :

— Je ne voulais pas te faire de peine, mais tu sais ce qui arrive aux femmes qui tombent en famille avant de se marier?

— Mais je ne suis pas enceinte, Éva, enlève-toi ça de la tête! Les bébés ne se font pas en s'embrassant.

Delphine regardait son amie avec tendresse. Elle resserra son étreinte.

— À ton âge, tu ne sais pas encore comment on fait les enfants?

— Bien sûr que je le sais! Imelda me l'a dit. À part de ça,

arrange-toi donc toute seule avec tes troubles!

Blessée dans son orgueil, Éva se leva et s'enfuit en courant.

— Attends, Éva! Je voulais juste t'aider. Ne te fâche pas! Mais Éva ne l'entendait plus. Jamais sa mère ne lui avait autant manqué.

Réveillée par leurs éclats de voix, Eugénie sursauta.

— Bonne sainte Anne, veux-tu bien me dire ce qui se passe ici? Vous criez assez fort pour réveiller les morts!

— C'est rien, maman. Éva et moi, on s'est juste un peu disputées.

Éva ne reparla jamais de leur querelle, et Delphine n'osa pas non plus la lui rappeler. Elle était triste pour elle, mais elle ne savait pas comment faire pour l'aider. Éva refusait toute discussion sur le sujet.



Omer faisait les cent pas depuis une heure autour de sa Caillette, sur le point de vêler. Il avait envoyé Delphine chercher Maurice, tel que promis. Tout semblait bien se passer, mais il était quand même inquiet. Il s'agissait d'une primipare et, dans ces cas-là, tout pouvait arriver. Il avait examiné la vulve de la génisse et le veau se présentait en position antérieure. Le col se dilatait bien et il ne semblait y avoir aucune torsion. L'animal était calme. Il ne

présentait aucun signe de souffrance. Régulièrement, Omer lui caressait l'abdomen, qui semblait sur le point d'éclater.

Maurice arriva tout essoufflé d'avoir couru de chez lui jusqu'à l'étable.

— Comment ça se passe?

— Pour le moment, tout se présente bien, répondit Omer, mais on ne sait jamais ce qui peut se produire lors d'un premier vêlage.

Les gémissements de Caillette les firent bondir. En même temps, ils se précipitèrent à ses côtés

— Il arrive! Le veau est sur le point de sortir, je vois un museau et deux pattes. Viens m'aider, je...

Il n'eut pas le temps de terminer sa phrase qu'un magnifique taurillon était expulsé presque dans ses bras. Omer poussa un cri de triomphe.

— Je l'ai, je l'ai, mon p'tit taureau!

Pour lui, ce veau représentait une fortune. Il était tellement heureux qu'il en aurait pleuré. Sans dire un mot, il prit Maurice par les épaules et le secoua affectueusement. Après avoir coupé le cordon ombilical et bien désinfecté le nombril avec de la teinture d'iode, Omer prit de la paille et bouchonna le nouveau-né afin de le sécher et de lui éviter de prendre froid. Il le remit ensuite à sa mère afin qu'il puisse téter le colostrum tellement important pour sa survie.

— Grâce au lait de sa mère, le veau est immunisé jusqu'à ce qu'il développe lui-même ses anticorps. Il doit absorber le colostrum dans les premières heures de sa vie, c'est très important pour son cœur et son cerveau, dit Omer d'une voix de connaisseur.

Impressionné, Maurice contemplait le tableau qui s'offrait à lui. Qu'un petit animal à peine sorti du ventre de sa mère pût déjà tenir sur ses pattes le laissait complètement médusé. Il sentit soudain une présence derrière lui. En se retournant, il faillit tomber dans les bras de Delphine. La jeune femme venait tout juste d'arriver. Elle lui sourit et lui prit gentiment la main.

— Il est beau, n'est-ce pas?

— C'est le plus beau veau que j'ai jamais vu venir au monde!

Il éclata de rire :

— En fait, c'est le seul!

— Un jour, nous aurons les nôtres, lui souffla Delphine à l'oreille.

Maurice était envoûté. Heureusement que personne ne pouvait voir les idées qui lui passaient par la tête à ce moment-là.

## 10.

Omer partit pour les chantiers une semaine après la naissance du taurillon. Le veau était en parfaite santé. Il prenait du poids jour après jour. Il désigna tout de même Delphine pour veiller au bien-être de son protégé.

Le soir, après son épuisante journée de travail, il s'étendait sur son lit et réfléchissait à toutes les choses qui chamboulaient sa vie depuis un an. Maurice lui avait laissé entendre qu'il demanderait la main de sa sœur au réveillon de Noël, ce qui le mettait dans l'embarras, car, une fois Delphine partie, sa mère se retrouverait seule à la ferme pendant que lui serait absent. « Elle est trop vieille, maintenant, pour rester toute seule. Je vais devoir engager quelqu'un pour l'aider à s'occuper de la ferme », pensait-il. Cette solution ne lui plaisait guère. Il détestait que des étrangers mettent leur nez dans ses affaires. De plus, il ne faisait confiance à personne.

La pensée qui revenait le plus souvent le hanter avait le visage d'une belle jeune fille aux longs cheveux noirs bouclés et aux immenses yeux ambrés. Alors, il sentait le

désir monter en lui, s'infiltrer sous sa peau et bouleverser ses nuits jusqu'à lui en faire perdre le sommeil. Son jeune corps vigoureux réagissait à ce besoin charnel inassouvi. À maintes reprises, tel un adolescent, il se réveillait en sursaut en sentant le plaisir jaillir de son bas-ventre.

Il n'avait jamais fait l'amour à une femme. Quand le besoin devenait trop pressant, il se satisfaisait rapidement derrière la grange et cela suffisait à apaiser la tourmente qui se déchaînait dans son corps.

Omer était un homme droit et foncièrement honnête. Très jeune, il s'était fixé un but : réussir et devenir riche. Il ne s'était jamais écarté de son chemin. Son ambition le poussait en droite ligne vers le succès et constituait une armure qui le protégeait contre les coups du sort. Malheureusement, il venait de se rendre compte qu'il y avait une faille dans cette armure. Malgré lui, subrepticement, l'amour s'y était frayé un passage. Tel un conquérant, il avait obligé Omer à déposer les armes. Complètement déboussolé par l'assaut d'une armée d'émotions et de sentiments nouveaux qui déferlaient sur lui, le pauvre homme n'arrivait plus à se concentrer. Il avait même failli se faire tuer à cause de sa distraction. De justesse, il avait entendu son compagnon hurler :

— Torrieu, Lafontaine, tasse-toi!

Au même moment, un énorme bouleau lui était passé à deux cheveux de la tête et était allé s'écraser dans la neige

dans un fracas épouvantable.

Le contremaître était arrivé en gesticulant. Furieux, il avait rugi :

— Si t'es pas capable de travailler comme du monde, sacre ton camp chez vous! On est pas intéressé à avoir des accidents sur le chantier! As-tu l'intention de crever comme ton père, coudonc?

Cet événement avait fait réfléchir Omer. Il était temps qu'il mette un terme à sa confusion. Dans sa grande logique, il se devait de trouver au plus vite une solution à ce problème avant qu'il ne lui arrive un malheur.

Il sentait bien qu'Éva ne partageait pas ses sentiments, même que sa présence semblait lui déplaire, mais sa grande ignorance des femmes lui faisait croire que le mariage la transformerait en amoureuse passionnée. Dès son retour à la maison pour le temps des fêtes, il ferait part à Maurice de ses intentions vis-à-vis d'Éva. Il lui parlerait de ses projets de la courtiser sérieusement en vue du mariage. À cette seule idée, il se sentait pousser des ailes. Les jours à venir seraient interminables.



Le temps doux de ce début d'octobre avait attiré Éva sur la galerie. Afin de se protéger du petit vent d'ouest toujours présent à cette époque de l'année, elle avait enroulé un

châle autour de ses épaules. L'éclat ambré que répandaient les feuilles tombées au sol lui faisait penser à un immense tapis tissé de fils d'or. Elle s'assit sur la première marche du perron et, les yeux mi-clos, se laissa glisser dans une languissante torpeur. Son esprit engourdi l'entraîna dans un labyrinthe de souvenirs. Elle entendait la voix cristalline de sa mère qui l'appelait en lui tendant les bras. En riant, elle s'élançait dans le doux refuge. Le cœur gonflé d'amour, elle se laissait bercer dans le giron maternel.

Lentement, le rêve s'estompa et la réalité refit surface. Elle frissonna. Transie, elle se leva et rentra dans la maison, un léger sourire aux lèvres. Elle contempla son nouvel univers. Elle avait passé les dernières semaines à coudre et à décorer la petite maison de planches. Tous les murs avaient été peints en jaune et blanc, ce qui donnait l'impression que, même les jours de pluie, le soleil avait oublié quelques rayons dans la demeure.

Le cœur léger, encore sous l'effet magique de son rêve, Éva esquissa un petit pas de danse. La fraîcheur qui régnait dans la maison lui rappela de mettre une bûche dans le poêle. Une douce chaleur se répandit aussitôt dans la pièce. Elle s'installa confortablement dans la berceuse, prit son tricot sur le coin de la table et se mit au travail en chantonnant. Son esprit vagabonda vers Maurice et Delphine qui allaient bientôt se marier. Ils avaient l'air tellement heureux! Son amie lui parlait souvent de ses

rêves, des enfants qu'elle aurait, de son amour pour Maurice. Elle semblait si enthousiaste que, parfois, Éva se surprenait à l'envier. Rapidement, elle chassait cette pensée et se concentrait sur sa vocation religieuse.

Pourtant, curieusement, l'espèce de transe qui la transportait avant avait disparu. Son désir d'entrer au couvent était toujours présent, mais le goût n'y était plus. Même si Maurice le lui avait proposé, elle ne voulait pas rester avec eux après le mariage. Un jeune couple avait besoin de son intimité, qui durait si peu longtemps! Les enfants arrivaient tellement vite, après! Parfois, elle se demandait si son désir de retourner à Québec n'était pas seulement lié à l'idée de revoir Juliette. Ses pensées devenaient de plus en plus confuses. De jour en jour, elle s'attachait davantage à ce coin de pays qui lui faisait si peur au début. Elle y avait trouvé une amie sincère, avec qui elle pouvait parler sans crainte d'être jugée. Delphine la comprenait et sa bonne humeur était contagieuse. « De toute façon, j'ai encore le temps de me décider », se dit-elle enfin.



Chez les Lafontaine, le réveillon de Noël revêtait une importance considérable. C'était le seul jour de l'année où ils dérogeaient à leurs habitudes. Ils prolongeaient la fête

jusqu'à l'aube. Les plus vieux jouaient aux cartes, tandis que les plus jeunes dansaient et s'amusaient entre eux. Les enfants finissaient par s'endormir un peu partout, au pied d'un lit, sous l'escalier, parfois même en plein milieu du salon. À l'heure du départ, les parents procédaient au tri et chacun repartait avec le bon paquet sous le bras. Partout, dans chaque demeure, que les gens fussent riches ou pauvres, après la messe de minuit, c'était la fête. Le besoin de s'amuser et de partager existait dans le cœur de chacun.

Les enfants Boisvert reçurent une invitation en bonne et due forme de la vieille Eugénie. Elle les attendait tous les trois après la messe de minuit. Éva voulut apporter sa contribution et offrit à Delphine de préparer les desserts, mais elle essuya un refus catégorique.

— Si tu fais ça, tu vas insulter la mère. Elle se fait un point d'honneur de tout préparer elle-même. C'est une tradition à laquelle elle tient par-dessus tout. Tant qu'elle aura la santé, jamais elle n'acceptera de se faire aider ou de déléguer cette tâche à quelqu'un d'autre. Thérèse lui a offert ses services à plusieurs reprises, mais la mère est inflexible. Elle considère la préparation du réveillon de Noël comme un droit acquis.

— Qui est Thérèse? demanda Éva, curieuse.

— C'est la femme de mon frère Henri. Nous étions beaucoup plus nombreux, avant. Tous mes oncles et mes tantes sont repartis, soit pour la ville, soit pour l'Ontario. Il

ne reste que Henri et sa femme Thérèse. Ils demeurent pas bien loin, c'est le lot juste en arrière. Tu vas les connaître bientôt; ils viennent tous pour le réveillon.

La famille d'Henri, à elle seule, constituait une véritable tribu. Sa femme, la « grosse » Thérèse, avait eu douze enfants, et, à chaque nouvelle grossesse, son tour de taille s'était épaissi de trois centimètres de graisse supplémentaire, d'où son surnom. Ensuite, il y avait les deux vieux, les parents de Thérèse. Depuis leur mariage, Henri et elle les avaient toujours gardés avec eux. Les deux vieillards avaient exactement le même âge : quatre-vingt-cinq ans et dix mois. Seule la date de leur naissance différait. Maintenant, ils étaient sourds tous les deux. Ne pouvant plus se parler, ils restaient assis côte à côte toute la journée et se tenaient la main. Toute leur vie, ils avaient été le parfait complément l'un de l'autre. Thérèse disait en riant qu'ils mourraient la même journée et qu'elle les ferait enterrer ensemble dans la même fosse. Elle disait aussi qu'ils étaient devenus si minuscules qu'un seul cercueil suffirait.

Éva connut enfin tout ce beau monde le soir du réveillon de Noël. En un rien de temps, la maison des Lafontaine s'était remplie de cris joyeux et de rires d'enfants. Les bonnes odeurs qui s'échappaient des chaudrons, presque empilés les uns sur les autres tellement ils étaient nombreux, faisaient saliver les convives.

Maurice attendit le dessert pour faire sa grande demande. Le cœur battant et le rouge aux joues, en serrant avec force la main de Delphine dans la sienne, il prononça d'une voix solennelle :

— Omer, madame Eugénie, j'ai l'immense plaisir de vous demander la main de Delphine. Nous nous aimons et nous voulons nous marier l'été prochain.

Un silence qui lui parut durer une éternité s'abattit sur l'assemblée. Tout le monde se regardait comme s'il venait de dire une sottise. Il se sentait de plus en plus intimidé. Il jeta un coup d'œil en coin à Omer, qui éclata de rire et se leva pour venir lui serrer la main.

— C'est sûr, que je te l'accorde, la main de ma sœur; si elle est d'accord, évidemment.

Il se tourna vers Delphine qui attendait ce moment avec impatience.

— C'est bien certain que je suis d'accord! dit-elle en serrant la main de Maurice encore plus fort.

Émue, Eugénie souriait en contemplant le jeune couple. Elle s'approcha d'eux et les serra dans ses bras avec affection. Elle les regarda avec un petit air complice.

— Vous pouvez maintenant vous embrasser.

Le cœur prêt à lui sortir de la poitrine, Maurice prit sa promise par la taille et déposa sur ses lèvres un chaste baiser.

Mal à l'aise, Éva détourna les yeux pendant que tout le

monde applaudissait les amoureux.

Un peu plus tard, en voyant son futur beau-frère sortir dehors pour soulager sa vessie, Omer mit son manteau et le suivit discrètement. Le moment était venu de lui avouer son secret. Ne sachant trop comment aborder le sujet, il se planta à côté de Maurice, écarta les jambes, déboutonna sa braguette et se mit à uriner de concert avec son compagnon.

— Je suis bien content que tu maries ma sœur.

Il cherchait ses mots; il n'avait pas l'habitude de parler de ses sentiments. Après un effort surhumain, il bafouilla :

— Je suis en amour, moi aussi!

— Ben, mon vieux, pour une nouvelle, c'est toute une nouvelle! Je peux connaître le nom de l'heureuse élue?

Maurice le regardait comme s'il descendait tout droit d'une autre planète. Omer se tortillait; il avait l'air d'un écolier pris en faute.

— J'aime ta sœur! Depuis que je l'ai vue, j'en dors plus. Je sais qu'elle n'a pas l'air de m'aimer ben gros, mais je voudrais tenter ma chance. J'aimerais ça la fréquenter en vue du mariage. Peut-être bien que, si tu lui parlais...

Maurice fut abasourdi. Omer et Éva! Mariés! Cette pensée ne lui avait jamais traversé l'esprit, mais, plus il y songeait, plus cette possibilité lui semblait pleine de bon sens. Depuis un certain temps, Éva paraissait heureuse

dans la petite maison du rang quatre et elle ne parlait plus guère de retourner à Québec. Finalement, c'était peut-être une bonne idée à envisager.

— Je vais lui en parler. Je suis certain qu'Éva ne lèvera pas le nez sur un beau parti comme toi.

Cette perspective enchantait Maurice : en plus d'épouser la femme de ses rêves, il garderait près de lui son Éva chérie. Le seul problème, à présent, était de la convaincre. Elle pouvait être tellement entêtée quand elle voulait!

Il prit le temps de réfléchir afin de ne pas heurter la sensibilité d'Éva. Cette éventualité le séduisait, lui, mais qu'allait en penser sa sœur? Était-elle prête à renoncer à ses projets? Elle n'abordait plus le sujet de sa vocation religieuse depuis un certain temps. Était-ce que le doute s'était installé dans son esprit? « Je veux en avoir le cœur net! » se dit-il.

Deux jours après Noël, il amena finalement le sujet dans la conversation.

— Qu'est-ce que tu penserais d'inviter les Lafontaine un soir cette semaine? Je ne parle pas de la tribu d'Henri, juste d'Omer avec sa mère et sa sœur. Il faut bien leur remettre leur politesse, et ce serait en plein le bon temps pendant qu'Omer est par ici. Il doit repartir pour les chantiers le lendemain du jour de l'An.

Éva reluquait son frère d'un air interrogateur.

— Pourquoi si vite? On pourrait les convier à Pâques pour vos fiançailles, non?

Éva lisait dans son frère comme dans un livre ouvert.

— Allez! Dis-le donc, ce qui te tracasse! Depuis tantôt que tu tournes autour du pot.

Maurice lui raconta la conversation qu'il avait eue avec Omer. Éva fut scandalisée.

— Ben, moi, je ne veux pas me marier! En tout cas, pas avec ce grand nigaud-là! Il n'est même pas capable de dire deux mots de suite. On dirait qu'il a toujours les deux pieds dans la même bottine.

— C'est parce que tu ne le connais pas; il n'est pas jasant, c'est tout. Donne-lui au moins une chance. Tu vas avoir de la misère à trouver un bon gars comme lui. Il est bien installé, c'est un gros travaillant et, dans quelques années, il va être un des plus importants cultivateurs dans la région. Tu sauras me le dire!

— Même s'il devenait premier ministre de la province, il ne m'intéresserait pas!

Outrée, Éva avait l'impression que son frère voulait la vendre au plus offrant. Maurice ne s'attendait pas à une telle réaction. Décontenancé devant l'indignation de sa sœur, il préféra battre en retraite.

Par politesse, Éva invita quand même les Lafontaine à souper entre Noël et le jour de l'An. Toute la soirée, elle évita Omer. Pas une fois elle ne lui adressa la parole. Pour

alléger l'atmosphère, Maurice proposa une partie de bridge. Il connaissait le goût presque maladif de sa sœur pour ce jeu de cartes compliqué. Elle excellait dans les enchères les plus invraisemblables et, toujours, elle s'en sortait gagnante. Elle était la championne incontestée de ce jeu. Il la jumela avec Omer qui se révéla un partenaire hors du commun. Ils battirent leurs adversaires à plate couture. Éva jubilait. Jamais elle n'avait rencontré quelqu'un qui jouait aussi bien qu'elle. Elle ne put s'empêcher de le dire à Omer qui faillit s'évanouir sous l'effet du compliment.

Une fois leurs invités partis, Maurice en profita pour taquiner sa sœur :

— Vous avez au moins quelque chose en commun. S'il est nigaud en amour, il est plutôt finaud aux cartes, hein, ma vieille!

La plaisanterie fit rire Éva. C'était vrai que, ce soir-là, elle avait trouvé Omer moins empoté. Pour la première fois, elle avait remarqué la beauté de ses mains, des mains fortes et noueuses burinées par le soleil et durcies par les travaux de la ferme. Pourtant, elles tenaient les cartes avec tant de douceur qu'on aurait dit une caresse. Il y avait aussi, lorsqu'il souriait, une petite fossette qui lui creusait la joue gauche et lui donnait un air presque vulnérable.

Une fois couchée, pelotonnée sous ses draps, elle se surprit à rêvasser au bel Omer. Très vite, elle libéra son

esprit de cette sournoise intrusion. Il n'était pas question qu'elle tombe dans les filets de ce trop parfait partenaire de bridge. Elle s'endormit, certaine d'avoir réglé la question. Or, à son réveil, à sa grande surprise, sa première pensée s'envola vers le beau jeune homme.



Quelques jours plus tard, levée à l'aube afin de préparer le pain pour la maisonnée, Éva se mit à compter les semaines depuis la dernière lettre de Juliette. Elle réalisa que l'enfant ne lui avait même pas fait parvenir ses vœux pour le temps des fêtes. Imelda non plus. De sombres pensées l'assaillirent. « C'est vrai que, l'hiver, le courrier prend beaucoup plus de temps à se rendre. Je ne dois pas m'inquiéter », se dit-elle afin d'apaiser ses craintes. Mais les jours passaient et aucune nouvelle de Québec ne lui arrivait. Elle finit par faire part de sa crainte à Delphine, venue lui rendre une courte visite.

— Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai le pressentiment qu'il se passe quelque chose. Je n'ai reçu aucune nouvelle d'Imelda depuis plus d'un mois. D'habitude, on s'écrit chaque semaine et Juliette m'envoie toujours un petit mot.

— Tu ne devrais pas t'en faire, lui répondit son amie. Je suis certaine que tout va pour le mieux.

— Je le souhaite de tout mon cœur. S'il était arrivé un

accident grave à Juliette, je crois que j'en mourrais.

La porte s'ouvrit avec fracas, laissant le passage à Raoul qui, emmitouflé jusqu'au cou, tenait dans sa main la lettre tant attendue.

— Salut, les filles! J'arrive du village et j'ai fait un détour par le bureau de poste. Je pense que j'ai quelque chose pour toi, annonça-t-il d'une voix joyeuse en s'approchant de sa sœur.

Surprise par la coïncidence, mais anxieuse aussi, Éva s'empara de la lettre et la porta à ses lèvres avant de l'ouvrir. Puis, elle s'installa dans la berceuse. Délicatement, presque avec tendresse, elle décacheta l'enveloppe. À mesure qu'elle avançait dans sa lecture, ses yeux se remplissaient de larmes. Delphine et Raoul se regardèrent avec un air embarrassé, ne sachant trop comment réagir.

— Qu'est-ce qui se passe? Est-il arrivé un malheur? s'enquit Delphine d'une voix où perçait l'inquiétude.

Éva ne sembla pas l'entendre. Les paupières closes, une larme roulant sur sa joue, elle serrait la lettre sur son cœur.

— Ça va? s'informa Raoul à son tour.

Éva regarda son frère et, à sa grande stupéfaction, lui fit le plus éblouissant des sourires. Elle lui tendit la lettre qu'il saisit avec empressement.

*Ma chère Éva,*

*Pardonne-moi d'avoir été si longue à répondre à tes lettres, mais nous avons eu beaucoup de problèmes avec Juliette. Au début, je pensais qu'elle finirait par s'habituer, mais les choses ont plutôt empiré. Il y a quelques semaines, son chat s'est fait écraser par une voiture. Elle a alors cessé de manger et nous avons dû, mon mari et moi, la faire hospitaliser. Elle pleure souvent et elle te demande continuellement. Le médecin nous a dit que, le seul remède, c'est toi. J'ai donc décidé de la ramener en Abitibi. Je suis certaine qu'elle sera très heureuse chez vous. Quand tu reviendras à Québec, nous serons toutes les trois réunies. Je t'avertirai du jour de notre arrivée.*

*Ta sœur,*

*Imelda*

Incrédule, Raoul regarda tour à tour les deux femmes. Il était incapable de prononcer un mot. Finalement, il ouvrit tout grand les bras. Éva s'y précipita en riant et en pleurant tout à la fois.

— Je n'arrive pas à y croire. Juliette va revenir vivre avec nous.

« Merci, mon Dieu, c'est le plus beau cadeau de Noël que vous pouviez me faire », se disait-elle en joignant les

mains.

Elle réalisa tout à coup qu'elle redevenait responsable de Juliette. La petite fille s'était presque laissée mourir d'ennui. Elle devait lui offrir un foyer et ne plus jamais la quitter. Sa décision était maintenant irrévocable : elle n'entrerait pas au couvent.



Quelques semaines plus tard, une mauvaise grippe obligea Omer à revenir des chantiers. Cloué au lit pendant plusieurs jours, il devint d'une humeur exécrable. Le refus qu'Éva opposait à ses sentiments le rendait maussade et de plus en plus taciturne. La vieille Eugénie elle-même ne savait plus à quel saint se vouer. Elle avait depuis longtemps percé à jour le secret que son fils essayait tant bien que mal de dissimuler, mais elle n'osait pas aborder le sujet avec lui. Elle le connaissait bien et savait que sa démarche ne donnerait rien, qu'elle ne ferait qu'empirer les choses. Elle avait fini par se convaincre que la Divine Providence se chargerait de régler le problème. Elle ne savait pas à quel point.

Appelé au chevet des parents de Thérèse, le curé Dion vint administrer l'extrême-onction aux malheureux vieillards qui, tel que prédit par leur fille, se mouraient

tous les deux en même temps. Sur le chemin du retour, l'idée lui vint d'aller saluer Eugénie Lafontaine et ses enfants. Il venait d'apprendre par Henri qu'Omer était revenu à la maison, terrassé par la maladie. « Peut-être que quelques mots d'encouragement de la part de son curé l'aideraient à se remettre sur pied », se dit-il.

Ravie de cette visite impromptue, Eugénie invita le prêtre à partager leur repas, ce qu'il accepta sans se faire prier. Il ne réussit toutefois pas à dérider Omer, qui conserva son humeur massacrate tout au long du dîner. La présence du curé Dion semblait l'irriter au plus haut point. Eugénie n'avait jamais compris les réticences de son fils envers le représentant de Dieu. Elle avait tenté une fois d'aborder le sujet avec lui, mais Omer s'était contenté de lui dire que ses raisons ne la concernaient pas. Elle n'avait donc pas insisté.

Aussitôt après les Grâces, Omer se leva, enfila sa parka et, sans un mot, quitta la maison. Contrariée par la conduite inqualifiable de son fils, Eugénie s'empressa de l'excuser auprès du curé.

— Monsieur le curé, depuis un bout de temps il file un mauvais coton. Il a les sangs virés à l'envers à cause de la petite Éva Boisvert. Il en est tombé amoureux. Il n'en voit plus clair.

Elle ne remarqua pas le visage du prêtre dont les traits se durcissaient à mesure qu'elle parlait.

— La pauvre enfant, ce n'est pas sa faute, si elle ne l'aime pas. L'amour, ce n'est pas quelque chose qui se commande, n'est-ce pas, monsieur le curé?

Se rendant compte de ce qu'elle venait de dire, elle bafouilla :

— C'est sûr que ce n'est pas votre domaine. Vous, c'est l'amour du Christ, ce n'est pas pareil.

Le curé Dion écoutait avec attention. Il ne perdait pas un mot.

— Je me suis laissé dire qu'elle voulait retourner à Québec chez sa sœur et, ensuite, entrer au couvent. Il va finir par l'oublier. Les chagrins d'amour ont jamais tué un Lafontaine.

Le moment était donc arrivé de s'occuper du sort de cette fille. Il n'allait pas la laisser tourner la tête de ce jeune homme sans intervenir. C'était son devoir de curé de résoudre ce problème auquel n'existait qu'une solution. Et il allait intervenir.

Après avoir béni Eugénie et Delphine, qui s'étaient agenouillées humblement devant lui, il s'empressa de quitter les lieux. Il exultait. Ce n'était pas un mariage qu'il bénirait l'été prochain, mais deux. Cette finasseuse allait épouser Omer Lafontaine. Comme la première fois, elle lui obéirait. Lui, Ange-Albert Dion, en avait décidé ainsi. C'était la volonté de Dieu et personne ne pouvait s'y soustraire. Depuis qu'Edmond avait quitté la paroisse, il

n'avait plus entendu parler de lui. Six mois plus tard, ses menaces planaient toujours au-dessus de sa tête. Il n'osait plus s'en prendre à ses enfants de chœur. Il se sentait surveillé en permanence. L'idée qu'il pouvait se faire prendre sur le fait était devenue pour lui une véritable obsession. Lorsque ses pulsions le poussaient vers un garçon, il s'enfermait dans sa chambre et se flagellait jusqu'à ce que la douleur prenne la place de son désir défendu. Quant à la vertu de sa nièce, Edmond n'avait aucune raison de craindre pour elle. Jamais il ne la toucherait. Le contact des femmes lui répugnait trop. Il connaissait d'autres moyens de la faire souffrir et il allait les mettre en œuvre.

Il gronda entre ses dents :

— Tu peux bien aller brûler en enfer, Edmond Boisvert. Tu n'as même pas eu le courage de protéger ceux que Dieu t'avait confiés! Je vais le faire à ta place!

Il cracha par terre et prit la route qui menait à la petite maison du rang quatre. Il savait que Maurice était au village. Il l'avait croisé, même salué en passant près de la scierie. Il avait échangé quelques mots avec lui pendant que le jeune homme s'affairait à décharger son voyage de bois. Il ne reviendrait pas avant plusieurs heures. Quant à Raoul, il était retourné aux chantiers le jour précédent. La fille était donc seule à la maison.

De la fenêtre de la cuisine, Éva vit arriver son persécuteur. Paralysée par l'angoisse, elle crut défaillir.

Les marches du perron craquèrent sous le poids du curé. De son poing fermé, Ange-Albert Dion frappa durement contre l'épaisse porte de bois. La maison gémit sous ses coups. Éva sursauta. Elle ferma les yeux et serra les mâchoires. « Tu n'as pas besoin d'avoir peur, il ne peut plus te faire de mal », se répétait-elle pour se donner du courage. Ce fut avec une certaine assurance qu'elle ouvrit la porte et fit face à son tourmenteur.

— Bonjour, monsieur le curé!

Elle réussit à articuler ces quelques mots en fixant le bout de ses chaussures. Le prêtre grogna pendant que son regard implacable faisait le tour de la pièce.

— Mon frère n'est pas ici, monsieur le curé. Il est parti au village porter un voyage de bois au...

Il lui coupa brutalement la parole.

— Ce n'est pas lui que je viens voir, c'est toi, petite allumeuse!

Éva sentit son estomac se contracter. D'un pas lourd, il s'approcha et la fusilla du regard. La méchanceté lui sortait par tous les pores de la peau. Il leva un doigt accusateur et, d'une voix terrifiante, lui lança au visage :

— Je remercie Dieu aujourd'hui d'avoir guidé mes pas dans cette direction. Grâce à Lui, j'ai appris tes manigances. J'ai toujours su que tu n'es qu'une bonne à

rien, que tu ne fais que semer la confusion autour de toi. Dieu a dit : « Malheur à celui par qui le scandale arrive! » Ta conduite est impardonnable. Les gens commencent à jaser.

Il se rapprocha davantage de sa victime. Les traits déformés par la colère, il continua sur un ton menaçant :

— Tu acceptes de recevoir un jeune homme dans ta maison et, lorsqu'il brûle d'amour pour toi, tu le repousses comme s'il avait la lèpre. Tu vas maintenant devoir l'épouser, ma fille!

Surprise par tant de véhémence, Éva recula. Elle avait compris depuis longtemps que le curé Dion prenait plaisir à lui faire du mal. Elle ne savait pas pourquoi, par contre. Elle se considérait comme une bonne catholique, qui assistait à la messe tous les dimanches, faisait sa prière tous les soirs, aimait et respectait son prochain. Que pouvait-elle faire de plus?

Elle croisa les bras sur sa poitrine et fixa le prêtre de ses grands yeux ambrés. Les battements de son cœur s'accéléchèrent dangereusement.

— Baisse les yeux, petite insolente! Tu n'as pas le droit de défier un homme de Dieu!

Éva sentit la colère s'infiltrer en elle, faible d'abord comme les battements d'ailes d'un papillon, pour se transformer en une vague déferlante trop longtemps contenue. Elle en avait assez de trembler devant cet

homme. Peu importait qu'il fût le représentant de Dieu, il n'avait nullement le droit de décider de sa vie. Elle releva la tête et, d'un ton ferme et fier, ordonna au prêtre de quitter les lieux.

Devant tant d'audace, le curé Dion eut le souffle coupé. Il resta un moment silencieux, puis, sentant son autorité en danger, il attaqua une dernière fois avant de franchir le seuil.

— Nous en reparlerons. Je n'en ai pas fini avec toi. Je ne permettrai pas de scandale dans ma paroisse.

La porte claqua derrière lui. Éva tressaillit. Ébranlée, elle se laissa tomber sur une chaise et prit son visage entre ses mains. Malgré le brasier d'émotions qui lui brûlait les entrailles, elle réussit à contenir ses larmes. Éva Boisvert venait de faire connaissance avec le courage.

Bientôt, ses jambes cessèrent de trembler et son cœur reprit un rythme normal. Elle joignit ses mains sur ses genoux et l'ombre d'un sourire caressa ses lèvres. Une douce langueur enveloppa son corps et son esprit s'évada dans un univers d'indolence. Les paroles du prêtre venaient de lui ouvrir la porte d'une nouvelle vie, que le retour de Juliette avait déjà commencé à entrebâiller.

Une image s'imposa à elle. Un chapitre de sa vie oublié dans un recoin de son enfance refaisait surface. L'image de son père et de sa mère, les yeux remplis d'amour, penchés sur un berceau et caressant la peau soyeuse d'un

nourrisson, s'imposa à son esprit. Elle se rappelait à quel point ils s'aimaient. La naissance de Juliette les avait comblés de bonheur. Elle entendait résonner des éclats de rire, des bruits de course autour de la table et la voix sévère de son père qui tentait de remettre de l'ordre.

Furtivement, les sons et les images s'estompèrent et la réalité reprit sa place. Bien réveillée, elle demeura immobile, à savourer quelques minutes encore ce rêve merveilleux. Soudain, comme le premier rayon de soleil qui traverse les nuages après la pluie, la lumière se fit dans sa tête. Elle trouva enfin ce qu'elle cherchait. Une famille, des enfants à elle, la chaleur d'un foyer, tout ce qui avait réchauffé son enfance et qui lui manquait cruellement à présent. Juliette allait arriver dans quelques jours; Dieu avait eu l'immense bonté de lui confier sa petite sœur une autre fois. Elle comprit alors ce qu'Il attendait d'elle. Elle aimerait et protégerait cette enfant en la guidant dans le droit chemin jusqu'au jour où l'oiseau quitterait le nid. Elle n'entrerait pas au couvent. Elle allait fonder une famille bien à elle. Elle ne resterait pas à la charge de ses frères toute sa vie.

— Le curé Dion ne sera pas venu pour rien, se dit-elle à voix haute.

Un visage prit alors de la consistance dans son rêve, celui d'un bel habitant aux doux yeux bleus, honnête, travaillant et responsable, qui la regardait avec adoration.

Il lui ouvrait les bras et elle n'avait qu'un pas à faire pour s'y réfugier. Un léger frisson la parcourut. « Pourquoi pas? Puisqu'il m'aime! »

Cette pensée ne la quitta pas pendant des jours. Finalement, elle se dit : « Je peux bien accepter de le fréquenter. On verra bien ce qui en résultera! »

Une semaine plus tard, en revenant de la scierie, Maurice trouva sa sœur en train de rouler de la pâte à tarte. Elle chantonnait à voix basse et irradiait une grande sérénité. Elle lui adressa un bonjour retentissant et l'invita à venir s'asseoir près d'elle, ce à quoi il consentit aussitôt. Elle le regarda du coin de l'œil d'un air enjoué.

— Tu as donc bien l'air joyeuse. As-tu eu une apparition de la Sainte Vierge? demanda-t-il, inquisiteur.

— J'aurais aimé mieux ça, mais c'est le diable qui m'est apparu.

— Hein! Es-tu devenue folle?

Devant le visage ahuri de son frère, elle éclata de rire.

— Ce soir, quand tu vas aller voir ta belle Delphine, tu en profiteras pour les inviter à souper demain, Omer et elle. J'aurais bien envie d'une autre petite soirée de bridge.

Maurice ne reconnaissait plus sa sœur. Elle s'approcha de lui et, d'un geste espiègle, lui traça un cœur sur la joue de son doigt enfariné.

— En même temps, tu diras à Omer que, si ça

l'intéresse toujours, je suis prête à me laisser courtiser.

En prononçant ces mots, elle rejeta la tête en arrière en un mouvement provocant et se mit à faire le tour de la cuisine en fredonnant la marche nuptiale. Elle avançait à petits pas saccadés, son rouleau à pâte sous le bras.

— Veux-tu bien me dire ce qui t'a fait changer d'idée? demanda Maurice, incrédule. La semaine dernière encore, tu le traitais de grand nigaud et tu ne voulais rien savoir de lui.

Éva rigola et lui dit d'une voix taquine :

— Un affreux démon noir m'est apparu et il m'a dit de sa grosse voix méchante : « Tu vas marier Omer Lafontaine, autrement je vais venir te chercher et tu vas brûler dans le feu de l'enfer l'éternité durant! »

Elle s'était composé un visage grimaçant et gesticulait devant Maurice, les index pointés sur la tête en forme de cornes.

Maurice se renfrogna et dit d'un ton agacé :

— Arrête de faire la folle. Je vois bien que tu te moques de moi!

— Ben non! Je ne me moque pas de toi. J'exagère un peu, c'est vrai. J'ai changé d'idée, c'est tout. Avec le retour de Juliette, j'ai réalisé que ma place n'était pas dans un couvent, mais auprès de ma petite sœur. Je ne pourrai plus jamais la quitter. Toi, tu vas te marier bientôt et Raoul veut partir pour l'Ontario. Je dois trouver un foyer pour

Juliette et moi, et quelqu'un qui veillerait sur nous, qui nous aimerait et nous protégerait.

— Et tu as pensé à Omer? lui dit Maurice, abasourdi.

— C'est la raison pour laquelle je veux le fréquenter. J'aimerais apprendre à mieux le connaître. Tu m'as dit toi-même qu'il était amoureux de moi. Si je découvre en lui les qualités nécessaires pour faire un bon mari... On pourrait faire un mariage double l'été prochain.

— Tu es sérieuse là, hein? Tu ne me fais pas marcher?

— C'est la vérité vraie! fit Éva en traçant une grande croix sur sa poitrine avec son pouce. Mais il devra accepter que j'emmène Juliette.

Encore sceptique, Maurice mit quelques instants avant de réagir, puis il leva les bras au ciel en lançant un cri interminable.

Trois jours plus tard, le grand train noir devait ramener Imelda et Juliette à Sainte-Anne-du-Nord. Depuis le jour de l'An, un froid glacial s'était installé sur la région et ne semblait pas vouloir lâcher prise. Maurice et Éva attendaient fébrilement les voyageuses à l'intérieur de la gare. Maurice avait dû insister auprès d'Éva pour qu'elle demeure près de lui, bien au chaud. Mais Éva ne paraissait pas se soucier de la brûlure du vent sur sa peau. À contrecœur, elle avait obéi à son frère. Elle était demeurée dans la petite gare surchauffée, mais ne cessait d'aller à la

fenêtre surveiller l'arrivée du train.

— Calme-toi, lui dit Maurice. Ce n'est pas en t'agitant comme ça que tu vas le faire arriver plus vite.

Mais elle ne l'entendait plus. Elle venait d'apercevoir une toute petite lueur dans le lointain. Elle sortit en courant, les yeux brillants de plaisir. L'enfant n'eut pas le temps de poser le pied par terre que, déjà, Éva la serrait dans ses bras. Imelda et Maurice se regardèrent en souriant.

— Merci, de l'avoir ramenée, dit Maurice. Tu ne peux pas savoir le plaisir que ça nous fait de revoir la puce. La vie d'Éva en sera transformée.

— Je suis bien contente, répondit Imelda. J'ai fait ce que j'ai pu, mais ce n'était pas assez. La pauvre enfant était en train de se laisser mourir.

Elle jeta un coup d'œil alentour et demanda à Maurice :

— Et Raoul? Il n'est pas là?

— Il est retourné aux chantiers. Il ne reviendra qu'au printemps.

— C'est bien malheureux, mais je ne pourrai pas le voir. Je repars dans quelques jours.

Elle semblait vraiment déçue. Maurice prit Juliette dans ses bras et cria d'une voix joyeuse :

— Allez, les filles! Dépêchez-vous! On rentre à la maison!

De retour au travail, Omer n'arrivait pas encore à croire ce qui lui arrivait. Éva, l'inaccessible Éva, acceptait de se laisser fréquenter en vue du mariage. Il vivait comme dans un rêve. Toutes les sensations nouvelles qui l'assaillaient jour et nuit lui tournaient la tête et l'obligeaient à redoubler de vigilance. Il était déjà venu près de se faire écraser par un arbre à cause de son étourderie. Ce n'était pas le moment d'avoir un accident, maintenant que la vie lui offrait tant de bonheur. Éva lui avait parlé du retour de sa petite sœur. Surpris au début, Omer avait eu peur qu'elle change d'idée à propos de leurs fréquentations, mais ce n'avait pas été le cas. Ils n'avaient pas eu beaucoup de temps pour aborder le sujet, mais il se disait que la présence de l'enfant n'était pas un problème. Si Éva lui accordait sa main, il se ferait un plaisir de partager avec elle cette nouvelle responsabilité.

Il revint au rang quatre avec les beaux jours du mois d'avril. Entre les labours et les semences, il fit une cour assidue à sa belle. S'il ne savait pas trop comment parler aux femmes, ses yeux exprimaient tous les sentiments amoureux qu'Éva lui inspirait.

Les deux tourtereaux passaient de longues heures assis côte à côte sans prononcer une seule parole. Au début, Éva avait fait plusieurs tentatives pour attiser la conversation,

mais sans succès. À chaque question qu'elle posait, il répondait toujours par monosyllabes. Elle décida alors de changer de tactique. Elle se rendait bien compte que le mutisme d'Omer venait de la gêne qu'il ressentait en sa présence. Son ton bourru semblait couler de la même source. Elle questionna alors Delphine sur ce qui pourrait bien intéresser son frère.

— Parle-lui de la ferme, des animaux, des projets qu'il caresse. Son rêve est d'avoir un jour la plus grande ferme de la région. En même temps, tu vas te renseigner, car n'oublie pas qu'une fois mariée tu vas vivre sur la ferme avec lui. Tu devras t'acquitter de certaines tâches auxquelles tu n'es pas habituée.

Elle en profita pour taquiner Éva.

— Tu ne pourras plus te boucher le nez; tu auras besoin de tes deux mains pour tirer les vaches.

Éva éclata de rire.

— Ne t'inquiète pas pour moi, je serai capable de m'habituer. Il y a autre chose qui me tourmente davantage.

Après un moment de réflexion, elle dévoila ses craintes à Delphine.

— Crois-tu que je serai une bonne femme pour ton frère? Je me demande parfois si je l'aime vraiment. Nous sommes tellement différents!

Delphine prit la main d'Éva dans la sienne et lui posa la

question qui lui brûlait les lèvres depuis longtemps.

— Pourquoi as-tu choisi de marier mon frère au lieu d'entrer au couvent? Tu semblais tellement certaine de ta vocation! Que s'est-il passé?

Éva ne répondit pas tout de suite. Elle ne regrettait pas son choix. Son désir de prendre le voile n'était plus qu'un souvenir. Elle regardait maintenant vers l'avenir, et cet avenir était rempli de cris et de rires d'enfants.

— Je parlais souvent de ma vocation religieuse avec ma mère. Pour elle, c'était important de donner un de ses enfants à Dieu. Après sa mort, je me suis accrochée à son rêve, mais je réalise maintenant que c'était davantage le sien que le mien. J'avais l'impression que, si je l'abandonnais, je trahirais sa mémoire. Je sais aujourd'hui que, tout ce qu'elle souhaitait pour moi, c'était de me voir heureuse.

Le regard perdu dans ses souvenirs, Éva enchaîna d'une voix calme :

— Depuis que je suis arrivée en Abitibi, j'ai perdu mon père, Juliette est retournée vivre à Québec et l'oncle Edmond nous a abandonnés. J'ai cru mourir de chagrin. Je n'avais plus qu'une envie, aller m'enfermer le plus loin possible et disparaître. Alors, vous êtes arrivées dans ma vie, ta mère et toi. Et ma petite Juliette est revenue. Dès que je l'ai revue, j'ai su que jamais plus je ne la quitterais. En plus, je venais de trouver une véritable amie.

Elle leva timidement les yeux vers Delphine.

— Je t'aime comme une sœur, tu sais.

Delphine la serra dans ses bras un long moment.

— Et Omer? Tu oublies Omer? Qu'en est-il de ton amour pour lui?

Éva réfléchit avant de répondre.

— Je crois que je l'aime. Je n'ai jamais connu d'autres garçons avant lui. Je ne peux pas comparer. L'important, c'est de se marier et d'avoir des enfants, non?

Sceptique et un peu inquiète sur l'avenir de cette union, Delphine n'ajouta rien. Elle se contenta de sourire en pressant la main d'Éva dans la sienne.

Éva suivit les conseils de Delphine. Ses conversations avec Omer devinrent de plus en plus agréables. Dès qu'elle lui parlait de la ferme et de ses projets, elle le voyait s'animer. Une flamme s'allumait dans ses yeux et il répondait à toutes ses questions avec un plaisir évident. Puis, un jour, alors qu'elle terminait son ménage, Juliette sur les talons, elle vit arriver Omer, un sourire radieux sur les lèvres. Il la salua brièvement et se dirigea ensuite vers Juliette qui le regardait, hypnotisée par ce qu'il tenait dans ses mains.

— C'est pour toi, petite demoiselle.

Juliette tendit les bras vers Omer qui lui remit une petite boule de poil tout ébouriffée. Le jeune homme

adressa un regard en coin à Éva et expliqua :

— Nous gardons toujours des chats dans la grange pour attraper les souris. La chatte a eu une portée de six chatons il y a une couple de semaines. J'ai pensé que ça ferait plaisir à la petite.

Il ne savait plus quoi ajouter. Il restait planté là, devant Éva qui le regardait en souriant. Ce petit geste tout simple venait de frapper à la porte de son cœur. Allait-elle l'ouvrir pour le bel Omer? Juliette ne lui laissa pas le temps de trouver une réponse. Transportée de joie, elle se jeta au cou d'Omer qui ne savait plus que faire avec ses mains. D'une caresse maladroite, il tapota le dos de la fillette et sortit en lançant un bref au revoir à Éva. Pour la première fois, elle le regarda s'éloigner jusqu'au moment où il disparut derrière les arbres.

Les deux couples devaient se fréquenter en même temps, car il n'y avait qu'un chaperon de disponible. Ils se réunissaient tous les quatre chez Omer le mardi soir et le dimanche après-midi sous l'œil vigilant d'Eugénie et de Juliette, qui était tombée sous le charme de la vieille dame. Les autres jours, pendant que les hommes travaillaient sur la terre, Éva et Delphine se consacraient à la préparation de leur trousseau. Delphine, qui avait des doigts de fée, confectionnait les robes de mariée pendant qu'Éva, moins habile, cousait les draps ainsi que les linges à vaisselle ou brodait les nappes et les taies d'oreiller. Pendant ce temps,

Juliette s'affairait à ses devoirs et à ses leçons. Éva avait choisi d'enseigner elle-même à sa petite sœur jusqu'à la fin de l'année scolaire. L'an prochain, elle l'inscrirait à l'école du village.

Depuis sa dernière rencontre plutôt houleuse avec le curé Dion, Éva se rendait à la messe tous les dimanches afin d'accomplir ses devoirs de bonne chrétienne. Elle ne s'était jamais retrouvée seule en sa compagnie, sauf au confessionnal. Sa grande foi en Dieu n'avait pas été écorchée par le comportement de son ministre. Elle se disait que le prêtre était un être humain et qu'un être humain pouvait se tromper. Elle ne regrettait pas sa colère envers lui, même si la colère était un péché capital. Elle se sentait délivrée de la peur qui l'étouffait chaque fois qu'elle se trouvait en sa présence. Maintenant qu'elle avait choisi d'épouser Omer Lafontaine, il la laisserait en paix.

Ils se fiancèrent à Pâques et, pour la première fois, Omer posa délicatement ses lèvres sur celles d'Éva, qui prit grand soin de ne pas ouvrir la bouche.

L'arrivée du printemps, qui réveille la nature et réchauffe les cœurs, agissait sur Éva en aiguissant ses sens. Elle contemplait avec ravissement l'apparition des bourgeons sur les branches des arbres gorgés de sève. Charmée par l'éclosion des fleurs autour de la maison, elle profitait de chaque moment de liberté pour se promener en respirant leur doux parfum. Elle aimait se lever tôt et

admirer le soleil matinal qui faisait fuir la pénombre en dispersant sa flamboyante clarté. L'exquise chaleur de ses rayons lui caressait la peau et la faisait rêver. En fermant les yeux, elle s'imaginait vêtue de sa robe blanche, avançant à petits pas, les bras tendus vers celui qui allait devenir son époux et le père de ses enfants. Dans son âme pure et candide d'adolescente, elle se brodait un conte de fées.

La magie du printemps agissait aussi sur Omer, qui sentait ses sens s'enflammer de plus en plus à mesure que le jour du mariage approchait. La beauté d'Éva l'envoûtait. Il ne se lassait pas d'admirer ses formes féminines, si rondes et si délicates à la fois. Il devait serrer les poings avec force pour empêcher ses doigts de courir sur la peau de velours qui s'offrait à eux. Il aimait l'entendre rire et surtout regarder ses yeux qui pétillaient de joie en dispersant de magnifiques éclats de lumière. Il avait l'impression que le temps n'avancait pas. Il brûlait d'envie de la presser sur son cœur. Il était prêt à faire le tour du monde en la portant dans ses bras.

À la messe du dimanche précédant le mariage, Éva sentit son cœur bondir dans sa poitrine en entendant le curé Dion faire la publication des bans. Une sorte de gêne mêlée de plaisir l'enveloppa lorsque tous les regards se tournèrent vers elle. Tout s'entremêlait dans son esprit.

Elle ne connaissait rien à l'amour, mais elle savait que le sentiment qu'elle éprouvait pour Omer n'en était pas vraiment. Elle avait choisi d'épouser un homme qu'elle connaissait bien peu. Durant les quelques mois qu'avaient duré leurs fréquentations, elle avait à peine réussi à percer son armure. Elle flairait pourtant une grande bonté tapie derrière. En présence de son soupirant, elle se sentait en sécurité, à l'abri de tous les dangers. Il prenait soin de sa mère et de sa sœur depuis la mort tragique de son père, survenue peu de temps après leur arrivée en Abitibi. Il avait aussi accepté la charge supplémentaire de Juliette sans rechigner, comme si cela allait de soi. Elle voyait en lui un homme responsable et solide qui serait un pilier inébranlable pour sa femme et ses enfants. Elle allait tout faire pour l'aimer.



Eugénie se leva et alla directement à la fenêtre. Elle tira les rideaux et s'exclama :

— Un beau soleil comme ça, c'est un gage de bonheur!

Aujourd'hui, son fils et sa fille se mariaient, les deux seuls enfants qui restaient encore à la maison; les autres étaient déjà partis et faisaient leur vie loin d'elle, sauf Henri, son aîné, qui s'était établi sur le lot voisin avec sa femme Thérèse et leurs douze enfants. Elle les savait tous

heureux et c'était ce qui comptait pour elle.

Elle appréciait beaucoup Maurice. Elle avait tout de suite reconnu en lui les qualités d'un homme de cœur. Cependant, au sujet du choix d'Omer, elle se gardait une réserve. Éva était une jeune fille adorable, mais elle lui paraissait si fragile! « Si l'appétit vient en mangeant, peut-être que l'endurance vient en travaillant! » se disait-elle, à moitié convaincue.

Pendant que sa future belle-mère s'inquiétait de ses capacités de s'habituer à la vie de la ferme, Éva finissait d'ajuster son voile de mariée et adressait une humble prière à Dieu : « Donnez-moi, Seigneur, le courage et la force d'aimer et de soutenir mon mari chaque jour de ma vie, peu important les épreuves que je trouverai sur ma route. »

Maurice se tenait dans l'embrasement de la porte et la contemplait, ému aux larmes. Sentant une présence derrière elle, Éva se retourna et sourit à son frère en lui tendant les mains. Maurice s'en saisit et, délicatement, il posa un baiser sur chacune d'elles.

— Comme tu es belle! Si tu n'étais pas ma sœur, c'est toi que j'épouserais.

— Et Delphine, tu l'oublies? le taquina Éva.

Redevenant sérieux, il avoua, les yeux débordants d'amour :

— Delphine, c'est la femme de ma vie. Je n'ai jamais été aussi heureux que depuis le jour où je l'ai connue. Toi, tu es ma petite sœur chérie, dit-il en la prenant dans ses bras et en la serrant sur son cœur. Je t'ai aimée la première fois que j'ai vu ta petite face grimaçante et je crois que tu m'aimais bien aussi, car, dès qu'on te mettait dans mes bras, tu cessais de pleurer.

Il prit quelques secondes afin de calmer l'émotion qui lui montait à la gorge.

— Je sais que tu as beaucoup souffert à la mort de maman. Ensuite, c'est papa qui nous a quittés, puis l'oncle Edmond. Je suis tellement heureux que Juliette soit revenue! Je ne suis pas aveugle, tu sais. Tu avais beau essayer de le cacher, je savais à quel point elle te manquait.

De plus en plus ému, il bafouilla :

— Ce que je veux te dire, c'est que je serai toujours là pour toi. N'hésite jamais à m'appeler si tu as besoin, peu importe la raison.

Le cœur chaviré, Éva essuya une larme et dit simplement :

— Merci!

Elle prit le bras de son grand frère et appela Raoul, qui attendait sagement sur le perron en compagnie d'une jolie bouquetière tout habillée de rose. Fier comme un paon, vêtu de neuf de la tête aux pieds, il était prêt à accomplir sa

mission, laquelle consistait à servir de père à son frère aîné et à sa sœur cadette.

À son retour des chantiers, Raoul avait appris avec stupéfaction la nouvelle du mariage d'Éva avec Omer. Surpris et dérouté par le changement de vocation subit de sa sœur, il avait tout d'abord cru qu'on se moquait de lui. Après avoir longuement discuté avec Éva, il avait compris que c'était sa décision à elle. Au fond de lui, il était heureux de ce changement de cap. Sa sœur, maintenant âgée de dix-sept ans, était de plus en plus jolie. Il l'imaginait mal enfermée dans un couvent, son beau visage camouflé par une cornette. Son mariage avec Omer Lafontaine était une bonne idée, finalement. Il ne le connaissait pas beaucoup, mais il n'avait entendu que du bien à son sujet. Lui, il n'avait plus qu'une idée en tête : partir en Ontario avec son nouvel ami, Rosaire Bérubé. Ils avaient l'intention de s'installer à Sudbury et de travailler à la mine Murray. Il annoncerait son départ à Éva après la noce, car il ne voulait pas gâcher sa journée. Ce qui l'avait le plus chamboulé, c'était le retour de Juliette. En voyant la gamine se précipiter vers lui les bras grands ouverts, il avait cru à une hallucination. Mais le rire cristallin de l'enfant l'avait vite ramené à la réalité.

Il eut un regard affectueux pour la petite assise à ses côtés qui attendait sagement qu'on lui dise quoi faire. Avec douceur, il lui enferma la main dans la sienne en lui

murmurant :

— Viens, la puce, les mariés sont prêts à partir.

En sifflotant, il alla chercher la calèche et s'arrêta devant la maison où l'attendaient Éva et Maurice.

— À votre service, m'sieur dame!

Il s'inclina devant Éva, lui prit la main et la fit monter avec précaution. Il l'installa sur le siège, entre Juliette et Maurice. D'une voix autoritaire, il ordonna au vieux Godendard de se diriger vers la maison de Dieu, où les attendait le clan Lafontaine.

Quand ils pénétrèrent à l'intérieur de l'église, une bienfaisante fraîcheur les accueillit tous, ainsi que le curé Dion revêtu de ses plus beaux atours. En remontant l'allée vers l'autel, Éva regardait droit devant elle, la tête haute et le cœur battant. Au bras de son frère Raoul, suivie par Delphine et Henri, elle se sentait invulnérable. La petite Juliette ouvrait la marche, émerveillée par tout ce qui l'entourait. Les yeux d'Éva se remplirent de larmes lorsqu'elle entendit les voix chaudes et profondes de la chorale. Elle avançait comme dans un rêve. Tout s'était déroulé si vite. Un tourbillon d'émotions s'agitait en elle, cherchant à l'engloutir. L'espace d'une seconde, un doute sournois l'assaillit. Au même moment, elle croisa le regard d'Omer qui venait de se retourner. Il semblait hypnotisé. Ce qu'elle lut dans ses yeux l'atteignit au plus profond du cœur.

Elle s'agenouilla sur le prie-Dieu à la droite de Delphine. Les deux jeunes femmes se regardèrent, émues, saisies d'un doux vertige.

Omer n'arrivait pas à détourner le regard de cet ange blanc agenouillé devant lui. Ensorcelé par sa beauté, fasciné, incapable de bouger, il ne voyait pas le curé Dion qui lui faisait signe d'aller rejoindre Éva. Du plus loin qu'il se souvenait, il n'avait jamais connu un tel bonheur. Il devait travailler du matin au soir afin de subvenir aux besoins de sa famille. Après la mort tragique de son père, il avait dû prendre soin de sa mère et de sa sœur qui n'était alors qu'une petite fille. L'amour qu'il éprouvait pour Éva était un sentiment tout à fait nouveau pour lui, presque un mystère. Combien de fois s'était-il senti stupide en sa présence! Ne sachant que dire, ne sachant que faire, il finissait toujours par se replier sur lui-même. Dans quelques instants, elle allait devenir sa femme. Il jura devant Dieu de l'aimer et d'en prendre soin chaque jour de sa vie.

Exaspéré par l'immobilité du jeune marié qui semblait figé dans les nuages, le curé Dion alla tirer Omer par la manche et lui indiquer sa place à genoux auprès de sa fiancée.

Lorsque Omer lui mit l'anneau nuptial au doigt, Éva ressentit une grande paix teintée de joie. Elle ne regrettait pas son choix, elle était seulement embarrassée et un peu

soucieuse de ce qui l'attendait une fois qu'elle serait seule avec son mari. Avec une douceur infinie, Omer prit le visage de sa femme entre ses mains et déposa un baiser rempli de promesses sur ses lèvres. Les yeux brillants, Éva regarda celui qui était devenu son compagnon de vie pour le meilleur et pour le pire, aussi longtemps qu'il plairait à Dieu de les laisser ensemble.

Elle adressa une vibrante prière à son Créateur : « Mon devoir, c'est de l'aimer et de porter ses enfants. Aidez-moi, Seigneur, à remplir mes obligations tous les jours de ma vie. »

Une nouvelle existence commençait pour Éva Boisvert qui, en ce beau jour du 11 juin 1921, était devenue madame Omer Lafontaine devant Dieu et les hommes.

## 11.

**H**enri et sa famille habitaient dans une immense maison construite sur deux étages à laquelle était annexée une spacieuse cuisine d'été. La galerie, fraîchement repeinte en blanc pour l'occasion, accueillait les invités qui arrivaient de l'église en riant et en félicitant les nouveaux mariés. Avec l'aide de ses filles, Thérèse avait préparé le repas nuptial. Elles avaient elles-mêmes confectionné le gâteau de noces au sommet duquel trônaient deux couples de petits mariés en plâtre.

Derrière la maison, les hommes avaient improvisé de grandes tables formées de chevalets et de planches clouées ensemble. Thérèse les avait recouvertes de belles nappes blanches brodées à la main. Au centre de chacune d'elles, un vase rempli de jolies fleurs des champs enjolivait le décor. Elle venait tout juste de terminer les derniers préparatifs lorsque les invités arrivèrent. Elle les accueillit chaleureusement en levant ses énormes bras en l'air en signe de bienvenue. N'ayant pu assister au mariage, elle s'extasia sur la beauté des robes de ces dames et sur la

prestance des jeunes mariés. Tout son corps se trémoussait d'excitation.

— Approchez! Approchez! Venez prendre un p'tit verre de vin de pissenlit! Je l'ai fait moi-même; vous m'en direz des nouvelles!

Après le dîner, pendant que les femmes rangeaient et nettoyaient, les hommes se retirèrent un peu plus loin pour fumer et discuter politique. Juliette et les enfants d'Henri s'amusaient ferme avec ceux des voisins en jouant à cache-cache; leurs cris joyeux résonnaient aux quatre coins de la cour. De temps en temps, un petit tombait et se mettait à pleurer, mais le chagrin ne durait pas longtemps; l'enfant repartait aussitôt, oubliant la cause de ses malheurs.

Éva et Delphine se retrouvèrent sous le grand saule en face de la maison. La blancheur de leur robe tranchait sur le vert intense de la pelouse. Installées sur le vieux banc de bois à l'ombre des immenses branches de l'arbre, elles semblaient figées dans le temps. Une sorte de gêne mêlée de pudeur les empêchait de parler. Elles se regardaient, fascinées, comme si elles ne se reconnaissaient pas. Finalement, Éva rompit le silence.

— Bonjour, madame Boisvert!

Delphine, que l'émotion étreignait depuis le matin, éclata en sanglots, puis se mit à rire nerveusement, les joues inondées de larmes.

— Je ne sais pas ce qui se passe, j'ai juste envie de pleurer depuis ce matin. Pourtant, je n'ai jamais été aussi heureuse de toute ma vie.

Éva contemplait sa belle-sœur avec affection, contente de constater qu'elle n'était pas la seule à être ébranlée par les cérémonies. Depuis son lever, elle pensait à sa mère et à son père. Elle percevait leur présence à ses côtés. Leur amour était si vivant! Ensemble, ils paraissaient invincibles, jusqu'au jour où Blanche avait disparu. Alors, Armand était devenu l'ombre de lui-même; il avait perdu sa lumière.

Plusieurs fois, à la dérobée, Éva avait tourné les yeux vers Omer, se demandant si leur amour ressemblerait à celui de Blanche et d'Armand.

Elle tapota gentiment la main de Delphine.

— Ne t'en fais pas, c'est pareil pour moi.

Elle hésita un instant. Elle paraissait mal à l'aise.

— Est-ce que je peux te demander quelque chose?

— Bien sûr! Surtout, ne te gêne pas.

— Même si, aujourd'hui, on est devenues deux fois des belles-sœurs, promets-moi que nous allons toujours rester des amies. Quoi qu'il arrive, on ne se lâchera jamais.

Delphine prit Éva dans ses bras et lui dit, émue :

— Je te le jure. Je n'ai jamais eu d'amie avant. Tu peux être certaine que je tiens à te garder.

Omer et Maurice s'avancèrent vers elles en souriant.

Éva frissonna. Plus le moment approchait de quitter la noce et de se retrouver seule avec son mari, plus son corps se comportait étrangement. Depuis son réveil, à la toute première lueur de l'aube, la même pensée lui revenait sans cesse. « Que va-t-il se passer, lorsque nous serons ensemble dans le même lit? » Malgré ce qu'elle avait laissé croire à Delphine, elle n'avait qu'une vague idée de ce qui l'attendait. À quelques reprises, elle avait entendu ses frères se raconter des histoires grivoises, croyant qu'elle ne les écoutait pas. Elle avait essayé de comprendre, mais trop de choses lui échappaient. Jamais elle n'avait osé demander quelque renseignement que ce fût à sa mère. Elle se souvenait de son visage sévère lorsqu'elle lui avait interdit toute familiarité avec ses frères et son père.

Au contact de la main d'Omer sur son bras, elle tressaillit.

— C'est le temps de partir : il est presque quatre heures et je dois aller faire le train.

Dans ces mots qui n'avaient pourtant rien de romantique, Éva perçut toute l'émotion qui les enveloppait. La voix d'Omer était différente, plus chaude et plus profonde. Elle sourit et suivit sagement son mari en jetant un dernier regard à Delphine qui lui fit signe de la main en criant :

— On va se revoir à la messe demain matin! Vous viendrez dîner chez nous, après!

Éva essayait vainement de dégager son pied empêtré dans sa robe de mariée. Voyant son embarras, Omer l'aida à monter dans la calèche. Il la prit par la taille, la souleva à bout de bras et la fit asseoir près de lui sur le siège avant. Rouge de confusion, Éva se recroquevilla le plus loin possible de son mari. Son cœur cognait dans sa poitrine. De temps à autre, elle jetait un regard discret vers Omer, qui semblait entièrement absorbé dans ses pensées. Sur le chemin du retour, ils n'échangèrent pas un seul mot.

Pour franchir le seuil de leur maison, Omer prit la main de sa femme. Ce geste empreint de douceur et de tendresse réchauffa le cœur d'Éva.

— Je vais aller me changer pour faire le train, lui dit son mari. Prends le temps de t'installer, j'en ai pour une bonne heure.

Il se dirigea vers la grande chambre au fond de la cuisine et referma la porte derrière lui. Éva se sentit tout à coup parfaitement ridicule, plantée toute seule au beau milieu de la pièce. Sa belle robe blanche devenue inutile flottait autour d'elle et lui donnait l'allure d'un ange qui aurait perdu le chemin du ciel.

Quand son mari quitta la maison pour se rendre à l'étable, elle le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il pénètre dans le bâtiment. Elle se tourna alors vers la porte de la chambre laissée entrouverte. La première chose qu'elle remarqua en entrant, ce fut le grand lit recouvert d'une

courtepointe à carreaux bleus et blancs. Le cadeau de mariage de sa belle-mère! Sur la chaise, près du mur, quelqu'un avait déposé sa valise. Elle l'ouvrit doucement et disposa ses vêtements sur le lit. Près de la fenêtre, une immense commode semblait l'attendre. Elle en tira les six tiroirs l'un après l'autre. Les trois premiers étaient remplis de chemises, de bas et de sous-vêtements masculins; les trois autres étaient vides. Avec précaution, elle y rangea ses effets personnels. Elle enleva ensuite sa robe de mariée qu'elle suspendit délicatement dans le placard. Tout au fond, elle dénicha une boîte dans laquelle elle déposa son voile et ses gants de dentelle. Elle se dépêcha ensuite d'enfiler une coquette robe de coton jaune que Delphine avait cousue pour elle.

« C'est mon petit cadeau personnel, avait-elle dit d'un air coquin. En voyant ça, Omer va perdre la tête. »

Elle se regarda dans le miroir et sourit à son image. C'était vrai qu'elle était ravissante avec ses longs cheveux noirs bouclés qui recouvraient ses épaules et lui descendaient jusqu'à la taille. Son teint naturellement bronzé la faisait ressembler à une gitane.

Elle virevolta sur elle-même et faillit tomber dans les bras d'Omer qui la contemplait, médusé, dans l'entrebâillement de la porte. Elle rougit comme une enfant prise en faute. Elle bredouilla des excuses et s'empressa de regagner la cuisine.

Ensorcelé par la beauté de sa femme, Omer n'arrivait pas à détacher ses yeux de ce corps magnifique. Il sentait le désir monter en lui et le feu de la passion brûler dans ses veines. Troublée par le regard lubrique de son mari, Éva se dirigea rapidement vers l'armoire et commença à sortir bruyamment vaisselle et ustensiles pour mettre la table.

— Je vais préparer le souper. Tu dois avoir faim, après une journée comme ça?

Elle sentait sa voix trembler. Sans trop savoir pourquoi, elle ne trouvait plus les mots. Tout ce qu'elle disait et faisait lui paraissait ridicule.

— Ah! oui, j'ai faim! Tu ne peux pas savoir à quel point! lui répondit Omer en s'approchant davantage.

Ses yeux devenaient de plus en plus brillants, envahis par une lueur étrange encore inconnue d'Éva. Intimidée par le comportement de son mari, elle sentit monter en elle une grande appréhension.

— Va donc t'asseoir dehors pendant que je prépare le souper, dit-elle d'une voix suppliante. Il fait tellement chaud, ici! Tu seras bien mieux à la fraîche. Quand ça va être prêt, je t'appellerai.

Omer perçut la crainte dans la voix de sa femme. Il préféra ne pas brusquer les choses. Docilement, il suivit ses conseils et alla se bercer sur la galerie en fumant une bonne pipée.

Le repas terminé, Éva déploya des trésors

d'imagination pour retarder l'heure d'aller au lit, mais Omer, ayant de plus en plus envie d'elle, ne fut pas dupe. En entendant l'horloge sonner neuf heures, il se leva et dit d'une voix où perçait l'impatience :

— C'est le temps d'aller se coucher. Demain matin va venir vite. C'est ça, la vie d'habitant! On se couche avec le soleil et on se lève à l'aube.

Il la prit par la taille et l'entraîna fébrilement avec lui. Lorsqu'il enleva sa chemise, dénudant ainsi sa poitrine, Éva détourna tout d'abord pudiquement les yeux.

Malgré la chaleur étouffante qui enveloppait la chambre à coucher, elle frissonnait sous le léger tissu de sa robe. L'odeur de l'homme ainsi que sa respiration bruyante et accélérée faisaient trembler la jeune fille pure et innocente qu'elle était et l'attiraient tout à la fois. Elle n'arrivait pas à détacher ses yeux de la poitrine d'Omer. Un lourd silence enveloppait la chambre. Elle attendait les mots d'amour, ceux qui apaisent, ceux qui font croire pendant un instant qu'on est unique au monde. Rien ne vint. Les yeux d'Omer brûlaient de désir et d'adoration, mais le jeune homme demeurait muet. Aucun son n'arrivait à franchir ses lèvres.

Depuis qu'il avait vu Éva pour la première fois, il n'était plus le même. L'envie qu'il avait d'elle le consumait, l'empêchait de penser rationnellement. Toute sa vie en était chamboulée. Omer était un homme ordonné. Il y avait une place pour chaque chose et chaque chose devait

rester à sa place. Tout ce qui dérangeait ses habitudes le plongeait dans un tel chaos qu'il n'arrivait plus à s'organiser. Son amour pour Éva était ce qu'il avait connu de plus déroutant dans toute sa vie. Ce soir-là, elle allait enfin lui appartenir, être à lui complètement, totalement. C'était son droit, elle était sa femme.

De plus en plus excité, il s'assit près d'elle sur le lit et posa sa main brûlante sur sa cuisse. Éva sursauta et laissa échapper un faible gémissement lorsque la pression devint plus forte. La voix enrouée par le désir, Omer lui murmura :

— Déshabille-toi, on va se coucher.

Devant l'apathie de sa femme, il se leva et se dirigea vers la fenêtre.

— Je vais fermer les rideaux. Ça va être moins gênant pour toi.

Même s'il savait que personne ne pouvait voir, il cherchait à la mettre à l'aise.

Aucune réaction. Éva ne bougeait toujours pas. Elle semblait paralysée. Seuls ses immenses yeux dorés, affolés, roulaient de droite à gauche comme s'ils cherchaient une porte de sortie.

Sa femme avait peur, Omer le sentait. Ses yeux lançaient des appels de détresse comme ceux de la petite taure qu'il avait fait saillir pour la première fois par l'énorme taureau d'Henri. Omer savait comment

accomplir l'acte de chair, il l'avait vu tellement de fois chez les animaux de la ferme, mais ses connaissances s'arrêtaient là. La crainte de blesser Éva lui torturait l'esprit. Elle lui paraissait si fragile.

Devant l'inertie de sa femme, il commençait à perdre patience. Il ne voulait pas lui faire mal, mais, puisque la nature était ainsi faite, elle devrait se soumettre à son désir impérieux.

Éva émergea de sa torpeur et tourna les yeux vers Omer. Elle ne comprenait pas ce qui arrivait à son mari. Le regard qu'il posait sur elle l'effrayait. Elle essaya de se lever, mais il la renversa subitement sur le lit et la couvrit de tout son corps. Le poids de l'homme lui coupa le souffle et quelque chose de dur et d'énorme s'enfonça dans sa cuisse. D'une voix qu'elle eut peine à reconnaître, il lui ordonna :

— Ôte ta robe et laisse-toi faire! Je ne suis plus capable de me retenir!

Envahie par la peur et la honte, Éva s'exécuta. Elle enfila rapidement sa robe de nuit et se glissa sous les couvertures à côté de son époux qui l'attendait, extasié devant les courbes magnifiques de son corps. Humiliée et terrifiée, elle ferma les yeux et croisa ses bras sur sa poitrine. Lorsque Omer la chevaucha, elle raidit tous ses muscles.

— Mais, qu'est-ce que tu fais?

— Il faut consommer le mariage maintenant que tu es ma femme.

De ses mains, il essayait de lui écarter les cuisses, mais, devant sa résistance, il lui dit d'un ton autoritaire :

— Laisse-toi faire! Tu vois bien qu'autrement je vais te faire mal!

Les forces d'Éva diminuaient. Le corps d'Omer la meurtrissait de plus en plus. Ne pouvant en supporter davantage, elle s'abandonna à la passion dévorante de son mari. Omer en profita pour la pénétrer. Ce fut brutal, atroce. La douleur fut intolérable. Elle eut l'impression que son ventre se déchirait sous les coups de reins répétés et de plus en plus rapides que lui infligeait son mari. Elle hurla. Des larmes jaillirent de ses yeux et roulèrent sur l'oreiller. Parvenu à l'extase, Omer se laissa glisser sur le côté et regarda sa femme d'un air peiné.

— Il paraît que ça fait mal juste la première fois. Après, tu ne sentiras plus rien.

À travers le brouillard de ses larmes, Éva le distinguait à peine. Elle avait l'impression d'évoluer en plein cauchemar. Ce fut tout juste si elle l'entendit lorsqu'il lui souhaita une bonne nuit. Elle sentit qu'il s'approchait d'elle et lui déposait un léger baiser sur le front. Quelques minutes plus tard, elle perçut un faible ronflement à ses côtés. Omer s'était endormi.

Pour sa part, elle n'osait pas bouger. Chaque

mouvement lui faisait mal. Elle n'était plus qu'un amas de chair tourmentée. Pendant un instant, son esprit flotta au-delà de ce monde qu'elle ne comprenait plus. Elle s'adressa directement à Dieu : « Si c'est cela, Seigneur, que Tu attends de moi, je vais suivre la voie que Tu m'as tracée. Tu as Toi-même créé l'homme et la femme ainsi afin qu'ils puissent procréer. Les enfants que Tu m'accorderas deviendront ma joie de vivre. »

Elle sentit un liquide chaud et visqueux couler de son corps et s'infiltrer entre ses cuisses. Elle eut un haut-le-cœur et, malgré sa souffrance, elle se leva rapidement et courut jusqu'à la porte. La nausée lui brouillait la vue. Elle eut juste le temps de sortir de la maison que déjà elle vomissait sa honte et sa douleur.

Tout à fait dégoûtée, incapable de maîtriser la rage qui l'assailait, elle s'effondra dans l'herbe souillée de vomissures, et de longs sanglots lui déchirèrent la poitrine. De ses poings fermés, elle frappa le sol en gémissant. Elle leva la tête vers le ciel et supplia sa mère de venir à son secours. « Maman, je t'en prie, aide-moi! Pourquoi? Pourquoi ne m'as-tu jamais rien dit? »

L'épuisement eut finalement raison de son désespoir. En tremblant, elle se releva et entra dans la maison. Sa maison. Omer était son mari, elle lui devait respect et obéissance. Elle frissonna. Pour l'instant, elle n'arrivait plus à réfléchir. Elle avait besoin de se reposer. Demain

serait un autre jour et Juliette reviendrait avec Eugénie. Toutes deux dormaient chez Henri afin de leur laisser leur intimité. L'évocation de sa petite sœur lui réchauffa le cœur. Un léger sourire apparut sur ses lèvres. Elle avait moins mal.

Après s'être nettoyée et changée, elle regagna la chambre conjugale. Avec d'infinies précautions, elle s'étendit près de son mari et se mit à prier.

Après une nuit agitée et peuplée de cauchemars, elle se réveilla tout endolorie. Omer était déjà levé. Il était parti accomplir ses tâches matinales. Elle s'habilla à la hâte et s'empressa de préparer le déjeuner. Elle se rappela tout à coup que c'était le jour du Seigneur et que, si elle voulait recevoir la sainte communion, elle devait rester à jeun. Pour elle, c'était essentiel. Elle irait chercher ainsi la grâce qui la soutiendrait tout au long de la semaine.

Son travail à l'étable terminé, Omer revint des bâtiments, pressé de revoir sa femme. Il sentait encore la douceur de sa peau entre ses mains. Il espérait ne pas lui avoir fait trop mal. Ce serait plus facile à l'avenir, il en était convaincu. À cette seule pensée, son corps réagit et il dut s'arrêter quelques instants avant de pénétrer dans la maison.

Éva était déjà prête à partir pour la messe. Gênée, elle évita son regard. Il lui sourit et lui demanda gentiment :

— As-tu bien dormi? Je ne t'ai pas réveillée ce matin vu

que c'est dimanche. Demain, tu viendras avec moi à l'étable. Je vais te montrer comment tirer les vaches. Ce sera à toi, maintenant, de le faire quand je serai aux chantiers. La mère est rendue trop vieille. Ça la fatigue trop.

Déjà, il fermait la porte de la maison derrière lui. Éva exhala un long soupir et suivit son mari qui marchait d'un pas pressé. Depuis la nuit dernière, elle s'attendait à tout. Plus rien ne pouvait la surprendre. Elle avait épousé un habitant, elle devrait se conformer à la vie qui venait avec et accepter les choses sans se plaindre. Elle fit taire sa douleur et, en trottinant, elle rejoignit Omer qui s'impatientait en regardant sa montre. Elle se demanda, ébranlée : « Vais-je un jour arriver à l'aimer? »

La messe terminée, ils se retrouvèrent tous ensemble chez Maurice et Delphine pour le dîner dominical. Éva n'avait pu s'empêcher de remarquer, à l'église, la félicité presque choquante qui émanait du visage de sa belle-sœur. Sa figure transpirait le bonheur et la satisfaction. Les œillades qu'elle adressait discrètement à son mari étaient trop évidentes pour passer inaperçues.

Ils se taquinèrent pendant tout le repas. Même Omer affichait un air suffisant qui l'horripilait.

Delphine s'aperçut rapidement de l'attitude maussade d'Éva. Sans chercher bien loin, elle devina que la nuit de noces de son amie en était responsable. Discrètement, elle

lui proposa d'aller faire une promenade tout en lui laissant entendre qu'elle avait tout plein de choses à lui raconter. Dès qu'elles se furent éloignées suffisamment de la maison, elle aborda la question qui la tracassait depuis le dîner.

— Veux-tu bien me dire ce qui t'arrive? Tu as l'air toute défaite. Est-ce que mon frère aurait manqué de délicatesse à ton égard?

À bout de nerfs, Éva fondit en larmes.

— Pauvre toi! Viens t'asseoir près de moi, fit Delphine en lui indiquant le vieux banc de bois près du jardin, et raconte-moi ce qui te met dans cet état. Je peux pas croire! Être malheureuse de même le lendemain de son mariage!

Éva sanglotait de plus belle.

— Arrête de pleurer comme ça, tu me brises le cœur! Dis-moi au moins ce qui t'est arrivé.

Devant le silence embarrassé de son amie, Delphine comprit ce qui la tourmentait.

— Tu ne savais pas comment ça se passait, hein?

Rouge de honte, Éva baissa la tête. Delphine lui prit affectueusement les mains entre les siennes.

— C'est ça l'amour, Éva! C'est le bon Dieu qui a voulu ça de même. Maintenant que tu es mariée, tu n'as pas le droit de te refuser à ton mari, même si tu es malade.

Elle continua sur un ton plus léger.

— Tu vas voir, tu vas finir par aimer ça, toi aussi!

— Jamais, tu m’entends? Jamais au grand jamais! hurla Éva, presque hystérique. J’ai l’impression d’être toute sale. Juste à y penser, ça me donne mal au cœur.

Hors d’elle, Éva ne pouvait pas concevoir que Delphine puisse aimer une chose aussi dégradante et immorale.

Piquée au vif, Delphine répliqua :

— Ne monte pas sur tes grands chevaux, Éva Boisvert! Au lieu de passer ton temps à te lamenter sur ton sort, tu pourrais peut-être penser à ton mari de temps en temps. Ce n’est pas d’une petite péteuse de la ville qu’il a besoin, mais d’une vraie femme qui va l’aider sur la ferme et porter ses enfants!

Bourrelée de remords, Éva se radoucit.

— Ne te fâche pas, Delphine! Je ne voulais pas te faire de peine, mais je suis tellement virée à l’envers que je ne sais plus ce que je dis.

Elle esquissa un petit sourire timide et murmura :

— Au moins, je vais savoir ce qui m’attend une fois par année.

Delphine n’était pas sûre d’avoir bien compris.

— Comment ça, une fois par année?

— Ben, maintenant que je suis enceinte, ça va aller juste après la naissance du bébé. Ensuite, ça prend encore quelques mois avant que le corps de la femme puisse de nouveau porter un enfant. C’est ma mère qui en parlait, une fois, avec la voisine. Elle ne savait pas que je

l'entendais.

Abasourdie, Delphine contempla son amie, les yeux agrandis par l'incrédulité.

— Moi, ce que j'en sais, c'est Thérèse qui me l'a dit et elle sait de quoi elle parle, elle en a eu douze. D'abord, ce n'est pas sûr que tu es en famille...

Éva écoutait, horrifiée. Lorsque Delphine eut terminé ses explications, elle était effondrée. En revenant à la maison, une seule idée lui trottait dans la tête : « Pourvu qu'il ne fasse pas ça encore à soir! »

Pendant l'absence de leurs femmes, les deux hommes en avaient profité pour discuter à leur aise. Depuis quelque temps, Omer ressassait un projet dans sa tête dont il voulait parler à Maurice.

— As-tu su que Fred Mercure, celui qui reste en haut, proche de la rivière, a perdu sa femme le printemps passé?

— Non, répondit Maurice, se demandant où voulait en venir son beau-frère.

— Il était sous-traitant pour l'Abitibi Power and Paper. Il a décidé de retourner d'où il venait, dans les Cantons de l'Est, je pense.

Maurice n'avait jamais entendu Omer bavarder ainsi; il était surpris. Son ami poursuivit sur le ton de la confiance :

— J'ai quelque chose à te proposer. Écoute-moi bien, je

vais t'expliquer de quoi il retourne.

Il prit une grande respiration et, d'une voix ferme, exposa son idée :

— Mercure était ce qu'on appelle un jobber. Il avait des contrats de coupe de bois de sciage avec la compagnie Abitibi. En s'en allant, il laisse la porte ouverte à quelqu'un d'autre.

— Je ne comprends toujours pas en quoi ça me concerne, moi, dit Maurice, plus ou moins intéressé par le sujet.

— J'y arrive, dit Omer. J'ai rencontré le boss de la compagnie pas plus tard que la semaine passée et je lui ai dit que j'étais prêt à reprendre les contrats de Mercure et à opérer le chantier en haut de la rivière La Sarre.

Débordant d'orgueil, il renchérit :

— Il m'a accordé ce que je voulais sans discussion.

Maurice écoutait sans dire un mot. Il attendait la suite.

— Qu'est-ce que tu dirais de t'associer avec moi? Le chantier est déjà installé. Nous autres, tout ce qu'il nous reste à faire, c'est d'engager les bûcherons, de les loger et de les nourrir. La compagnie nous paye deux piastres et demie la corde coupée en billes et transportée jusqu'à la rivière. Ensuite, c'est leurs gars qui se chargent de draver le bois jusqu'au lac Abitibi.

Maurice semblait hypnotisé par la fébrilité d'Omer.

— On ne bûchera plus, mon ami! On aura juste à

surveiller et à remplir notre contrat. Nous nous chargerons de transporter les billots à l'endroit convenu.

Omer s'enflammait. Ses yeux brillaient d'enthousiasme.

— Nous devrions être bons pour faire trois voyages par jour.

Impressionné par son beau-frère, Maurice ne savait pas trop quoi répondre. Finalement, il dit, circonspect :

— C'est une maudite bonne idée! Mais, moi, je ne connais rien aux affaires ni aux chiffres. Il va falloir que tu t'occupes toi-même de décrocher les contrats et de payer les hommes.

— C'est Éva qui va faire ça! lui répondit Omer, une pointe de fierté dans la voix. Elle a de l'instruction et, de même, ça va rester dans la famille.

Maurice était emballé par la proposition, mais quelque chose le tracassait.

— Tu sais, Omer, que l'hiver passé je suis resté ici pour défricher ma terre. Je me suis fait un bon revenu en vendant mon bois au moulin. Je n'ai pas vraiment envie de retourner dans les chantiers et de laisser ma femme toute seule à la maison.

Omer le rassura :

— Justement, ne t'inquiète pas pour ça, tu vas pouvoir être à la maison tous les soirs, répliqua-t-il en lui faisant un clin d'œil grivois. Nous allons nous organiser pour faire le dernier voyage de bois en fin de journée. L'endroit où on

doit le laisser est à quelques milles d'ici.

Il tira une longue bouffée sur sa pipe avant de poursuivre :

— Moi non plus, ça ne m'intéressait pas de passer l'hiver dans le bois. La mère vieillit et Éva n'est pas encore habituée aux travaux de la ferme.

Ils se serrèrent la main au moment où les deux femmes revenaient de leur promenade; elles se tenaient par la taille et riaient aux éclats.

En les voyant approcher, Omer ramassa son chapeau et partit à leur rencontre. Sa discussion avec Maurice étant terminée, il était pressé de rentrer. Les deux amies s'embrassèrent chaleureusement et suivirent leur mari, main dans la main pour Delphine, deux pas derrière pour Éva.

Revenues de chez Henri, où elles avaient passé la nuit afin de laisser plus d'intimité aux nouveaux mariés, Eugénie et Juliette se tenaient sur le perron et leur faisaient signe de la main. Toute fagotée dans son vieux tablier gris, son chapeau de paille sur les yeux, Eugénie apparut à Éva comme un ange descendu du ciel. Elle faillit s'élancer dans ses bras et lui raconter tout ce qui lui pesait sur le cœur. La vieille dame la rassurait par sa présence. Son babillage incessant l'amusait et la sécurisait. Une telle bonté et une telle force de caractère émanaient d'elle qu'Éva avait l'impression que rien de mal ne pouvait lui

arriver quand elle était là.

Joyeusement, elle les salua à son tour. Juliette fonça sur elle et se jeta dans ses bras. Éva la serra de toutes ses forces, une boule d'amour dans la gorge.

Après une autre nuit blanche, le pauvre corps d'Éva ne parvenait pas à s'extirper du lit. Eugénie avait tout de suite deviné la détresse de sa bru en voyant Omer l'entraîner dans le lit conjugal un peu trop de bonne heure après souper. La malheureuse enfant tremblait comme une feuille. L'angoisse qui se lisait dans ses yeux l'avait bouleversée. Eugénie comprenait. Elle non plus ne connaissait rien à l'acte sexuel avant de se marier, mais elle était tellement amoureuse de son Félix qu'elle avait fini par s'habituer aux contacts charnels. Après quelques années, elle s'était même mise à apprécier les instants privilégiés où elle se retrouvait seule avec son mari. Avec un enfant qui naissait chaque année, les moments d'intimité étaient plutôt rares.

Omer était son fils, probablement son préféré, mais elle ne le comprenait pas toujours. Il était le onzième enfant de la famille; elle n'avait donc pas eu beaucoup de temps à lui consacrer. Elle se souvenait d'un petit garçon sage et solitaire qui ne demandait jamais rien à personne. S'il avait besoin de tendresse, c'était vers Alice, sa sœur aînée, qu'il se tournait. Elle ne se rappelait pas avoir déjà bercé

cet enfant-là. Très secoué par la mort de son père, il s'était refermé encore davantage. On ne pouvait jamais savoir ce qu'il pensait, car il ne parlait pas. Il pouvait passer de longues soirées en solitaire, perdu dans ses rêveries, sans adresser un mot à personne. Mais il aimait sa femme, Eugénie en était sûre. Ce qui la préoccupait, par contre, c'étaient les sentiments qu'Éva éprouvait pour lui. Elle n'avait pas très bien compris pourquoi, tout à coup, elle avait abandonné sa vocation pour épouser son fils. Delphine lui avait expliqué que Juliette en était la cause. Éva s'était promis de ne plus jamais l'abandonner. « Cette petite n'est pas bête, s'était dit Eugénie. Au lieu de rester à la charge de son frère aîné, elle a choisi d'assurer elle-même la sécurité de sa jeune sœur. En épousant mon fils, elle lui offre un nouveau foyer. Quelle fierté et quel courage elle a, cette enfant! »

Ce matin-là, c'était elle qui avait demandé à Omer de laisser dormir sa femme. Elle se chargerait elle-même de la réveiller.

— Va faire ta besogne comme si de rien n'était. Je suis encore capable de faire la traite et je vais montrer moi-même à Éva comment tirer les vaches.

Avec reconnaissance, Omer avait accepté la suggestion de sa mère. Il savait que son impatience pourrait heurter Éva. De toute façon, il se savait un très mauvais professeur.

En voyant sa belle-mère assise sur le pied de son lit et qui la regardait affectueusement, Éva se redressa vivement, se sentant prise en faute.

— Quelle heure est-il? Je suis passée tout droit?

Eugénie lui fit un geste apaisant de la main.

— J'ai demandé à Omer de te laisser dormir ce matin. Je voulais te parler.

Éva se frotta les yeux et grimaça de douleur en s'asseyant sur le bord du lit. Sans détour et sans ambages, Eugénie s'adressa à sa belle-fille.

— Je sais ce que c'est, je suis passée par là. Ça fait mal deux ou trois jours tout au plus. Tu vas voir que c'est bien pire de mettre des enfants au monde. Tu as choisi de marier un habitant, il va falloir que tu t'attelles à la tâche. Je suis encore capable de faire le train et d'aider les hommes au moment des foins, mais je commence à me faire vieille. Mes jambes ont de plus en plus de misère à me supporter. Dans quelque temps d'ici, je vais être juste bonne à me bercer et à réciter mon chapelet. Ça va être à toi de prendre la relève. Pour ça, il va falloir que tu te remplumes et que tu te retrousses les manches. La vie d'une femme d'habitant n'est pas toujours facile, mais elle a aussi ses bons côtés.

Gentiment, elle prit la main d'Éva dans la sienne :

— Cet après-midi, je vais te montrer comment tirer les vaches et baratter le beurre.

L'indulgence que lui témoignait sa belle-mère alla droit au cœur d'Éva. Une nouvelle vie commençait pour elle.

Éva ne devait jamais s'habituer vraiment au travail de la ferme. Elle ne réussirait pas davantage à se débarrasser du dégoût et de la répulsion qu'elle ressentait chaque fois qu'elle pénétrait dans l'étable. Par contre, elle se découvrit sans délai un attrait insoupçonné pour le jardinage et elle prit immédiatement les affaires du potager en main. Très tôt le matin, coiffée d'un grand chapeau de paille, elle descendait dans son jardin et s'agenouillait sur la terre humide pour sarcler chaque plant qu'elle examinait méticuleusement afin d'y déceler toute anomalie. En peu de temps, elle s'imposa comme la meilleure jardinière du rang quatre. Pour la taquiner, Omer disait qu'elle parlait même à ses carottes.

Elle développa aussi une véritable passion pour la cueillette des petits fruits sauvages. Elle avait un véritable flair pour dénicher les endroits où poussaient à profusion les baies tendres et dodues. Jamais elle ne dévoilait ses secrets. Elle profitait des moments de solitude que lui offrait la cueillette pour se retrouver et réfléchir. Parfois, elle s'étendait dans l'herbe, fermait les yeux et laissait vagabonder son esprit. Sa courte vie défilait alors, lui ramenant son enfance, son adolescence, la mort de ses parents, toutes les joies et les peines qui avaient rempli

son existence. Elle chassait alors les mauvais souvenirs pour ne garder que les meilleurs. Elle pensait souvent à son frère Raoul, parti s'établir en Ontario. Elle priait Dieu de le protéger des dangers qu'il rencontrerait sur sa route.

Quelquefois, elle emmenait Juliette, mais la petite fille se fatiguait vite et rechignait. Elle préférait aller jouer avec les enfants d'Henri. Depuis son retour, la fillette s'était transformée. Elle avait perdu sa timidité. Parfois même, elle osait tenir tête à Omer, ce qui le faisait bien rire. Il s'était vite attaché à cette petite bonne femme qu'il avait surnommée son cadeau de mariage. Ravie de leur complicité, Éva en profitait pour taquiner son mari en lui disant qu'il se laissait mener par le bout du nez.

Avec le temps, les souvenirs douloureux de sa nuit de nocces s'atténuèrent. Elle finit par se résigner à accomplir son devoir conjugal sans réticence. Elle l'accepta comme un acte obligatoire du point de vue de sa religion et comme un acte nécessaire pour fonder une famille. Quand Omer assouvissait son désir, elle fermait les yeux et transportait son esprit ailleurs. Parfois, elle priait pour que Dieu lui donne la grâce nécessaire pour supporter en bonne chrétienne l'avilissement qu'il exigeait d'elle.

Pour Omer, la froideur et l'impassibilité de sa femme l'obligeaient à atteindre l'extase le plus rapidement possible. Il avait vite deviné sa répugnance pour l'acte charnel et il ne voulait la tourmenter que le moins

possible, même si, parfois, il aurait eu envie de la garder dans ses bras et de la caresser doucement, de laisser son visage plonger dans sa merveilleuse chevelure et de respirer l'odeur de son corps qui sentait si bon. Après une dure journée de travail, ce simple plaisir lui aurait suffi; cependant Éva ne répondait pas à son désir. Elle le repoussait gentiment, mais son regard lui interdisait toute initiative. Elle réagissait à l'approche de ses mains comme s'il voulait lui faire du mal.

Un soir, il avait essayé de la bercer tendrement, mais, dès qu'il avait tenté de l'asseoir sur ses genoux, elle avait prétexté un travail urgent. Il n'avait pas insisté de peur de la blesser.

Il ne savait pas parler d'amour. On ne le lui avait jamais appris. Aussi accepta-t-il les choses comme elles se présentaient, en se disant que la vie était trop courte pour la perdre en frivolités.



L'été passa rapidement et, à la fin du mois d'août, Éva commença à récolter ses légumes. Aidée de sa belle-mère et de Juliette, elle se lança dans la préparation des conserves et des confitures. Pour les protéger du gel, les pommes de terre, les carottes et les choux furent entreposés pour l'hiver dans un immense caveau creusé

par Omer derrière la maison. Dans une petite cave en terre battue située sous le plancher de la cuisine, elles remisèrent les pots de confiture, les marinades et toutes les pâtisseries qu'elles cuisaient d'avance.

Ces tâches plaisaient à Éva. Elle avait toujours aimé s'occuper de l'entretien d'une maison. Elle adorait cuisiner, préparer de bons petits plats et faire la lessive. L'odeur des draps frais séchés au soleil était pour elle le plus suave des parfums. Elle regrettait de moins en moins l'abandon de sa vocation religieuse. N'eussent été ses obligations conjugales, elle aurait été parfaitement heureuse. La présence d'Eugénie y était pour beaucoup. Elle remplaçait en quelque sorte la mère qu'elle avait perdue et qui lui manquait si cruellement parfois. La joie et la gaieté de Juliette effaçaient aussi bien des regrets. Quant aux sentiments qu'elle éprouvait pour Omer, ils se situaient encore dans une zone de brouillard. Chose certaine, ses qualités surpassaient ses défauts.

Les premiers symptômes de sa grossesse se manifestèrent un matin frisquet de la mi-août. À peine levée, elle sentit la chambre tourner autour d'elle. Elle se recoucha le cœur battant, attendant avec angoisse que disparaisse cet affreux vertige. Soudain, elle sentit la nausée lui monter à la gorge. Elle voulut s'asseoir dans son lit, mais elle eut juste le temps de se retourner sur le côté

que déjà son estomac, vide depuis la veille, rejetait un liquide verdâtre qui lui brûla la bouche. Au même instant, Eugénie, qui s'inquiétait de son retard, entra dans la chambre en ronchonnant.

— Mais qu'est-ce que tu fais, encore couchée à cette heure-là? Omer est déjà parti à l'étable ça fait belle lurette!

— Je suis malade, mémère Eugénie, dit Éva d'une toute petite voix. Je ne suis pas capable de me lever et j'ai vomi partout.

Eugénie regarda sa belle-fille et lui sourit avec tendresse.

— Ce n'est pas grave, c'est tout à fait normal dans ton état.

Éva la fixa, interloquée, le cœur au bord des lèvres. Eugénie exultait.

— Je pense, ma fille, que ton Omer a bien fait son devoir. Si mes calculs sont bons, il devrait venir au monde à la fin du mois d'avril.

Éva ouvrit de grands yeux incrédules.

— Vous voulez dire que j'attends un bébé?

— C'est en plein ça, ma belle! Il y a des signes qui ne trompent pas.

Éva se sentit envahie par une douce félicité. Une immense vague de bonheur déferla en elle. Un enfant! Elle portait un enfant! Quel merveilleux cadeau venait de lui offrir le Seigneur! Elle joignit les mains et remercia son

créateur avec ferveur. La voix énergique d'Eugénie la ramena à la réalité.

— Ce n'est pas parce que tu attends un p'tit qu'il faut que tu deviennes paresseuse. Allez! Lève-toi et viens manger un morceau, ça va aller mieux après! Va te laver un peu. Pendant ce temps-là, je vais ramasser ton dégât.

Transportée de joie, Éva avait envie de serrer la vieille dame dans ses bras. Elle se sentait légère comme une plume. Ses malaises disparurent aussi subitement qu'ils étaient apparus.

Tout l'avant-midi, elle guetta le retour d'Omer, ce qu'elle n'avait jamais fait auparavant. Elle avait tellement hâte de lui annoncer la grande nouvelle! Eugénie dut la réprimander à plusieurs reprises. Dans sa distraction, elle oublia la soupe qui se mit à bouillir et qui se répandit en grosses bulles rougeâtres sur le plancher de la cuisine. Eugénie attrapa le chaudron par la queue et le poussa vivement vers le fond du poêle.

— Veux-tu bien te remettre les yeux en face des trous! Ce n'est pas en mettant le feu à la maison que tu vas le faire bondir de joie.

Elle aperçut enfin son mari qui montait les marches du perron. Elle s'empressa de lui ouvrir la porte et se plaça devant lui, les yeux brillants de bonheur. Peu habitué à un tel accueil, Omer resta planté là, immobile, ne sachant que faire. Finalement, il prit Éva par les épaules et l'écarta

doucement de son chemin. Embarrassé, il jeta un coup d'œil vers sa mère qui le regardait en souriant. Quelque peu désorienté par l'attitude des deux femmes, il demanda avec impatience :

— Le dîner n'est pas prêt? Je meurs de faim, moi!

Blessée au plus profond d'elle-même, Éva resta figée devant la porte. Elle regardait Omer, les yeux embrouillés par les larmes. Finalement, elle lui cria d'une voix rageuse :

— Moi aussi, j'ai faim! Et, à part de ça, j'attends un bébé, si ça peut t'intéresser!

Elle souleva la chaise près de son mari et, de toutes ses forces, la rabattit par terre. D'un mouvement brusque, elle saisit le bol posé devant lui et se dirigea vers le poêle pour le remplir de soupe.

Surpris, Omer tourna un regard interrogateur vers sa mère qui fixait son assiette, un drôle de sourire au coin des lèvres. Au même moment, Éva revint avec le bol rempli à ras bord. Elle le déposa sans précaution devant son mari, ce qui fit jaillir la soupe sur la nappe et sur la chemise du pauvre Omer, complètement médusé. Il regardait sa femme comme s'il la voyait pour la première fois. La colère allumait des éclairs dans ses yeux. Fasciné par sa beauté, il fixa pendant de longues secondes ce petit bout de femme envahi par la fureur. Elle semblait sur le point de le griffer. Il sentit monter en lui un élan de tendresse. Ne sachant

comment réagir, il éclata de rire et lui administra une retentissante claque sur une fesse. C'en fut trop. Humiliée, Éva s'enfuit dans la chambre en courant.

Eugénie apostropha son fils sans ménagement.

— Fais donc un peu plus attention! Elle avait tellement hâte de t'annoncer qu'elle était enceinte! Toi tu n'as même pas le cœur de lui dire bonjour en entrant. Prends-en soin, de ta femme, si tu veux qu'elle te donne de beaux enfants en bonne santé. Va la chercher et dis-lui de venir dîner. Il faut qu'elle mange, sinon elle va tomber en faiblesse.

Repentant, Omer se leva et se dirigea vers la chambre à coucher. Assise sur le lit, les jambes repliées sous elle, Éva essayait tant bien que mal d'essuyer ses larmes qui n'en finissaient plus de couler. Il s'approcha doucement et s'agenouilla devant elle.

— Éva...

Le doux prénom se noya dans sa gorge. Il lui tendit la main et murmura d'une voix attendrie.

— Je..., je suis bien content que tu attendes un enfant.

Il lui sourit gentiment.

— Viens manger, la soupe va refroidir.

Étonnée et ravie par ce comportement inattendu de la part d'Omer, Éva sentit une bouffée d'affection s'infiltrer en elle. Elle laissa sa main dans celle de son mari qui l'entraîna ainsi jusqu'à la table où Eugénie les attendait pour commencer à manger.

Ce soir-là, lorsque vint pour elle le moment de s'endormir, une immense joie s'empara d'Éva. Elle portait un enfant! Elle allait donner la vie! Ce petit bébé qui se développait dans son ventre était aussi une partie de son mari. D'un regard nouveau, elle observa l'homme qui dormait à ses côtés. Avec mille précautions pour éviter de le réveiller, elle posa délicatement sa joue sur son épaule.

Le lendemain, une fois Juliette partie pour l'école en compagnie des enfants de Thérèse, Éva se rendit chez Delphine lui annoncer la bonne nouvelle. La réaction de son amie fut bien différente de celle de son frère. Elle n'en finit plus de s'exclamer et voulut absolument être la marraine. Elle posa tellement de questions qu'Éva n'arrivait plus à lui répondre. Elle ne comprenait pas pourquoi elle n'était pas encore enceinte elle aussi. Pourtant, son Maurice ne la négligeait pas. Étourdie par tout ce babillage, Éva riait de bon cœur.

— Si tu savais comme ça me fait du bien de te parler! Quand je suis seule avec Omer, j'ai l'impression que, finalement, je suis entrée au couvent. Chez les sœurs cloîtrées, en plus! On dirait qu'il a fait le vœu de garder le silence!

Les deux amies se tordirent de rire. Éva adorait les moments passés avec Delphine, qui avait le don de la mettre de bonne humeur.

Avec le mois de novembre arrivèrent les premières tempêtes de neige. Omer et Maurice partaient pour les chantiers chaque matin à l'aube et revenaient fourbus chaque soir pour souper. Ils semblaient satisfaits de leur nouvelle association. Le travail allait bon train, car ils avaient recruté les meilleurs bûcherons de la région.

Les malaises d'Éva s'atténuèrent graduellement pour disparaître tout à fait vers la mi-novembre. Son ventre commença à s'arrondir; on apercevait déjà un léger renflement sous sa robe. Lorsqu'elle fêta ses dix-huit ans, elle se sentait en pleine forme. Tôt ce matin-là, en cachette, avant de partir pour le travail, Omer avait déposé sur le coin du buffet, parmi les autres cadeaux qui s'y trouvaient déjà, un joli paquet bien enveloppé de papier de soie. Juliette eut beau supplier Éva de l'ouvrir avant qu'elle parte pour l'école, rien n'y fit. Malgré sa hâte d'en connaître le contenu, Éva avait décidé d'attendre le retour de son mari.

Toute la journée, cependant, elle fut assaillie par la même pensée qui l'empêchait de se concentrer sur son travail. Ramenée à l'ordre par Eugénie, elle finit par se confier à la vieille dame.

— Mémère Eugénie, il y a quelque chose qui me tracasse. C'est à propos d'Omer. Je ne sais pas trop comment vous dire...

Elle frottait ses mains sur son tablier et une légère

rougeur colorait ses joues.

— Parle, ma fille, ne sois pas gênée avec moi. Si je peux t'aider, je vais le faire avec plaisir.

— Je ne suis pas à l'aise avec mon mari. Je n'arrive pas à lui dire ce que je veux. J'ai toujours l'impression que tout ce qui sort de ma bouche ne l'intéresse pas.

Eugénie prit son temps avant de répondre. Elle voyait bien la détresse d'Éva. Elle avait aussi connu le même problème au début de son mariage.

— Je vais juste te donner un petit conseil : n'abandonne pas. Continue de lui parler, même si tu as l'impression de le déranger. Le silence est un traître; il tue l'amour.

Éva demeurait songeuse. Finalement, elle esquissa un léger sourire et dit à Eugénie :

— Je vais essayer. Merci de m'avoir écoutée. Je ne sais pas ce que je ferais sans vous.

— Le jour où tu as épousé mon fils, tu es devenue ma fille. Tu peux donc compter sur mon aide tant que je vivrai. Et que j'aurai toute ma tête!

Le retour d'Omer fut salué en grand par Juliette qui ne lui laissa pas le temps d'enlever son manteau avant de se précipiter vers lui en criant :

— Vite! Dépêche-toi, on t'attend pour ouvrir les cadeaux!

Elle le tirait par la main vers la table de la cuisine où

Eugénie avait étalé tous les présents.

Éva les déballa l'un après l'autre en gardant celui d'Omer pour la fin. Avec précaution, enfin, elle enleva le papier de soie qui recouvrait une jolie blouse blanche agrémentée de magnifiques fleurs bleues. Émue, elle se leva sur la pointe des pieds et déposa un baiser sur la joue rougissante de son mari.

Après le souper, ses tâches ménagères expédiées, elle revêtit sa nouvelle blouse et, toute fière, alla s'asseoir en face d'Omer qui jouait aux cartes avec Juliette. Elle attendit un peu et, comme il ne semblait pas l'avoir remarquée, elle finit par lui dire avec un doux sourire :

— Je te remercie beaucoup pour le beau cadeau de fête que tu m'as donné. Regarde comme elle me va bien!

Omer leva les yeux vers elle, puis se tourna vers Juliette qui fixait sa sœur, béate d'admiration. Il se pencha vers l'enfant et lui murmura à l'oreille :

— Je vais te dire un secret : c'est moi qui ai la chance d'avoir la plus belle femme dans tout le canton.

Éva avait entendu le compliment de son mari; elle n'en demandait pas plus. Le cœur léger, elle retourna s'asseoir près d'Eugénie qui tricotait de petits chaussons pour l'enfant à naître. Elle ne s'était pas sentie aussi heureuse depuis bien longtemps.

## 12.

**R**endue nerveuse par la fébrilité qui régnait à la ferme ce samedi-là, Éva ne parvenait pas à calmer son esprit, qui l'entraînait dans les scénarios les plus terrifiants. Avec horreur, elle écoutait le boucher du village discuter avec Omer. Ils se préparaient pour la grande boucherie qui avait lieu en cette belle matinée froide du début de décembre. Les mots qu'elle entendait la faisaient frissonner : planter un couteau dans le cou du cochon, le saigner à mort, ensuite lui ouvrir le ventre pour en retirer les entrailles. Même si ces animaux la répugnaient, jamais elle ne leur aurait fait de mal. Elle comprenait que, pour avoir de la viande sur la table, ce sacrifice était nécessaire, mais elle aurait voulu se voir ailleurs, ne pas être obligée d'assister à ce spectacle. Au moins, Juliette serait épargnée. Les enfants de Thérèse étaient venus la chercher après le déjeuner. La voix d'Omer la ramena à la réalité.

— Aujourd'hui, c'est toi qui vas recueillir le sang pour faire le boudin.

Elle n'eut pas le temps de répliquer que, déjà, il tournait

les talons. Heureusement, Delphine arriva au même moment et lui dit sur un ton apaisant :

— Ne t'en fais pas, je vais t'expliquer comment ça se passe. La première fois, c'est normal que tu sois bouleversée, mais, avec le temps, tu vas t'habituer. Moi, j'ai commencé lorsque j'avais à peine dix ans. Je me souviens de m'être mise à pleurer quand papa a planté le couteau dans la gorge du cochon.

— Arrête! cria Éva, prise de panique. Ne m'en dis pas plus! Je ne le ferai pas, c'est au-dessus de mes forces.

Delphine sourit et lui dit avec bienveillance :

— Pour cette fois, vu que tu es enceinte, je vais prendre ta place. Tu n'auras qu'à me regarder; en même temps, je vais tout t'expliquer.

— Merci, Delphine! Tu es la meilleure amie du monde!

Elle la serra dans ses bras. Au même moment, Eugénie cria :

— Dépêchez-vous, les filles! Henri arrive avec ses gars! Ils vont être prêts à commencer bientôt.

Rapidement, les hommes s'installèrent dans la cour près de la grange. Ils avaient apporté une grande bassine dans laquelle ils verseraient l'eau qui bouillait sur le poêle depuis le matin. Une table montée tout près semblait attendre l'arrivée du condamné.

Un couinement terrifiant déchira le silence. Éva blêmit et se mit à trembler. Eugénie remarqua tout de suite la

pâleur de la jeune femme. Sans hésiter, elle alla à son secours.

— Viens, ma fille, rentre dans la maison. Tu n'es pas en état de supporter ce spectacle.

D'un bras solide, sa belle-mère lui enserra la taille et la raccompagna jusqu'au perron.

Une fois à l'intérieur, Éva se précipita dans la chambre à coucher, ferma la porte à double tour et se boucha les oreilles. Elle ne voulait pas entendre les bruits et les cris qui lui parvenaient de la cour. Elle finit par s'endormir et, à son réveil, tout était terminé. L'animal avait été vidé de ses viscères et les hommes avaient suspendu sa dépouille la tête en bas, à la porte de la grange. Par la fenêtre, Éva remarqua l'ouverture béante de son ventre. Elle détourna les yeux et se jura de ne jamais participer à cette boucherie.



L'hiver passa rapidement. La grossesse d'Éva se déroulait bien malgré quelques petits inconvénients. En une fraction de seconde, elle pouvait passer du rire aux larmes, ce qui inquiétait parfois Juliette qui ne reconnaissait plus sa grande sœur.

Après le temps des fêtes, Éva s'était mise sérieusement au tricot et à la couture. Elle voulait que sa layette soit

prête à temps. Souvent, lors de ses rares moments de solitude, elle caressait son ventre et, d'une voix douce, parlait à son enfant. L'accouchement la terrorisait. Elle se rappelait l'époque où sa mère recevait souvent la visite d'une voisine qui œuvrait comme sage-femme. Combien de fois cette brave femme s'était-elle confiée à Blanche en secouant la tête d'un air attristé! Soit elle avait perdu la mère lors d'un accouchement difficile, soit elle avait perdu l'enfant ou, pire encore, les deux étaient morts en même temps.

Éva avait peur de la mort, mais elle n'osait en parler à personne, même pas à Delphine, sa meilleure amie. Elle craignait que si elle en parlait à voix haute, ses pires craintes se réaliseraient. Le passage de la Bible où Dieu disait à Ève : « Tu enfanteras dans la douleur! » lui revenait sans cesse à l'esprit. Plus la délivrance approchait, plus ses prières se faisaient ferventes.

Grâce à l'intervention d'Eugénie auprès d'Omer, elle avait été soulagée du travail de la ferme. Sa belle-mère avait fini par convaincre son fils d'engager un des garçons d'Henri pour s'occuper des animaux pendant qu'il était aux chantiers. Aux anges, Éva profitait de chaque moment de liberté pour se reposer et aller rendre visite à Delphine.

Eugénie avait vite compris qu'Éva n'avait pas l'étoffe d'une fermière. Elle faisait des efforts, mais les résultats étaient bien minces. Heureusement qu'Omer ne s'était pas

fait tirer l'oreille pour demander l'aide de son neveu! Le garçon était jeune, mais il était honnête et travaillant.

Depuis que son fils était devenu *jobber*, les revenus de la famille avaient augmenté sensiblement. Il pouvait donc se permettre de payer un homme engagé pendant toute l'année. À la première occasion, elle lui en parlerait. Elle sentait ses forces l'abandonner de plus en plus chaque jour. Ses vieilles jambes affaiblies par l'arthrite la torturaient cruellement. Elle savait maintenant qu'Éva n'arriverait jamais à prendre la relève toute seule. Elle aurait besoin d'aide. Elle avait beau être remplie de bonne volonté, elle ne trouverait jamais la force pour résister aux durs travaux de la terre.

EN soupirant, Éva mit son manteau et enroula un foulard de laine autour de son cou. Elle avait pensé préparer une omelette au lard pour souper et elle devait se rendre au poulailler chercher des œufs frais. Elle frissonna en ouvrant la porte de la maison. L'air était glacial. Elle laissa ses yeux s'accoutumer à l'obscurité et, avec d'infinies précautions, entreprit de descendre l'escalier. Même s'il restait encore quatre semaines avant la délivrance, son corps était lourd et ses jambes commençaient à trouver ce poids supplémentaire très difficile à supporter.

Elle marchait lentement, les bras en croix à la hauteur des épaules afin de maintenir son équilibre. Arrivée au poulailler, elle dut s'appuyer au chambranle pour reprendre son souffle.

— Ce que je peux avoir hâte qu'il vienne au monde, celui-là! se dit-elle à mi-voix en s'essuyant le nez du revers de la main.

Comme elle allait pénétrer à l'intérieur du poulailler,

une première douleur arriva brusquement, sans avertissement, tel un coup de poignard. Elle porta vivement son bras replié à son ventre et laissa échapper un cri de surprise.

— Mon Dieu! Ce n'est pas vrai!

Elle n'eut pas le temps d'en dire davantage. Une autre douleur, fulgurante, la jeta à genoux.

Elle hurla :

— Mémère Eugénie! Mémère Eugénie!

Ses yeux se remplirent de larmes qui gelèrent aussitôt sur ses joues. Elle sentit un liquide chaud lui couler entre les cuisses. Elle se mit à ramper vers la maison en sanglotant. « Seigneur, aidez-moi! Au secours! Au secours! »

Soudain, elle vit sautiller la lueur d'un fanal. Eugénie arrivait aussi vite que ses pauvres vieilles jambes pouvaient la porter.

— Éva, mais qu'est-ce qui t'arrive, ma fille?

Eugénie se pencha vers elle et lui tendit les mains.

— Le bébé, je pense que ça y est! Les douleurs sont commencées, réussit à articuler Éva.

— Bonne sainte Anne! Mais on dirait que tes eaux sont crevées! Appuie-toi sur moi, on va envoyer Omer chercher la sage-femme au bout du rang.

Sa belle-mère lui passa un bras autour de la taille en tenant de l'autre le fanal qui tanguait dangereusement.

— Mais, vous, vous savez comment faire! Vous en avez eu douze! Je ne veux pas que vous me laissiez toute seule.

La voix d'Éva transpirait la peur et l'appréhension.

— Tu es presque un mois avant ton temps et c'est ton premier enfant. S'il y a moyen, j'aimerais mieux avoir l'aide de quelqu'un qui a l'habitude des accouchements. On ne sait jamais! Et puis, je ne suis plus toute jeune!

L'énervement d'Éva l'empêcha de saisir la pointe d'inquiétude qui perçait dans la voix de sa belle-mère.

Elles arrivaient maintenant tout près de la maison, mais il fallait monter les cinq marches du perron avant d'atteindre la porte d'entrée.

— Assieds-toi là, lui indiqua Eugénie, je vais aller chercher Omer à l'étable. Tu n'as pas l'air en état d'aller plus loin.

Au même moment, Omer arrivait en courant, alerté par les cris d'Éva. Il jeta un coup d'œil inquiet vers sa mère qui lui dit :

— Dépêche-toi, viens chercher ta femme et emmène-la dans la chambre à coucher. Elle est dans les douleurs.

Pétrifié, les bras ballants de chaque côté du corps, Omer regardait les deux femmes comme si elles venaient d'une autre planète.

La voix d'Eugénie trancha l'air glacial.

— Dépêche-toi! Tu ne vois pas que ça presse? Après, tu attelleras le cheval et tu iras chercher la mère Gingras. Tu

emmèneras Juliette et tu la laisseras chez Henri en passant.

— Mais...

La patience d'Eugénie avait ses limites. Elle lui pointa rudement un doigt dans l'estomac en disant :

— Ne te change pas en statue de sel! Ce n'est pas la première fois qu'une femme accouche! Allez! Fais ce que je te dis et ne niaise pas en route!

Autant la surprise l'avait cloué sur place, le privant de tous ses moyens, autant, tout à coup, le pauvre homme sembla avoir des ailes. En deux bonds, il fut près d'Éva qu'il souleva de terre comme s'il s'agissait d'une plume.

Il remonta l'escalier en courant et, d'un solide coup de pied, ouvrit la porte de la maison.

Les yeux écarquillés par l'angoisse et l'incompréhension, Juliette se tenait debout au milieu de la cuisine et semblait sur le point d'éclater en sanglots. Eugénie lui sourit et, d'un geste apaisant, lui caressa la joue. L'enfant demanda d'une toute petite voix :

— Qu'est-ce qu'elle a, Éva? Elle est malade?

Elle fixait Omer, qui, son fardeau dans les bras, se dirigeait vers la chambre à coucher. Eugénie l'entraîna avec elle et lui dit d'un ton sans réplique :

— Mets ton manteau et tes bottes, Omer va te conduire chez ma tante Thérèse. Tu vas dormir là cette nuit. Demain matin, tu iras à l'école comme d'habitude. Tu m'as

bien comprise?

Elle chuchota avec un petit air complice :

— À ton retour, tu auras une belle surprise.

Juliette ne comprenait rien à ce qui arrivait, mais elle s'exécuta sans dire un mot.

Éva sentait battre le cœur de son mari contre son sein. Elle leva les yeux et vit le beau visage d'Omer crispé par l'angoisse. Peut-être était-ce seulement dû à l'effort qu'il faisait pour la porter ainsi, elle qui ressemblait maintenant à une grosse bourrique.

Elle aurait tellement aimé qu'il lui dise ne fût-ce que quelques mots gentils pour l'aider à supporter l'affreuse souffrance qui lui déchirait les entrailles! Mais Omer ne parlait jamais pour ne rien dire. Pourtant, en ce moment, une seule parole, un tout petit geste aurait suffi à soulager son angoisse. Elle sentit les larmes lui monter aux yeux. Au même moment, Omer plongea son regard dans le sien et la serra plus fort dans ses bras. Elle se détendit et laissa sa tête rouler doucement contre l'épaule de son mari.

Omer la déposa délicatement sur le lit et, après une brève hésitation, de sa main calleuse il caressa la joue fraîche de la jeune femme.

— J'en ai pour une heure, certain. Je vais faire le plus vite possible.

Sans un mot de plus, il tourna brusquement les talons et sortit de la chambre.

— Arrête chez Maurice en passant et dis à Delphine qu'elle s'amène ici tout de suite, lui ordonna sa mère. Je vais avoir besoin d'elle. Maintenant, ouste! Dépêche-toi! Je m'occupe d'elle.

D'un geste de la main, Eugénie lui indiqua la porte. Elle remarqua alors Juliette qui s'approchait lentement, sur la pointe des pieds. La petite fille semblait au bord de la panique. Elle lui fit signe d'approcher du lit où reposait Éva. Juliette se précipita alors dans les bras de sa grande sœur. En sanglotant, elle lui demanda :

— Tu ne vas pas mourir, hein?

— Non, je ne vais pas mourir, lui répondit Éva d'une voix qu'elle voulait rassurante. Tu vas faire tout ce que mémère Lafontaine t'a dit. Maintenant, va avec Omer et ne t'inquiète pas.

Elle embrassa sa petite sœur qui suivit Omer en lui adressant un dernier regard rempli d'appréhension.

Une fois son fils parti avec Juliette, Eugénie s'adressa à Éva qui gémissait doucement sur le lit.

— Maintenant, ma fille, on va s'y mettre sérieusement. Je vais t'aider à te déshabiller et je vais t'installer de vieilles serviettes sous les fesses. Tu as juste à te laisser faire. Tu vas voir, même s'il est pressé d'arriver, ce petit coquin, on va le rattraper!

Elle se pencha au-dessus d'Éva et entreprit de lui enlever sa robe. Avec des gestes empreints de douceur et

de fermeté, elle s'évertuait à calmer l'anxiété de sa belle-fille.

— Delphine s'en vient. Elle va pouvoir rester avec toi pendant que je m'occupe de faire bouillir l'eau et de préparer les effets pour le bébé.

Tendrement, elle lui caressa les cheveux.

— Je vais aller chercher de la neige pour remplir le *boiler*. Comme ça, on n'en manquera pas.

Quelques minutes plus tard, Delphine faisait son apparition. À peine débarrassée de son manteau, elle se précipita au chevet de son amie. Elle s'assit sur le bord du lit et lui prit les mains, qui étaient glacées.

— Comment ça va?

Une pointe d'inquiétude perçait dans sa voix, mais, en même temps, elle était transportée de joie. Elle avait tellement hâte de voir naître l'enfant d'Éva! Surtout qu'elle venait d'apprendre qu'elle était enceinte à son tour.

— Il me semble que c'est bien trop de bonne heure, murmura Éva.

— Pour le moment, tout a l'air de bien aller, mais on ne sait jamais, répondit Eugénie qui passait devant la chambre à coucher avec un seau rempli de neige. Il est presque un mois avant son temps; c'est pour ça que je tiens à la présence de la sage-femme.

Éva poussa un long cri déchirant.

— Delphine, occupe-toi d'elle! Je dois préparer tout ce

qu'il faut avant le retour d'Omer.

Delphine caressait le dos d'Éva en lui murmurant des paroles d'encouragement.

— En tout cas, j'ai bien hâte de lui voir la binette, à cet enfant-là! As-tu choisi un nom?

Elle n'attendit pas la réponse d'Éva avant de poursuivre :

— Maurice et moi, on est bien contents d'avoir été choisis comme parrain et marraine. Quand nous aurons notre premier, nous vous rendrons la pareille.

Son babillage incessant réchauffait le cœur d'Éva, mais n'arrivait pas à calmer la douleur, qui était si puissante qu'elle lui donnait l'impression d'être déchirée en deux.

Dans la cuisine, Eugénie s'inquiétait. « Les eaux sont crevées, mais le travail n'avance pas. Ce n'est pas normal. Si Omer peut donc arriver avec la sage-femme! Je suis trop vieille pour ces choses-là! À mon âge, on devrait se contenter de prier et de faire des neuvaines. »

Un long cri la fit sursauter. La vieille dame soupira. « Je pense que le calvaire de la pauvre enfant fait juste commencer. »

— Les voilà déjà! cria Delphine qui s'était postée à la fenêtre pendant qu'Éva se reposait quelques instants entre deux contractions.

Eugénie fit le signe de la croix et s'empressa d'aller ouvrir la porte.

Lucienne Gingras sortit de la chambre et se lava les mains dans un bassin posé là exprès pour elle. Depuis bientôt trente ans qu'elle faisait ce métier, elle en avait vu de toutes les couleurs. Elle avait commencé à l'âge tendre de douze ans comme assistante de sa propre mère. À sa mort, elle avait pris la relève. Elle ne s'était jamais mariée pour se consacrer tout entière à sa vocation. Cinq ans plus tôt, elle avait choisi de venir s'installer en Abitibi où elle était aimée et respectée de tous. Déjà, dans ce rude pays, elle avait mis au monde une centaine d'enfants.

Forte de son expérience, en examinant Éva, elle s'était vite rendu compte que la petite dame aurait besoin de plus que ses humbles compétences. Non seulement il s'agissait d'une primipare, mais l'enfant se présentait de plus par le siège. Elle connaissait tous les risques liés à ce type d'accouchement, surtout ceux liés à l'arrêt de la progression du travail.

— Écoutez, dit-elle d'une voix lasse, le bébé se présente par les fesses et les contractions sont trop faibles. La petite maman est complètement épuisée. À présent, elle dort. Je lui ai donné un peu de laudanum pour la soulager quelques instants, mais ça prendrait un docteur.

— Un docteur! hurla Omer aussitôt hors de lui. Le seul docteur que je connais par ici, c'est Gaston Beaulieu, et il reste au village. C'est quinze milles aller et retour. Il me

faudrait des heures pour aller le chercher!

Lucienne Gingras haussa les épaules d'un air découragé.

— J'ai fait tout ce que j'ai pu. Si le docteur ne peut pas venir l'aider, c'est à la Providence, maintenant, de faire sa part.

— Au diable la Providence! cracha Omer entre ses dents. Je vais aller le chercher, le docteur! Il est mieux d'être chez lui et à jeun, sinon vous allez voir qu'il va dégriser en s'en venant.

Devant l'impuissance de la sage-femme, Omer sentait la colère monter en lui. Il ne fallait pas qu'Éva meure. À cette seule pensée, il sentait une boule lui monter dans la gorge. Non! Il ferait tout ce qui était humainement possible pour sauver sa femme. À seulement dix-huit ans, ce serait trop injuste si elle devait mourir. Et, bon Dieu! oui, il l'aimait et il se fichait pas mal de sauver l'enfant. C'était ce petit bout de femme qui lui tenait à cœur. Il aurait tellement voulu lui dire tout à l'heure, lorsque les larmes avaient voilé son regard : « Ne pleure pas, je suis là. Je t'aime. » Mais aucun son n'avait franchi ses lèvres. Il était demeuré muet comme toujours. Maintenant, il devait se dépêcher, car la vie d'Éva et celle de son enfant étaient entre ses mains.

Il cria à sa mère qui marmonnait des prières tout en couvant d'un regard soucieux le lit où reposait sa bru :

— La mère, allez chercher mes patins! Je m’habille chaudement et je vais passer par le lac. Les grands vents des derniers jours ont probablement balayé la neige, le passage est bien dégagé et la glace est encore solide malgré le redoux de la semaine dernière. Avec le clair de lune, je devrais faire ça aller-retour trois fois plus vite qu’en passant par la route. Ce ne sera pas la première fois que notre bon docteur chausse ses patins pour se rendre au chevet d’un patient.

En effet, chaque hiver, dès que la glace était suffisamment épaisse sur le lac, les colons du rang entretenaient un passage pour se rendre au village, ce qui leur facilitait la vie, car les routes étaient souvent enneigées et presque impraticables pour les chevaux. Au début du printemps, lorsque la glace devenait trop mince pour supporter une charge lourde, ils se déplaçaient souvent en patins, courant parfois le risque qu’elle cède sous leur poids, un risque qu’Omer était prêt à prendre pour sa femme.

Eugénie savait qu’à ce moment-là plus rien ne pourrait le faire changer d’idée. Elle ressentit un grand soulagement. À présent, elle était sûre que tout irait bien. Ses prières n’étaient pas tombées dans l’oreille d’un sourd. C’était son vieux cœur qui le lui disait, et jamais il ne l’avait trompée.

Elle regarda son fils avec fierté et lui dit d’une voix

remplie d'émotion :

— Le bon Dieu te bénisse, mon garçon! Dépêche-toi, on va t'attendre en faisant des prières. Pendant ce temps-là, Lucienne va prendre soin d'Éva.

L'espoir brillait dans les yeux d'Omer. Il était jeune et fort. Pour lui, la vie ne pouvait s'arrêter là. Son père lui disait souvent : « Quand tu veux quelque chose, mon garçon, va le chercher; il n'y a pas d'autre moyen. Ne compte que sur toi-même. »

Cette phrase, il se l'était servie souvent depuis et, encore ce jour-là, elle le stimulait et le poussait à tenter l'impossible pour sauver sa femme.

Pour se rendre au lac, il devait faire à pied environ un kilomètre. Arrivé à son point de départ, il chaussa ses patins et s'avança sur la surface gelée.

Omer se signa et, d'un bond, s'élança en direction du village. En peu de temps, son visage fut recouvert de givre. Seuls ses yeux plissés par le froid restaient mobiles et scrutaient intensément l'horizon.

Durant le trajet, une avalanche de pensées assaillit son esprit. Il avait vingt-quatre ans et il travaillait dur depuis l'âge de treize ans. C'était presque la moitié de sa vie. Il n'avait fréquenté l'école que quelques années, juste le temps qu'il fallait pour apprendre à lire. Il savait écrire son nom, mais ses performances s'arrêtaient là.

La décision de son père de venir s'installer en Abitibi, ce paradis du nord encore méconnu, avait ravi Omer. Pour lui, ce changement de vie représentait l'aventure. L'inconnu ne lui faisait pas peur. Il se sentait une âme de conquérant.

Ensuite, il s'était juré de réaliser lui-même les rêves de son père décédé, et plus encore. Il dompterait ce pays sauvage par la seule force de ses bras et l'authenticité de son courage. Il fonderait une famille et aurait de beaux enfants pétants de santé qui suivraient ses traces.

En voyant Éva Boisvert pour la première fois, tout de suite il avait su que ce serait elle, la compagne de sa vie. Il sentait qu'Éva n'était pas tout à fait heureuse, mais il ne comprenait pas trop ce qu'elle attendait de lui. Il aurait voulu lui dire à quel point il l'aimait, tout ce qu'il espérait d'elle, mais les mots ne venaient jamais. Omer n'était pas homme à exprimer ses sentiments. Il voyait là un signe de faiblesse. D'avouer son amour le mettait mal à l'aise. Il escomptait qu'Éva le comprendrait et l'aimerait à son tour s'il était un bon mari, travaillant et fidèle. Pourtant, il réalisait à quel point elle détestait leurs moments d'intimité. Il percevait chez elle une sorte de peur mêlée de dégoût, ce qui le contraignait à accomplir l'acte le plus vite possible pour ne pas prolonger inutilement son calvaire.

Cette nuit-là, elle allait mettre au monde leur premier enfant. Il revoyait son petit visage crispé par la douleur

lorsqu'il l'avait déposée sur le lit. Elle semblait le supplier de lui venir en aide. Son regard affolé lui avait retourné les sangs. Il s'était empressé de sortir de la chambre; maintenant, après avoir assuré la présence de la sage-femme auprès de son épouse, son devoir était d'aller chercher le médecin et de le ramener coûte que coûte.

Les premières habitations du village apparurent au loin. Dans quelques minutes, il serait arrivé. Pourvu que le docteur fût là! S'il devait être absent, parti au chevet d'un malade! Il préférerait ne pas y penser.

Gaston Beaulieu demeurait tout près de la rive du lac. Il habitait avec sa femme une grande maison construite pièce sur pièce qu'il avait achetée d'un certain Germain Thériault, qui avait perdu son épouse et son fils unique à quelques mois d'intervalle. Le malheureux avait décidé un beau matin qu'il n'en pouvait plus de vivre dans cette maison qui lui rappelait trop de douloureux souvenirs. Il l'avait mise en vente au moment même où Gaston Beaulieu et sa femme arrivaient au village dans le but de s'y installer. La maison leur avait plu immédiatement et la transaction s'était conclue dans les jours qui avaient suivi.

Gaston Beaulieu était un homme bon et sans prétention. Pour lui, la médecine était un moyen d'aider ses semblables, sans aucune distinction de rang social. Après l'obtention de son diplôme, il était revenu pratiquer

sa science non loin de Québec, à Deschambault, son village natal. Il avait épousé une amie d'enfance en espérant fonder une grande famille, ce qui malheureusement ne s'était pas réalisé. Un seul enfant était né de leur union, une petite fille qui était morte à l'âge de six ans, emportée par une crise d'appendicite. Il était absent au moment du drame. Il avait dû s'éloigner dans la campagne pour assister une femme en couches. À son retour, sa femme en pleurs lui avait annoncé le décès de son enfant. Pendant des jours, il avait été incapable de prononcer un mot.

Il avait enterré sa fille les yeux secs. Il n'arrivait pas à croire qu'il n'avait même pas pu sauver sa propre enfant, lui, un médecin, lui qui avait sauvé tant de vies. Il ne s'en était jamais remis. Il avait continué à soigner les gens comme dans une sorte de brouillard, jusqu'au jour où il avait été appelé d'urgence au chevet d'un garçonnet de deux ans qui était tombé dans la bassine d'eau devant servir à ébouillanter le cochon lors de l'abattage. Le spectacle qui l'attendait était pire que tout ce qu'il avait pu voir auparavant. Le petit être qui gisait sur la table de la cuisine respirait à peine. On avait essayé de lui enlever ses vêtements, mais la chair venait avec. La moitié de son corps n'était plus qu'une plaie vive.

En voyant arriver le médecin, la mère s'était jetée sur lui en hurlant :

— Sauvez-le, docteur! S'il vous plaît!

Gaston s'était approché du petit moribond et, avec douceur, il avait posé ses doigts sur son cou en exerçant une légère pression. Il avait senti battre le pouls, mais très faiblement. Le bébé était en état de choc. Il allait mourir. Il devait mourir. Il ne pouvait continuer à vivre ainsi. C'eût été trop atroce.

Gaston n'avait pas réfléchi longtemps. Il était médecin et il devait faire tout ce qu'il fallait pour lui sauver la vie. Après des jours et des nuits de souffrances intolérables, l'enfant avait survécu, mais dans quel état!

Cet événement avait changé la vie du médecin ainsi que le regard qu'il portait précisément sur la justice divine. La mort de sa fille chérie et la douleur de cet enfant martyr qui allait vivre toute sa vie avec des séquelles inimaginables l'avaient démoli. Il avait pleuré pendant des jours, incapable de se reprendre en mains. Lui qui avait toujours été contre l'alcool et ses effets pervers, il s'était mis à boire de plus en plus.

N'en pouvant plus de le voir se détruire ainsi, sa femme lui avait proposé un changement radical. Elle lui avait parlé de l'Abitibi, où ils pourraient se refaire une nouvelle vie tous les deux. Il ne s'était pas fait prier. Deux semaines plus tard, ils avaient pris le train main dans la main comme deux amoureux. Il ne l'avait jamais regretté.

Il se préparait à aller se coucher lorsqu'il entendit des

coups violents frappés à sa porte. Contrairement à ses habitudes, il n'avait pris que deux verres, question simplement de se tenir le moral en forme. Il n'avait jamais réussi à résister tout à fait à l'attrait que l'alcool exerçait sur lui. Par contre, il évitait les excès le plus possible, car, depuis quelque temps, il ressentait de plus en plus souvent d'imprévisibles et intolérables douleurs au niveau de l'estomac. Elles arrivaient brusquement et le laissaient pendant plusieurs minutes presque paralysé, incapable de bouger. Elles disparaissaient ensuite aussi soudainement qu'elles étaient apparues.

— Une minute, j'arrive! cria-t-il en s'étouffant avec sa fumée de cigarette.

Lorsqu'il ouvrit la porte, il toussait encore en se raclant la gorge. Finalement, il en extirpa un énorme crachat verdâtre qui atterrit aux pieds d'Omer.

— Bonyeu! Omer Lafontaine! Qu'est-ce que tu fais ici à une heure pareille? On dirait quasiment que tu as croisé le diable en t'en venant.

— C'est Éva. Les douleurs durent depuis des heures et ça n'aboutit pas.

À bout de souffle, Omer avait de la difficulté à placer les mots l'un derrière l'autre.

— La sage-femme est avec elle. Pas capable de faire plus, elle m'a dit de venir te chercher, et...

— Holà! Pas si vite! Reprends ton souffle. Tu as le

temps de te ressaisir pendant que je me prépare. Tu es venu comment?

— En patins, en passant par le lac.

— Bonyeu! faillit s'étouffer Gaston une seconde fois. Tu me prends pour qui? Je n'ai plus vingt ans pour faire des galipettes sur le lac à dix au-dessous de zéro. Je suis bien prêt à patiner lorsqu'il fait jour, mais en pleine nuit...

Omer savait qu'il aurait à subir toute une série de récriminations de la part du médecin, mais, le connaissant bien, il savait aussi que ce n'était que de la frime. L'homme au grand cœur chausserait ses patins et le suivrait, sa petite trousse noire à bout de bras.

— Alors? On est prêt pour la petite balade au clair de lune? lui dit Gaston d'un ton moqueur après avoir effectivement enfilé ses patins.

Tout ce qui pouvait ressembler à un être humain dans cet amas de laine et de fourrure, c'étaient les yeux noirs et perçants de Gaston. Omer esquissa un sourire et suivit son compagnon qui s'était déjà mis en route.

Éva gémissait doucement. De temps en temps, on entendait grincer les ressorts du lit lorsqu'elle bougeait. Engourdie par le médicament que la sage-femme lui avait donné, elle ne semblait pas consciente de ce qui se déroulait autour d'elle.

— Pauvre petite fille! C'est-y Dieu possible, mettre des

enfants au monde et être pas mieux charpentée! Ce n'est pas plus gros qu'un pou. Comment voulez-vous qu'il vienne au monde, ce bébé-là? Ça lui prend toujours bien de la place pour passer!

Les réflexions de Lucienne Gingras furent brutalement interrompues par les cris de joie d'Eugénie et de Delphine qui venaient d'apercevoir les silhouettes des deux hommes se découpant sur la neige.

— Vite! Vite! Entrez! Je suis tellement contente de vous voir tous les deux!

Eugénie ne se contenait plus. Elle joignait ses mains, les séparait, les frottait le long de son tablier et recommençait son manège.

— Merci, bonne sainte Anne! Je savais bien que mes prières ne seraient pas ignorées!

— Pour le moment, ma chère dame, remettez la bonne sainte Anne dans votre poche et préparez-vous à recevoir un nouveau membre dans la famille Lafontaine! lui dit Gaston d'un ton jovial.

Puis, redevenant sérieux, il ordonna :

— Vous allez chauffer le poêle au maximum. Il faut crever de chaleur, ici. Faites aussi chauffer des couvertures que vous mettrez dans le berceau. Moi, pendant ce temps-là, je vais aller aider la nature à faire son œuvre.

Il fit signe à Lucienne de s'approcher et de lui expliquer la condition d'Éva. La situation que lui décrivit la sage-

femme le laissa songeur. La partie n'était pas gagnée. Ce n'était pas la première fois qu'il voyait ce genre de cas. Un siège, cela exigeait beaucoup de précautions, surtout chez une femme qui accouchait pour la première fois. Par contre, si le travail progressait normalement et que l'enfant n'était pas trop gros, tout devrait bien se dérouler. Un accouchement normal était pour lui une simple question de routine, mais, dès que se présentaient des complications graves, pour sauver la mère, on devait la plupart du temps sacrifier l'enfant. Il en était presque venu aux poings avec le curé Dion, un jour qu'il avait abordé ce sujet avec le prêtre. L'homme d'Église avait failli s'étouffer de rage et d'indignation en entendant les propos scandaleux du médecin.

— Moi, le curé, j'en ai assez vu, des pauvres mères de famille crever au bout de leur sang parce qu'un imbécile trop zélé s'acharnait à réanimer un misérable avorton. Quand il réussissait, ça faisait juste un orphelin de plus. Je connais de pauvres pères de famille qui ont sombré dans le désespoir après la mort de leur femme.

— Tu vas aller brûler en enfer, Gaston Beaulieu! La colère de Dieu s'abattra sur toi! Tu ne respectes aucun de Ses commandements, tu fais outrage à Son saint Nom avec tes blasphèmes et tes jurons. Tu n'es qu'un dépravé, un ivrogne, un impie!

Blanc de colère, il n'arrivait plus à articuler. Les mots se

bousculaient dans sa gorge.

— À vous regarder aller, je pense que je préfère l'enfer! Au moins, je ne risque pas de vous y rencontrer!

À l'évocation de ces souvenirs, Gaston sentit une poussée d'adrénaline lui réchauffer l'intérieur. « Allez, mon vieux! Ce n'est pas le temps de flancher! »

Il entra dans la chambre d'un pas ferme et assuré. Il s'approcha du lit et se pencha vers Éva qui, en l'apercevant, se mit à pleurer.

— Salut, ma belle! Paraît que tu as besoin de moi? lui dit-il sur un ton taquin.

Elle lui prit les deux mains et les serra si fort que Gaston fit la grimace.

— À ce que je vois, tu as encore de la force pas mal; alors, tu vas m'aider. Je vais devoir t'examiner pour vérifier la position de ton bébé et voir où en est rendu ton travail.

Il remarqua alors dans les yeux d'Éva la lueur mêlée de pudeur et de honte que la plupart des femmes ont à dévoiler leur intimité devant un homme, qu'il fût médecin ou non. Il plongea alors son regard dans celui d'Éva et lui dit avec délicatesse :

— Ferme les yeux et pense à ton enfant, que tu vas bientôt tenir dans tes bras. C'est pour lui que tu endures toute cette souffrance. Ça va faire mal, je t'avertis. Je peux compter sur toi?

Éva acquiesça en essayant de sourire.

Lorsqu'il eut procédé à l'examen, Gaston était soulagé. Tout se présentait pour le mieux. L'enfant était petit, son cœur battait à un rythme régulier et sa position, dans les circonstances, était la meilleure qu'il pouvait espérer. Les contractions se faisaient de plus en plus rapprochées. Il ressentait quand même une grande nervosité. Ce type d'accouchement était imprévisible. À tout moment, le bébé pouvait se déplier ou se retourner le dos vers l'arrière, ce qui l'obligerait à pratiquer une manœuvre des plus hasardeuse.

— Lucienne va m'assister, dit-il à Éva. Accroche-toi bien à elle, nous n'avons plus de temps à perdre.

Les yeux de la sage-femme croisèrent ceux du médecin. En cet instant même, leurs âmes se confondaient en un seul et unique but : sauver deux vies.

Exactement quarante-deux minutes plus tard, l'enfant naissait. Malingre et chétif, il semblait inerte et sans vie. Lucienne dut lui taper les fesses à plusieurs reprises avant qu'il émette enfin son premier cri.

Eugénie fit un signe de croix, imitée par Delphine. Elle ouvrit les bras pour recevoir le minuscule bébé que la sage-femme lui tendait avec un sourire de soulagement.

Rapidement, elle recouvrit le petit corps bleuté avec une couverture chauffée au préalable et se dirigea vers le lit où reposait Éva, vidée de toutes ses forces.

Elle lui présenta l'enfant qui cessa de gesticuler dès qu'il fut dans les bras de sa mère. Éva approcha le petit visage chiffonné de ses lèvres et lui baisa délicatement le front. Elle le remit ensuite entre les bras de sa grand-mère et se tourna vers Gaston, qui finissait de se laver les mains.

— Merci de tout mon cœur, docteur Beaulieu. Je ne sais pas ce que j'aurais fait sans vous.

Elle ferma les yeux et s'endormit. Il lui tapota la main et sortit de la chambre sans rien ajouter. Il se dirigea vers Lucienne et, gentiment, lui enserra les épaules en lui disant :

— Bravo, Lucienne! Je n'en attendais pas moins de toi! C'est toujours un plaisir de travailler à tes côtés. Je peux quand même t'avouer que j'ai eu la frousse à quelques reprises.

La sage-femme lui répondit avec toute sa foi chrétienne :

— Je suis certaine que Dieu était à nos côtés et veillait sur la pauvre enfant.

En entendant ces paroles, Gaston repensa au visage courroucé du curé Dion et à ses menaces, ce qui déclencha chez lui un fou rire incontrôlable. Devant l'air ahuri des autres, il ne pouvait que répéter :

— Ne vous inquiétez pas, c'est juste les nerfs qui retombent.

Après les derniers hoquets de cette surprenante

manifestation d'hilarité, il tendit la main à Omer en lui déclarant d'un ton solennel :

— Tu es l'heureux père d'un magnifique garçon d'à peu près quatre livres. Ta femme est exténuée, au bout de son rouleau, mais elle est jeune. Elle va reprendre du poil de la bête, ça ne sera pas long. En attendant, je prendrais bien un petit verre de brandy. Vous ne pensez pas que je l'ai bien mérité?

Eugénie, qui s'affairait à préparer le thé, fronça les sourcils. Elle détestait l'alcool et tout ce qui s'y rapportait. Pour elle, c'était une invention de Satan. Elle en gardait bien une bouteille dissimulée derrière un tas de vieux chiffons dans sa garde-robe, mais elle s'en servait seulement comme médicament pour ceux qui avaient la grippe.

— Madame Eugénie, je sais que vous en avez de caché quelque part, ajouta-t-il d'une voix suppliante. C'est moi, d'ailleurs, qui vous ai conseillé d'en garder. Vous ne pouvez pas me refuser ça! D'après Lucienne, le bon Dieu et moi, on vient presque de faire un miracle. Lui, il s'en fiche, il n'a pas de gosier, mais moi j'en ai un et il commence à être drôlement sec.

Offusquée, Eugénie pointa son index déformé par l'arthrite en direction de l'impertinent.

— Tu es juste un irrévérencieux, Gaston Beaulieu. Le bon Dieu que tu t'amuses à ridiculiser, un jour il va se

fatiguer de tes moqueries et tu vas le regretter.

C'en était trop. Le pauvre Gaston dut s'accrocher à deux mains au rebord de la table pour ne pas rouler dessous. Il riait tellement que ses joues ruisselaient de larmes. Il essayait de reprendre son souffle, mais peine perdue.

— Bonne sainte Anne, il est viré fou!

Instinctivement, Eugénie se signa. Omer, qui durant tout ce temps était demeuré assis dans la vieille berceuse grinçante, se leva lentement et alla droit à la cachette de sa mère. Il revint quelques instants plus tard avec un quarante onces de brandy à peine entamé. Il se dirigea lentement vers l'armoire, y prit deux verres qu'il déposa sur la table, puis, délicatement, il ouvrit la bouteille et les remplit à ras bord. Il jeta un regard sans équivoque vers sa mère et s'achemina d'un pas décidé vers Gaston qui reprenait peu à peu la maîtrise de lui-même.

— Tiens, mon vieux! On va laisser les créatures s'occuper du marmot et, nous autres, on va fêter ça entre hommes!

Avant de s'asseoir, il jeta un regard attendri sur le petit être emmitouflé que Delphine avait déposé dans le berceau tout près du poêle.

Les deux hommes se regardèrent et prirent chacun une lampée de ce merveilleux et bienfaisant liquide qui leur brûlait la gorge. Après quelques instants de silence, ils se mirent à discuter paisiblement.

Pendant ce temps, les femmes s'affairaient auprès d'Éva qui reprenait peu à peu contact avec la réalité. Le nouveau-né, bien lavé et emmailloté, dormait à poings fermés. Il semblait bien décidé à s'accrocher à la vie. « Un vrai petit Lafontaine pure laine! » dirait un peu plus tard la vieille Eugénie.

Le lendemain matin, Omer se rendit au village rencontrer le curé Dion. La veille, Gaston lui avait recommandé de faire baptiser son fils à la maison, vu la fragilité de l'enfant. La froidure qui régnait dans l'église pouvait être fatale pour un si petit bébé. Le nourrisson devait recevoir le sacrement le plus rapidement possible au cas où il ne survivrait pas. Le prêtre accueillit le jeune homme avec courtoisie et l'invita à s'asseoir, ce qu'Omer accepta avec empressement.

— Que puis-je faire pour vous, mon ami? demanda le curé d'une voix polie.

— Hier soir, ma femme Éva a donné naissance à notre premier enfant. Il est né avant terme et il est plutôt chétif. Je suis donc venu vous demander si vous pourriez le baptiser à la maison, car, selon le docteur, ce serait courir un grand risque de le sortir par une température aussi froide.

Le curé Dion écoutait avec attention. Il ne pouvait refuser. Si l'enfant mourait sans le sacrement du baptême,

il allait directement dans les limbes, cet endroit mystérieux où se retrouvaient toutes les âmes des non-baptisés.

— Je vais me rendre chez vous en fin d'après-midi. Assurez-vous que le parrain et la marraine soient présents. Maintenant, retournez auprès de votre enfant et faites en sorte que tout soit prêt pour le baptême.

D'un geste de la main, il indiqua la porte à Omer qui ne se fit pas prier pour sortir.

Son visiteur parti, le curé Dion resta songeur quelques minutes. Un sourire de satisfaction flottait sur ses lèvres. Il se souvenait de la petite Éva, tremblante devant lui. Il avait réussi à lui faire épouser Omer Lafontaine. Il était certain que c'était grâce à son intervention si elle avait abandonné son rêve ridicule d'entrer au couvent. La vie religieuse n'était pas faite pour cette pécheresse. Par contre, il préférait oublier qu'un jour elle l'avait chassé de chez elle. Chaque fois qu'il la voyait, le dimanche à la messe, agenouillée devant lui, attendant la sainte communion, un frisson de haine lui parcourait l'échine.

Pendant que le curé Dion se complaisait dans son amertume, Éva, bien calée dans ses oreillers, son enfant dans les bras, se sentait envahie par un amour infini. Elle caressait le petit corps endormi entre ses bras. Jamais auparavant elle n'avait ressenti un tel élan de bonheur. Elle avait beaucoup souffert, mais le merveilleux trésor que

la vie venait de lui offrir effaçait à lui seul tous ses tourments. Même Omer se comportait envers elle d'une façon différente. À quelques reprises, il s'était assis au pied du lit et l'avait regardée, les yeux brillants d'une lueur toute nouvelle. Il ne disait rien, mais son silence ne la blessait plus comme avant. Ses gestes parlaient à la place de son cœur.

À son retour de l'école, Juliette n'en crut pas ses yeux lorsqu'elle vit le bébé dans les bras d'Éva. Eugénie lui dit :

— Les Sauvages sont passés durant la nuit.

Émerveillée par le nourrisson, la fillette demeura figée au pied du lit, bouche bée. Éva lui fit signe de s'asseoir près d'elle et, délicatement, elle déposa l'enfant dans ses bras. Une grande histoire d'amour venait de voir le jour.

Le fils d'Omer et Éva reçut les prénoms de Joseph Maurice Aimé. Les premiers jours de sa vie furent difficiles. Il n'avait pas la force de téter le sein de sa mère, ce qui obligeait Éva à utiliser un tire-lait et ensuite à nourrir son enfant au compte-gouttes plusieurs fois par jour.

Mais Aimé se révéla un vrai Lafontaine pure laine, comme le disait si bien Eugénie, les yeux brillants de fierté. À un mois, il avait déjà doublé son poids et il réclamait son repas avec une voix de plus en plus puissante, si bien qu'Éva commença à lui donner de la bouillie, un mélange de lait et d'un peu de miel épaissi avec de l'amidon de

maïs. La mixture le rassasia et le fit taire, au grand bonheur d'Omer dont la patience commençait à s'effriter.

Éva adorait son fils. Toute la tendresse qu'elle gardait enfouie au fond de son cœur depuis si longtemps ne demandait qu'à sortir et à s'exprimer. Elle pouvait enfin lui ouvrir la porte et la communiquer à quelqu'un.

Elle aimait caresser les menottes soyeuses du nourrisson. Elle le berçait pendant des heures, ce qui finit par irriter Omer qui lui ordonna de cesser ses cajoleries.

— Tu vas en faire un peureux, si tu n'arrêtes pas de le chouchouter comme ça. Ce n'est pas un fils d'avocat, c'est un fils d'habitant. La vie qui l'attend ne sera pas facile. Ce n'est pas en passant ton temps à le dorloter que tu vas en faire un homme.

Éva ne disait rien. Le ton cassant et autoritaire de son époux ne lui faisait plus peur. Elle savait qu'aucune discussion n'était possible, mais elle avait décidé d'agir comme elle l'entendait.

Dès les premiers beaux jours de l'été, Éva sortit le poupon sur la galerie et le laissa dormir dans son landau, bien protégé du vent et des moustiques. Elle le portait sur son dos à la manière indienne pendant qu'elle travaillait dans son jardin ou qu'elle allait cueillir les petites fraises des champs. Elle lui avait cousu un petit bonnet qui le préservait des chauds rayons du soleil. Partout où elle allait, elle emmenait son petit homme. Ces moments

privilegiés avec son enfant ne dureraient pas longtemps, car elle venait d'apprendre qu'elle était de nouveau enceinte. Surprise et un peu ennuyée au début – Aimé n'avait que cinq mois –, elle avait tout de même accepté l'idée d'avoir un autre enfant. De toute façon, elle n'y pouvait rien, c'était la volonté de Dieu. Elle l'aimerait et le chérirait comme tous les autres qui viendraient par la suite. Elle n'en avait encore parlé à personne, même pas à Delphine. Cette grossesse ne se présentait pas comme la précédente. Elle avait souvent envie de pleurer et se sentait continuellement fatiguée.

Ce jour-là, après avoir vu son mari entrer dans la grange, elle se précipita vers le berceau où Aimé gazouillait en examinant ses orteils avec attention. Elle souleva l'enfant et le pressa avec force contre sa poitrine. Les yeux du bébé s'agrandirent de surprise et il se mit à pleurer. Éva le berça doucement en lui murmurant :

— Tu ne seras jamais un habitant, mon trésor. Je ne veux pas que tu t'arraches le cœur après la terre. Tu vas devenir quelqu'un d'important, c'est moi qui te le dis. Je vais y voir, je te le jure. Tu iras étudier dans les grandes écoles. Ce n'est pas parce que, nous autres, on n'a pas beaucoup d'instruction qu'il faut que ce soit pareil pour toi.

Des larmes amères jaillirent de ses yeux et lui inondèrent les joues. Elle renifla et, d'un mouvement

Brusque, les essuya du revers de sa manche.

Elle s'endormit sur sa peine, son enfant bien calé au creux de son bras.

Ce fut ainsi que la vieille Eugénie la trouva en revenant du poulailler.

— Éva, mais qu'est-ce que tu fais? Tu dors, ma grande foi! Crois-tu que le souper va se préparer tout seul? Allez! Dépêche-toi! Mets-le donc dans son berceau, cet enfant-là! Tu es en train de le pourrir. Il va se transformer en véritable petit monstre si tu continues à le gâter comme ça!

Irritée, Éva répondit sur un ton amer :

— Le temps de se faire gâter tire à sa fin pour le pauvre enfant; je suis encore enceinte.

— Tu es bien partie pour me rattraper, si tu continues comme ça! lui dit Eugénie, fière de sa nichée. Thérèse, elle, va avoir réussi. J'ai appris hier qu'elle était grosse encore une fois.

Éva répliqua, sarcastique :

— Elle n'a pas besoin de ça pour être grosse. C'est rendu qu'elle a de la misère à marcher. Elle doit bien peser deux cents livres.

Aussitôt, elle regretta ses paroles. Elle aimait bien Thérèse, si gentille avec Juliette qu'elle aimait comme sa propre fille. Cette femme avait un cœur d'or; elle était d'une générosité sans pareille. « Pourquoi suis-je si

méchante, tout à coup? » se dit-elle.

Elle ajouta à l'intention d'Eugénie :

— J'espère que, moi, je n'en aurai pas douze!

— Tu prendras ceux que le bon Dieu va te donner. Tu sais ce qui arrive aux femmes qui empêchent la famille? Monsieur le curé le répète assez souvent dans ses sermons.

En entendant le nom de son vieil ennemi, Éva sortit de ses gonds.

— Qu'est-ce qu'il connaît là-dedans, lui? Il n'a jamais eu d'enfant! Il passe sa vie à faire des sermons et à faire peur au monde. Ça ne fait pas mal, ça!

Honteuse de nouveau, Éva ne comprenait plus ce qui lui arrivait. Elle sentait sa patience l'abandonner jour après jour. Voilà qu'elle se fâchait contre sa belle-mère, à présent, qui lui assurait tout le soutien qu'elle pouvait! « C'est sûrement à cause de cette nouvelle grossesse. Je suis à bout. Je n'ai pas encore eu le temps de reprendre mes forces. »

De son côté, épouvantée par ces paroles outrancières, Eugénie fit le signe de croix. Elle n'eut pas le temps de sermonner sa belle-fille, qui était déjà partie en claquant la porte. La pauvre vieille se laissa tomber sur la chaise la plus proche et se mit à prier à voix basse.

## 14.

**D**elphine accoucha de son premier enfant le 20 novembre 1922, quelques jours avant l'abattage des porcs. Éva, qui s'était juré de ne pas remplacer son amie lors de la saignée, attendait son mari de pied ferme. Lorsque Omer s'approcha d'elle pour lui demander de recueillir le sang pour le boudin, il se heurta à une rebuffade qui le laissa sans voix. Éva le regarda sans ciller et, avec une détermination qu'il ne lui connaissait pas, lui dit en scandant bien ses mots :

— Jamais! Je veux bien préparer le boudin et le mettre en conserve, mais je ne veux pas assister à cette boucherie.

Le menton relevé et les dents serrées, elle fixait son mari d'un air décidé. Eugénie admira le courage de sa belle-fille. « La petite est en train de prendre sa place. Mon Omer n'est pas d'un caractère facile, mais, si elle continue comme ça, elle va l'appriivoiser. Il l'aime tellement! Mon vieux cœur de mère ne se trompe pas sur ces choses-là. »

Elle fit signe à Omer de la suivre et dit à son fils :

— Je vais m'en occuper, moi, de la cueillette du sang. Je

suis encore capable; je ne suis tout de même pas gâteuse!

Le sujet fut clos. Omer ne sollicita plus l'aide d'Éva. La semaine suivante, il suivit le conseil de sa mère et décida de garder en permanence Adrien, le fils d'Henri, pour les gros travaux de la ferme. Éva était ravie. Elle aurait plus de temps à consacrer à son enfant et à Juliette. Chose surprenante, la fillette adorait suivre Omer à l'étable. Elle ne semblait pas du tout incommodée par les odeurs. Souvent, lors de la traite de l'après-midi, elle partait avec sa tasse et demandait à Omer de la remplir de bon lait chaud. Elle en versait un peu dans le bol du chat qui ronronnait de gourmandise. Éva était émerveillée par les changements qui s'étaient opérés chez sa petite sœur. La gamine frêle et craintive se transformait jour après jour. Elle avait beaucoup grandi et ses petites joues creuses étaient devenues de belles pommettes roses. Lorsqu'elle voyait le bonheur reluire dans les yeux de la petite fille, Éva savait qu'elle avait pris la bonne décision en épousant Omer Lafontaine. Jamais elle ne regretterait son choix.

Au début du mois d'avril 1923, Éva donna naissance à Berthe, la première fille de la famille. Aimé fit ses premiers pas ce jour-là. En voyant son petit bonhomme avancer en chancelant, tomber sur le derrière et se relever sans jamais se plaindre, Éva sentit les larmes lui monter aux yeux.

— Pauvre trésor! murmura-t-elle à voix basse. Te voilà

déjà obligé de céder ta place. Mais tu seras toujours mon bébé à moi.

L'année suivante, une autre fille qu'elle prénomma Lorette s'ajouta à la maisonnée. La joie d'Eugénie était palpable. Elle répétait à tous ceux qui voulaient l'entendre à quel point elle était fière de sa belle-fille.

— Jamais je n'aurais cru que la petite Éva Boisvert aurait pu me faire de si beaux petits-enfants en si peu de temps, disait-elle. Elle est tellement délicate! Je vais continuer quand même à réciter mon chapelet afin qu'elle nous donne une belle grosse famille de petits Lafontaine.

Excédée de l'entendre toujours prononcer le même discours, Éva finit par lui dire d'un ton badin, sans intention blessante :

— Si vous n'arrêtez pas de dire ça à tout le monde, je vais cacher votre chapelet.

Éva aimait ses trois enfants, mais elle était épuisée. Elle ne parvenait pas à retrouver ses forces. Heureusement que Juliette était là pour lui apporter son aide. Maintenant âgée de onze ans, elle avait presque atteint la taille d'Éva. Elle s'occupait des bébés au retour de l'école, permettant ainsi à sa grande sœur de se reposer.

Très vite, la vitalité de la jeunesse reprit ses droits. Éva se remit à ses tâches habituelles avec entrain. Elle s'occupait de la comptabilité du chantier et de l'entretien

de la maison, mais chaque jour elle se réservait du temps pour jouer avec ses enfants. Elle les voyait grandir avec une rapidité qui la stupéfiait.

Jamais elle n'aurait imaginé qu'on puisse aimer avec autant d'intensité. S'ils pleuraient, elle pleurait avec eux, s'ils riaient, elle riait avec eux. Elle était heureuse. Elle se souvenait d'un jour où sa mère lui avait parlé du bonheur. Elle n'avait pas très bien compris, à ce moment-là, mais, entourée de ses enfants et de Juliette, elle réalisait que le bonheur avait quelque chose à voir avec l'amour.

Elle se rappelait très bien cette journée-là. Assises toutes les deux sur la galerie de leur petit logement de la rue Saint-Jean-Baptiste à Québec, elles regardaient défiler les passants. Un petit vent frisquet la faisait grelotter. Sa mère avait pris son châle et lui avait entouré les épaules dans un geste tendre. Éva avait ressenti à cet instant une véritable bouffée d'amour. Elle avait levé les yeux vers sa mère en lui disant :

— Maman, je pense que j'ai le bonheur.

Blanche avait souri, de ce merveilleux sourire qu'Éva aimait tant. Après quelques secondes de réflexion, elle lui avait dit :

— Le bonheur, ma chérie, c'est comme une belle grosse miche de pain toute chaude qui sort du fourneau. Tu peux la savourer à petites bouchées ou t'empiffrer comme un goinfre. Tu finiras toujours par arriver au bout. Peu

importe la façon dont tu mangeras ton pain, si tu n'en mets pas un autre à cuire, tu vas te retrouver l'estomac vide.

Éva n'avait pas compris la signification de cette métaphore, mais à présent elle réalisait ce que sa mère avait voulu lui dire. Le bonheur n'était pas permanent, il allait et venait à sa guise. Il fallait donc tout faire pour le garder près de soi.

Chaque semaine, les bûcherons venaient chercher leur paye. Éva les recevait poliment en les invitant à entrer dans la cuisine. Elle leur demandait, tout aussi poliment, de rester sur le paillason afin de ne pas salir son plancher. Parfois, on lui demandait une avance; c'est toujours le cœur gros qu'elle refusait. Elle connaissait les conditions difficiles dans lesquelles vivaient certaines familles, mais Omer lui avait bien fait comprendre que, si elle acceptait une fois, ils ne cesseraient pas de la harceler par la suite et que, de toute façon, ce n'était pas en prêtant qu'on menait les affaires.

Un jour, pourtant, elle se laissa attendrir. Le jeune homme qu'elle avait devant elle paraissait avoir vingt ans à peine. Maigre comme un échalas, le regard triste et le dos voûté, il l'avait suppliée d'une voix tremblante de lui avancer un peu d'argent. Sa femme venait d'avoir un enfant et il ne restait plus rien dans le garde-manger. Elle

devait se nourrir, sinon elle n'aurait pas de lait pour le bébé. La sincérité se reflétait dans ses yeux. Il semblait sur le point de s'évanouir. Éva n'avait pas hésité longtemps. Elle lui avait demandé de s'asseoir et de l'attendre. Quelques minutes plus tard, elle revenait avec un jambon, un pot de confiture et une grosse miche de pain, le tout enveloppé dans de vieux chiffons. Sous le regard ahuri d'Eugénie, elle avait déposé les provisions dans les mains de l'homme.

— Je ne peux pas vous avancer d'argent, mais il ne sera pas dit que j'ai laissé quelqu'un mourir de faim.

La voix hachurée par les sanglots, le pauvre garçon avait remercié Éva. Avant de sortir, il s'était retourné.

— Que Dieu vous bénisse, vous et toute votre famille! avait-il dit.

Il avait repris le chemin de sa misère en serrant son trésor sur son cœur. Eugénie, qui n'avait rien perdu de la scène, s'était approchée de sa bru avec le sourire.

— Je suis fière de toi, ma belle-fille. C'est bien de partager ses richesses avec les plus démunis. C'est un bel exemple que tu donnes à tes enfants.

À l'évocation de ses enfants, Éva avait pensé à son secret. Régulièrement, elle mettait un peu d'argent de côté en cachette d'Omer. Ce pécule, ajouté à l'argent que lui avait laissé l'oncle Edmond et qu'elle conservait toujours précieusement dans sa boîte à bijoux, servirait à leur

instruction. Elle aurait ce qu'il faut le moment venu.

Omer partit un jour pour le village sans dire un mot. Lorsqu'il revint quelques heures plus tard, il transportait une grosse caisse en bois. Il entra dans la maison et déposa son fardeau par terre avec d'infinies précautions. Il prit un couteau et coupa la corde qui attachait l'énorme colis.

Éva n'avait jamais vu son mari aussi excité.

— Devine ce qu'il y a dans cette boîte-là?

Elle n'en avait aucune idée. Elle regarda Omer qui, avec des gestes presque tendres, extirpait de la caisse un magnifique poste de radio. Le petit Aimé dévorait des yeux cet appareil mystérieux. Son père tourna le bouton et, en entendant la voix nasillarde qui s'exprimait en anglais, l'enfant se mit à hurler et se cacha dans les jupes de sa mère. Impatienté par ses cris, Omer le rappela à l'ordre d'une voix sèche :

— Arrête de brailler! Il ne te mangera pas!

Les pleurs de l'enfant cessèrent aussitôt. Lorsque son père le regardait de cette façon en élevant la voix, il préférait se taire et avaler sa peine.

Éva le prit dans ses bras et l'enfant enfouit son petit visage barbouillé de larmes dans l'épaule maternelle.

— Je n'ai jamais vu un braillard pareil. Va falloir que je commence à l'endurcir bientôt, sinon il va passer sa vie

dans les jupons de sa mère.

Éva ne répliqua rien. De discuter des enfants avec son mari ne menait jamais à rien. Il n'avait aucune patience et tout l'irritait. Le moindre pleur le mettait hors de lui. Elle comprenait qu'il fût fatigué après une longue journée de travail, mais un sourire, une caresse ne demandaient pas tant d'effort. Jamais il n'avait pris un enfant dans ses bras. Il ne leur accordait pas le moindre baiser ni la plus petite marque d'affection. Elle lui avait déjà demandé s'il les aimait. Surpris par cette question, il avait répondu que, pour lui, aimer ses enfants voulait dire subvenir à tous leurs besoins. Les cajoleries, c'était l'affaire de la mère. Éva, qui avait eu un père tellement aimant, trouvait bien triste pour ses enfants qu'ils soient privés de l'affection paternelle. Lorsque Omer était à la maison, les pauvres petits n'osaient pas bouger. Sa seule présence les intimidait. Ils se tenaient loin de lui, préférant jouer à l'écart. Pourtant, il ne les avait jamais frappés ni même punis. La petite Lorette, qui n'était encore qu'un bébé, cessait son gazouillis dès qu'il s'approchait d'elle.

Éva sentait qu'il les aimait, mais à sa façon. Elle connaissait bien son homme. Pour lui, tendresse rimait avec faiblesse.

Omer installa sa machine parlante, comme disait Éva, dans un coin du salon où il pouvait avoir la paix. Cet endroit étant réservé aux adultes et aux invités, les enfants

n'y avaient pas accès. Tous les soirs après souper, il passait de longues heures à écouter les voix et les sons qui en sortaient. Une fois les enfants au lit, Éva prenait son tricot et s'assoit près de lui. Omer semblait apprécier ces paisibles moments d'intimité. Il ne parlait pas, mais le léger sourire qui flottait sur ses lèvres le trahissait.



Aidée de Juliette, Thérèse organisa une petite fête surprise afin de souligner le cinquième anniversaire de mariage d'Éva et Omer ainsi que de Delphine et Maurice. Ce 11 juin 1926, une splendide journée ensoleillée, tout le clan Lafontaine se retrouva dans la grande cour derrière la maison d'Henri. Comme cinq ans auparavant, une grande table recouverte d'une nappe blanche attendait les invités. Les deux couples furent placés de chaque côté de la doyenne. Eugénie ne put retenir ses larmes en voyant toute sa famille réunie. Elle croisa ses doigts et remercia Dieu pour sa grande bonté. Elle savait que, pour elle, le moment de rejoindre son Créateur arriverait bientôt. Toute sa vie, elle avait suivi ses commandements et fait son devoir d'épouse et de mère. Elle n'avait pas peur de mourir, elle était prête.

Après le repas, Éva rejoignit sa belle-sœur à l'ombre du grand saule. Son dernier-né dans les bras, Delphine

l'attendait avec le sourire. Elle lui fit signe de s'asseoir près d'elle. Éva s'exécuta tout en ne quittant pas des yeux ses trois petits qui s'amusaient dans l'herbe sous l'œil vigilant de Juliette. L'année précédente, elle avait fait deux fausses couches en tout début de grossesse. Curieusement, elle n'avait ressenti aucun chagrin, juste encore plus de fatigue. Elle avait déjà trois enfants, dont la plus jeune était encore presque un bébé. Maintenant âgée de vingt-deux ans, elle s'était dit qu'elle avait encore beaucoup de temps devant elle pour fonder une grosse famille, comme disait si bien Eugénie.

## 15.

À partir de 1928, les conditions de travail dans les camps de bûcherons commencèrent sérieusement à se détériorer. Plusieurs sous-traitants avaient instauré une nouvelle rémunération qui consistait à payer les hommes à la pièce, ce qui ne rendait pas justice à tous, car seuls les plus performants en tiraient profit. Les conditions d'hygiène étaient de plus en plus médiocres et les salaires diminuaient au lieu d'augmenter. La crise économique de 1929 et les années qui suivraient allaient changer la vie de plusieurs familles.

La misère qui sévissait dans les grandes villes amenait de plus en plus de pauvres chômeurs qui venaient s'installer en Abitibi en espérant y trouver la solution à leurs malheurs. Plusieurs nouveaux rangs s'ouvrirent à la colonisation et le petit village de Sainte-Anne-du-Nord prit de plus en plus d'envergure.

Chez les Lafontaine, la vie suivait son cours. Omer et Maurice continuaient d'exploiter leur chantier, ce qui leur permettait, malgré la crise et la baisse des salaires, de

continuer à vivre décemment.

Cette même année 1928, Éva réussit à rendre à terme une petite fille qu'elle nomma Blanche en souvenir de sa mère. Dès sa naissance, l'enfant conquiert le cœur de toute la maisonnée. Son petit visage aux traits délicats était encadré de magnifiques cheveux blonds, fins comme de la soie. Des yeux immenses aux doux reflets dorés illuminaient sa jolie frimousse. Son regard candide et enjôleur séduisait tout son entourage, et Éva l'adorait. Même Omer ne pouvait résister au plaisir de la contempler dans son berceau. Son charme produisait sur lui une véritable fascination. En cachette, bien certain que personne ne pouvait le voir, il lui tendait discrètement son index, que la gamine s'empressait d'attraper de ses menottes potelées.

En grandissant, l'attrait qu'elle exerçait sur les gens s'accentua. Elle était la seule à ne pas craindre son père.

Un soir qu'Omer écoutait tranquillement sa radio, les yeux mi-clos et bien calé dans son fauteuil, la fillette s'approcha de lui en titubant sur ses courtes jambes inexpérimentées et, le plus simplement du monde, elle grimpa sur ses genoux. Surpris, il toisa sa fille d'un regard réprobateur. Nullement impressionnée, l'enfant lui pinça les joues et, avec sa petite bouche humide, lui plaqua un baiser sonore sur les lèvres. Éva avait suivi toute la scène depuis la cuisine. Se rendant compte qu'il était épié, Omer

reposa rapidement la petite Blanche sur le sol. Il était ému, mais il n'allait tout de même pas se transformer en papa gâteau pour faire plaisir à sa femme!

Aimé devenait un grand garçon, mais il se montrait particulièrement espiègle.

— Heureusement qu'il commence l'école bientôt! avait confié un jour Éva à Delphine. Il est rendu détestable. Un vrai petit voyou! Il pense juste à jouer des tours et, sa victime préférée, c'est mémère. La pauvre, elle n'entend quasiment plus rien et c'est à peine si elle voit six pouces en avant d'elle. L'autre matin, il a même mis du gros sel dans son gruau. Elle a failli faire une crise d'apoplexie.

En débitant cette tirade, Éva était loin de se douter qu'elle en apprendrait un peu plus sur son mari. Delphine avait regardé sa belle-sœur avec un petit sourire compréhensif.

— Il me fait tellement penser à mon plus vieux. Il doit sûrement exister un gène de malice chez les Lafontaine. Ce n'est pas Omer qui en a hérité, en tout cas. Je suis plus jeune que lui, mais je me souviens comme il était sage. Il jouait tout seul et pourtant il ne semblait pas s'ennuyer. Parfois, il m'invitait à partager ses jeux; c'était une occasion à marquer d'une croix sur le calendrier.

Éva avait été troublée. Elle n'avait jamais imaginé Omer sous les traits d'un petit garçon sage et solitaire. Curieusement, elle avait vu son mari sous un autre jour.

Un léger nuage de tendresse lui avait effleuré le cœur.

Après maintenant huit ans de mariage, elle s'était habituée au caractère prompt et au tempérament taciturne de son mari, mais habitude ne veut pas dire acceptation. Elle enviait parfois la douce complicité qui existait entre Maurice et Delphine. Ses maigres connaissances de l'amour physique l'empêchaient de voir le chaînon indispensable qui manquait entre Omer et elle pour atteindre ce bien-être conjugal.

Ses enfants, eux, grandissaient trop vite à son goût. Non seulement Aimé avait atteint l'âge d'aller à l'école, mais ses deux filles aînées suivaient de près. C'était à présent de jolies petites demoiselles qui ne se ressemblaient pas du tout. Toute en rondeur, Berthe avait un tempérament calme et posé. Elle affichait continuellement un petit air sérieux qui faisait dire à Eugénie que c'était une vieille âme. Lorette, au contraire, était menue et délicate; elle bougeait sans arrêt et éclatait de rire à propos de tout et de rien. Elle adorait taquiner sa grande sœur qui ne s'en formalisait aucunement, contrairement à Aimé qui se vengeait en lui faisant des crocs-en-jambe. Et il y avait Blanche, cette merveilleuse petite fille qui avait réussi à percer la carapace de son père.

Régulièrement et autant que possible une fois par semaine, Éva rendait visite à Delphine, principalement à la belle saison. C'était elle qui se déplaçait, car elle avait

une excellente gardienne. Juliette adorait les enfants et était toujours prête à rendre service à son aînée. Pour Éva, ces moments de liberté étaient un vrai cadeau. Elle prenait tout son temps pour parcourir le kilomètre qui séparait les deux fermes. Parfois, elle s'arrêtait juste pour écouter chaque bruit qui provenait de la nature environnante, le chant du vent dans les feuilles, le doux roucoulement de la tourterelle triste, le meuglement d'une vache dans le lointain... Elle cueillait un brin d'herbe qu'elle mordillait lentement, l'esprit apaisé par la sérénité du moment.



Le 9 septembre 1929 approchait et Éva voyait arriver avec appréhension le premier jour de classe pour ses deux aînés. Elle avait enseigné elle-même les matières de la première et de la deuxième année scolaire à ses enfants. Elle leur avait montré à lire et à écrire et ils savaient déjà faire plusieurs opérations arithmétiques. Elle avait décidé de reconduire elle-même ses enfants et d'en profiter pour rencontrer la maîtresse d'école. Elle désirait discuter avec elle de leurs connaissances et du niveau dans lequel ils seraient intégrés. Ses enfants étaient intelligents et ils apprenaient vite. Elle voulait s'assurer qu'ils seraient classés selon leurs acquis. Autrement, ils s'ennuieraient et n'aimeraient pas l'école. Les autres jours, ce serait Juliette

qui les accompagnerait. Devenue une belle adolescente de seize ans, la jeune fille avait complété sa septième année et, dans deux ans, elle retournerait à Québec pour suivre son cours de garde-malade à l'hôpital Saint-François-d'Assise. En attendant, elle avait déménagé chez Delphine et Maurice. Avec toute sa marmaille et le travail de la ferme, sa belle-sœur avait vraiment besoin d'aide.

Omer ne se mêlait pas de l'instruction de ses enfants. Il laissait à Éva le soin de s'en charger. C'était, selon lui, une affaire de femme; son rôle à lui consisterait plus tard à montrer à ses fils comment gagner leur vie. La mère s'occuperait, elle, d'initier ses filles aux travaux domestiques.

Quand le grand jour arriva enfin, la maison était en effervescence. Depuis cinq heures du matin, Éva se démenait et courait à droite et à gauche afin que tout soit prêt à temps. Omer était déjà parti à l'étable pour donner un coup de main à Adrien. À présent, elle s'acharnait sur la chevelure emmêlée de sa fille qui, à chaque coup de peigne, criait et trépignait.

— Veux-tu bien arrêter de gigoter! Et tais-toi, tu me casses les oreilles!

Éva était sur le point de perdre patience.

— Si ça se passe comme ça tous les matins, tu vas rester ici. Les petites filles braillardes ne vont pas à l'école; elles restent à la maison pour aider leur maman.

Éva venait de toucher le point sensible. Berthe attendait ce jour depuis qu'elle avait appris à lire son premier mot. Elle avait dit à sa mère qu'elle serait maîtresse d'école. C'était son rêve le plus cher et on la menaçait de le lui enlever. Elle ravala ses larmes et endura son supplice sans un mot.

— Tu vois, tu es capable de te tenir tranquille, quand tu veux! lui dit sa mère en lui attachant les tresses avec un beau ruban rouge. Maintenant, va t'asseoir et attends que j'en aie terminé avec ton frère.

Obéissante, la fillette prit son sac d'école et, les yeux illuminés de joie, compta les articles qu'il contenait. Elle étendait chacun d'eux sur la table, les admirait, les replaçait dans son sac et recommençait son manège.

Éva finissait d'aider son fils à s'habiller lorsqu'elle vit par la fenêtre la vieille Eugénie qui revenait du jardin avec un panier rempli de légumes sous le bras. L'aïeule avançait péniblement en cherchant à chaque pas à éviter les obstacles. Prise de pitié, Éva demanda à son fils d'aller au-devant de sa grand-mère et de l'aider à transporter son fardeau.

— Sois gentil, mon garçon, et va donner un coup de main à mémère. Elle risque de tomber et elle pourrait se faire mal.

Pendant plusieurs jours, une pluie torrentielle s'était abattue sur la région et d'immenses flaques d'eau et de

boue s'étaient formées dans la cour. Aimé se précipita à la rencontre d'Eugénie, son petit visage polisson déformé par un sourire machiavélique. L'impossible galopin venait de remarquer une flaque d'eau plus profonde que les autres. L'air candide, il s'approcha de sa grand-mère et s'offrit gentiment à porter son panier. En passant près de l'endroit qu'il avait repéré, il se préparait à lui faire un croc-en-jambe lorsqu'il mit distraitement le pied sur un gros crapaud indolent qui se chauffait au soleil. Surpris, il dérapa et atterrit sur les fesses au beau milieu du trou de vase. Éva, qui sortait de la maison au même moment, faillit s'étrangler de colère. Elle attrapa son vaurien de fils sous les aisselles et, à bout de bras, le porta jusqu'au perron où elle le déposa sans ménagement.

— As-tu vu de quoi tu as l'air, espèce de petit voyou? Tu es tout crotté des pieds jusqu'à la tête! Pour ta punition, tu vas aller à l'école de même. Ça va te dompter, et ne t'avise pas de recommencer!

Eugénie réalisait plus ou moins ce qui venait de se passer, ne comprenant pas les pleurs et les lamentations de son petit-fils. Elle lui dit d'une voix pleine de compassion :

— Ne pleure pas, voyons! Tu vas voir, tu vas aimer l'école! Tu vas apprendre plein de belles choses. C'est important, une belle instruction!

De retour à la maison après avoir abandonné ses deux trésors aux mains d'une étrangère, Éva se sentit vide, comme si elle avait perdu une partie d'elle-même. Il n'y avait que quelques heures qu'elle les avait laissés et déjà ils lui manquaient. « Tu es folle, se dit-elle. Tu te conduis comme un enfant. C'est normal que les oiseaux quittent le nid. » Elle pensa à Omer qui, depuis la naissance de Blanche, lui demandait de moins en moins souvent d'accomplir son devoir conjugal. « Je n'aurai peut-être plus d'autres enfants », se dit-elle, un peu triste.

La journée lui sembla interminable. À plusieurs reprises, elle regarda par la fenêtre comme si elle pouvait apercevoir ses deux aînés jouant dans la cour. Finalement, elle se remettait à ses tâches domestiques en soupirant d'ennui.

— Maman! Maman! Es-tu là? cria Berthe en montant les marches du perron quatre à quatre.

Éva tenait un chaudron rempli de soupe dans ses mains, qu'elle faillit échapper par terre lorsque sa fille se précipita dans ses bras.

— Fais un peu attention, tu aurais pu te brûler! Tu ne vois pas que je suis en train de préparer le souper?

Elle déposa sa marmite sur le poêle et caressa la joue de sa fille.

— Comment ça a été à l'école?

Elle n'eut pas le temps d'ajouter autre chose. Intarissable, Berthe se mit à raconter sa journée. Les yeux brillants et les joues roses de plaisir, elle voulut montrer à sa mère l'étendue de ses nouvelles connaissances.

— Savais-tu ça, maman, que notre pays s'appelle le Canada et qu'il y en a un autre à côté qui s'appelle les États-Amis?

— Les États-Unis, ma chérie. Je vois que tu deviens très savante, mais, dis-moi, où est ton frère?

Éva venait de remarquer l'absence d'Aimé, ce qui était de mauvais augure.

— Il est allé se cacher derrière l'étable. Il s'est battu, à l'école, aujourd'hui, lui avoua Berthe en se tortillant les mains, et il m'a dit qu'il me le ferait payer cher si je bavassais.

Incrédule, Éva regarda sa fille, n'osant pas lui demander ce qui s'était passé. Elle essaya de maîtriser sa colère.

— Va t'occuper de ta petite sœur et mets la table. Je reviens, ça ne sera pas long!

Elle se dirigea vers la cachette de son fils qui s'amusait à lancer des cailloux parmi les poules. Leurs caquètements offusqués le faisaient bien rire.

En voyant arriver sa mère, il baissa la tête et prit un air désolé. Éva se planta devant lui, les bras croisés sur la poitrine, et le fixa longuement sans prononcer une seule

parole. Finalement, elle lui dit en appuyant sur chaque mot :

— Aujourd’hui, tu as dépassé les bornes. Ce n’est pas moi qui vais te punir, c’est ton père.

Aimé se précipita vers sa mère et lui entourra la taille de ses deux bras. Il leva vers elle un visage suppliant.

— S’il te plaît, ne le dis pas à papa! Je vais être gentil, à l’avenir. Je te le jure! Je ne jouerai plus jamais de mauvais tours à personne.

Éva savait que, si elle cédaît encore une fois aux excuses de son fils, il n’améliorerait jamais sa conduite. Elle jugeait que le moment était venu pour lui de faire face à l’autorité paternelle. D’un pas décidé, elle alla à la rencontre d’Omer qui sortait de la grange et qui se dirigeait vers eux à grandes enjambées. Sans hésitation, elle lui raconta tout ce qui s’était passé depuis le matin. Elle termina en disant d’une voix ferme :

— Je compte sur toi pour lui mettre enfin du plomb dans la cervelle.

Elle tourna les talons et, d’un pas rapide, regagna la maison.

Omer jeta un regard furibond à son fils qui, rouge de honte, baissa la tête. Sans un mot, il lui prit la main et l’entraîna avec lui dans le hangar derrière le poulailler.

Omer détestait les corrections physiques. Il n’avait

jamais frappé un seul de ses enfants, mais il se rendait bien compte que son aîné était sur une mauvaise pente et que, s'il n'agissait pas maintenant, il risquait de devenir un véritable petit vaurien.

Il revoyait le jour où son propre père avait dû sévir à son égard. Il n'avait jamais oublié la correction. C'était à son tour maintenant d'enseigner à son garçon à devenir un homme respectable.

Il baissa les yeux vers Aimé qui le fixait, les yeux agrandis par l'appréhension. Il lui dit simplement :

— Si tu ne comprends pas par la tête, tu vas comprendre par les fesses.

Le souper, ce soir-là, se déroula dans le plus grand silence. Chacun semblait plongé dans ses pensées. Assis sur un oreiller, Aimé mangeait du bout des lèvres. Les petites filles se dépêchaient de finir leur assiette afin d'aller jouer et Eugénie cognait des clous au bout de la table. À la dérobée, Omer jetait de temps en temps un coup d'œil à Éva qui s'affairait à servir tout le monde. À vingt-cinq ans, elle était de plus en plus jolie. Son corps s'était un peu arrondi, ce qui la rendait encore plus séduisante. Depuis la naissance de Blanche, il essayait, malgré son désir, de lui en demander le moins possible au lit. Il s'était bien rendu compte que les grossesses répétées l'avaient épuisée. Il voulait avoir des enfants, mais pas au

détriment de la santé de sa femme. Élever une famille nombreuse et s'occuper de toute cette marmaille demandait une mère solide et robuste, mais ce n'était pas le cas d'Éva.

Il était bien content d'avoir suivi les conseils d'Eugénie et d'avoir engagé un homme. Le fils d'Henri était un gros travaillant et, surtout, il était honnête. Omer avait aussi remarqué la joie dans les beaux yeux de sa femme lorsqu'il lui avait annoncé qu'elle n'aurait plus à traire les vaches ni à s'occuper de la porcherie. Ce n'était peut-être qu'une illusion, mais il lui semblait que, depuis ce temps, Éva supportait mieux leurs moments d'intimité.

Son ménage terminé et les enfants au lit, Éva s'accorda quelques instants de répit avant d'aller se coucher à son tour. La journée qu'elle venait de vivre l'avait épuisée. Elle avait failli se mettre à pleurer lorsqu'elle avait vu Omer partir vers le hangar avec Aimé. Elle espérait qu'au moins la correction porterait ses fruits et que son chenapan de fils se comporterait mieux à l'avenir. Elle soupira et réveilla Eugénie qui semblait vouloir passer la nuit dans sa berceuse.

— Allez, mémère! C'est le temps d'aller vous coucher.

Éva prit sa belle-mère par le bras et la conduisit à sa chambre. Depuis quelques semaines, elle devait l'aider à se déshabiller et à se mettre au lit. « Des fois, elle est pire qu'un enfant. J'en ai pourtant assez avec mes petits »,

pensa-t-elle.

Comme si elle avait lu dans les pensées de sa bru, Eugénie lui prit la main et la pressa doucement entre les siennes. Elle murmura avant de retomber dans son sommeil :

— Merci, merci de prendre soin de moi. Le bon Dieu te le rendra!

Le lendemain, voyant que sa belle-mère n'arrivait pas pour le déjeuner, Éva demanda à Berthe d'aller la réveiller. La fillette revint quelques instants plus tard et dit à sa mère :

— Mémère ne veut pas se lever, elle dort trop dur. Je l'ai secouée un peu, mais elle ne bouge plus

Un mauvais pressentiment s'abattit sur Éva. Elle se précipita dans la chambre et aperçut le vieux corps usé déjà bleui par les stigmates de la mort. Elle comprit tout de suite qu'Eugénie Lafontaine les avait quittés. Un long sanglot lui monta à la gorge et elle tomba à genoux près du lit. Elle avait l'impression de perdre sa mère une seconde fois.

— Maman, bobo!

La petite Blanche se tenait dans l'embrasement de la porte, sa poupée de chiffon serrée contre son cœur. Elle se mit à pleurer à son tour et se précipita dans les bras de sa mère.

Éva essuya ses larmes et repoussa doucement sa fille.

Elle se remit sur pied et appela Berthe.

— Va vite chercher ton père et dis-lui qu'il vienne tout de suite!

Les funérailles eurent lieu quatre jours plus tard et la dépouille fut inhumée dans le petit cimetière derrière l'église. Dans son homélie, le curé Dion lui rendit un vibrant hommage.

— Dieu a rappelé auprès de lui Eugénie Lafontaine, une mère, une grand-mère, une arrière-grand-mère et une grande croyante aimée et respectée de tous. C'était une femme de devoir. Elle a donné la vie à douze enfants de Dieu et elle a obéi à tous ses commandements. Cette femme est un exemple pour toutes celles qui commencent une famille et pour toutes celles qui ont l'intention d'en fonder une.

Superbe dans son chagrin, Éva ne faisait aucun effort pour retenir ses larmes. Le départ d'Eugénie lui brisait le cœur. Elle ressentait un grand vide à l'intérieur. Le sermon du curé Dion la bouleversait. Elle ne l'aurait jamais imaginé faisant l'éloge d'une femme. Elle était surprise et en même temps très fière pour sa belle-mère qui méritait pleinement ce témoignage d'admiration. Perdue dans ses pensées, elle fut ramenée brusquement à la réalité par le ton de plus en plus puissant de l'orateur qui semblait s'adresser directement à elle.

— Je m’adresse ici à toutes les femmes qui sont mariées et en âge de procréer. Dieu vous a mises sur la terre pour servir l’homme et lui donner des enfants, jusqu’au jour où Il se charge lui-même de mettre un terme à votre mission. Ce n’est pas à vous de décider du nombre d’enfants que vous aurez. C’est là une décision qui appartient à Dieu.

Il fixa son regard sur Éva et enchaîna avec une pointe de mépris :

— Je m’adresse en particulier à celles qui sont mariées depuis plusieurs années et qui n’ont encore que trois ou quatre enfants. Dieu se chargera de les juger Lui-même.

Éva se sentit condamnée par toute l’assemblée. Elle décocha un regard noir en direction du prêtre qui descendait de la chaire en faisant voler les pans de sa chasuble violette brodée de fils d’or. Il s’approcha de l’humble cercueil en pin où reposait Eugénie. D’un pas solennel, le goupillon à la main, il en fit le tour, l’aspergeant d’eau bénite.

Omer ne versa pas une seule larme. Il se tenait droit et très digne près de la tombe de sa mère. De temps à autre, une légère contraction de la mâchoire révélait les efforts qu’il faisait pour ne pas éclater en sanglots. Éva, qui avait remarqué le visage crispé de son mari, n’osait pas bouger de peur de l’embarrasser. Elle se contenta de glisser sa main dans la sienne. Il faillit la lui écraser sous la pression de son chagrin. Par contre, Delphine pleura sans arrêt

durant toute la cérémonie. Elle s'accrochait au bras de Maurice qui tentait tant bien que mal de la consoler. Ses enfants réunis autour d'elle semblaient vouloir la protéger en formant un écran d'amour.

Accompagné de toute sa famille, Henri n'éprouvait aucune pudeur à pleurer sa mère. Il était son fils aîné et il avait toujours vécu près d'elle. À la mort de son père, il lui avait juré de ne jamais l'abandonner et il avait tenu sa promesse.

De retour à la maison, comme si elle comprenait le chagrin silencieux de son père, la petite Blanche alla s'asseoir près de lui et, doucement, comme une caresse, elle posa sa main sur la sienne. Surpris, Omer regarda sa fille et, dans un élan de tendresse, effleura affectueusement la soyeuse chevelure blonde de l'enfant. Il se souviendrait toujours de ce moment privilégié entre tous.

Seule Alice, la vieille fille de la famille, avait pu venir aux funérailles de sa mère. Infirmière à l'hôpital Sainte-Justine depuis 1910, elle prenait très peu de temps pour elle-même. Elle consacrait sa vie aux enfants malades. Pour elle, c'était une vraie vocation. La mort de sa mère l'avait bouleversée. Elle se rendait compte à présent qu'elle avait négligé sa propre famille. En se rendant aux funérailles, elle s'était promis de passer quelque temps là-

bas afin de renouer avec ses frères et sœur.

Elle était arrivée par le train la veille de l'enterrement et, dépaycée, elle avait suivi son neveu Adrien, le fils d'Henri, venu l'accueillir à la gare. Il l'avait reconduite chez son père qui n'avait pas revu sa sœur depuis leur départ pour l'Abitibi dix-huit ans auparavant. Les retrouvailles avaient été fort émouvantes. Après avoir rencontré tout le monde et embrassé tous les enfants de Thérèse, Alice s'était agenouillée devant le cercueil de sa mère et avait prié durant de longues minutes.

Après le service funèbre, Alice demeura chez son frère Henri pendant quelques semaines, le temps de connaître tous ses neveux et nièces et de visiter les environs. Elle se lia d'amitié avec Éva, et les deux femmes passèrent des heures à discuter. Éva parlait sans arrêt et Alice écoutait, comme fascinée par tout ce que sa jeune amie lui racontait. L'oreille attentive de sa belle-sœur était pour Éva un baume sur son chagrin. Sans retenue, elle lui parla de son arrivée en Abitibi, de la mort de son père et de tout ce qui avait été sa vie depuis les dix dernières années. Ces moments passés avec Alice l'aidèrent à s'habituer à l'absence d'Eugénie. Sa belle-mère lui manquait terriblement. Depuis son mariage avec Omer, elle avait toujours été là pour la soutenir et l'encourager. Elle lui avait enseigné tout ce qu'elle savait, avec patience et indulgence. La présence de sa nouvelle amie l'aidait à

combler le grand vide que son départ avait laissé.

À quarante-huit ans, Alice était encore une très belle femme. Elle ressemblait très peu à sa mère. Elle avait hérité, par contre, de tous les attributs des Lafontaine. Une magnifique chevelure poivre et sel, qui laissait encore deviner sa blondeur naturelle, encadrait un visage à peine abîmé par les années. Son regard bleu et doux séduisait tous ceux qui la connaissaient.

C'était la plus belle femme qu'Éva ait vue de toute sa vie. Elle se demandait pourquoi elle ne s'était jamais mariée, mais elle n'osa pas lui poser la question. « Ce n'est pas de mes affaires », se dit-elle.

La présence d'Alice parmi eux transforma radicalement l'attitude d'Omer. Déconcertée, Éva vit son mari se transformer sous ses yeux. Il était aux petits soins avec sa grande sœur. Jamais elle ne l'avait vu si volubile. Il lui racontait tout ce qu'il avait vécu depuis leur séparation dix-huit ans auparavant. Tout y passa : la mort de leur père, l'achat de la ferme, son travail de bûcheron, sa rencontre avec l'amour, son mariage, la naissance des enfants... Il était intarissable. À plusieurs reprises, elle l'entendit même rire aux éclats. Un soir, alors qu'elle se trouvait seule avec Alice, elle lui posa la question qui lui brûlait les lèvres.

— Je ne reconnais plus mon mari. Depuis que tu es arrivée, c'est un autre homme. À moi, il ne parle jamais.

Pourquoi est-il comme ça avec toi?

Alice sourit et répondit sans hésiter :

— C'est parce que c'est moi qui l'ai élevé. Vois-tu, lorsqu'il est né, il était le onzième enfant de la famille. La mère n'avait pas de temps à lui consacrer; elle était surchargée de travail. J'avais dix-sept ans à cette époque et j'étais la seule fille parmi dix garçons. J'ai été sa mère, en quelque sorte. Delphine est arrivée cinq ans plus tard.

Elle réfléchit quelques instants et ajouta :

— Lorsque le père a décidé de venir s'installer en Abitibi, moi, j'ai choisi de rester à Montréal. J'avais fait mon cours de garde-malade quelques années avant et je ne voulais pas abandonner mon travail. Notre séparation a fait beaucoup de peine à Omer. Il n'avait que quinze ans et, déjà, il avait ce caractère renfermé qui l'empêchait d'exprimer ses émotions. Au début, je lui écrivais régulièrement, mais je savais que je ne recevrais jamais de réponse de sa part, car il ne sait pas écrire. Parfois, la mère m'envoyait une courte lettre pour me donner des nouvelles. Avec le temps, elles s'espacèrent de plus en plus pour se résumer finalement à de simples vœux du Nouvel An.

Alice serra les mains d'Éva dans les siennes.

— Ton mari t'aime de tout son cœur, même s'il n'est pas capable de te le dire.

Elle l'embrassa et alla se coucher.

Cette révélation vrilla le cœur d'Éva. « Il m'aime! Il m'aime! S'il m'aime tant que ça, pourquoi il ne me le dit pas à moi, au lieu de le dire aux autres? »

Ce soir-là, malgré son aversion, lorsque Omer lui proposa ses caresses, pour la première fois elle ne les refusa pas de tout son être.

Tous ses efforts pour se libérer de la gêne que lui causait le contact du corps nu de son mari étaient demeurés vains. Elle ne parvenait pas à ressentir autre chose qu'un grand malaise et elle ne pouvait s'empêcher de souhaiter que tout se termine au plus vite.

## 16.

LA vie sur la ferme reprit son cours rapidement. Personne n'avait le temps de s'apitoyer. Peu importaient les événements, il fallait travailler si on voulait survivre. Des années beaucoup plus difficiles s'annonçaient.

En avril 1931, Éva accoucha d'un enfant mort-né, un minuscule avorton de sexe masculin. Gaston Beaulieu, qui avait dû l'assister, l'avait mise sérieusement en garde contre une autre grossesse.

— Il ne faudrait pas que tu aies d'autres enfants; c'est sérieux, ce que je te dis. Tes organes sont en piteux état, ton cycle menstruel est tout le temps dérégulé et, en plus, tu me dis que tu perds du sang deux semaines par mois. Ce n'est pas bon signe. De redevenir enceinte représenterait un gros risque pour toi.

Après un court silence, il l'avait regardée avec un air grave et avait poursuivi :

— Je sais que tu es encore bien jeune, mais, s'il n'y a pas moyen de faire autrement, on devra te faire la grosse

opération. Tu es consciente de ce que ça veut dire?

Éva était au courant, elle en avait discuté avec Alice, qui lui avait expliqué en détail ce que cela pouvait représenter pour une femme, soit l'absence et l'arrêt total des menstruations, le vieillissement prématuré, la fragilité des os, la stérilité définitive et plusieurs autres inconvénients se rapportant à sa vie sexuelle. Ce dernier point l'avait fait rougir jusqu'aux oreilles.

Après la mise en garde de son médecin, Éva trahit sa religion et sa conscience en se refusant à son mari sous prétexte qu'elle était continuellement indisposée. Elle ne se sentait pas à l'aise de discuter de ses problèmes féminins avec Omer. Cependant, ce qui la tourmentait le plus, c'était le manquement à son devoir d'épouse. Aussi finit-elle par se dire que le risque d'aller en enfer était plus important que celui de porter un nouvel enfant. Elle accepta alors les avances de son mari. Peu de temps après, elle était de nouveau enceinte.

Cette nouvelle grossesse fut pour elle la plus longue et la plus difficile de toutes. Écrasée par la culpabilité, elle n'osa pas en parler au médecin, jusqu'au jour où son état, devenu trop visible, attira l'attention du docteur Beaulieu.

— Bonyeu, Éva! Tu as donc bien la tête dure! Ne compte pas sur moi si jamais ça va mal. Je ne fais pas de miracles, moi, quoi qu'en dise Lucienne Gingras. Je suis juste un petit médecin de campagne qui aime un peu trop la

bouteille.

Devant le regard désespéré d'Éva, il se radoucit.

— Je sais que tu ne l'as pas fait exprès, mais, ton étalon d'Omer, il ne pourrait pas se retenir, des fois? Je vais lui parler, à celui-là! clama-t-il, sentant la colère bouillir en lui.

Les yeux brillants et d'une voix assurée, Éva lui répondit :

— Ça ne sera pas nécessaire. Je vais m'en occuper toute seule.

Elle ne voulait pas qu'une autre personne se mêle de sa vie intime, fût-elle médecin. Elle avait décidé, malgré sa gêne, d'exposer le problème à Omer, une fois cette grossesse menée à terme. Pour le moment, elle n'y pouvait rien changer. Elle aimerait cet enfant autant qu'elle aimait les autres.

Gaston admirait Éva. Il la trouvait courageuse et de plus en plus déterminée. Il se disait qu'Omer était bien chanceux d'avoir une femme comme elle.

Mais Éva arrivait à peine à accomplir sa besogne quotidienne et à prendre soin des enfants. Son état lui grugeait toutes ses énergies. Une fois les trois plus vieux partis pour l'école, elle en profitait pour se recoucher un peu, pendant que Blanche s'amusait à découper de petits personnages en papier dans de vieux catalogues.

Elle avait l'impression que l'hiver n'en finissait plus.

Elle ne voyait jamais personne. Delphine, qui venait d'accoucher de son septième enfant, n'avait plus de temps à lui consacrer et Juliette était repartie vivre avec Imelda. Elle venait de commencer son cours de garde-malade et, dans toutes ses lettres, elle racontait à quel point elle était heureuse. Éva n'osait pas non plus se rendre chez sa belle-sœur, car elle avait pris tellement de poids que chaque effort supplémentaire lui était un vrai martyre. La seule compagnie qu'elle avait toute la journée, c'était celle de sa petite Blanche qui s'évertuait du mieux qu'elle le pouvait à divertir sa mère.

Pour passer le temps, Éva lui montrait à lire et à compter. La fillette apprenait avec une facilité surprenante. Même Omer lui posait toutes sortes de questions en essayant de la confondre. Éva aimait ces moments où le père et la fille s'amusaient ensemble. Elle les laissait seuls, mais leur jetait quand même de fréquents regards par-dessus son tricot. Blanche allait célébrer son quatrième anniversaire durant la semaine prévue pour son accouchement, si tout se passait comme prévu. Chaque soir, avant de la mettre au lit, Éva lui racontait une histoire, toujours la même, celle du Bonhomme Sept Heures qui allait venir la chercher si elle refusait de se coucher. Chaque fois, la petite fille se blottissait dans les bras de sa mère en lui disant d'une voix tremblante :

— Tu le laisseras pas m'emmener, hein? Je suis prête à

aller faire dodo.

Éva prenait alors sa fille par la main et la conduisait à son lit. Elle l'embrassait avec tendresse et lui souhaitait une bonne nuit. Elle retournait s'asseoir dans la vieille berceuse grinçante en se disant que ces moments de pur bonheur avec son enfant s'achèveraient bientôt avec l'arrivée du nouveau bébé.



Raoul arriva à l'improviste un beau dimanche après-midi du mois de mars 1932. Omer venait tout juste de partir à l'étable. Éva se trouvait seule à la maison. Les enfants étaient partis glisser au bout de la terre avec leurs traîneaux.

Les premiers coups frappés à la porte surprirent Éva qui sursauta, ce qui dérangerait son enfant dans sa quiétude. Il se mit alors à lui donner de violents coups de pied. Éva caressa doucement son ventre pour le calmer. Elle essaya de voir de qui il s'agissait en étirant le cou vers la fenêtre de la cuisine, mais c'était impossible. Elle ne réussissait qu'à distinguer l'ombre sur la neige de ce qui lui semblait être un homme.

L'inconnu frappa une seconde fois. Les coups devenaient plus forts et plus rapprochés. Le visiteur semblait s'impatienter. La présence de son mari à l'étable

la rassurait.

Lorsqu'elle reconnut son frère, la surprise la cloua sur place. En apercevant sa sœur, Raoul eut une réaction similaire. Son tour de taille le stupéfia et le laissa bouche bée. Seuls les immenses yeux dorés qui le scrutaient avec attention lui étaient familiers.

— Raoul? C'est bien toi? demanda-t-elle, la voix tremblante. Entre vite, ne te laisse pas geler dehors!

Elle s'écarta pour le laisser passer. Ils se fixaient en silence, intimidés. Tellement de temps s'était écoulé depuis leur séparation qu'ils avaient peine à se reconnaître. Raoul était devenu un homme. Il n'avait plus rien de l'adolescent efflanqué qui était parti pour l'Ontario onze ans auparavant, la tête farcie de rêves et d'illusions. Son visage était plus carré, ses épaules, plus larges, et il semblait avoir encore grandi. L'expression de ses yeux n'était plus la même. Toute trace d'innocence y avait disparu. Il avait le regard de quelqu'un qui a souffert et qui a vu s'écrouler plusieurs de ses châteaux en Espagne.

— Salut, ma vieille! fit-il, la voix chargée d'émotion.

Il prit le visage d'Éva entre ses mains et l'embrassa pudiquement sur le front.

— Es-tu toute seule? Où est passé ton bel Omer?

Éva n'arrivait pas à articuler un seul mot, tant elle était ébranlée. De grosses larmes coulaient sur ses joues qu'elle ne cherchait même pas à essuyer. Elle contemplait son

frère et toute son enfance lui revenait à la mémoire. Ému lui aussi, Raoul détourna la tête un instant. D'une voix qu'il voulait enjouée, il pointa du doigt le ventre d'Éva.

— J'imagine que tu n'as pas juste celui-là?

— J'en ai quatre autres; ils sont tous dehors. Le plus vieux est rendu à dix ans et j'ai deux filles qui se suivent d'un an. Il y a aussi ma petite Blanche qui aura quatre ans dans deux mois.

— Tu n'as pas perdu de temps, à ce que je vois! rétorqua-t-il, taquin. On est loin de la petite fille qui voulait entrer au couvent!

Éva sourit. Elle reconnaissait son frère et ses espiègleries. C'était maintenant qu'elle réalisait à quel point il lui avait manqué. Elle le prit par la main et le conduisit vers la chaise la plus proche en lui intimant l'ordre de lui raconter tout ce qui lui était arrivé pendant toutes ses années d'absence.

Raoul éclata de rire et lui murmura en clignant de l'œil :

— Tu permets que je garde pour moi certains événements qui pourraient offenser tes chastes oreilles?

Éva lui donna une bourrade amicale et lui dit simplement :

— Je veux juste savoir si tu es heureux et si tu as trouvé ce que tu cherchais en partant pour l'Ontario.

— Je ne suis resté que deux ans à Sudbury. Le travail dans les mines était trop difficile. Je suis parti vivre à

Montréal et devine qui j'ai rencontré?

— Je n'en ai aucune idée, répondit Éva, laconique.

— J'ai dû faire plusieurs jobs différentes pour arriver à vivre; le chômage là-bas est terrible. J'ai fini par être engagé comme *waiter* dans une taverne.

Éva commençait à se demander où il voulait en venir.

— Tu ne m'as toujours pas dit qui tu avais rencontré...

— J'y arrive. Tu n'as pas une petite idée?

Éva regardait son frère intensément et, soudain, elle comprit.

— L'oncle Edmond! Tu as retrouvé mon oncle Edmond! Comment il va? J'ai si souvent pensé à lui!

Raoul prit son temps avant de répondre. Il semblait mal à l'aise.

— Il est arrivé un soir à la taverne où je travaillais. Je ne l'aurais jamais reconnu s'il n'avait pas crié son « maudit bâtard » à tue-tête. Je me suis approché en lui tendant la main. Il m'a regardé, puis il a fait demi-tour. Je suis sûr qu'il m'a reconnu.

— Mais pourquoi il ne t'a pas parlé? Tu es sûr que c'était bien lui?

Raoul savait qu'il ferait de la peine à Éva en lui disant la vérité, mais il avait commencé et il devait continuer, sinon elle ne le laisserait pas en paix tant qu'elle ne saurait pas tout.

— Je pense qu'il a préféré m'éviter le spectacle de sa

déchéance. Il n'était plus que l'ombre de lui-même. J'ai appris quelques mois plus tard qu'il était mort lors d'une bagarre dans un bar.

Éva sentit les larmes lui monter aux yeux. Elle avait tant prié pour que son oncle parvienne un jour à se libérer de ses démons! L'annonce de sa mort la chagrina profondément, mais elle se dit que Dieu l'avait certainement accueilli dans son paradis. Cet homme était trop bon pour aller brûler en enfer. Elle se força à retrouver son sourire et demanda à son frère :

— Et toi? Que deviens-tu? Es-tu marié? As-tu des enfants?

— Holà! Pas tout en même temps! répondit Raoul en riant. Non, je ne suis pas marié et je n'ai pas d'enfants. Enfin, je ne crois pas...

Éva lui fit de gros yeux et éclata de rire. Elle le serra dans ses bras et lui murmura à l'oreille :

— Je t'aime, tu sais. Tu m'as tellement manqué!

Raoul demeura en Abitibi pendant une semaine. Il partageait son temps entre sa sœur et son frère. Les retrouvailles avec Maurice avaient ému tout le monde. Sans pudeur, les deux frères s'étaient serrés dans leurs bras et avaient laissé couler leurs larmes. Omer, qui n'avait jamais revu les siens depuis près de vingt ans, avait senti une boule d'émotions lui compresser le cœur. Il

n'avait pas attendu que quelqu'un remarque son embarras avant de sortir prendre l'air sur la galerie.

Raoul prenait un plaisir fou à jouer avec les enfants. Aimé en fit son idole, ne rêvant que du jour où il irait rejoindre son oncle à Montréal. Il ne cessait de lui poser des questions sur la grande ville, les automobiles, les tramways et toutes les choses inconnues qui meublaient son imagination.

Le charme de Blanche opéra aussi sur son oncle. Raoul se laissa envoûter à son tour par l'adorable ensorceleuse. Elle lui rappelait Juliette, cette petite sœur qu'il n'avait pas vue grandir et qui était devenue une femme. Très déçu de ne pouvoir la serrer dans ses bras, il se jura d'aller lui rendre visite à Québec. Maintenant qu'il avait repris contact avec sa famille, il n'avait aucune intention de couper les liens à nouveau.

Le matin de son départ, Blanche le surprit en train de faire sa valise.

— Où tu vas, mon oncle Raoul? demanda l'enfant, perplexe devant les préparatifs de son oncle.

— Je retourne chez moi, répondit Raoul en caressant la joue de la fillette. Il faut bien que je travaille.

— Pourquoi tu restes pas ici? Maman serait contente. Elle l'a dit à papa, hier soir. J'ai tout entendu.

— Tu es juste un p'tit nez fourré partout. Ce n'est pas bien d'écouter ce que tes parents se disent le soir quand tu

es couchée.

Raoul prit la gamine sur ses genoux et lui pinça gentiment le nez. Ému par cet amour si pur que lui offrait sa nièce, il la serra tendrement sur son cœur avant de la reposer par terre.

— Bon, c'est assez! Va jouer, maintenant! Ton oncle Raoul est pressé.

— Ça me fait de la peine que tu partes. Je ne te verrai plus jamais.

Elle était au bord des larmes. Raoul ravala difficilement sa salive et lui dit avec douceur :

— Bien sûr que tu vas me revoir! Je vais revenir, je te le promets.

Il la serra une dernière fois dans ses bras, ramassa sa valise et, avant de franchir le seuil, lui souffla un baiser du bout des doigts.

Par la fenêtre, Éva regarda partir son frère en compagnie de Maurice qui le reconduisait à la gare. Elle aurait bien aimé les accompagner, mais ses pauvres jambes fatiguées peinaient à la soutenir. Cette visite lui avait laissé un goût de bonheur. Pendant le séjour de Raoul, avec Maurice, ils n'avaient cessé de se rappeler les souvenirs de leur enfance. Parfois, les trois éclataient de rire en même temps, étant les seuls à comprendre ce qui les amusait tant.

Elle replaça le rideau de la fenêtre et se tourna vers

Blanche qui la regardait intensément. Elle prit l'enfant par la main et lui dit gentiment :

Viens, ma chérie, nous allons préparer le souper pour papa.



Le printemps arriva enfin. Éva avait de plus en plus de difficulté à se déplacer. Ses jambes la faisaient souffrir et une bonne nuit de sommeil était devenue chose du passé. Gaston Beaulieu venait régulièrement lui rendre visite. Qu'Éva puisse rendre cette grossesse à terme le déconcertait. Plus la délivrance approchait, plus il s'inquiétait. C'était presque impossible que cet accouchement se déroule sans problème. Éva, quant à elle, ne souhaitait qu'une chose : que l'enfant vienne au monde le plus vite possible. Elle n'en pouvait plus. Elle se résigna à demander l'aide des filles de Thérèse pour s'occuper de son jardin. Elle avait beau s'y prendre de toutes les façons, elle n'arrivait plus à se pencher vers l'avant, encore moins à s'accroupir par terre.

Depuis plusieurs mois, Omer ne la touchait plus. Elle ne lui avait rien demandé. Il semblait s'être rendu compte par lui-même de tous les désagréments que lui causait son état. Elle lui en était reconnaissante.

Delphine qui, chose étrange, n'était pas enceinte à ce

moment-là, recommença à visiter sa belle-sœur avec le retour des beaux jours.

Le soleil radieux et la douce brise printanière qui persistaient depuis quelques jours leur donnèrent l'idée, un beau dimanche de mai, d'organiser un pique-nique pour faire plaisir aux enfants.

Dans une ravissante petite clairière située juste derrière la maison, elles s'installèrent sur l'herbe avec le dernier-né qui ne marchait pas encore et laissèrent les plus vieux folâtrer à leur guise. En entendant parler de leur projet, Maurice avait décidé de les accompagner.

— Ça va me changer les idées et me permettre de jouer un peu avec les enfants.

Omer, quant à lui, trouvait que c'était du temps perdu. En plus, il ne supportait pas les cris et les jeux bruyants des enfants. Il répétait souvent à Éva :

— J'ai assez de travailler toute la journée comme un forçat; le soir, j'ai pas besoin de me faire casser les oreilles.

Le refus de son mari d'assister au pique-nique arrangeait bien Éva. Les enfants pourraient ainsi s'amuser et batifoler à leur aise sans crainte de se faire rabrouer.

Maurice jouait avec eux comme un vrai gamin. À tour de rôle, il en portait un sur ses épaules et faisait le tour du terrain en courant, le reste de la bande à ses trousses. Peu habitués à ce genre de démonstration, les enfants Lafontaine n'osaient pas se mêler à leurs jeux. Les yeux

pleins d'envie et d'amour refoulé, ils regardaient les ébats de leurs cousins. Maurice leur fit signe de s'approcher et de se joindre à eux, mais, gênés, ils hésitaient. Ce fut Blanche qui, la première, se précipita dans la mêlée, suivie aussitôt par les trois autres. Le pauvre Maurice dut demander grâce à plusieurs reprises. Devant le spectacle des bouffonneries de son frère, Éva riait tellement qu'elle devait tenir son ventre à deux mains.

Elle avait apporté une chaise afin d'y déposer son énorme corps difforme et alourdi. Pas question pour elle de s'asseoir par terre; elle n'aurait jamais pu se relever.

Elle se mit soudain à examiner avec attention le dernier-né de Delphine et Maurice qui s'ébattait dans l'herbe. Elle trouvait son comportement étrange. Malgré les cris et les hurlements des enfants qui couraient autour de lui, il continuait à remuer tout en fixant le ciel, comme s'il ne les entendait pas. Éva approcha ses mains de l'oreille du poupon et les frappa très fort ensemble. L'enfant n'eut aucune réaction.

— Je pense qu'il est sourd, lui dit Delphine, les yeux embués par les larmes. C'est Maurice qui s'en est aperçu le premier.

Elle renifla et prit le bébé dans ses bras. L'enfant souriait, réconforté par la chaleur du sein maternel.

Maurice mit ses mains en porte-voix et cria en direction des deux femmes :

— Quand est-ce qu'on mange? On meurt de faim, nous autres!

Comme une meute de loups affamés, les enfants se jetèrent sur la nourriture en grognant de plaisir. Pendant un court moment, un merveilleux silence se fit. Il n'y eut plus un cri, plus un mot. Les petits gloutons dépensèrent toute leur énergie à se remplir l'estomac.

Lorsque le soleil commença à descendre à l'horizon, la joyeuse bande prit le chemin du retour. Exténués, fourbus, les petits ne se firent pas prier pour aller au lit. Après leur avoir fait réciter leur prière, Éva les borda et regagna la cuisine où Omer, bien installé au bout de la table, feuilletait son journal. Elle s'assit confortablement dans la vieille berceuse d'Eugénie et prit son tricot. Elle laissa son esprit vagabonder dans les méandres de la merveilleuse journée qu'elle venait de vivre. Le plaisir de ses enfants la comblait de joie. Une seule ombre flottait sur son bonheur : la peine de son amie Delphine. L'infirmité du petit Lionel l'avait touchée au cœur. Elle déposa son tricot sur ses genoux et, d'une voix pleine de compassion, elle dit à son mari :

— J'ai appris aujourd'hui que Lionel, le bébé de Delphine et Maurice, est sourd et presque aveugle. J'ai tellement de peine pour eux!

Malgré elle, les larmes lui montèrent aux yeux. Elle reprit d'une voix tremblante :

— Pourvu que notre bébé soit en santé!

Omer se leva lentement et s'approcha d'elle. Avec douceur, il posa sa main sur son épaule.

— Ne t'inquiète pas, la p'tite mère, notre bébé va être parfait comme les quatre autres.

Il la prit par la main et l'aida à se lever.

— Maintenant, viens te coucher.

Rassurée par la confiance d'Omer, Éva suivit son mari, le cœur moins lourd.



Deux semaines plus tard, Omer entreprit la rénovation de l'étable. Il projetait de l'agrandir et de couler, en même temps, un plancher de ciment. Il engagea deux chômeurs récemment arrivés de la ville et demanda à Maurice de venir leur prêter main-forte.

Très tôt ce jour-là, afin de profiter de la fraîcheur matinale, Henri commença à transporter dans son vieux camion le sable et les cailloux qu'il extirpait du profond fossé situé derrière sa terre. Bientôt, les ouvriers pourraient commencer à couler le ciment. Éva prépara le repas et des rafraîchissements pour les hommes avant de retourner, accablée de fatigue, s'étendre sur son lit en attendant l'heure du dîner.

Elle avait demandé à Blanche d'être sage et de ne pas

faire de bruit afin de pouvoir se reposer un peu.

La petite fille s'amusa dans la cuisine pendant quelques instants, mais, intriguée par ce qui se passait dehors, elle décida, en accord avec sa poupée, d'aller voir de plus près de quoi il retournait. Sur la pointe des pieds, pour ne pas déranger sa mère, elle sortit silencieusement de la maison et s'assit sur la première marche du perron afin d'observer tout à son aise son père et l'oncle Maurice qui s'amusaient dans le sable. En les voyant pénétrer dans l'étable, l'idée lui vint d'aller les rejoindre et de demander à son père un seau plein de sable qu'elle pourrait rapporter à côté de la maison pour faire des pâtés.

Elle mit sa vieille poupée de chiffon sous son bras et gambada jusqu'à l'énorme tas de sable et de cailloux. Fascinée, elle s'agenouilla par terre et commença à creuser, lentement au début, puis de plus en plus frénétiquement. Quand le trou fut assez grand pour contenir son petit corps recroquevillé, elle s'y glissa doucement, les yeux brillants de plaisir.

Au même moment, Henri arriva de l'autre côté avec le dernier tas de sable qu'il déversa directement sur son refuge. Blanche n'eut même pas le temps de crier que déjà le sable s'infiltrait partout, dans sa bouche et ses narines, l'empêchant de respirer. Ses immenses yeux aux reflets dorés restèrent ouverts comme s'ils refusaient de quitter la vie. Tout devint noir et, pour elle, le silence se fit total.

Ce fut Maurice qui fit la macabre découverte. Il remarqua d'abord le seau et la pelle abandonnés par terre, puis un bout de tissu rouge qui émergeait au travers du sable. Il s'approcha et, lorsqu'il aperçut la poupée de l'enfant, pendant un instant, son cœur s'arrêta de battre. Il ferma les yeux et ravala douloureusement sa salive. Il essaya de prévenir Omer, mais son cri mourut dans sa gorge. Il s'accroupit et se mit à gratter la terre qui recouvrait le corps de la petite fille. De grosses larmes tombaient sur ses mains. Il avait peine à y voir clair. En se retournant, il distingua son beau-frère qui se tenait près de lui, rigide et incrédule, le visage déformé par l'atroce vérité.

Sans un mot, Omer se pencha et souleva le petit corps désarticulé avec une infinie tendresse. Les mâchoires crispées sur sa douleur, il se dirigea vers la maison d'un pas raide et chancelant.

Éva se réveilla en sursaut. Elle n'avait aucune idée de l'heure qu'il pouvait être. Le silence qui régnait dans la maison l'inquiéta. Avec difficulté, elle s'assit sur le bord du lit. De peine et de misère, elle réussit à enfiler ses souliers. Elle venait à peine de pénétrer dans la cuisine lorsque la porte s'ouvrit avec fracas. Omer se tenait dans l'embrasure, immobile, sa petite Blanche dans les bras. Ce qui la frappa d'abord, ce fut la poupée de chiffon que la fillette tenait encore dans sa main et qui se balançait mollement dans le vide.

La vision de cauchemar se précisa. Elle vit Maurice qui s'élançait vers elle les mains tendues. Elle essaya de parler, mais aucun mot ne réussit à franchir ses lèvres. Omer déposa le petit cadavre sur la table et dit d'une voix blanche :

— Le tas de sable a déboulé sur elle. Elle a dû venir jouer là pendant qu'on était dans l'étable. Personne l'a vue.

Les mots s'étranglèrent dans sa gorge. Comme un automate, Éva s'approcha de la table où reposait son enfant chérie. Du bout des doigts, elle effleura ses lèvres bleutées. Elle s'évanouit, incapable de supporter l'horrible spectacle.

Lorsqu'elle reprit connaissance, elle était couchée dans son lit et Delphine lui tenait la main. Elle regarda autour d'elle, cherchant Blanche du regard. Elle venait de faire un affreux cauchemar. Elle avait vu Omer portant sa petite fille dans ses bras, qui la déposait sur la table, et... Elle referma les yeux et, d'une voix angoissée, demanda à Delphine :

— Irais-tu chercher Blanche s'il te plaît? J'aimerais la prendre dans mes bras.

Delphine détourna la tête pour cacher ses larmes et lui pressa la main avec tellement de force qu'Éva grimaça de douleur. Brusquement, elle s'assit dans son lit et plongea son regard dans celui de son amie avec tant d'intensité que

Delphine frissonna.

— Dis-moi que c'était un cauchemar! Dis-moi que je rêve!

Devant le silence de son amie, elle dut affronter la terrible réalité. Sa fille était morte. Sa petite Blanche était partie pour toujours. Jamais plus elle ne la bercerait avant de la mettre au lit. Elle sentit un courant glacé lui geler le cœur. Au même moment, l'enfant dans son ventre manifesta sa présence. Elle hurla. Elle ne reconnut pas les bras d'Omer qui l'entouraient et la serraient très fort afin de la calmer. Elle retomba dans un état de semi-conscience peuplé d'images plus atroces les unes que les autres.

Henri fabriqua un petit cercueil que Thérèse rembourra de coussins recouverts de soie blanche. La dépouille de la petite fut exposée pendant deux jours dans le minuscule salon des Lafontaine afin que tous ceux qui l'avaient connue et aimée puissent venir lui rendre un dernier hommage.

Tout le temps que sa fille fut sur les planches, Éva n'adressa la parole à personne. Impassible, elle se contentait de recevoir avec dignité les condoléances et les mots d'encouragement. Elle n'avait plus de larmes; la source s'en était tarie. Malgré son état, elle se rendit à l'église pour assister aux funérailles. Écrasée par la culpabilité, elle reconduisit son enfant jusqu'au cimetière. Supportée par les bras solides d'Omer et figée dans sa

douleur, elle ne détourna même pas les yeux lorsque la première pelletée de terre recouvrit la petite tombe blanche. Tout son corps lui faisait mal. Une douleur intolérable lui torturait les entrailles, mais ce n'était rien à côté de l'atroce blessure qui lui déchirait le cœur.

Ce soir-là, Thérèse demanda à sa fille Sophie de demeurer avec sa tante au cas où l'enfant déciderait de venir au monde durant la nuit. Après les émotions des derniers jours, c'était bien possible que l'accouchement se produise un peu plus tôt que prévu. Sophie, qui ressemblait de plus en plus à sa mère par sa gentillesse et sa générosité, accepta sans se faire prier. Elle promit de veiller sur Éva. Si les douleurs devaient commencer, elle enverrait Aimé chercher Thérèse pendant qu'Omer s'occuperait de prévenir le médecin.

Sophie prépara le souper pour toute la famille, mais seuls les enfants firent honneur à son délicieux repas. À bout de forces, Éva alla s'étendre sur le lit, tandis qu'Omer prétextait un quelconque travail urgent et quitta la maison sans même prendre le temps de changer de vêtements.

Il entra dans la grange et verrouilla la porte derrière lui. Il ferma les yeux et serra les poings si fort que ses ongles pénétrèrent dans sa chair. Tout à coup, la douleur vint, puissante et incontrôlable. Elle jaillit par tous les pores de sa peau. Il se jeta par terre et enfouit son visage dans le foin. Toutes les larmes depuis si longtemps cachées sous

un amas d'orgueil et de peur déferlèrent en même temps, emportant l'intolérable souffrance qui l'oppressait depuis la mort de sa fille. Longtemps, il pleura, sans retenue, avec humilité.

Peu à peu, les sanglots qui lui déchiraient la poitrine se calmèrent et il resta étendu dans la fraîcheur du foin, anéanti. À la tombée de la nuit, il rentra à la maison. Seul un observateur très perspicace aurait pu dire qu'il avait pleuré.

Au petit matin, Éva accoucha d'un gros garçon en parfaite santé. Le docteur Beaulieu n'eut même pas le temps de se rendre à son chevet. Tout s'était déroulé à merveille. La nature avait accompli parfaitement son œuvre.

À leur réveil, les enfants trouvèrent le nouveau-né bien langé et dormant à poings fermés dans son berceau. Berthe et Lorette furent émerveillées devant leur petit frère. Elles demandèrent à Sophie si elle savait comment il s'appelait. La pauvre fille n'en avait aucune idée.

— Je ne le sais pas, mais, s'il était à moi, je l'appellerais Georges. Je trouve que c'est tellement un beau nom!

Le prénom lui resta. Éva, qui s'en fichait éperdument, ne fit aucune objection. Elle essaya de le nourrir au sein, mais elle n'avait pas assez de lait pour le petit glouton qui, toujours affamé, pleurait continuellement. Elle n'insista pas. Elle le mit dans les bras de Sophie et lui demanda de

s'en occuper.

Éva ne ressentait rien pour son enfant, seulement une totale indifférence. Malgré elle, elle le rendait responsable de la mort de Blanche. Si elle n'avait pas été aussi épuisée par sa grossesse, elle aurait surveillé sa fille et rien de tout cela ne serait arrivé. Elle en avait parlé avec Delphine, mais son amie n'avait rien compris. Elle l'avait même traitée de sans-cœur et de mère dénaturée. Éva aurait bien voulu aimer son fils, mais elle n'y arrivait pas. Elle se souvenait à peine de l'avoir mis au monde.

Continuellement épuisée par les saignements et assaillie par des douleurs pelviennes insupportables, Éva finit par consulter le docteur Beaulieu qui l'examina avec attention.

— Tu ne peux pas continuer comme ça. Tu fais de l'anémie, ça, c'est sûr. Il va falloir que tu ailles te faire examiner par un spécialiste. Mes compétences ne vont pas plus loin.

Ne sachant trop comment aborder le sujet, il se tirait le lobe de l'oreille en réfléchissant. Finalement, il se décida :

— Je sais que ce n'est pas de ta faute, mais cette grossesse n'aurait jamais dû se produire. Heureusement, l'enfant est en bonne santé, mais on ne peut pas en dire autant de la mère.

— Je suis certaine qu'avec un bon tonique ça va se replacer. J'ai toujours eu des saignements après mes

accouchements et ça revenait tout seul, répondit Éva d'une voix mal assurée.

— Cette fois, ça ne se passera pas comme ça. Tu as besoin d'un curetage. Autrement, tu risques l'empoisonnement de sang. Tu sais que tu peux en mourir?

Éva écoutait avec attention, mais ne semblait pas prendre en considération les recommandations du médecin.

— Je ne peux pas t'obliger, mais, si ça ne s'améliore pas d'ici une semaine, il va falloir que tu m'écoutes et que tu ailles te faire soigner. C'est grave, Éva. Pense à tes enfants; ils ont besoin de leur maman.

Avec douceur, il prit ses mains dans les siennes. Elles étaient glacées.

— Essaie de ne pas trop te torturer l'esprit. Ce qui est arrivé n'est pas de ta faute. Tu dois retrouver ta santé le plus rapidement possible et, pour ce faire, tu dois suivre mes conseils. Le temps se chargera ensuite d'apaiser tes souffrances.

La condition d'Éva ne s'améliora pas. Au contraire, elle perdait davantage ses forces de jour en jour. Omer, qui voyait dépérir sa femme sans pouvoir l'aider d'aucune façon, se sentait inutile. Sa peine à lui était tellement grande qu'il pouvait imaginer celle d'Éva. Le départ de Blanche était en train de creuser un immense fossé entre

eux, déjà que la communication n'était pas toujours facile. Il finit par prendre les choses en mains et alla voir Gaston. Il lui demanda d'intervenir au plus vite, car Éva refusait toujours d'aller se faire soigner. Il était prêt à prendre la décision pour elle.

— Tu vas lui trouver un médecin qui va la guérir à Montréal, dit-il à Gaston. Moi, je vais m'occuper de prévenir Alice. Je veux qu'elle héberge Éva pendant son séjour là-bas.

— Il était temps que quelqu'un se décide, bonyeu! Elle va y laisser sa peau, si ça continue.

Gaston marchait de long en large, les mains nouées derrière le dos. Il finit par s'asseoir à son bureau et rassura Omer.

— Je m'en occupe en priorité. Je connais un excellent médecin à l'Hôtel-Dieu. On a fait nos études ensemble. Il va se charger d'Éva et je te jure qu'elle va nous revenir en pleine santé.

Il eut un long moment d'hésitation qu'Omer ne troubla pas. Après avoir bien pesé ses mots, il poursuivit :

— Tu sais, mon ami, ta femme vient de passer des moments très difficiles. Ce ne sont pas juste les problèmes physiques qui la minent. La mort de Blanche a été une grande épreuve pour elle. Elle a besoin aussi de faire le ménage dans sa tête...

Il n'eut pas le temps de terminer sa phrase qu'Omer

était debout devant lui et le menaçait, l'index pointé vers son visage.

— Veux-tu dire que ma femme est folle?

— Calme-toi, Omer! Ce n'est pas du tout ce que j'ai voulu dire. Éva a juste besoin de se changer les idées pendant un bout de temps. Ton idée de l'envoyer chez Alice, c'est parfait. Elles s'entendent très bien et, d'après ce que j'ai pu constater, ta sœur est une femme d'une grande bonté. Je suis certain qu'elle sera d'un immense secours pour l'aider à se rétablir.

Réticente au début, Éva finit par accepter de partir pour Montréal. La perspective de retrouver son amie Alice amortissait ses craintes. Elle se sentait en sécurité avec sa belle-sœur. Elle pourrait tout lui raconter et peut-être que la douleur intolérable qui lui broyait le cœur finirait par disparaître.

Les inquiétudes de Gaston se concrétisèrent. Éva dut subir une hystérectomie, alors qu'elle n'avait que vingt-huit ans. Hospitalisée à l'Hôtel-Dieu pendant plus de deux semaines, elle reçut chaque jour la visite d'Alice. Après sa sortie de l'hôpital, sa belle-sœur l'hébergea pendant tout le mois qui suivit. Gâtée et maternée par Alice, Éva reprit peu à peu des forces, et son courage devant l'adversité refit surface. La douleur engendrée par la perte de sa fille s'atténua doucement. Elle pria et pleura des nuits entières,

le visage enfoui dans son oreiller.

Ce fut un rêve merveilleux qui lui apporta le soulagement qu'elle espérait depuis le jour maudit de l'accident. Enveloppée de lumière, sa mère lui apparut tenant par la main sa petite Blanche. L'enfant lui souriait et semblait l'appeler. Tout à coup, Éva sentit le corps de sa fille chérie se glisser dans ses bras et une toute petite voix lui murmura :

— Ne pleure plus, maman, je suis heureuse, ici, avec grand-maman. Nous allons veiller sur toi.

Le matin suivant, elle se réveilla avec le désir de rentrer à la maison le plus vite possible.

Pendant l'absence d'Éva, Sophie avait pris en charge la maisonnée. Elle s'occupait des enfants et des tâches ménagères. Une grande partie de son temps était consacrée aux soins du petit Georges qui dormait peu et pleurait beaucoup. Le bébé ne supportait pas d'être laissé seul. Il n'acceptait pas d'autres bras que ceux de sa nounou et elle devait souvent le bercer pour le calmer. Irrité par les pleurs de l'enfant, Omer suppliait Sophie de le faire taire et, en même temps, il l'accusait de trop le gâter. La pauvre fille ne savait plus à quel saint se vouer.

Omer et Maurice terminèrent les travaux d'agrandissement de l'étable et, ensuite, ils commencèrent les foins. Aimé, qui rôdait autour comme une âme en peine, fut vite attrapé par son père qui décida d'en profiter

pour l'initier aux travaux de la ferme.

Chose étrange, depuis sa correction, Aimé s'était rapproché de son père. La crainte qu'il éprouvait envers lui se dissipait peu à peu pour faire place à un mélange de respect et d'admiration. Au seuil de l'adolescence, il lui ressemblait de plus en plus. Orgueilleux et dominateur, il régentait tout le monde autour de lui. Très intelligent et un brin manipulateur, il obtenait à peu près tout ce qu'il voulait. Il était toujours premier de sa classe et, en tant qu'aîné de la famille, de sexe masculin de surcroît, il exigeait certains égards de ceux qu'il considérait comme ses inférieurs.

La vie de bûcheron et de fermier ne l'intéressait pas du tout. Il en discutait souvent avec sa mère qui l'encourageait à poursuivre ses études. Elle lui avait demandé de rester discret en présence de son père, qui considérait les diplômes comme des papiers inutiles. Quand le moment serait venu d'aller dans les grandes écoles, elle verrait elle-même à le convaincre. La politique attirait et subjuguait Aimé, qui avait subi l'influence de son père. Il lisait tous les journaux qu'Omer achetait au village et il passait des heures à écouter la radio, même s'il ne comprenait pas grand-chose à ce qu'il entendait. À quelques reprises, il avait assisté à une discussion enflammée entre Omer et d'autres partisans « bleus ». Il était hypnotisé par les mots « gouvernement »,

« politique », « pouvoir », qui résonnaient à ses oreilles comme une douce musique.

Un jour, il connaîtrait ce monde fascinant. Il gravirait tous les barreaux de l'échelle, peu importait s'il devait écraser quelques-uns de ses adversaires durant son ascension. Il ne parlait de ses ambitions qu'à sa mère. Elle l'écoutait avec attention et admiration. Jamais elle ne se moquait de lui. Elle lui disait souvent de ne pas abandonner ses rêves, en dépit des embûches qu'il trouverait sur sa route. Sa mère, il avait tellement hâte de la revoir! Même si son père lui avait expliqué qu'il était temps de sortir des jupes de sa maman, maintenant qu'il était âgé de dix ans, il pleurait souvent, le nez enfoui sous ses couvertures. La douceur des bras maternels lui manquait terriblement.

Éva rentra à la maison alors que l'été tirait déjà à sa fin. Pour son retour, Berthe et Lorette lui avaient confectionné un gâteau avec l'aide de Sophie et avaient revêtu leur plus belle robe. Elles ne cessaient de tourner autour de leur mère en essayant de lui raconter toutes les deux en même temps tout ce qui s'était passé pendant son absence.

Éva riait de bon cœur en se bouchant les oreilles avec ses mains.

— Arrêtez un peu, les filles! Vous m'étourdissez! Vous aurez tout le temps qu'il faut pour me raconter vos

mauvais coups. Je suis revenue pour rester.

Elle se tourna vers Aimé qui se tenait un peu en retrait.

— Et toi, tu ne viens pas m’embrasser?

Le garçon s’approcha de sa mère et, malgré l’envie qu’il avait de se jeter dans ses bras, il lui tendit la main. Il sentait le regard sévère de son père posé sur lui.

— Bonjour, maman, je suis bien content que vous soyez revenue.

Il s’éloigna sans ajouter un mot. Éva sentit les larmes lui monter aux yeux. Son petit garçon devenait un homme. Elle s’empressa de penser à autre chose et se tourna vers Sophie qui tenait un gros poupon dans ses bras. Son fils! Elle le reconnaissait à peine. Les bébés changent si vite, à cet âge-là! Elle ne ressentait rien, sauf un grand vide. Cet enfant faisait encore partie de son cauchemar. Elle savait qu’un jour elle l’aimerait, mais, pour l’instant, c’était trop tôt. Elle sourit au bébé qui la contemplait, les yeux arrondis par la crainte. Elle s’approcha doucement et Sophie le lui déposa dans les bras.

Georges se mit aussitôt à hurler et à se débattre de toutes ses forces. Éva n’insista pas. Elle le rendit à sa nièce et se tourna vers Omer qui avait suivi toute la scène. Elle était contente de revoir son mari. Elle appréciait sa force tranquille et le sentiment de sécurité qu’il lui procurait, mais, durant son séjour chez Alice, elle avait beaucoup réfléchi. Maintenant qu’elle était devenue stérile, plus rien

ne l'obligeait à consommer l'acte de chair.

La première fois que son mari voulut reprendre ses droits conjugaux, elle lui fit part de sa décision. Incrédule, Omer voulut argumenter en lui faisant notamment valoir qu'elle n'aurait plus à craindre de tomber enceinte, mais elle lui opposa un refus catégorique. Au début, il se rebiffa, mais, devant l'intransigeance de sa femme, il finit par se plier à sa décision en se disant qu'il s'agissait d'un caprice. Il n'était pas homme à prendre une femme de force; il allait donc faire preuve de patience. N'étant pas habitué au dialogue, il n'arrivait pas à exprimer ses besoins et sa frustration devant ce qu'il considérait comme une grande injustice. À cause des convenances, ils continuèrent à dormir ensemble, mais Éva érigea une barrière infranchissable au centre du lit.

Au milieu de l'automne, Sophie retourna chez elle, de sorte qu'Éva reprit seule le travail de la maison et le soin des enfants.

UN après-midi du mois de juin 1936, quatre ans après la mort tragique de Blanche, Éva reçut une lettre de Juliette lui annonçant qu'elle était amoureuse du plus beau médecin de l'hôpital. Cette fois, il s'agissait du bon. Elle en était sûre. Éva sourit. C'était la troisième fois que sa sœur trouvait l'homme de sa vie. « Quelle girouette, cette Juliette! » pensa-t-elle.

Elle ressentit un élan d'amour pour cette petite fille qu'elle avait élevée et qui était devenue une jolie infirmière pleine de vie et de compassion pour ceux qui souffrent. Depuis son départ pour Québec, les deux sœurs ne s'étaient pas revues, mais elles s'écrivaient régulièrement, ce qui comblait Éva de joie.

Elle replia la lettre et la rangea avec les autres dans le tiroir de sa commode. Elle se dirigea ensuite vers la fenêtre pour jeter un coup d'œil à Georges, qui s'amusait dans le sable avec son camion en bois. Une vague de mauvais souvenirs l'assailit. Elle s'empessa de chasser ses pensées douloureuses et sortit sur le perron. Elle remarqua que le

regard du petit garçon était tourné vers la route. Il attendait Berthe. En l'apercevant, il se leva d'un bond et courut à sa rencontre. Sa grande sœur s'agenouilla par terre et le reçut dans ses bras en riant aux éclats.

— Bonjour, mon poussin! Raconte-moi ce que tu as fait aujourd'hui pendant que j'étais à l'école.

Éva vit le visage de Georges s'illuminer. Elle n'entendait pas ce que les deux enfants se disaient, mais le bonheur de son fils faisait plaisir à voir. Elle ne ressentait aucune jalousie pour cette relation qu'il avait établie avec sa sœur aînée. Elle en était la seule responsable. Elle n'avait pas su créer le lien si précieux entre elle et son enfant. Elle n'avait pas été présente pour le tout-petit durant les premiers mois de sa vie et il s'était tout naturellement trouvé une mère de remplacement. « Comme la vie est étrange, parfois! se dit-elle, repensant aux confidences d'Alice sur sa relation privilégiée avec Omer. On dirait bien que la même histoire se répète! » Une chose était sûre, elle aimait son fils. Il était la chair de sa chair et elle serait toujours là pour lui; c'était son devoir de mère.

Le lendemain, elle se rendit au presbytère payer une messe pour le repos de l'âme de Blanche. Le curé Dion, qui la considérait maintenant comme une paroissienne honorable, la reçut poliment. Elle en profita pour s'informer des collègues susceptibles d'accueillir son fils, âgé maintenant de quatorze ans.

— Je veux le faire instruire, monsieur le curé. C'est un enfant tellement intelligent! Je ne veux pas qu'il reste un pauvre habitant toute sa vie. En plus, il aime l'étude et il est toujours premier de classe.

— Je suis bien d'accord avec vous, madame Lafontaine. Aimé est un enfant très doué.

Il hésita et continua en appuyant bien sur les mots :

— Vous n'avez jamais pensé à le diriger vers la prêtrise?

Éva faillit lui cracher au visage ce qu'elle pensait, mais elle réussit à refouler les paroles acerbes qui lui montaient aux lèvres. Elle lui répondit avec un sourire mielleux :

— Je vais lui en parler, monsieur le curé, mais ça me surprendrait beaucoup qu'il songe à se diriger dans cette voie. Ce qui l'intéresse, c'est plutôt les chiffres et les affaires.

— Demandez-lui de passer me voir un soir cette semaine; je vais lui en parler.

Il renchérit avec emphase :

— Heureux parents, que ceux qui donnent un de leurs enfants à Dieu!

Éva s'empressa de prendre congé. Elle sentait qu'elle allait le regretter si elle ouvrait la bouche.

De retour à la maison, elle raconta à Omer sa conversation avec le curé. Il explosa aussitôt.

— Aimé ne fera jamais un curé! C'est un fils d'habitant et il va travailler sur la terre avec moi! Je vais continuer

d'agrandir et, dans quelques années, nous aurons la plus belle ferme du comté.

Éva se rapprocha de son mari et lui dit sur un ton sans équivoque :

— Aimé va aller au collège, il va faire un cours commercial et il va apprendre l'anglais. Comme ça, il va pouvoir se trouver un meilleur emploi.

Omer bondit de sa chaise et frappa la table du poing. Le petit Georges sursauta et se mit à hurler. Omer l'attrapa brusquement par un bras et l'enferma dans la chambre à coucher. Les mains croisées derrière le dos, il arpentait rageusement la pièce. Éva attendit que la tempête se calme et reprit d'une voix posée :

— Aimé va aller au collège. Ensuite, il décidera lui-même ce qu'il veut faire.

— Veux-tu bien me dire à quoi ça peut servir d'apprendre l'anglais, pour un habitant? Ce n'est sûrement pas avec les vaches qu'il va pouvoir jaser. À ma connaissance, une vache, ça beugle aussi bien en français qu'en anglais.

Il continua d'une voix rageuse :

— Aimé a fini sa septième année. Il ne passera pas l'hiver à rien faire; je vais l'emmener bûcher avec moi. C'est tout! À part de ça, je n'ai pas d'argent à gaspiller pour des caprices de bonne femme.

Insultée, Éva serra les dents.

— Ne t'en fais pas pour ça, j'ai ce qu'il faut. J'ai toujours conservé l'argent de mon oncle Edmond pour faire instruire les enfants.

Omer n'en croyait pas ses oreilles.

— Quel argent? Comment ça se fait que je n'étais pas au courant de ça?

Il s'approcha de sa femme, l'air menaçant et ouvrit la bouche pour parler, mais Éva le devança :

— Cet argent m'appartient. C'est un héritage. Ne t'avise jamais d'y toucher!

Le ton de sa voix et le regard noir qu'elle dardait sur lui le firent reculer. Sans un mot de plus, il sortit en claquant la porte.

Éva décida de parler de ses projets avec la personne en qui elle avait le plus confiance, le docteur Gaston Beaulieu. Elle se rendit à son bureau et lui expliqua ce qu'elle désirait pour son fils aîné. Impressionné par sa détermination, Gaston l'écouta avec attention.

— Je suis tout à fait d'accord avec toi. Aimé est un garçon exceptionnel, bourré de talent, mais tu ne trouves pas qu'il est un peu jeune pour partir si loin de sa famille? Tu devrais attendre encore une couple d'années, le temps qu'il prenne un peu de maturité.

— C'est sûr que ça me brise le cœur, mais je ne veux pas le voir partir pour les chantiers. C'est encore un enfant. Ce

n'est pas sa place, avec tous ces hommes grossiers et sans éducation. J'ai peur qu'il ne veuille plus étudier par la suite.

Gaston réfléchissait en tapotant doucement le dessus de son bureau.

— J'ai peut-être la solution à tes inquiétudes. J'ai entendu dire dernièrement que Rosaire Deschênes, le propriétaire du magasin général, se cherche un assistant pour l'aider à préparer et à livrer les commandes. Ça permettrait à ton gars d'apprendre à travailler et de gagner un peu d'argent. Ainsi, il pourrait t'aider à payer ses études. Qu'est-ce que t'en penses?

Éva se sentit libérée de son fardeau. Enfin, quelqu'un l'appuyait.

— Je ne sais pas comment vous remercier. Vous avez toujours été si bon pour moi!

Gaston lui sourit avec affection.

— Ça va donner le temps à ton entêté de mari de se faire à l'idée. Une petite voix me dit qu'il ne sera pas très emballé de voir partir son fils pour le collège.

— Ne vous en faites pas. Quand il s'agit de l'instruction des enfants, c'est moi qui décide.

Il la prit par le bras et la reconduisit à la porte.

— Tu es une femme courageuse, Éva. Vraiment, tu m'impressionnes!

Une semaine plus tard, Aimé fut engagé comme homme à tout faire au magasin général. Rosaire Deschênes le trouvait un peu jeune et un peu fluet, mais, puisqu'il était recommandé par son grand ami Gaston, il allait le mettre à l'épreuve.

Stupéfait devant les projets de son fils et de sa femme, Omer y vit un complot. Il avait l'impression qu'on lui avait joué dans le dos. Il finit par se rendre à l'évidence : il ne gagnerait pas sur ce terrain. Depuis maintenant quinze ans qu'il était marié à Éva, il avait appris à la connaître. Sous des airs de petite femme soumise se cachait une lionne prête à bondir si on touchait à ses enfants.

Il n'allait quand même pas lui donner raison sans imposer ses conditions. Il exigea que son fils aide Adrien à faire la traite et à rentrer le bois pour le poêle chaque matin avant de partir pour son nouveau travail. Aimé faillit riposter, mais le regard suppliant de sa mère lui fit comprendre qu'il était préférable de ne pas contester la décision de son père.



Accoudé sur son bureau, les yeux mi-clos, Ange-Albert Dion réfléchissait. Il n'arrivait pas à se sortir de la tête sa dernière rencontre avec Éva. Il la revoyait assise en face de lui, les mains nouées sur les genoux, qui le fixait avec ce

regard qui lui tournait la tête et en même temps le mettait hors de lui.

Il n'arrivait pas à comprendre la fascination délétère que cette femme exerçait sur lui. Il la détestait depuis le premier jour où il l'avait vue. Elle n'était encore qu'une enfant, mais elle irradiait déjà, comme toutes les femmes, l'émanation maudite qui s'échappe par tous les pores de leur peau et qui fait damner les hommes. Il avait toutes les femelles en horreur. Pourquoi celle-là revenait-elle le hanter? Et pourquoi, chaque fois qu'il pensait à elle, le visage de sa mère se confondait-il avec le sien? Il ne parvenait pas à éclaircir ce mystère. Tout ce dont il était certain se résumait en un seul mot : haine. Depuis qu'il l'avait obligée à se marier, il croyait s'être libéré de son emprise, mais, lorsqu'elle était venue lui parler de l'éducation de son fils, de nouveau il avait senti dans sa chair la griffe de Satan.

Il devait la faire souffrir encore. Ce ne serait que de cette manière qu'il réussirait à supporter l'oppression que cette Jézabel lui faisait subir.

Il était sur le point de se lever pour aller réciter son bréviaire lorsque, en jetant un coup d'œil par la fenêtre, il vit Aimé qui passait sur sa vieille bicyclette, se dirigeant vers le rang quatre. Il sortit précipitamment et l'intercepta au moment où le garçon arrivait devant le presbytère.

— Bonjour, Aimé. Est-ce que je peux te parler un

instant?

Surpris, Aimé descendit de sa bicyclette et s'approcha du prêtre qui lui tendit la main et l'invita à entrer.

— Viens, mon garçon, j'aimerais discuter de certains sujets avec toi.

Mal à l'aise, Aimé n'osa pas refuser. Il suivit le curé Dion à l'intérieur.

— Ta mère est venue me voir l'autre jour et m'a parlé de ton désir d'aller étudier au collège. Je suis tout à fait d'accord avec elle : tu es un bon élève et tu me sembles un jeune homme sérieux. Je serais prêt à t'aider à préparer ton entrée au collège. Plus tu auras de connaissances, plus tu auras de chances d'être accepté. Tu pourrais venir me voir après ton travail et nous passerions quelques heures ensemble. Qu'en dis-tu?

Aimé se tortilla sur sa chaise. Il ne savait quoi répondre. Le curé Dion lui déplaisait. Il n'aimait pas son regard qui, posé sur lui, lui donnait froid dans le dos.

— Je ne sais pas, dit-il en bredouillant. Mon père a besoin de moi à la ferme. Il me permet de travailler au magasin général à condition que je lui donne un coup de main.

— Je vais parler à ton père, dit le curé avec un sourire. Je suis sûr que tes parents ne verront pas d'objection à ce que je t'instruise. Maintenant, retourne chez toi et dis-leur que je vais passer dans le courant de la semaine.

Il regarda partir Aimé, un sourire machiavélique se dessinant sur ses lèvres. Depuis sa violente altercation avec Edmond Boisvert des années auparavant, il n'avait plus jamais touché à ses enfants de chœur. Il avait appris dernièrement par un de ses paroissiens le décès de son vieil ennemi. Les menaces qu'Edmond faisait planer sur sa tête depuis des années avaient disparu en même temps que lui. Là, l'occasion était trop belle et il n'allait pas la laisser passer. La peur d'être découvert s'envolait tout à coup. Il se sentait envahi par une force nouvelle. Personne n'oserait s'attaquer à lui, puisqu'il était protégé par son sacerdoce. Une lueur de folie brilla dans ses yeux. Il savait qu'en prenant l'innocence de son fils il briserait le cœur d'Éva. Il mettrait ce garçon un peu trop fier sous sa totale domination et personne ne pourrait rien contre lui. Ses parents avaient bien trop peur du déshonneur et de la honte.

De retour à la maison, Aimé parla à ses parents de sa rencontre avec le curé. Omer l'écouta en serrant les poings. Il n'était pas dupe; il connaissait les penchants d'Ange-Albert Dion et c'était pour cette raison qu'il ne l'avait jamais porté dans son cœur. Il n'oublierait jamais le fils de Jos Lafortune qui s'était pendu dans la grange. Il l'avait vu sortir du presbytère, les yeux fous, en essayant d'attacher son pantalon. À ce moment-là, il avait tout compris.

Omer était au courant de ces choses-là. Son père lui avait tout expliqué avant de l’emmener pour la première fois dans les camps de bûcherons. Il lui avait fait une sérieuse mise en garde.

— Laisse-toi jamais tripoter par un gars. Y en a qui cherchent juste ça, avec les jeunots comme toi. Si jamais y en a un qui te fait de l’œil, viens me le dire, il va s’en rappeler longtemps.

Après le souper, Omer quitta la maison sans un mot et se rendit au presbytère. Il frappa de toutes ses forces à la porte d’entrée qui faillit sortir de ses gonds. Il n’attendit pas qu’on lui ouvre avant d’entrer. Il fonça droit sur le curé Dion qui s’amenait vers lui, une tasse de thé à la main.

Aveuglé par sa colère, Omer saisit le prêtre par le devant de sa soutane et lui cracha son mépris au visage :

— Tu auras beau être un curé, ce n’est pas ça qui va m’empêcher de te dire tes quatre vérités. Je suis au courant de ce que tu fais aux p’tits gars.

Il lui mit son poing sous le nez en le poussant contre le mur.

— Ne t’avise jamais de poser tes sales pattes sur les miens, sinon, curé pas curé, tu vas le regretter. Je n’attendrai pas le jugement de Dieu! C’est moi-même qui vais t’envoyer en enfer.

Toute trace d’arrogance avait disparu du visage d’Ange-Albert Dion. Il essayait d’échapper à la poigne d’acier,

mais Omer ne semblait pas prêt à le libérer.

— Lâche-moi, pour l'amour de Dieu! réussit-il à articuler d'une voix étranglée.

— Ne mêle pas Dieu à ça! Si ce n'était pas que tu es protégé par ton Église, ça ferait longtemps que tu aurais sacré le camp d'ici. Tu devras faire attention, à l'avenir. Ce n'est pas tout le monde qui a la même patience que moi!

Omer relâcha le prêtre qui tremblait de tous ses membres. Il sentait qu'il devait partir au plus vite, sinon il ne répondrait plus de ses actes.

Après son départ, le curé Dion tomba à genoux et se mit à sangloter. La rage et l'humiliation lui arrachaient des cris inhumains. D'un mouvement brusque, il se débarrassa de ses vêtements et, en titubant, se dirigea vers sa chambre en murmurant des paroles incompréhensibles. Il saisit le fouet accroché au pied de son lit et se flagella jusqu'à rouvrir les cicatrices qui lui sillonnaient le dos.

— Soyez tous maudits!

Il répéta ces mots sans arrêt, jusqu'au moment où, au summum de la souffrance, il s'évanouit et s'écroula par terre.

Quant à Omer, il ne parla jamais de sa rencontre avec le curé, malgré les questions de sa femme et de son fils qui voulaient savoir pour quelle raison le prêtre avait changé d'idée aussi subitement.

Sa journée de travail terminée au magasin général, Aimé passa par le bureau de poste pour ramasser le courrier des résidents du rang quatre. En échange d'une petite rémunération, il s'était offert pour servir de facteur. Chaque jour de la semaine, il distribuait le courrier à ceux qui n'avaient pas le temps de se rendre au village. Ainsi, les gens recevaient leur courrier à temps, tandis qu'il mettait un peu plus d'argent de côté pour préparer son avenir.

Il s'était fabriqué une sorte de petite remorque en bois qu'il attachait derrière sa bicyclette et qui lui permettait en même temps de livrer des commandes passées au magasin général. Il aimait bien son travail, mais il avait hâte de partir pour le collège. Encore un an à attendre et il serait enfin libre. Il ressentait aussi le besoin de sortir du carcan familial et d'enfin définir son identité. On ne cessait de lui répéter qu'il était l'aîné et que c'était à lui de donner l'exemple. Il en avait assez de se sentir responsable de tout. Ses sœurs lui tombaient sur les nerfs. Plus elles vieillissaient, plus elles devenaient détestables. Et son petit frère, quel poison, celui-là! Au collège, il aurait aussi des règles à respecter, mais au moins il aurait la paix.

Toutes ces pensées lui trottaient dans la tête lorsqu'il arriva à la maison. Éva étendait le linge sur la corde en

fredonnant une chanson de La Bolduc.

*Y en a qui prétendent,  
Que j'ai la langue paralysée,  
Et d'autres se sont imaginé,  
Que j'avais le nerf du cou cassé*

Il alla ranger sa bicyclette dans le hangar et revint avec une lettre à la main.

— Vous avez reçu du courrier de Québec, dit-il à sa mère en passant près d'elle.

Éva posa son panier à linge par terre et tendit la main pour prendre la lettre. Elle reconnut l'écriture de sa sœur Imelda. Il y avait longtemps qu'elle ne lui avait rien posté. Les nouvelles lui parvenaient surtout par l'intermédiaire de Juliette. Elle alla s'asseoir sur le banc de bois à l'extrémité de la galerie et retourna plusieurs fois la lettre entre ses mains avant de se décider à l'ouvrir.

*Québec, 20 octobre 1937*

*Chère Éva,*

*Je t'écris pour te dire que je viens de vivre un terrible drame. Mon mari m'a quittée pour un monde meilleur. Il est décédé la semaine dernière. Je suis maintenant seule et je m'ennuie terriblement. J'ai pensé aller passer quelques*

*semaines avec vous autres. De te revoir et de connaître tes enfants me donnerait du courage pour passer à travers mon deuil.*

*J'arriverai par le train mercredi prochain. J'ai bien hâte de te revoir. Je t'embrasse,*

*Ta grande sœur,*

*Imelda*

Éva demeura songeuse. Elle n'avait pas revu Imelda depuis dix-sept ans, en fait depuis le jour où elle était venue reconduire Juliette. Cela lui semblait tellement loin à présent! C'était comme s'il s'agissait de la vie d'une autre personne. L'idée de revoir sa sœur aînée la remplissait de joie. Elle lui avait beaucoup manqué, au début, lorsque la famille s'était installée en Abitibi, mais tant d'événements étaient survenus, depuis!

Imelda ne connaissait même pas Omer, ni aucun de ses enfants. Tout ce qu'elle savait d'eux se trouvait sur une photo de leur petite famille prise par Raoul lors de son passage cinq ans auparavant, qu'Éva lui avait fait parvenir. En repensant à tout ça, Éva sentit les larmes lui monter aux yeux. Sur cette photo, il y avait Blanche. Elle secoua la tête, fourra la lettre dans sa poche, ramassa son panier et entra dans la maison en courant.

Assise sur le banc de bois en face de la gare, Éva regardait son fils Georges sauter à cloche-pied en récitant

une comptine. Soudain, le petit garçon se métamorphosa en une jolie fillette blonde qui attendait la même Imelda, un chat dans les bras. Elle sourit à son fils et lui tendit la main.

— Viens, le train arrive bientôt. Ta tante Imelda va nous attendre.

Docilement, l'enfant mit sa petite main dans celle de sa mère et la suivit sans dire un mot.

Éva eut de la difficulté à reconnaître Imelda, tellement elle avait changé. Ses cheveux commençaient déjà à blanchir aux tempes et elle avait pris beaucoup de poids. À même pas quarante ans, elle ressemblait à une vieille femme. Éva qui, à trente-trois ans, n'avait rien perdu de sa jeunesse et de sa beauté, resta bouche bée en voyant ce que le passage du temps avait infligé à sa grande sœur.

Elle s'approcha doucement et, lorsque leurs regards se rencontrèrent, une vague d'émotions les enveloppa. Elles se mirent à pleurer toutes les deux, ne sachant quoi dire. Une toute petite voix les tira de leurs effusions.

— Maman, pourquoi tu pleures? C'est la madame qui est méchante?

Imelda se dégagea de l'étreinte de sa sœur et se pencha vers l'enfant qui se cacha vivement derrière sa mère.

— Mais qui est donc ce joli petit garçon? Je suis certaine qu'il s'appelle Georges et qu'il aime beaucoup les bonbons.

Imelda sortit de sa valise un sac rempli de friandises et

l'ouvrit sous le nez de Georges qui n'en avait jamais vu autant. Il quitta timidement sa cachette et tendit la main vers ce trésor inespéré, non sans avoir levé les yeux vers sa mère pour quêter son approbation. Éva lui sourit et hocha la tête en signe d'assentiment. L'enfant plongea ses mains dans le sac avec un grognement de plaisir.

— Laisse-en un peu pour tes frères et sœurs!

Imelda éclata de rire. Se tournant vers Éva, elle dit sans réfléchir :

— C'est ce beau petit bout d'homme qui est né la nuit après les funé...

S'avisant tout à coup de la gaffe qu'elle allait commettre, elle laissa sa phrase en suspens. Éva lui dit d'une voix coupante :

— Si tu veux qu'on reste en bons termes, ne me parle jamais plus de ça! Prends ta valise et suis-moi. Omer nous attend dans l'auto.

Mal à l'aise, Imelda voulut s'excuser, mais Éva lui fit signe de se taire. Elle attrapa Georges par le bras et rejoignit rapidement son mari qui s'empressa de leur ouvrir la portière.

Imelda se rendit vite compte de l'attitude distante d'Éva envers son fils. Le petit garçon était pourtant adorable, mais il semblait réserver toute son affection à sa grande sœur Berthe qui, malgré son jeune âge, s'en occupait

comme une vraie mère. L'enfant était sage et timide. Il s'amusa tout seul sans jamais rien demander à personne. Imelda décida de l'amadouer. En démontrant beaucoup de patience, elle s'intéressa à ses jeux et à tout ce qui pouvait l'intéresser. Peu à peu, Georges abandonna ses défenses et se laissa apprivoiser. Il se mit à suivre sa tante partout. Son babillage incessant remplissait d'amour le cœur d'Imelda. Tous les soirs, c'était elle, maintenant, qui le mettait au lit et, avant de s'endormir, l'enfant avait droit à un beau conte de fées.

Toute la famille appréciait sa présence. Même Omer prenait plaisir à discuter avec elle. Par son défunt mari qui avait été un fervent admirateur de Maurice Duplessis, sa belle-sœur connaissait la politique de l'Union nationale, ce qui l'enchantait et lui permettait d'avoir des conversations intéressantes avec elle. Il ne se privait pas de lui raconter ses prouesses lors des dernières élections. À l'entendre se vanter ainsi, on aurait pu croire qu'il était l'unique responsable de la victoire de l'Union nationale. Éva suivait leurs conversations tout en tricotant. Elle ne s'en mêlait jamais. Elle considérait la politique comme un fléau.

À la demande de toute la maisonnée, Imelda accepta de passer le temps des fêtes avec les Lafontaine. Éva voulait commencer la nouvelle année 1938 avec sa sœur à ses côtés.

— Nous avons été tellement d'années sans nous voir! lui

avait dit Éva. Pourquoi ne restes-tu pas avec nous, au lieu de te retrouver toute seule dans ton logement à Québec?

Imelda n'avait pas réfléchi longtemps. De vivre un temps des fêtes en compagnie de Maurice, d'Éva et de tous leurs enfants la comblait de bonheur. Elle ne s'était pas sentie aimée autant depuis elle ne se rappelait plus combien de temps. Elle avait donc accepté l'offre d'Éva avec reconnaissance.

Delphine l'invita aussi à passer quelques jours chez elle. Cette femme l'avait conquise dès le premier instant. Elle lui avait raconté la triste histoire de son bébé décédé l'année précédente d'une pneumonie. Né sourd et presque aveugle, cet enfant était voué à une vie de misère. Ils avaient eu beaucoup de peine, Maurice et elle, lors de son décès, mais ils avaient aussi remercié Dieu de l'avoir rappelé près de lui. Il y avait maintenant un ange au ciel qui veillait sur eux. Imelda, qui était croyante, mais peu fervente, enviait parfois ces gens qui possédaient une telle foi en Dieu. Ils surmontaient les épreuves beaucoup plus facilement que les autres. Delphine lui avait aussi annoncé qu'elle était de nouveau enceinte. Elle semblait heureuse de cette neuvième grossesse. Par contre, son frère lui avait donné l'impression de l'être un peu moins.

Les jours passèrent rapidement et le moment de la séparation arriva trop vite pour les deux sœurs. Éva venait de vivre des moments merveilleux en compagnie d'Imelda

et elle ne se résignait pas à la laisser partir. Appuyée au chambranle de la porte de chambre, elle la regardait faire ses valises. Sa sœur n'était pas encore partie que déjà elle ressentait le vide de son absence. Elle alla s'asseoir sur le pied du lit et lui fit signe d'en faire autant.

— Imelda, lui dit-elle doucement, Omer et moi en avons parlé, et nous aimerions beaucoup que tu viennes vivre avec nous, maintenant que tu es seule.

Surprise et flattée tout à la fois, Imelda serra Éva sur son cœur.

— J'apprécie énormément votre offre. Je te jure que je vais y réfléchir sérieusement. Avec vous tous, j'ai retrouvé la joie de vivre en famille. Il n'y a rien de plus précieux qu'une famille qui s'aime. Il y a seize ans, j'ai quitté une jeune fille à peine sortie de l'adolescence qui rêvait d'entrer au couvent. Aujourd'hui, je retrouve une femme courageuse, une mère de famille admirable et une épouse attentive. Je suis tellement fière de toi, ma petite Éva! Un peu jalouse, même!

AU printemps 1938, Omer rencontra son député, qui lui offrit un poste de contremaître sur un chantier de construction à Sainte-Hélène-de-Mancebourg, un village situé à environ douze kilomètres de La Sarre. Le gouvernement du Québec y faisait construire une école et le temps était venu de remercier ceux qui avaient contribué à la victoire de l'Union nationale. Le travail était très bien rémunéré et l'entrepreneur offrait en plus un logement à ceux qui devaient passer la semaine loin de chez eux.

Très fier de sa nouvelle fonction, Omer offrit à Maurice un emploi de menuisier sur le chantier, mais son beau-frère refusa, trop inquiet en raison de la grossesse de sa femme. Il venait d'apprendre que Delphine portait des jumeaux et que la naissance pouvait se produire plusieurs semaines avant la date prévue. Il préférait rester dans les parages et veiller sur elle plutôt que de s'éloigner et de passer son temps à s'inquiéter de ce qui pourrait arriver. Il n'avait pas non plus les moyens de payer quelqu'un pour les semences et les récoltes. Le travail de la ferme était

devenu trop exigeant pour sa femme, et ses garçons étaient encore trop jeunes pour s'en occuper seuls. Certes, le salaire était intéressant et Dieu savait comme il aurait eu besoin de cet argent, mais il ne pouvait envisager de vivre éloigné de sa famille, contrairement à Omer qui ne semblait absolument pas s'en faire avec cette contingence.

Omer confia à son neveu Adrien le soin de s'occuper de la ferme et des récoltes. Le jeune homme connaissait bien son travail et il l'accomplissait avec minutie. Son oncle n'avait jamais rien eu à lui reprocher. Il était satisfait de son employé et il lui faisait une entière confiance. En ce qui concernait Éva et les enfants, il n'avait aucune inquiétude. Sa femme avait l'habitude de rester seule durant les mois d'hiver lorsqu'il travaillait dans les chantiers. Cependant, il revenait chaque soir à la maison. Cette fois, c'était différent, car il serait absent toute la semaine. Après avoir bien réfléchi, il en vint à la conclusion qu'Aimé devait abandonner son poste au magasin général pour travailler à la ferme. Son fils avait maintenant seize ans; il était en âge de se voir confier des responsabilités. Durant son absence, ce serait lui, l'homme de la maison. Il veillerait sur sa mère, ses sœurs et son petit frère.

Le soir, après le souper, il invita Aimé à le suivre sur la galerie et lui offrit sa première cigarette. Les larmes aux yeux, après s'être étouffé à plusieurs reprises, Aimé regarda son père avec gratitude. Il sentait qu'il venait de

gravir un nouvel échelon dans l'échelle sociale. Finalement, Omer parla.

— Pendant la construction de l'école, je serai parti toute la semaine. J'ai besoin de quelqu'un de fiable pour me remplacer ici. Je veux que tu sois mon homme, que tu voies à ce que tout marche sur des roulettes, que tu aides ta mère, que tu veilles sur tes frère et sœurs et que tu donnes un coup de main à Adrien.

Incrédule, Aimé fixait Omer, qui semblait s'amuser de son désarroi. Il ne savait quoi répondre. Il attendait depuis l'âge de quatorze ans de s'entendre dire par son père qu'il était devenu un homme et qu'il avait droit à toute sa confiance.

Avec un sourire en coin, Omer compléta son exposé :

— Ne t'en fais pas pour ton travail au magasin général, j'ai déjà prévenu Rosaire. Maintenant que tu travailles pour moi, c'est moi qui vais te payer. Je vais même t'accorder une petite augmentation.

Aimé bomba le torse et serra la main que son père lui tendait.

— Vous ne le regretterez pas. Je vous le promets.

Lorsque Omer voulut expliquer sa décision à Éva, il fut surpris de sa réaction. Il s'attendait à devoir défendre son point de vue, mais sa femme le remercia plutôt avec le ravissant sourire qui le faisait encore chavirer. Cela faisait maintenant six ans qu'elle lui avait imposé la loi de

l'abstinence. Ce qu'il avait cru un caprice au début semblait bel et bien devenu une règle de vie. Il en souffrait terriblement, mais il ne lui imposerait rien. Il ne voulait surtout pas l'éprouver plus qu'elle ne l'avait été. Elle avait eu son lot de malheurs. Ce travail loin de la maison arrivait au bon moment, car il commençait à sentir sa résistance l'abandonner.

Il remarqua Marie-Rose pour la première fois un bel après-midi ensoleillé du mois de juin. Dans un panier recouvert d'une petite nappe à carreaux, elle apportait un succulent repas chaud à son mari qui travaillait comme charpentier à la construction de l'école sous les ordres du contremaître Lafontaine.

Omer, qui passait la semaine à plusieurs kilomètres de chez lui, avait loué au village une petite chambre où il dormait et prenait ses repas. Sa logeuse, une femme pâlotte et revêche qui n'avait pas plus de conversation que son taciturne chambreur, lui préparait quelques sandwichs accompagnés d'une énorme galette à la mélasse en guise de dîner. Tous les jours, il avait droit au même menu. La variété était un mot qui semblait exclu du vocabulaire de cette femme.

La raison pour laquelle il posa d'abord les yeux sur l'épouse du charpentier n'avait rien de charnel. À l'approche de la pulpeuse créature, le premier sens qui se

réveilla en lui fut son odorat. Le fumet qui lui chatouilla les narines avait quelque chose de divin. Malgré lui, il tourna la tête vers l'enivrant effluve à l'instant même où Marie-Rose arrivait à ses côtés. Leurs regards se croisèrent et il n'y eut plus d'odeur, plus de charpentier, plus rien. Le désir qui s'alluma dans leurs yeux et qui transperça leurs chairs n'avait rien d'humain. Il s'agissait d'un simple besoin animal qui faisait trembler leur corps. Les pulsions d'Omer depuis si longtemps refoulées refaisaient surface et obnubilèrent son jugement. Il était pétrifié sur place. L'envoûtement se dissipa lorsque la voix gutturale du charpentier les fit sursauter.

— Maudite tête folle! T'as encore oublié le sel! Va le chercher et dépêche-toi, j'ai pas toute la journée!

La malheureuse s'excusa et partit à toute allure. Discrètement, Omer la suivit et la vit pénétrer à l'intérieur d'une pauvre mansarde pas très loin du chantier. Un gros chien pouilleux se prélassait au soleil, étendu de tout son long sur l'unique marche pourrie qui servait de perron. Une dizaine de poules faméliques caquetaient leur misère en cherchant leur pitance autour du taudis. Peu de temps après, il la vit ressortir en courant. Elle tenait une salière dans sa main.

Il se dissimula derrière un arbre et attendit qu'elle arrive à sa hauteur. Il sortit alors de sa cachette et se planta devant elle. Surprise, elle laissa échapper un cri et

fit mine de reculer vers la maison, mais Omer lui signifia d'un geste de se taire et s'approcha en souriant. Elle le reconnut alors et se détendit. La proximité de leurs corps ralluma le désir incontrôlable qui les consumait. Elle dit d'une voix déformée par la crainte :

— Je suis pressée, laissez-moi passer. Autrement, il va me tuer.

Sa voix chaude et sensuelle bouleversa Omer. Poussé par un démon inconnu, il lui murmura :

— Ce soir, je vais revenir. Venez me retrouver au chantier.

Il savait qu'elle viendrait, il le voulait, il le désirait de toutes les fibres de son corps.

À la tombée de la nuit, lorsqu'il arriva sur les lieux, elle était déjà là. Assise sur l'herbe, les jambes repliées sous elle, elle dessinait une tache claire dans la pénombre. Elle avait appuyé sa tête sur un tronc d'arbre et semblait perdue dans ses rêves. Omer s'avança silencieusement; son cœur voulait sortir de sa poitrine. Il la contempla avec ravissement. Sa beauté sauvage l'ensorcelait et l'attirait comme un aimant. La fascination qu'elle exerçait sur lui le privait de tous ses moyens. Il se sentait faible et vulnérable. Il voyait fondre inexorablement sa carapace d'orgueil et de froideur.

Une brindille craqua sous ses pas. Elle leva la tête et l'aperçut. Son sourire lui donna la chair de poule. Il était

désormais trop tard, il ne pouvait plus reculer.

— Je m'appelle Marie-Rose.

— Moi, c'est Omer Lafontaine. Je suis contremaître du chantier.

— Je le sais, mon mari m'a parlé de vous. Il trouve que vous êtes un bon boss.

Omer, qui avait l'intention de congédier le charpentier, le trouvant paresseux et un peu trop porté sur la bouteille, n'ajouta rien.

Marie-Rose le regarda intensément et tout bascula. Il la prit brutalement par les épaules et la coucha sur le sol. D'une main impatiente, il releva sa jupe et s'étendit sur elle. Sans plus attendre, elle se chargea de défaire sa ceinture et de baisser son pantalon. Elle écarta les jambes et il la pénétra avec frénésie. Tout se déroba autour de lui. Son désir depuis si longtemps inassouvi se déchaîna en elle. L'orgasme l'engloutit, puissant, interminable, presque insupportable. À bout de force, il roula sur le côté, encore frémissant de plaisir.

Marie-Rose se redressa sur un coude et admira le corps robuste de l'homme.

Elle avait épousé un vieil ivrogne de vingt ans son aîné qui lui donnait beaucoup plus de coups que de plaisir au lit. Elle qui avait déjà vendu ses charmes pour gagner sa vie supportait très mal son abstinence forcée. Elle s'était mariée pour avoir des enfants qu'elle n'avait jamais eus. Le

charpentier lui avait promis mer et monde. Il l'adorait et voulait en faire une femme respectable, mais le beau rêve n'avait duré qu'une nuit. Il s'était plutôt révélé cruel et hargneux; de plus, c'était un poivrot de la pire espèce. Il buvait tout ce qu'il gagnait, et la pauvre femme devait supporter ses accès de colère aussi bien que toutes les humiliations qu'il lui faisait endurer. Elle le détestait de tout son être, mais elle n'osait pas le quitter, car cet homme, même s'il lui faisait peur, lui avait donné son nom, un toit et le respect des autres citoyens. Elle avait donc relégué aux oubliettes la passion brûlante qui lui coulait dans les veines.

À la vue d'Omer, sa sensualité endormie s'était réveillée, et chaque partie de son corps avait aussitôt attendu les mains de cet homme pour vibrer à nouveau. Il était beau, important, et il avait de l'argent. Elle garderait son mari et ferait d'Omer son amant.

Frémissante de désir, elle posa ses lèvres sur la poitrine de l'homme et, d'une main experte, ralluma l'ardeur de ses sens. Incrédule, paralysé de plaisir, il était subjugué par l'audace et l'impudeur de cette femme. Il ferma les yeux et s'abandonna.



Ange-Albert Dion mourut en plein milieu de la messe

dominicale. Les bras en croix, il exhortait ses fidèles à respecter les commandements de Dieu lorsque, soudain, il se figea. Ses yeux fixèrent un point invisible au-delà des vivants, les mots agonisèrent sur ses lèvres et sa bouche demeura entrouverte.

Tout d'abord, ce fut le silence. L'incrédulité se lisait sur tous les visages. Ensuite, ce furent les cris horrifiés de l'assemblée qui réveillèrent le docteur Beaulieu. Il s'était retiré dans le coin le plus discret de l'église afin de déranger les gens le moins possible avec ses ronflements. Épuisé et souvent en manque de sommeil, il avait l'habitude de se laisser envelopper par la douce chaleur qui régnait dans l'église; malgré lui, il s'endormait. Les deux ou trois verres de brandy qu'il se permettait chaque dimanche avant l'office ne l'aidaient certes pas à garder les yeux ouverts. Au début, le curé Dion l'apostrophait devant toute la communauté, mais l'indifférence que le coupable opposait à ses réprimandes l'avait contraint à la tolérance. Par contre, d'une voix menaçante, il avait averti ses ouailles de ne pas suivre l'exemple de cet incorrigible pécheur.

Gaston s'éveilla au moment où le curé basculait tête première en bas des marches qui conduisaient à l'autel. Il ne réagit pas tout de suite. Il referma les yeux, mais, en les ouvrant de nouveau, il dut se rendre à l'évidence : il n'avait pas rêvé. Il se leva d'un bond et se précipita vers le

célébrant qui gisait par terre et ne présentait plus aucun signe de vie. Lorsqu'il s'agenouilla près de lui, il vit qu'Ange-Albert Dion était bel et bien mort. Cela ne faisait pas l'ombre d'un doute.

Dieu était venu chercher son ministre dans la force de l'âge, comme un voleur, sans avertissement.

Le service funèbre fut célébré trois jours plus tard par le curé du village voisin qui rendit un vibrant témoignage de reconnaissance à celui qui avait si bien servi sa paroisse par son comportement exemplaire, son dévouement et sa générosité envers les plus démunis. Il ne remarqua pas la mimique dégoûtée que certains des paroissiens affichaient en entendant son discours. Il promit à la population de Sainte-Anne-du-Nord qu'un remplaçant arriverait bientôt. En attendant, ils devraient se contenter de l'unique messe du dimanche qu'il viendrait célébrer lui-même en après-midi.

Éva ne fut guère touchée par la mort du curé Dion, même si son intransigeance et son mépris envers elle ne la blessaient plus depuis bien longtemps. Elle n'avait jamais compris pourquoi il l'avait persécutée ainsi. Elle avait conservé toute sa foi en Dieu, mais, avec les années, elle avait fait la part des choses. Elle lui avait pardonné, de toute façon, et elle allait prier pour le repos de son âme, mais sans plus.

Le successeur arriva un mois plus tard avec pour bagage

une seule et unique valise attachée avec de la corde de moissonneuse. Le docteur Beaulieu, qui avait été mandaté par le Conseil du village pour aller l'accueillir à la gare, fut frappé par le contraste qui s'offrait à lui. Autant son prédécesseur en imposait par sa taille et son visage taillé au couteau, autant le nouveau curé semblait à peine sorti des jupes de sa mère. Tout dans sa personne était rond. Sa figure poupine, son ventre rebondi et ses immenses yeux bleus à moitié cachés derrière de grosses joues roses lui donnaient l'air d'un jeune garçon un peu grassouillet aux portes de l'adolescence.

Gaston s'approcha du nouveau venu et le salua avec déférence en lui tendant la main.

— Bonjour, monsieur le curé! Je m'appelle Gaston Beaulieu et je suis le docteur du village. J'ai été désigné par le Conseil pour venir vous chercher et vous conduire au presbytère.

Le jeune prêtre saisit la main tendue et la serra avec fougue, un sourire éclatant sur les lèvres.

— Moi, c'est Louis Levasseur. Je suis votre nouveau curé. Ça, je pense que vous le savez déjà, dit-il en laissant échapper un éclat de rire en cascade.

— Bonyeu! s'écria Gaston, surpris. Je ne pensais pas que ça riait, un curé! Vous m'avez fait une de ces peurs!

Prenant un air penaud, il tenta de se justifier.

— Excusez mon juron, je suis un peu irrespectueux,

parfois.

— Ne vous en faites pas avec ça, j'ai entendu pire. J'ai été aumônier dans les camps de bûcherons pendant deux ans au Témiscamingue. Sainte-Anne-du-Nord est ma première cure et j'en suis enchanté. J'ai tellement hâte de connaître tous mes paroissiens!

— Vous allez voir que c'est du bon monde. Ces gens-là gagnent leur vie à la sueur de leur front pour élever des familles de dix enfants, parfois plus. La plupart sont pauvres. C'est à peine s'ils ont le nécessaire, mais ils sont prêts à offrir une part du peu qu'ils ont lorsque quelqu'un est dans le malheur. C'est sûr qu'on a aussi notre lot de faux jetons. C'est ceux-là qu'il te faudra convertir. Ça ne te dérange pas, si je te tutoie?

— Pas du tout! Ça me fait plaisir. Entre amis, c'est normal de se tutoyer et je pense que nous allons bien nous entendre, tous les deux, n'est-ce pas? Je serai celui qui soigne les âmes et, toi, celui qui soigne les corps. Les deux ne sont-ils pas inséparables?

Ils se regardèrent sans un mot de plus et scellèrent leur future amitié par une solide poignée de main.

Le petit curé ramassa sa vieille valise par terre et, en trotinant, il suivit Gaston qui se dirigeait vers son automobile d'un pas pressé.

Le jeune curé Levasseur n'avait rien en commun avec Ange-Albert Dion. Il aimait la bonne chère et ne crachait

pas sur un petit verre de brandy à l'occasion. Son cœur débordait d'amour pour son prochain, en particulier pour les femmes qu'il considérait comme la plus belle créature de Dieu. Il adorait aussi les enfants, avec qui il avait une affinité particulière. Il les comprenait et les respectait. Il aimait jouer avec eux et avait bien l'intention d'organiser des tournois de base-ball les dimanches après-midi contre les représentants des villages alentour.

Le lendemain de son arrivée, il commença à visiter ses paroissiens. Il débuta par le village et, une fois qu'il eut rencontré tout le monde, il entreprit de sillonner les rangs, de visiter les fermes et de se présenter à chaque famille de cultivateurs. Il était lui-même né sur une ferme dans le comté de Portneuf, où il avait connu la misère et la faim. Il savait ce que représentait le travail de la terre. Il avait une admiration sans bornes pour le courage et la persévérance des gens qui s'arrachaient le cœur à défricher et à cultiver la terre, qui ne leur rendait pas toujours le tribut qu'ils méritaient.

Éva attendait avec impatience et une pointe d'inquiétude la visite de ce nouveau curé que tout le monde qualifiait de saint homme. Elle avait appris à se méfier des représentants de Dieu et celui-là ne lui inspirait guère confiance. Il avait beau ressembler à un gros chérubin, elle se ferait une idée par elle-même. Perdue dans ses pensées, elle sursauta en entendant les coups frappés à la porte.

— Tu ne vas pas ouvrir, maman? demanda Georges, vêtu de ses plus beaux habits pour l'occasion.

Elle se leva rapidement de sa chaise, mais Omer, qui passait la fin de semaine à la maison, avait déjà ouvert la porte au jeune curé qui entra en époussetant sa soutane. Il tendit la main à son hôte en s'excusant :

— Il fait tellement beau que je suis venu à bicyclette. Je ne pensais pas qu'il y avait autant de poussière. J'ai l'air d'un gros Jésus de plâtre!

Georges éclata de rire, ce qui déclencha l'hilarité générale.

Les présentations faites, tout le monde passa au salon et Lorette servit des rafraîchissements et des biscuits. Il ne fallut que quelques minutes à Louis Levasseur pour gagner l'affection et l'admiration de toute la maisonnée. En apprenant que le jeune prêtre était un fervent adepte de Maurice Duplessis, Omer l'eut aussitôt en très haute estime et le compta parmi ses relations.

Sa visite terminée chez les Lafontaine, le petit curé enfourcha de nouveau sa bicyclette et se rendit chez Delphine et Maurice.



Ce matin-là, Éva décida de demeurer au lit, dans la douce fraîcheur des draps. Elle était fourbue. La veille, elle

avait sarclé son jardin sous une chaleur accablante, après quoi elle avait cueilli des framboises pendant plus de deux heures sous le soleil de plomb. Elle était rentrée à la maison complètement à plat, assoiffée et toute courbaturée. Immédiatement après le souper, pendant que ses filles faisaient la vaisselle, elle était allée se coucher. Elle n'avait jamais eu connaissance qu'Omer était venu la rejoindre. Elle avait dormi d'un sommeil lourd jusqu'au moment où elle avait senti que son mari quittait le lit. Il s'attendait à ce qu'elle vienne lui préparer son déjeuner, mais elle n'avait aucune envie de se lever. Elle flottait doucement entre le sommeil et l'état de veille. La voix d'Omer lui parvenait comme dans un rêve, faible et cotonneuse. Elle sortit de sa torpeur lorsqu'il monta le ton.

— Éva, qu'est-ce que tu attends pour te lever? J'ai faim!

— Si tu as faim, mange! lui répondit-elle d'une voix ensommeillée.

— Mais, qu'est-ce qui te prend? Es-tu malade? Tu ne vois pas que je suis pressé?

Éva ne bougea pas. Elle n'allait pas se laisser faire. Le visage tourné vers le mur, elle lui dit simplement :

— Passe une bonne semaine!

Omer ne comprenait plus rien. Il n'allait quand même pas partir l'estomac vide. Il tourna les talons et alla frapper à la porte de la chambre des filles.

— Berthe! Lève-toi et viens faire mon déjeuner!

Éva sourit et se rendormit. Elle paressa au lit encore quelques heures. D'étranges pensées lui trottaient dans la tête. Le comportement d'Omer, ces derniers jours, la laissait perplexe. Elle avait remarqué dans son regard une drôle de lueur qu'elle n'y connaissait pas. Il agissait de curieuse façon. Il avait même emmené Georges sur le tracteur; elle revoyait l'enfant, assis sur les genoux de son père, les yeux brillants de plaisir; Omer riait en expliquant à son fils comment conduire l'énorme machine. Décidément, elle ne reconnaissait plus son mari.



Omer se préparait à se coucher lorsqu'il entendit des coups discrets frappés à la fenêtre de sa chambre. Il approcha son visage de la vitre et aperçut Marie-Rose, qui semblait terrorisée. Il sortit en prenant garde de ne pas réveiller sa logeuse. Dès qu'il posa le pied dehors, Marie-Rose se jeta à son cou en sanglotant et en s'accrochant à lui de toutes ses forces. Il avait beau essayer de la repousser, elle s'agrippait à ses épaules avec l'énergie du désespoir. Il lui parla à voix basse.

— Qu'est-ce qui t'arrive? Arrête de pleurer et dis-moi ce qui te fait peur comme ça.

Il sentit un liquide chaud lui couler sur la main.

— Veux-tu bien me dire... Mais... c'est du sang!

Il réussit à lui faire lâcher prise et l'examina de plus près. Ses vêtements étaient en lambeaux et une profonde entaille lui lacérait l'épaule. Entre deux sanglots, elle bredouilla :

— Il est au courant; il nous a vus ensemble! Il a essayé de me tuer! J'ai peur! Il est devenu fou!

Omer tenta de la calmer, sans grand résultat. Finalement, il l'entraîna à l'intérieur et l'installa sur son lit. Elle faisait peine à voir. Ses yeux gonflés par les coups et les larmes lui déformaient le visage. Ses cheveux en broussaille, collés à la tête par le sang qui s'échappait de sa blessure, lui chaviraient le cœur.

Omer sentit la colère l'envahir. La rage lui brouillait la vue. Mû par une impulsion incontrôlable, il réveilla sa logeuse et lui ordonna de s'occuper de sa maîtresse. Sans un mot de plus, sous le regard éberlué et accusateur de la pauvre femme à moitié réveillée, il sortit de la maison et se dirigea d'un pas résolu vers la petite mansarde.

Assis au bout de la table, le charpentier discutait avec sa bouteille d'une voix de dément. La porte laissée entrouverte par la fuite désespérée de la pauvre femme permit à Omer d'entrer sans faire de bruit. Brutalement, il attrapa l'ivrogne par-derrière et le souleva de sa chaise qui se renversa avec fracas. Il le fit pivoter pour être en face de lui.

Son haleine fétide lui souleva le cœur. Surpris, l'homme

le toisa avec insolence et lui cracha au visage. Omer lui envoya un solide coup de poing sous le menton. Il s'apprêtait à récidiver lorsque son rival lui cria d'une voix pâteuse :

— Fais attention, Omer Lafontaine! Qu'est-ce qu'ils diraient, tes beaux amis, s'ils savaient que tu couches avec une ancienne putain? Et ta femme, hein? Et tes enfants?

Omer blêmit. Le bonhomme se releva et s'approcha de lui en titubant. Un sourire machiavélique lui retroussait les lèvres. Il siffla entre ses dents pourries :

— Si tu ne veux pas que je parle, ça va te coûter cher! Ma femme, tu pourras coucher avec tant que tu voudras, elle m'écœure, mais y va falloir que tu payes pour ça et c'est à moi que tu vas donner ton argent.

Une lueur de folie passa dans ses yeux. L'idée de tuer cet immonde personnage effleura Omer pendant une fraction de seconde, mais il se maîtrisa et demanda d'une voix chargée de mépris :

— Combien ça te prend pour fermer ta grande gueule?

— Pour à soir, on va dire cinq piastres. Les autres fois, on verra!

Omer lui tendit l'argent et, en même temps, l'attrapa par son collet de chemise.

— Je t'avertis, et ce ne sont pas des menaces en l'air, ne la touche plus jamais ou tu vas le regretter le restant de tes jours.

Devant le regard meurtrier d'Omer, l'ivrogne frissonna, mais il se reprit et fanfaronna :

— T'as pas besoin d'avoir peur. Je te l'abîmerai pas, si tu payes bien.

Omer réalisait qu'il venait de s'embarquer dans une histoire tordue et dangereuse, mais il avait besoin du corps de Marie-Rose, des caresses osées et perverses qu'elle lui prodiguait, lui qui n'avait jamais connu que des étreintes froides et expéditives. Dans ses bras, il était un homme heureux. Il essayait de ne pas penser à Éva, même si, parfois, c'était elle qu'il aurait aimé serrer sur son cœur. La culpabilité l'étouffait, mais il n'était pas prêt à se priver d'une telle délectation. Il avait sa maîtresse dans la peau et, à la seule idée de perdre cet immense bonheur, il était tout chaviré. Il accepta donc les conditions de l'infâme personnage.



Bien installés à l'ombre derrière le presbytère, le jeune curé Levasseur et Gaston Beaulieu profitaient d'un moment de douce tranquillité en sirotant un petit verre de brandy.

— Alors, curé, comment s'est passée ta visite paroissiale? As-tu réussi à rencontrer tout le monde, finalement?

— Je suis enchanté. Quel beau village! Les gens m'ont tous reçu avec gentillesse et courtoisie, répondit Louis Levasseur.

Il se leva et regarda vers le lac, les yeux brillants d'admiration devant le spectacle grandiose que lui offrait le magnifique coucher de soleil du mois d'août.

Il posa sa main sur l'épaule du médecin et dit, la voix chargée d'émotion :

— Ce pays est merveilleux! L'hiver dernier, j'ai vu pour la première fois de ma vie une aurore boréale. C'était fascinant, d'une beauté à couper le souffle. Il n'y a que Dieu qui peut créer des choses aussi extraordinaires.

— Là-dessus, ce n'est pas moi qui vais te contredire. Je préfère vraiment ton Dieu à celui de l'autre curé, dit Gaston, narquois.

Le silence les enveloppa de nouveau. Perdus dans leurs pensées, ils savouraient le moment présent. Un bruit de pas pressés sur le gravier les tira brusquement de leur torpeur.

— Docteur Beaulieu! Pouvez-vous venir à la maison tout de suite? C'est Delphine. Les douleurs ont commencé et ça semble vouloir aller vite.

Tout essoufflé, Maurice avait de la difficulté à articuler. Il semblait au bord de la panique.

Gaston Beaulieu sentit un frisson glacé le parcourir des pieds à la tête. Il appréhendait ce moment depuis le jour

où il avait réalisé que Delphine portait des jumeaux. Sa tension artérielle était anormalement élevée et elle avait pris beaucoup trop de poids. Il se doutait qu'elle n'atteindrait pas son terme, les grossesses multiples provoquant la plupart du temps des accouchements prématurés. La dernière fois qu'il l'avait vue, elle peinait à mettre un pied devant l'autre et ses jambes ressemblaient à des colonnes de marbre. Il lui avait suggéré de se rendre à l'hôpital d'Amos dès les premiers signes que le travail se serait engagé, ce qu'elle avait refusé catégoriquement. Même Maurice n'avait pas réussi à lui faire entendre raison.

Et voilà que ça y était, six semaines avant la date prévue. Maurice continuait de parler, mais il ne l'entendait plus. Le médecin finit par dire :

— Retourne chez toi, je ramasse ma trousse et j'arrive tout de suite. Passe chercher Éva; je vais en avoir besoin.

— Elle est déjà là. Elle a confié les enfants à Berthe et elle s'occupe de Delphine.

— C'est parfait! Dis à ta femme...

Maurice n'entendit pas la suite; il était déjà reparti. Gaston se tourna vers le curé Levasseur qui avait suivi la conversation et qui s'apprêtait à regagner son presbytère.

— Si tu n'as rien à faire, curé, j'aimerais que tu viennes avec moi. J'ai un mauvais pressentiment.

Il secoua la tête et exhala un profond soupir.

— Je serais très surpris que ces deux bébés puissent survivre. C'est toi, le médecin des âmes; moi, je vais me contenter de les aider à venir au monde.

Il ferma les yeux, respira à fond et fit signe au prêtre de le suivre.

À leur arrivée, Delphine gisait sur son lit, les deux bras appuyés sur son ventre. De grosses larmes roulaient sur ses joues. Éva lui caressait les cheveux en lui murmurant des mots d'encouragement. À la vue du médecin, elle bondit sur ses pieds et alla à sa rencontre.

— Docteur! Enfin, vous voilà! Je ne savais plus quoi faire. Elle souffre terriblement.

Elle remarqua au même moment la présence du prêtre. Elle se tourna vers le docteur Beaulieu et murmura, soucieuse :

— Pourquoi monsieur le curé est-il avec vous?

— Ne t'inquiète pas, il est venu avec moi pour baptiser les jumeaux afin de s'assurer qu'ils retournent directement au ciel si jamais ils n'étaient pas assez forts pour survivre. Tu es bien consciente que c'est une possibilité?

Il prit Éva doucement par les épaules et s'adressa à elle d'une voix ferme :

— Je vais avoir besoin de toi et je veux être sûr que tu vas tenir le coup. Tout peut très bien se dérouler comme tout peut nous tomber dessus sans avertissement.

Éva ravala sa salive et fit signe qu'elle avait compris.

Gaston se tourna vers Maurice qui arpentait la cuisine comme une âme en peine et lui fit un sourire qui se voulait le plus rassurant possible.

— Va embrasser ta femme. Ensuite, laisse-moi accomplir mon travail. Tu veux bien?

Dès que Maurice revint, Gaston pénétra dans la chambre et s'approcha du lit où Delphine l'attendait, les traits déformés par la souffrance. Il lui pressa légèrement la main et lui sourit.

— Tu es prête, ma grande? Je vais te donner un calmant, après quoi je vais t'examiner pour voir où en est rendu le travail. D'accord?

Apaisée par la présence de Gaston, Delphine s'abandonna à ses mains expertes.

Le premier enfant naquit sans difficulté. Il pesait moins d'un kilo, mais il était bien vivant. Sa minuscule poitrine se soulevait à un rythme régulier en laissant entendre un léger sifflement. Louis Levasseur ondoya le nouveau-né afin que sa petite âme puisse aller au ciel si jamais il décédait avant d'avoir pu être admis au sein de l'Église catholique par la cérémonie officielle du baptême.

Cependant, Gaston était de plus en plus inquiet. Les contractions avaient cessé et il ne percevait plus les battements du cœur du second enfant. Il massa légèrement l'abdomen de Delphine en espérant stimuler le travail, mais ce fut en vain. De toute façon, il savait que

l'enfant était mort. Il administra du chloroforme à sa patiente et appuya doucement sur le haut du ventre afin de pousser le bébé vers le bas. Lorsqu'il sentit la tête, avec d'infinies précautions il commença à extirper le petit du corps de sa mère. Il reçut dans ses mains un minuscule cadavre bleuté à peine plus gros qu'un chiot. Il s'apprêtait à couper le cordon ombilical lorsque l'impensable arriva. Le fond de l'utérus se replia vers l'intérieur et s'inversa, déversant un flot de sang incontrôlable. Gaston essaya de remettre l'organe en place, mais il n'y parvint pas. Delphine tomba rapidement en état de choc. Son pouls ralentit, son cœur espaça ses battements, puis il s'arrêta.

Debout au pied du lit, Éva était statufiée. Elle n'arrivait pas à croire ce qu'elle voyait. Elle entendit à peine la voix du médecin lorsqu'il lui ordonna pour la deuxième fois :

— Va chercher le curé! Dépêche-toi!

En voyant apparaître Éva sur le seuil, le visage décomposé et sur le point de s'évanouir, le prêtre comprit ce qu'on attendait de lui. Il entra dans la chambre, suivi de Maurice dont le regard reflétait une profonde angoisse. Il s'approcha du lit où gisait la moribonde et, de son pouce, il dessina une petite croix sur son front tout en récitant une prière à voix basse.

— Seigneur, accueille ta fille bien-aimée dans ton paradis.

Au même instant, Maurice tomba à genoux près du lit

et prit sa femme dans ses bras en hurlant :

— Delphine! Non! Je t'en supplie, ne m'abandonne pas!

Il leva les yeux au ciel et cria de toutes ses forces :

— Bon Dieu, si Tu existes, laisse-moi ma femme! Tu n'as pas le droit d'arracher une mère à ses enfants!

Le curé Levasseur lui mit la main sur l'épaule et essaya de lui parler, mais Maurice le repoussa violemment et leva le poing vers le ciel en maudissant le Tout-Puissant. Gaston fit signe à Éva et au prêtre de quitter la chambre avec lui. Ils se retrouvèrent tous les trois dans la cuisine à se regarder comme s'ils sortaient d'un affreux cauchemar.

Un faible vagissement les ramena à la réalité. Le nouveau-né qu'Éva avait emmitouflé bien au chaud dans une couverture de laine manifestait sa présence. Gaston le prit dans ses bras et l'examina des pieds à la tête.

— Il semble en bonne santé malgré sa petite taille. S'il résiste pendant les quarante-huit prochaines heures, il devrait survivre.

— J'espère que non! dit Éva en criant presque. Cet enfant n'a plus de mère et il y en a huit autres à qui il va falloir dire que leur maman est morte!

Elle éclata en sanglots et partit en courant se réfugier dehors, sur la galerie où Delphine et elle avaient passé des moments si merveilleux.

Le nouveau-né ne survécut pas.

Le premier service funèbre que célébra le curé

Levasseur dans sa nouvelle paroisse fut celui d'une jeune mère de famille arrachée trop tôt à l'amour de son mari et de ses enfants. Deux petites tombes blanches accompagnaient le cercueil de Delphine. Derrière venait un cortège de huit enfants dont les visages reflétaient la plus totale incompréhension. Un homme brisé, écrasé par le chagrin, fermait la marche.

Les gens diraient plus tard :

— C'est ce que j'ai vu de plus triste dans toute ma vie.



Imelda et Juliette étaient arrivées la veille de l'enterrement. Brisée par le chagrin, Éva s'était effondrée dans les bras de sa sœur aînée. Elle ne cessait de répéter :

— Ce n'est pas vrai, dites-moi, mon Dieu, que ce n'est pas vrai!

Imelda l'avait bercée et réconfortée du mieux qu'elle pouvait, mais Éva était inconsolable.

Après les funérailles, Éva fut assaillie par une vague de révolte. Elle s'adressa directement à son Créateur : « Si Vous êtes infiniment bon et infiniment juste, pourquoi avez-Vous arraché une mère à l'amour de ses enfants? Pourquoi m'avez-Vous enlevé ma seule amie? » Elle sentait sa foi en Dieu vaciller dangereusement. Pendant des jours, elle demeura prostrée. Ce fut Omer, finalement,

qui la sortit de son abattement. Il choisit pour lui parler un moment où elle était seule sur la galerie, en train de remuer ses souvenirs. Ne trouvant pas vraiment les mots qu'il cherchait, il lui dit sans subtilité :

— Ne pense pas que tu es la seule à avoir de la peine! Maurice, lui, il a perdu sa femme. Et les enfants, eux, ils n'ont plus de mère.

D'une voix émue, il ajouta :

— Moi, j'ai perdu ma petite sœur.

Sans attendre la réaction d'Éva, il se tourna et rentra dans la maison.

Étonnée et un brin irritée par les paroles de son mari, Éva ne put s'empêcher d'y réfléchir. Elle comprit alors à quel point elle se conduisait en égoïste, insensible à la douleur des autres. Au lieu de s'apitoyer sur elle-même, il était grand temps qu'elle réagisse. Elle devait aider son frère à passer à travers la terrible épreuve qui le frappait. Elle murmura pour elle-même :

— Jamais je ne t'oublierai, Delphine. Ne t'inquiète pas, nous allons tous aider Maurice à prendre soin des enfants.

Une semaine plus tard, Juliette reprit le train pour Québec. Son travail ne lui permettait pas de s'attarder plus longtemps. Quant à Imelda, elle n'eut pas le cœur de retourner chez elle. Le chagrin avait transformé son frère. On aurait dit qu'il était mort en même temps que sa femme. Il semblait vivre en dehors du temps. Plus rien ne

l'intéressait. Lui qui aimait tant jouer avec ses enfants, il ne répondait plus si un petit lui adressait la parole. Il ne semblait même pas l'entendre. Elle avait alors réalisé que son frère n'allait pas bien du tout et qu'elle ne pouvait pas le laisser seul avec sa nombreuse progéniture. L'aîné venait à peine d'avoir quinze ans et la première fille de la famille ne pouvait pas lui être d'un grand secours, elle qui n'avait même pas dix ans.

Chaque jour, Éva venait lui donner un coup de main, mais la tâche était gigantesque. Déroutée par la somme de travail qu'il y avait à faire, Imelda appréciait grandement l'aide que lui apportait sa sœur.

— Delphine était une vraie force de la nature, dit-elle à Éva. Je n'arrive pas à faire la moitié de ce qu'elle faisait. Je suis vidée. Si Maurice ne se reprend pas en main au plus vite, je ne passerai pas au travers.

Éva lui répondit dans un sourire :

— C'est ça, la vie d'une mère de famille, ma chère! Tu voulais des enfants, tu es servie!

— Ne te moque pas de moi! Ce ne sont pas les enfants qui me fatiguent, mais toutes les tâches qu'il faut accomplir sur une ferme. Chez moi, si j'ai besoin de pain, je vais l'acheter à l'épicerie, tandis qu'ici c'est toujours à recommencer. Ces enfants sont de vrais goinfres!

Après un long silence, elle se tourna vers Éva qui s'apprêtait à partir et lui dit sur un ton où transpirait la

gêne :

— Je ne t'en ai pas parlé avant, car je croyais que tout rentrerait dans l'ordre avec le temps. C'est à propos de Maurice.

Éva fixait sa sœur, attendant la suite.

— Il s'occupe des animaux, et c'est tout. Dès qu'il a terminé, il part pour le village et ne revient que tard en soirée.

Sans dire un mot, Éva attendait toujours.

— Il ne voit à peu près plus ses enfants.

Imelda prit une grande respiration et se résigna à dire ce qu'elle avait sur le cœur.

— Quand il rentre à la maison, il ne dit pas un mot et il pue la boisson à plein nez.

Éva sentit un relent de souvenirs douloureux l'envahir. Elle pinça les lèvres et siffla entre ses dents :

— Ce soir, c'est moi qui vais l'attendre!

Après le souper, elle s'installa sur la galerie, la petite dernière dans les bras, et fixa l'horizon jusqu'au moment où elle vit pointer dans le lointain une silhouette titubante.

Elle attendit Maurice sans bouger et, lorsque son frère passa près d'elle, elle se leva et plongea ses yeux dans les siens. À travers le flou de son regard, elle pouvait voir toute la détresse qui l'accablait. Elle prit le bébé et le lui mit dans les bras.

— Ne laisse pas la honte rejaillir sur tes enfants, dit-elle

d'une voix grave et assurée. Retrouve ta dignité avant qu'il soit trop tard. C'est ce que Delphine aurait voulu. Tes enfants ont besoin de toi. Je m'en vais et je ne reviendrai pas.

Elle descendit rapidement les marches du perron et se retourna une dernière fois vers son frère qui la regardait bouche bée en cherchant à maintenir son équilibre.

— Pense aussi à remercier Imelda. C'est elle qui prend soin de ta famille depuis un mois, au cas où tu ne l'aurais pas remarqué.

Abasourdi, Maurice se laissa tomber sur la vieille chaise de bois qui gémit sous son poids. Il sentit soudain la caresse d'une petite main sur sa joue. Les grands yeux bleus de son enfant le fixaient intensément et ce fut alors qu'il la vit, sa Delphine; sa bien-aimée était là, dans le regard pur de sa fille. Délicatement, il déposa un baiser sur la peau tendre et soyeuse du joli front levé vers lui. Sans retenue, il se mit à pleurer doucement, sans bruit.

## 19.

Deux ans déjà avaient passé depuis le départ de Delphine, et Éva commençait à peine à s'habituer à l'absence de son amie. La présence bienveillante d'Imelda l'avait beaucoup aidée à faire son deuil. Sa sœur était maintenant installée chez Maurice et elle avait pris en charge la maisonnée. Elle avait renoncé à sa vie de citadine pour adopter celle de mère de famille et de fermière. Éva s'amusait à la taquiner en lui rappelant sa première rencontre avec les maringouins de l'Abitibi. Imelda lui répondait :

— Je les déteste toujours autant, mais le plaisir de vivre parmi vous vaut bien la perte de quelques gouttes de sang au profit de ces horribles bestioles.

C'était la mi-juin 1940, Éva attendait avec impatience le retour de son fils Aimé. Elle avait cuisiné pour l'occasion tous les mets qu'il préférait : une soupe aux pois, une fricassée au lard et aux oignons ainsi qu'une délicieuse tarte au sucre qu'elle recouvrirait plus tard d'une épaisse couche de crème.

L'année précédente, Aimé avait commencé son cours commercial chez les frères du Sacré-Cœur, à Victoriaville. Le curé Levasseur l'avait chaudement recommandé auprès du directeur qu'il connaissait personnellement. Au début du mois de septembre 1939, Aimé avait donc pris le train sous le regard attendri de sa mère et l'œil courroucé de son père. Le jeune homme avait le cœur gros. C'était la première fois qu'il quittait son village. Il partait vers un monde inconnu qui l'attirait, mais qui en même temps lui faisait peur. Il ne reverrait pas ses parents avant l'été suivant. Même lors du congé de Noël, il devrait demeurer au pensionnat, le coût d'un billet de train étant trop élevé pour le budget de sa mère.

Après avoir tourmenté ses sœurs durant tout le trajet de la maison à la gare et avoir fait pleurer le petit Georges en lui tirant les oreilles, il avait sauté dans le train avec un air bravache. Sans un regard de plus pour sa famille qui agitait la main tristement, il s'était installé sur la banquette la plus éloignée qu'il avait pu trouver. Après s'être assuré que personne ne pouvait le voir, il avait donné libre cours à l'immense chagrin qui lui nouait la gorge. Les yeux brouillés de larmes, il avait tenté d'apercevoir son village une dernière fois, mais il avait attendu trop tard. L'horizon l'avait déjà avalé avec tous ceux qu'il aimait. Il avait pris une grande respiration, s'était mouché et s'était convaincu qu'il était devenu un homme.

Éva entendit un bruit de moteur et se précipita à la porte en même temps que Georges qui lui coupa le chemin, tout excité de revoir son grand frère. Elle se retint de justesse au chambranle pour ne pas tomber et administra une claque sur les fesses au petit étourdi qui se mit à hurler.

— Il braille encore, celui-là! s'exclama Aimé en descendant de l'automobile. J'espère qu'il ne me cassera pas les oreilles pendant toutes les vacances!

En voyant l'air impatienté de son frère, Georges se recroquevilla et alla s'asseoir bien sagement sur les marches du perron. Il hoqueta un dernier sanglot et regarda les adultes s'embrasser et se raconter plein d'histoires qu'il ne comprenait pas.

Pour fêter le retour d'Aimé, Éva avait invité Gaston et le curé Levasseur. Après le souper, Omer, qui sans en parler à personne devenait de plus en plus fier de son fils, proposa aux deux invités de discuter entre hommes pendant que les femmes laveraient la vaisselle.

Les principaux sujets de conversation tournaient autour de la guerre en Europe qui durait depuis dix mois déjà et du gouvernement du Canada qui venait de voter la loi sur la mobilisation des ressources nationales. Aimé, qui n'y comprenait pas grand-chose, posa la question au curé Levasseur.

— Cette loi-là, que veut-elle dire, exactement? Que le

gouvernement du Canada peut obliger tout le monde à s'enrôler?

— Pas du tout. Ce dont tu parles, c'est la conscription et notre bon premier ministre Mackenzie King s'est engagé à ne jamais l'imposer au peuple canadien.

Louis Levasseur connaissait bien le sujet. Il continua en s'adressant directement à Aimé :

— La loi sur la mobilisation des ressources nationales, ça veut juste dire que le gouvernement peut obliger des hommes et des femmes à occuper des emplois qui sont considérés comme nécessaires à l'effort de guerre.

Omer, qui n'avait encore rien dit, lança d'une voix forte :

— Moi, ce qui me fait bien plus peur que la guerre, c'est ce qu'Adélarde Godbout et sa clique de vendus sont sur le point de voter.

Tous tournèrent les yeux vers Omer qui semblait sur le point d'éclater. Le visage rouge de colère refoulée, il était menaçant.

— Les libéraux veulent donner le droit de vote aux femmes. Avez-vous pensé dans quoi on s'embarque? Ça va être l'anarchie! Depuis qu'ils ont repris le pouvoir l'année passée, tout ce qu'ils font, c'est virer la province de Québec à l'envers.

Gaston, qui trouvait son ami plutôt étroit d'esprit, ne put s'empêcher de lui dire avec un sourire malicieux :

— En ce qui me concerne, je trouve que c'est la meilleure idée qu'un gouvernement responsable pouvait avoir. Un jour, tu verras, ce sera une femme qui sera première ministre. Elles sont bien mieux placées que nous pour connaître les besoins de la famille.

Omer n'en revenait pas. Il faillit s'étouffer en avalant son thé de travers.

— Es-tu devenu fou? Si jamais ça arrive, j'espère que je ne serai plus là pour voir ça! Une femme à la tête du gouvernement, je n'ai jamais rien entendu d'aussi ridicule!

Aimé, qui voulait s'attirer la considération de son père, ajouta d'un ton condescendant :

— Je suis entièrement d'accord! Les femmes n'ont pas leur place en politique.

Éva, qui suivait la conversation depuis la cuisine, ne put s'empêcher de mettre son grain de sel.

— Je pense que notre bon docteur a raison, fit-elle en jetant un coup d'œil en coin à son mari. On appelle ça le progrès.

Omer fut sidéré. Sa femme venait de lui clouer le bec. Il voulut ajouter quelque chose, mais, en voyant ses invités arborer un sourire complice, il préféra ravalier son venin.



Le temps qui passait et transformait Berthe et Lorette

en capiteuses jeunes filles aux formes épanouies ne semblait pas vouloir s'en prendre au corps d'Éva qui, à trente-six ans, conservait toute la grâce et la sveltesse de sa jeunesse. Ses magnifiques cheveux noirs bouclés qu'elle laissait valser sur ses épaules encadraient son joli visage où quelques ridules peinaient à se creuser un sillon.

En vieillissant, les deux sœurs se ressemblaient de moins en moins. Berthe, la douce et sage, aimait les travaux domestiques et la lecture. Elle rêvait de devenir maîtresse d'école et d'enseigner à tous les petits analphabètes du village. De nature calme et réservée, elle préférait aider sa mère au jardin plutôt que d'aller faire les foins avec les hommes.

Lorette, qui venait d'avoir seize ans, était une fille robuste et énergique. Les travaux de la ferme ne lui faisaient pas peur et, comme toutes les adolescentes, elle rêvait elle aussi, mais ses rêves n'avaient rien en commun avec ceux de sa sœur. Son prince charmant était fermier, il venait l'enlever sur son magnifique cheval blanc et mettait à ses pieds tout ce qu'il possédait. Elle devenait alors la reine incontestée de son royaume. Ils se mariaient et avaient beaucoup d'enfants.

Fière de ses filles, Éva avait décidé qu'elles aussi seraient instruites, peu importait de quelle façon elles choisiraient d'orienter leur vie. Elle en discutait souvent avec elles. Depuis leur enfance, elle leur avait inculqué le

goût de la lecture et le désir d'apprendre. Pour Éva, l'instruction et une belle éducation étaient un gage de sécurité, la promesse d'un avenir fleuri.

Elle sentait aussi que, bientôt, les gens seraient obligés de s'instruire. Les parents n'auraient plus le choix d'envoyer ou non leurs enfants à l'école. Pour elle, la meilleure chose qu'un gouvernement pouvait faire, c'était d'imposer l'instruction gratuite et obligatoire.

Elle ne pouvait pas se douter qu'à peine trois ans plus tard une telle loi serait votée par le Parti libéral du Québec.



Éva apprit l'existence de Marie-Rose par le biais d'une lettre anonyme. Incrédule tout d'abord, elle se rendit vite à l'évidence : Omer la trompait effrontément avec une femme de petite vertu. Les détails que lui révélait cette lettre ne laissaient aucun doute sur le genre de personne que fréquentait son mari. Même le prénom de l'intrigante était révélé. Elle fut profondément blessée et humiliée. La première idée qui lui passa par la tête fut de se débarrasser de la ribaude et de lui faire payer cher son audace. Mais Éva n'était pas une femme impulsive. Elle réfléchit et calcula que, pour l'instant, il était préférable de ne rien dire à Omer. Elle choisirait le moment et l'heure pour le confronter. Ce serait alors à lui de se débrouiller avec sa

conscience. Son choix à elle était fait et elle ne reviendrait pas sur sa décision.

Elle décida pourtant d'aborder le sujet avec sa sœur, en qui elle avait une entière confiance. L'occasion s'en présenta à la sortie de la messe le dimanche suivant. Elle ne fit pas de détours, mais dit rapidement à voix basse :

— Omer me trompe avec une dévergondée.

Prise au dépourvu et consternée par l'aveu de sa sœur, Imelda demanda en chuchotant :

— Comment le sais-tu? Qui t'a dit ça?

— Ça n'a pas d'importance, je le sais, c'est tout!

Depuis maintenant deux ans qu'Imelda avait choisi de demeurer en Abitibi afin d'aider Maurice à élever ses enfants, elle avait appris à bien connaître Éva. Sa répulsion pour l'acte sexuel n'était plus un secret. Depuis déjà longtemps, elle avait deviné qu'il ne se passait plus rien entre Éva et son mari. Elle entraîna sa sœur à l'abri des oreilles indiscretes.

— Tu sais, Éva, ce qui arrive est un peu de ta faute. Les hommes ont besoin de ces choses-là et Omer est un homme, à ce que je sache! Et il n'a sûrement pas fait le vœu de chasteté. Tu en as la meilleure preuve. Je suis certaine que, si tu faisais un effort pour le satisfaire, il ne reverrait jamais l'autre femme.

Les yeux agrandis par l'incrédulité, Éva fixa Imelda.

— Mais tu n'as rien compris! Il me trompe avec une fille

de joie. Il commet l'adultère. Tu sais ce que c'est, l'adultère? C'est un péché abominable qui conduit en enfer!

Éva était hors d'elle. Elle ne maîtrisait plus sa colère. Imelda dut lui faire signe de baisser le ton, car les visages commençaient à se tourner vers elles.

— Viens, dit-elle en prenant Éva par le bras, allons un peu plus loin.

Éva suivit sa sœur avec docilité. Sa fureur semblait s'être apaisée aussi vite qu'elle était venue. Elle ne comprenait pas pourquoi elle s'était emportée ainsi. Imelda avait raison, elle était en partie responsable, mais pas complètement. Omer lui avait juré fidélité devant Dieu et il ne respectait pas son serment. Dieu Lui-même se chargerait de le punir.

Imelda ne comprenait pas sa sœur. Comment une femme pouvait-elle se refuser ainsi à son mari et lui demander en plus d'être fidèle? Elle ne savait plus quoi dire. Décontenancée, elle osa une dernière question.

— Est-ce que tu aimes ton mari?

Éva répondit avec une certaine hésitation dans la voix :

— Je suis habituée de vivre avec lui. Après bientôt vingt ans de vie commune, on a beaucoup de souvenirs et c'est le père de mes enfants. Je ne l'aime peut-être pas comme tu as aimé ton époux, mais je l'aime à ma façon. Je le respecte, je prends soin de la maison, je veille à ce qu'il ait

toujours de bons repas sur la table, je m'occupe de son lavage... et surtout je suis fidèle, moi!

Imelda ne trouva rien à redire. La suite des choses ne la concernait pas.

Omer n'avait pas l'habitude de se creuser la tête pour régler ses problèmes. Pour lui, tout était blanc ou noir. Il détestait les zones grises. Le comportement d'Éva depuis quelque temps l'amenait à se poser des questions auxquelles il ne trouvait pas de réponse. Le regard de sa femme était différent. Au fond de ses magnifiques yeux dorés, il percevait une ombre, une ombre qu'il n'arrivait pas à définir, mais qui le mettait mal à l'aise. Déjà accablé par sa culpabilité à son égard, il préférait ne pas trop s'attarder sur le sujet. Mais un doute le tourmentait sans relâche. Était-elle au courant de l'existence de Marie-Rose?



L'année suivante, Aimé termina ses études commerciales et revint au village la tête pleine de projets. Il accepta avec enthousiasme d'accompagner son père sur les chantiers de construction. Le jeune homme apprécia l'expérience; il découvrait un monde tout nouveau pour lui. Il apprit très rapidement et se révéla un excellent

menuisier. Ce fut au cours de ce même été que l'idée lui vint de fonder un jour, avec son père, une compagnie bien à eux dont ils seraient les patrons. Il n'osa pas en parler tout de suite à Omer. Il voulait être certain de ne rien oublier. Il ne pouvait pas se permettre d'erreur. Tout devait être pesé et analysé. L'échec n'avait aucune place dans son plan de vie. Il faisait partie du monde des gagnants et rien ne l'arrêterait. Il réussirait, car il avait une totale confiance en ses capacités.

De son côté, Éva inscrivit ses deux filles à l'École normale d'Amos, dirigée par les sœurs de l'Assomption de la Sainte Vierge. Fondée l'année précédente, en 1940, l'école venait d'ouvrir ses portes et offrait un diplôme d'enseignement aux jeunes filles. Avec la collaboration du curé Levasseur, elle avait trouvé une bonne famille où Berthe et Lorette pourraient se loger à peu de frais. Gonflé d'orgueil, Omer alla reconduire ses deux filles à la gare dans sa vieille Ford usée. Finalement, il s'était fait à l'idée que ses enfants seraient tous instruits. Secrètement, il remerciait Éva de lui avoir tenu tête, mais il ne l'aurait admis pour rien au monde.

Ses deux filles étant parties et Aimé étant devenu un homme qui travaillait avec son père, il ne restait donc que le petit Georges pour tenir compagnie à sa mère. Seule à la maison pendant que l'enfant était à l'école, Éva se lança dans la fabrication de courtepointes. Omer et Aimé

partaient très tôt le matin pour ne revenir que tard en fin de journée, ce qui lui laissait beaucoup de temps libre. Elle ne s'occupait plus désormais que de l'entretien de son jardin.

Elle se dit alors qu'elle devait consacrer davantage de temps à son fils cadet, mais Georges, qui venait d'avoir neuf ans, ne semblait pas apprécier ses efforts. Il préférait demeurer tout seul avec ses livres et ses cahiers de dessins. Elle voyait bien qu'il s'ennuyait de ses grandes sœurs, surtout de Berthe qui l'avait tant gâté. Elle l'entendait pleurer le soir avant de s'endormir. Le chagrin de son petit garçon la désolait. Elle essayait bien de le consoler, mais Georges se murait dans son silence. Elle prit alors une décision inattendue. Afin de ramener un sourire sur le petit visage triste de son fils, elle alla voir Thérèse. Sa belle-sœur lui avait dit, pas plus tard que la semaine précédente, qu'elle devait se débarrasser d'une portée de chiots dont la mère était morte. Elle arriva juste à temps; il n'en restait plus qu'un. Le petit animal semblait terrifié. Caché derrière une meule de foin, il tremblait comme une feuille. Éva s'approcha doucement sans faire de bruit pour ne pas l'effrayer davantage. Elle le souleva délicatement et l'enveloppa dans une vieille couverture qu'elle avait pris soin d'apporter. Après avoir remercié chaleureusement Thérèse, elle reprit le chemin de la maison, un grand sourire aux lèvres.

Assise dans sa berceuse, elle attendit le retour de Georges, le chiot endormi sur ses genoux. Le petit garçon rentra de l'école peu de temps après, silencieux comme toujours. Elle l'entendit à peine lorsqu'il pénétra dans la cuisine. Elle s'empressa de rabattre la couverture sur le chien qui se mit aussitôt à pousser de petits cris plaintifs. Georges s'immobilisa et regarda sa mère, incrédule. Lorsque Éva découvrit le coquin qui se débattait depuis un moment pour se libérer, il ouvrit les bras pour y recevoir son nouvel ami.

— C'est à moi? demanda-t-il à sa mère, la voix tremblante.

— Bien sûr qu'il est à toi! répondit-elle, émue par la joie qu'elle voyait dans les yeux de son fils. Si tu t'en occupes bien, tu pourras le garder dans la maison.

Depuis le départ de Berthe, c'était la première fois qu'elle retrouvait le bonheur dans le regard de son fils. Elle sentit un frémissement d'amour lui chatouiller le cœur.

Après leur journée de travail, les hommes rentrèrent à la maison fourbus et affamés. La mine d'Omer ne laissait rien présager de bon. Silencieux et renfrogné, il arborait son visage des mauvais jours. Éva pensa que le moment était bien mal choisi pour lui faire accepter la présence d'un chien dans la maison. Elle se dit qu'il était préférable de le rassasier avec un bon repas avant de passer à

l'attaque. Elle servit donc son délicieux ragoût tout en jetant un coup d'œil complice à son jeune fils qui regardait son père les yeux remplis d'espoir.

Au milieu du souper, les petits cris de détresse du chiot abandonné dans la chambre de Georges finirent par alerter Omer. Son regard balaya la table pour finalement se fixer sur Georges qui se précipita vers sa chambre en courant. Éva parvenait difficilement à retenir son envie de rire. Elle s'attendait à cette réaction de la part de son mari. Dès la mort du chat de Juliette, il avait prévenu tout le monde qu'il ne voulait plus d'animal dans la maison. Mais Éva savait tout le bien que la présence de son chat avait apporté à sa petite sœur qui, tout comme Georges, n'avait personne du même âge avec qui partager ses jeux.

Omer finit par poser la question qu'elle attendait.

— Est-ce que j'ai bien entendu gémir un chien?

— Oui, tu as bien entendu! répondit-elle d'une voix enjouée.

Derrière Omer, elle aperçut Georges qui serrait sur son cœur le petit animal. Ses yeux la suppliaient de venir à son secours. La voix véhémence de son mari la fit tressaillir.

— J'ai pourtant dit que je ne voulais plus d'animaux dans la maison. Ce n'est pas sorcier, il me semble!

Il se tourna vers son fils et lui montra la porte d'un geste brusque.

— Va me mettre ça dehors tout de suite!

Sans attendre, Éva intervint. Elle aurait préféré ne pas en arriver là, mais elle en avait assez de recevoir des ordres. Les deux poings sur les hanches, elle se planta devant son mari et lui dit :

— Je suis prête à accepter l'autorité, mais pas une autorité injuste. Tu te crois le droit de tout décider pour les autres sans penser une seconde que tu peux leur faire de la peine. Tu es parti du matin au soir et, lorsque tu rentres à la maison, tu imposes ta loi. Depuis que ses sœurs sont parties, Georges s'ennuie et tourne en rond dans la maison. Je lui ai donné ce chien pour qu'il s'en occupe. Ce sera sa responsabilité à lui.

Elle ne laissa pas le temps à Omer de répliquer.

— Tu sais ce que l'oisiveté peut faire chez un jeune garçon, n'est-ce pas?

Omer sentait son pouvoir en péril. Il fronça les sourcils et vociféra :

— Si c'est ça qui t'inquiète, je vais le faire travailler dans l'étable avec Adrien.

Georges suivait la conversation comme un condamné qui attend sa sentence. Ses yeux remplis d'angoisse couraient de l'un à l'autre. En entendant les paroles de son père, il sentit son cœur s'emballer. Il jeta un coup d'œil à sa mère, qui ne semblait pas du tout troublée par la colère de son mari. Elle lui sourit gentiment avant de prononcer les mots qu'il attendait avec tant de fébrilité.

— Je ne changerai pas d'idée. Georges va garder son chien. Et ne me parle plus de le faire travailler dans l'étable; Adrien suffit à la tâche. C'est pour cela que tu le payes, non?

Omer sentait que la conversation ne tournait pas à son avantage. Il décida d'aller dehors rejoindre Aimé qui s'était éclipsé discrètement dès le début du conflit. Avant de sortir, il lança d'un ton bourru :

— Fais donc à ta tête! Mais que je ne voie jamais ce chien me passer dans les jambes, sinon...

Il sortit en claquant la porte. Éva leva le pouce en signe de victoire. Georges la remercia avec le plus ravissant sourire qu'elle eût jamais vu sur les lèvres de son fils.

Cet événement adoucit les remords qu'Éva conservait au fond de son cœur par rapport à son enfant. Parfois, elle aurait voulu revenir en arrière et lui offrir tout l'amour auquel il avait droit. Maintenant, il était trop tard; elle ne pouvait pas refaire le passé. Mais elle pouvait au moins faire en sorte qu'il soit heureux, peu lui importait qu'il lui préfère sa sœur Berthe. Elle, elle était sa mère. Elle l'avait porté dans son sein et rien au monde n'arriverait à détruire ce lien.



L'été suivant, Alice arriva au village sans avoir prévenu

qui que ce fût. La première personne qu'elle rencontra à sa descente du train fut le docteur Beaulieu, qui revenait de sa tournée hebdomadaire. En reconnaissant la sœur aînée de son ami Omer, il offrit galamment ses services à la voyageuse. Il saisit les valises et, en un tournemain, installa la dame dans sa voiture. Il prit ensuite la route du rang quatre.

Durant tout le trajet, ils bavardèrent comme de vieux amis. De temps en temps, Gaston jetait un coup d'œil en coin à sa passagère; il ne pouvait s'empêcher d'admirer cette belle femme à l'aube de la soixantaine qui irradiait tant d'intelligence et de bonté. Un peu mal à l'aise, il finit par aborder le sujet de Delphine, décédée cinq ans auparavant.

— C'est moi qui étais là lorsque c'est arrivé. J'ai tout essayé, mais tout s'est passé tellement vite! Elle est morte dans mes bras. J'en fais encore des cauchemars.

Il ne pouvait pas en parler sans avoir des tremblements dans la voix.

— Ce n'est pas votre faute. C'est une complication rare et presque toujours fatale. Loin de l'hôpital, elle n'avait aucune chance. Toutes les inversions utérines que j'ai vues dans ma carrière se sont terminées par la mort de la parturiente.

Un silence attristé s'installa entre eux. Alice le chassa la première.

— Comment vont les enfants? Et Maurice? J’aurais tellement aimé venir aux funérailles! Mais nous étions en pleine épidémie de gastroentérite à l’hôpital. Maintenant, je suis libre et disponible. J’ai pris ma retraite il y a deux ans et j’ai décidé de profiter des années qu’il me reste pour voyager et visiter ma famille.

— Pour répondre à votre première question, les enfants vont très bien, maintenant. Au début, ce fut très difficile pour tout le monde, mais, avec le temps et grâce à Imelda, la sœur d’Éva qui en passant est un ange descendu du ciel, la petite famille a retrouvé sa joie de vivre. Le calvaire a été beaucoup plus long et douloureux pour Maurice. Il commence tout juste à s’en remettre.

Alice avait écouté avec attention les paroles de Gaston. Elle percevait dans sa voix toute la détresse et la culpabilité qu’il avait dû ressentir à la mort de Delphine. Dès son premier séjour en Abitibi, elle avait décelé chez les gens de la paroisse l’affection et le respect qu’ils avaient pour leur médecin. Il était leur ami, leur confident, et ils lui faisaient une entière confiance. Ils mettaient leur vie entre ses mains. Pour un médecin, un tel drame était inconcevable. De donner la vie ne devait jamais conduire à la mort.

Elle ouvrit la bouche pour parler, mais, au même moment, elle entendit Gaston s’exclamer :

— Nous sommes arrivés. Ce fut très agréable de vous

accompagner sur ce bout de chemin!

Il sortit de l'automobile et lui ouvrit la portière en faisant une révérence.

— J'espère avoir le plaisir de vous revoir au cours de votre séjour.

Il démarra et repartit vers le village en sifflotant. Alice esquissa un sourire et se dit : « Quel homme charmant! »

Éva qui, de la fenêtre de sa cuisine, avait vu arriver la voiture du docteur, sortit sur le perron en s'essuyant les mains sur son tablier. En le voyant repartir aussi vite, elle se demanda ce qu'il était venu faire à la ferme et pourquoi il n'était pas entré la saluer. Elle se préparait à retourner à l'intérieur lorsqu'elle remarqua une femme bien vêtue qui la saluait d'une main et portait une valise de l'autre. Aveuglée par le soleil, elle ne la reconnut pas tout de suite; elle plissa les yeux afin de distinguer les traits de la visiteuse et, soudain, la lumière se fit. Elle courut vers Alice les bras grands ouverts en criant son nom :

— Alice! Alice! Je ne rêve pas? C'est bien toi?

Elle se précipita dans les bras de sa belle-sœur avec tant de fougue qu'elle faillit la jeter par terre. Amusée et un peu surprise par cet exubérant accueil, Alice éclata de rire tout en essayant de retrouver son équilibre.

— On dirait bien que tu es contente de me voir!

Un peu mal à l'aise de s'être laissée aller à tant de spontanéité, Éva tenta de s'excuser, mais elle ne put que

balbutier :

— Je me suis tellement ennuyée de toi! Tu as été si bonne pour moi!

Les bras d’Alice autour de ses épaules la ramenaient dix ans en arrière. Son séjour chez elle après son opération n’avait pas toujours été de tout repos. Combien de fois elle s’était réveillée en pleine nuit en hurlant le nom de Blanche! Alice accourait aussitôt à son chevet et la berçait comme une enfant jusqu’à ce qu’elle se calme. Parfois, dans son délire, elle avait l’impression d’entendre battre le cœur de sa mère. Alice représentait beaucoup pour elle. « Si elle n’avait pas été là, je ne sais pas ce que je serais devenue », pensa-t-elle en plongeant ses yeux dans le doux regard bleu de la visiteuse.

Au même moment, elle aperçut Georges qui sortait de la maison, suivi d’un énorme chien au pelage tout hérissé.

— Georges! Viens aider ta tante à porter ses effets!

Avec un sourire empreint de fierté, elle fit signe à son fils de s’avancer.

— Je te présente Georges, le dernier-né de la famille. Et lui, dit-elle en désignant le gros chien qui se tenait bien sagement à côté de son maître, c’est Bingo, son inséparable compagnon, pour ne pas dire son ombre.

L’enfant tendit la main à sa tante qui l’entoura de ses deux bras pour lui plaquer un baiser sonore sur la joue.

— Alors, c’est toi, le petit Georges. J’avais tellement

hâte de te connaître!

Elle se tourna vers Éva en tenant toujours le garçon dans ses bras.

— Quel bel enfant tu as là! Il ressemble à son oncle Maurice, c'est incroyable! Celui-là, on peut dire que c'est un vrai Boisvert!

Mal à l'aise, Georges se dégagea des bras trop enveloppants de sa tante et regarda sa mère, en attente de ses directives.

— Prends la petite valise et porte-la dans la maison. Nous, on va s'occuper de la grosse. Tu iras ensuite prévenir ta tante Imelda que nous avons de la grande visite. Dis-lui que je les attends pour souper, elle et ton oncle Maurice.

Maurice apprécia beaucoup l'invitation de sa sœur, car, depuis un certain temps, il songeait sérieusement à vendre sa terre et à déménager au village. Il avait hâte d'en parler à Omer afin d'avoir son avis.

Le souper terminé, les hommes sortirent dehors et il en profita pour exposer son projet à son beau-frère.

— L'été prochain, mon plus vieux se marie. J'ai discuté avec Imelda et nous avons décidé de lui vendre la terre et de nous installer au village, commença-t-il d'une voix calme et posée tout en tirant de grandes bouffées sur sa pipe. J'ai su que le garage Latendresse était à vendre et j'ai approché le propriétaire qui serait prêt à me faire un bon prix. J'ai vraiment envie de me remettre à la mécanique, et

mon fils Charles est intéressé à travailler avec moi. On appellerait notre garage *Chez Boisvert & Fils*. Qu'en penses-tu?

Omer ne fut pas surpris. Il se doutait que quelque chose se préparait. Il avait entendu des rumeurs, mais il n'y avait prêté aucune attention. Maurice ne faisait que confirmer ses doutes.

— C'est une bonne idée que tu as là, Maurice, répliqua-t-il. Le garage Latendresse, c'est une vraie petite mine d'or. Avec tes talents en mécanique et l'aide de ton gars, tu devrais devenir prospère d'ici une couple d'années. En plus, la maison du bonhomme est assez grande pour loger toute la famille. Je pense aussi que ça va faire plaisir à Imelda de quitter la ferme. Juste à voir le sourire qu'elle avait pendant le souper, elle doit être en train de tout raconter à Éva et Alice.

Maurice sourit avec tendresse en pensant à sa sœur.

— Je le fais aussi pour elle. Tout ce qu'elle a fait pour moi et les enfants après la mort de Delphine, ça n'a pas de prix. Aujourd'hui, elle mérite sa récompense.

Aimé, qui n'avait rien perdu de la conversation et qui cherchait depuis un moment la façon de dévoiler son secret, sauta sur l'occasion et s'adressa directement à son père.

— Qu'est-ce que tu dirais, Omer, si on commençait nous autres aussi à penser à faire autre chose que de travailler

pour les autres?

Depuis son retour du collège, Aimé tutoyait son père et l'appelait par son prénom. Il considérait que ses connaissances et sa belle éducation reçues des frères du Sacré-Cœur le mettaient sur un pied d'égalité avec lui. Au début, Omer avait trouvé son arrogant de fils quelque peu impoli, mais il avait fini par s'apercevoir que leur relation devenait beaucoup plus facile ainsi. Dans le fond, ils pouvaient se parler d'homme à homme sans prétention. La familiarité d'Aimé n'excluait pas le respect. Au contraire, son érudit de fils l'élevait au même niveau que lui. De toute façon, Omer serait toujours le père. Le fils, selon les commandements de Dieu, lui devait amour et respect. Il avait élevé ses enfants dans la foi chrétienne; il n'avait donc aucune raison de craindre leur mépris.

Il écouta l'exposé du plan d'Aimé avec attention.

— J'ai pensé qu'on pourrait créer une compagnie en construction de tous genres. On irait surtout chercher des contrats du gouvernement. Ça fait un bout de temps que j'y pense. J'ai fait le tour de la question et, pour nous autres, c'est ce qui serait le plus rentable. Ça prendrait un peu d'investissement pour démarrer...

Omer lui coupa la parole.

— Pour ça, ne t'inquiète pas, je sais à qui m'adresser!

Aimé enchaîna, encouragé par l'intérêt que lui manifestait son père.

— On s’organiserait pour faire le plus de choses par nous-mêmes, ce qui diminuerait de beaucoup les coûts de la main-d’œuvre. L’hiver prochain, j’ai l’intention de m’inscrire à des cours de plomberie à Montréal.

Il prit le temps de tirer une bouffée de sa cigarette, et, les mains dans les poches, bien campé sur ses deux jambes, il s’approcha de son père pour lui dire sur le ton du conspirateur :

— L’été prochain, ça va être les élections provinciales et on va aller se chercher des appuis politiques, car l’Union nationale va reprendre le pouvoir, c’est presque assuré.

Béat d’admiration, Omer écoutait parler son fils. Aimé continua, de plus en plus sûr de lui :

— J’ai été approché discrètement par les leaders du parti qui m’ont proposé de joindre l’organisation électorale du candidat d’Abitibi-Ouest. Je n’ai pas donné ma réponse encore...

— Elle est donnée, ta réponse! C’est oui!

Omer jubilait. Il se leva et serra la main de son fils avec effusion.

— On va leur faire mordre la poussière, à tous ces libéraux!



Alice demeura en Abitibi tout l’été. Elle se rapprocha

beaucoup de Georges, chez qui elle retrouvait le même comportement solitaire et songeur qu'elle avait connu du temps qu'elle s'occupait d'Omer. Au début, l'enfant était réticent devant les marques d'attention que lui prodiguait sa tante, mais peu à peu il se laissa apprivoiser et finit par lui ouvrir son cœur. Étonnée par l'intelligence du garçon, Alice passait des heures à discuter avec lui. Ce fut ainsi qu'elle apprit que son grand rêve était de devenir médecin. Une idée germa alors dans son esprit et elle profita d'un moment où elle était seule avec Éva pour en parler. Elle aborda le sujet avec circonspection.

— Tu dois être fière de tes enfants! Ils sont tous instruits et promis à un bel avenir. C'est un merveilleux cadeau que vous leur offrez. Je t'admire, Éva, d'avoir tenu tête à Omer. Tu as fait preuve de beaucoup d'opiniâtreté et tu as réussi à convaincre le grand méchant grognon. Chapeau! Tu m'impressionnes!

Elle éclata de rire, imitée par Éva. Alice reprit son sérieux et poursuivit en abordant le sujet qui lui tenait à cœur.

— Est-ce que Georges t'a déjà parlé de son rêve de devenir médecin?

Un peu surprise par la question de sa belle-sœur, Éva réfléchit quelques instants avant de répondre évasivement :

— Ce n'est pas à moi qu'il fait des confidences, mais à

Berthe. Ça ne te rappelle pas quelqu'un, par hasard?

— C'est vrai qu'il me fait penser à Omer lorsqu'il avait son âge. Il n'y avait qu'avec moi qu'il parlait de ses rêves.

Alice s'accorda un temps de réflexion, puis elle révéla le fond de sa pensée.

— Je sais que ce sont de longues et coûteuses études, mais je suis prête à vous apporter mon aide. Si vous êtes d'accord, bien entendu!

Éva écoutait sa belle-sœur avec attention sans oser l'interrompre.

— J'ai eu la possibilité, depuis que je suis ici, de le connaître mieux et j'ai vu à quel point il est intelligent et sérieux pour son âge. Si vous êtes d'accord, Omer et toi, je le prendrai avec moi à Montréal durant son cours classique. Après, il pourra entrer à la faculté de médecine. Je suis seule et plus très jeune; nous nous entendons si bien, tous les deux! Ce serait un vrai rayon de soleil sur mes vieux jours.

— Si c'est vraiment ce qu'il désire, je suis certaine que son père n'y verra aucune objection. Moi, je suis d'accord pour qu'il aille vivre avec toi et qu'il réalise son rêve, à moins qu'il change d'idée d'ici la fin de ses études. Avec les jeunes, on sait jamais!

— Je ne crois pas qu'il change d'idée. Il me semblait bien résolu. Je suis même surprise de toutes les connaissances qu'il possède déjà dans le domaine. C'est

assez étonnant pour un enfant aussi jeune, tu ne trouves pas?

Éva sourit et répondit à sa belle-sœur :

— Je comprends maintenant pourquoi il tourne toujours autour du docteur Beaulieu lorsque celui-ci vient à la maison. Je lui ai demandé à plusieurs reprises de cesser d'incommoder notre médecin, mais c'est peine perdue.

Soudain, elle éclata de rire.

— Je me demandais aussi ce qu'un homme savant comme lui pouvait bien discuter avec un enfant de dix ans! C'était donc ça!

Elle murmura pour elle-même :

— Un médecin dans la famille, ce serait tout un honneur!

## 20.

**AU** début du mois de janvier 1944, tel que prévu, Aimé partit pour Montréal suivre son cours en plomberie. Alice lui avait gentiment offert le gîte et le couvert durant les trois mois que durerait son séjour.

Le matin de son départ, Omer avait tenu à aller lui-même reconduire son fils à la gare. Depuis leur conversation de l'été précédent, il tournait et retournait dans sa tête le projet d'Aimé. L'idée d'avoir une compagnie bien à eux le séduisait de plus en plus. Il se sentait des ailes, comme un adolescent qui découvre pour la première fois le monde merveilleux qui s'ouvre devant lui.

Sur le chemin du retour, il décida tout à coup de changer de direction et de se rendre à La Sarre voir Marie-Rose. Il n'avait pas vu sa maîtresse depuis trois mois et un besoin impératif de sentir sa peau frissonner sous ses mains lui procura une érection digne d'un collégien. Il se força à penser à autre chose, et ce fut l'image d'Éva qui se profila dans son esprit. Le refus de sa femme de lui appartenir corps et âme le blessait profondément. Ce

n'était pas seulement son orgueil de mâle qui était affecté, mais également son besoin d'amour et de tendresse. Parfois, il imaginait le corps ravissant de son épouse, et la corde trop tendue de son désir se mettait à vibrer. Il ne voulait pas le laisser voir, mais de la sentir près de lui chaque nuit, dans le même lit, le bouleversait. Si seulement elle s'était laissé caresser, pas beaucoup, juste un peu, il s'en serait contenté. Pour le reste, il avait Marie-Rose qui l'accueillait toujours les bras grands ouverts.

Il n'aimait pas sa maîtresse. Il se servait d'elle pour assouvir ses besoins charnels, c'était tout. Une entente tacite s'était établie entre eux et, si elle devait ne pas la respecter, il la quitterait sur-le-champ. Elle le savait et se contentait avec délice de ce qu'il lui apportait, tant physiquement que financièrement.

Depuis l'automne précédent, Marie-Rose et son mari s'étaient installés dans un petit logement, situé juste en face de l'hôtel, à La Sarre. C'était d'ailleurs ce qui avait convaincu l'ignoble époux de quitter son taudis.

Les amants se rencontraient en cachette dans un lieu connu d'eux seuls, pendant que le cocu racontait à tous les ivrognes du comté qu'il se saoulait depuis sept ans aux frais du bel Omer Lafontaine. D'une voix arrogante, il étalait sans vergogne les relations illicites de sa femme avec le pauvre imbécile qui lui payait son gin.

Après le départ des deux hommes pour la gare, Éva se

servit une tasse de thé. En sirotant lentement le délicieux breuvage, elle laissa vagabonder son esprit. Quarante ans! Dans quelques mois, elle allait fêter ses quarante ans. Elle n'arrivait pas à croire qu'il s'agissait d'elle, la petite Éva Boisvert qui rêvait d'entrer au couvent et de consacrer sa vie à Dieu. Vingt-cinq années déjà s'étaient écoulées depuis son arrivée en Abitibi avec sa famille. Avec tendresse, elle repensa à la joie de son père de venir s'installer à Sainte-Anne-du-Nord et de retrouver son frère Edmond. Mais le bonheur avait été de courte durée. À peine un an plus tard, la mort était venue l'arracher à ses enfants et à ses rêves.

Ensuite, le visage du curé Dion s'imposa à elle. Cet homme avait changé son destin le jour où il l'avait empêchée de repartir pour Québec avec ses deux sœurs. Elle avait cru en mourir, mais la force de sa jeunesse l'avait sauvée et la vie avait repris ses droits. Juliette lui était revenue, et c'était à ce moment-là qu'elle avait décidé d'épouser Omer Lafontaine. Elle ne l'aimait pas, mais elle avait imaginé dans son innocence de jeune fille ignorante et chaste que ce sentiment inconnu d'elle se développerait avec les années.

Après vingt-deux ans de mariage, elle se rendait bien compte qu'elle n'avait jamais connu avec son mari le grand frisson dont lui parlait Delphine. Elle éprouvait quand même pour lui une grande affection empreinte de respect.

Elle se demandait depuis un certain temps ce qui se passerait si elle lui ouvrait les bras et lui offrait de nouveau son corps. Elle s'était pourtant juré que plus jamais elle ne subirait l'acte dégradant qui unissait un homme et une femme. Que lui arrivait-il? Étaient-ce ses quarante ans qui la rendaient aussi vulnérable? Et, pourquoi pas, aussi stupide? Il y avait autre chose qui la troublait, même si elle ne voulait pas se l'avouer. C'était cette Marie-Rose, cette créature indigne qui donnait à Omer ce qu'elle-même lui refusait. Elle ne la connaissait même pas et pourtant elle la détestait au plus profond d'elle-même. Elle ne comprenait plus ce qui lui arrivait. C'était sa faute à elle, uniquement sa faute à elle, si son mari allait voir ailleurs. Elle ressentait pourtant au fond de son cœur la pointe acérée de la jalousie.

Elle attendit le retour d'Omer jusqu'à tard dans la soirée. Elle s'était installée près de la fenêtre, avait éteint la lampe à huile et scrutait attentivement la route qui conduisait à la ferme. Lorsqu'elle apercevrait la lueur des phares, elle s'empresserait d'aller se coucher. Elle ne voulait surtout pas qu'Omer sache qu'elle avait veillé aussi tard, impatiente de le voir revenir.

Finalement, elle s'assoupit et, lorsqu'elle se réveilla, le froid glacial qui enveloppait la maison la surprit. Elle frissonna et regarda l'heure. Quatre heures du matin et il n'était toujours pas rentré. Elle soupira et s'empressa de

remettre du bois dans le poêle. Bientôt, une douce chaleur se répandit dans la pièce. Elle frotta ses mains l'une contre l'autre et resserra son vieux châle de laine autour de ses épaules. De nouveau, elle sentit la jalousie lui aiguillonner le cœur. Était-il trop tard, maintenant? Avait-elle perdu l'amour de son mari? Depuis que ses enfants étaient devenus des adultes, qu'ils se suffisaient à eux-mêmes, elle appréciait davantage la présence d'Omer à ses côtés. Il y avait bien Georges et son chien, mais le garçon parlait peu avec elle. Il passait beaucoup de temps dans sa chambre à étudier ou à lire. Silencieux et renfermé, il ressemblait de plus en plus à son père. Dans un an, il allait partir lui aussi. Tout était arrangé avec sa tante Alice. Il demeurerait chez elle durant toutes ses études et, l'été, il viendrait passer ses vacances chez ses parents.

L'année précédente, ses deux filles avaient terminé leur école normale et elles travaillaient toutes les deux, Berthe à l'école du village, Lorette à l'école du rang. Elles ne revenaient à la maison qu'en fin d'après-midi et elles passaient leurs soirées à corriger des devoirs. Éva voyait venir le moment où elles se marieraient et quitteraient la maison pour de bon.

Les premières lueurs de l'aube apparurent enfin et Éva, qui s'était endormie dans sa bergère, se leva fourbue et courbaturée.

Omer revint à la ferme tard en avant-midi. Ses traits

brouillés révélaiement éloquentement la nuit agitée qu'il venait de passer. Éva, qui s'affairait à la préparation du dîner, lui demanda sur un ton acerbe :

— As-tu décidé d'aller reconduire Aimé jusqu'à Montréal?

Surpris, Omer fronça les sourcils. Il préféra garder le silence plutôt que de lui mentir. Il ne s'attendait pas à ce que sa femme lui pose des questions et il n'avait préparé aucune excuse.

Éva revint à la charge sur un ton sarcastique :

— On dirait bien que tu as passé la nuit sur la corde à linge!

Devant l'insistance de sa femme, Omer grinça entre ses dents.

— Occupe-toi de tes chaudrons et fiche-moi la paix!

Se sentant découvert, le coupable sortit en claquant la porte et gagna les bâtiments.

— C'est ça, va retrouver tes vaches, elles ne te poseront pas de questions, elles! Espèce de menteur!

Tout à coup, elle se sentit vieille, laide et inutile. Elle se vengea effectivement sur ses chaudrons qu'elle manipula avec fureur, la rage au cœur.



L'été qui suivit transforma la ferme en véritable ruche

politique. On n'entendait parler que du grand Maurice Duplessis et de l'abominable Adélard Godbout. Omer recrutait des partisans, organisait des assemblées et faisait des promesses. Sur le parvis de l'église, au magasin général, partout, on entendait sa voix forte et puissante exhorter les indécis à se rallier à eux.

Aimé, un peu moins exubérant, suivait son père et le conseillait. À plusieurs reprises, il avait dû tempérer ses ardeurs. Depuis le début de la campagne électorale, il avait prononcé devant des foules enthousiastes plusieurs discours de son cru. Les gens aimaient son verbe truculent et mordant. Très vite, il était devenu l'orateur favori de tous les fanatiques en délire.

Gonflé d'orgueil, Omer ne se gênait pas pour encenser son fils. Devant tous ceux qui voulaient l'entendre, il déblatérerait pendant des heures sur les qualités et la valeur exceptionnelles de son rejeton. Il agitait son index devant le nez de ses interlocuteurs en leur disant d'une voix débordante de fierté :

— Vous allez voir qu'il va aller loin, ce p'tit gars-là! C'est moi qui vous le dis! Je ne serais pas surpris qu'un jour il devienne député.

Les obséquieux et les serviles ajoutaient, les yeux remplis d'admiration :

— Et pourquoi pas premier ministre, tant qu'à y être! On peut dire qu'il a tout ce qu'il faut pour ça!

Omer se leva très tôt le matin du 8 août 1944. En fait, il n'avait pas fermé l'œil de la nuit. D'étranges papillons voltigeaient dans son estomac. Avec force, il frappa à la porte de la chambre où Aimé dormait du sommeil du juste.

— Lève-toi! C'est aujourd'hui qu'on crucifie Adélard Godbout et toute sa clique de margoulins!

Sa voix de stentor réveilla Aimé et tout le reste de la maisonnée.

Cette journée était spéciale aussi pour Éva, qui allait voter pour la première fois aux élections provinciales, tout comme Aimé et Berthe.

Dans un état d'excitation extrême, Omer ne cessait de houspiller tout le monde. À de multiples reprises, il répéta à sa femme et à sa fille :

— Surtout, ne vous trompez pas de case quand vous allez mettre votre croix!

Pour la énième fois, il leur expliqua comment était fait un bulletin de vote, comment se rendre aux urnes et devant quel nom inscrire leur X, tant et si bien qu'il finit par mettre Éva en colère.

— Si tu n'arrêtes pas de nous achaler, Berthe et moi on n'ira pas voter. Comme ça, tu vas être sûr qu'on ne fera pas d'erreur! J'ai déjà vu ça, un bulletin de vote, au cas où tu l'aurais oublié!

Elle se planta devant son mari, les poings sur les

hanches et, sans ambages, lui dit sa façon de penser :

— À part de ça, j'ai lu dans la *Gazette du Nord* que, si on a accordé le droit de vote aux femmes, c'est parce qu'on nous considère comme des citoyennes au même titre que les hommes.

Elle reprit son souffle et enchaîna rapidement comme si elle craignait qu'Omer lui coupe la parole :

— Ils disent aussi dans le journal qu'on est libre de voter pour le candidat de notre choix, qu'il n'y a rien dans la loi ou la religion qui nous oblige à voter pour le même parti que notre mari.

Aimé crut qu'Omer allait s'évanouir. En voyant ses poings se serrer et blanchir aux jointures, il jugea qu'il était temps d'intervenir. Il s'interposa entre son père et sa mère et dit d'une voix impérieuse :

— Bon, ça suffit! Ce n'est pas le temps de commencer à se chicaner. Chacun sait ce qu'il a à faire et il va le faire comme il faut!

Avec un air hautain, Éva tourna les talons et prit son sac à main sur le coin de la table en entraînant Berthe avec elle. Aimé s'adressa à son père qui semblait incapable de se remettre du coup bas que sa femme venait de lui porter.

— O. K., Omer, retrouve tes esprits, on n'a pas de temps à perdre. Elle a fait ça juste pour te contrarier. Laisse-la donc tranquille! Elle sait ce qu'elle doit faire; tu lui as assez répété pour qui voter.

Il attrapa son chapeau, le déposa sur sa tête avec élégance et pressa Omer.

— Dépêche-toi! Si on veut arriver pour l'ouverture des bureaux de vote, on ferait mieux de ne pas trop tarder. La liste des électeurs à aller chercher est pas mal longue et, si on veut tous les amener voter, on n'a pas une minute de trop.

Devant l'assurance et l'aplomb de son fils, Omer se sentit ragaillardi. Il lui donna une bourrade amicale et se mit à gambader vers la porte.

— Viens-t'en, mon Aimé! Je ne veux rien manquer; je veux voir tous ceux qui vont entrer et sortir.

Il se frottait les mains avec satisfaction.

— Tu vas voir que, ce soir, y en a qui vont regretter d'être venus au monde! Adélard Godbout a signé son arrêt de mort! C'est Maurice Duplessis qui va rentrer, et haut la main!

Après avoir rempli consciencieusement leur devoir de citoyenne, Éva et Berthe décidèrent de rester chez Imelda pour la journée. Au retour des hommes, elles écouteront en leur compagnie les résultats du scrutin à la radio.

Une immense fierté habitait Éva. Pour la première fois, elle se sentait admise dans le monde des hommes. Le simple fait d'avoir tracé une croix sur un bout de papier allumait en elle un brasier d'émotions diverses. L'esclave

devenait un maître, la bête de somme retrouvait sa dignité, la machine à procréer se métamorphosait en femme. Même si la plupart avaient voté selon la volonté de leur époux, certaines avaient osé choisir et même, ce qui était pire, exprimer ouvertement et publiquement leur option.

Éva, quant à elle, avait monté discrètement la première marche de la liberté. Elle avait voté pour le candidat du Bloc populaire. Lorsqu'elle avait déposé son bulletin de vote dans la boîte, une bouffée de fierté et d'indépendance lui avait réchauffé le cœur.

La fébrilité de cette journée extraordinaire s'empara de tout le monde. Dans les rues, sur les perrons, au magasin général, partout, ce n'était que spéculations et débats animés. Chacun y allait de ses prévisions. Plusieurs, même, pariaient des sommes importantes, ce qui donnait encore plus de piquant à l'événement.

Les deux familles se réunirent chez Maurice dans l'attente des résultats. À l'annonce de la victoire de Duplessis sur son adversaire Adélar Godbout, Omer hurla sa joie de toute la force de ses poumons. Ce fut l'euphorie générale. Les hommes se serraient la main avec frénésie et s'administraient de violentes mais amicales claques dans le dos.

Éva était doublement heureuse. Omer avait gagné ses élections. Elle aussi, puisque son chef, André Laurendeau, avait été élu à la tête du Bloc populaire. Un merveilleux

bien-être l'envahissait. Elle avait des droits et elle en avait profité. Elle avait elle-même fait son choix et plus jamais personne ne lui dirait quoi faire. Même si elle ne comptait pas avouer son secret, car elle n'était pas encore prête à confronter Omer au chapitre de la politique, elle avait goûté au plaisir du libre arbitre. En cet instant, elle se sentait légère, débarrassée de ses entraves.

La voix tonitruante de son mari la tira de ses réflexions.

— On va aller fêter ça en compagnie de notre député. Vous autres, les p'tites mères, vous aurez juste à aller vous coucher, car je ne pense pas qu'on revienne de bonne heure.

En passant près d'Éva, emporté par son enthousiasme délirant, il se permit de lui donner une affectueuse et retentissante claque sur les fesses. Éva, qui ne supportait plus ce geste déplacé qu'elle exécrait, se retourna d'un bloc et, suffoquant de colère, apostropha son mari.

— C'est assez! Je ne suis plus capable d'endurer ça! Je ne veux plus que ça se reproduise. Tu m'as bien compris?

Devant l'air ahuri d'Omer, elle poursuivit, exaspérée :

— Et je veux que tu t'en souviennes! Ni chez nous ni ailleurs! Jamais!

Un silence gêné alourdit subitement l'atmosphère. Mortifié, Omer n'osa pas braver la fureur de sa femme. Il se tourna vers les autres et leur lança d'une voix empreinte d'amour-propre égratigné :

— On ne peut pas dire que la bonne femme entend à rire! Même une journée comme aujourd’hui, il faut qu’elle trouve le moyen de rabaisser le caquet à tout le monde!

Hargneux, il regarda Éva et grinça entre ses dents :

— On va aller fêter notre victoire entre hommes. Comme ça, il n’y aura personne pour jouer les rabat-joie.

Il sortit sans ajouter un mot. En passant près d’Éva, Gaston lui souffla gentiment à l’oreille :

— Continue de même. Il méritait ce qui lui est arrivé. Ne te laisse pas faire, bonyeu!

Il lui fit un clin d’œil et s’éloigna en sifflotant. Éva le suivit des yeux et remarqua pour la première fois comme il avait vieilli. Sa démarche demeurait alerte, mais son dos se voûtait et ses épaules semblaient vouloir se rejoindre sous son menton. Ses cheveux en broussailles étaient devenus gris et presque inexistantes.

Il ne buvait plus, ou plutôt il buvait beaucoup moins depuis quelque temps. L’alcool, son vieux compagnon de toujours, celui qui l’avait accompagné et soutenu dans la joie comme dans la peine, était devenu son pire ennemi. La douce ivresse qu’il lui procurait s’était transformée en d’horribles brûlures d’estomac. À l’occasion, il lui arrivait encore d’inviter son vieil ami pour d’enivrantes libations, mais le prix en devenait de plus en plus lourd à payer. C’était pourquoi il espaçait leurs rencontres.

Lorsqu’il eut rattrapé le groupe de joyeux fêtards, Éva

referma la porte. Les soirées devenaient de plus en plus fraîches. On sentait déjà l'approche de l'automne. Elle rejoignit les autres femmes qui s'étaient installées autour de la table pour jouer aux cartes.

Il se faisait déjà tard lorsque les hommes arrivèrent au local du parti. De nombreux partisans les accueillirent chaleureusement. Fier de sa réussite, le nouveau député buvait le vin de la victoire en serrant des mains à droite et à gauche. Certains en profitaient pour lui rappeler les services rendus durant la campagne. Il promettait à tous qu'il ne les oublierait pas.

Une voix se fit entendre, dominant le tumulte :

— Vous êtes tous invités à l'hôtel où on a fait préparer un lunch pour tout le monde afin de célébrer notre victoire. Vous pourrez boire aux frais de notre député; c'est lui qui paye la traite!

Cette soirée devait se révéler riche en émotions de toutes sortes pour Aimé, qui y fit la connaissance de deux personnes tout à fait à l'opposé l'une de l'autre.

Il était arrivé à l'hôtel depuis peu lorsqu'il remarqua un drôle de bonhomme qui le fixait intensément d'un œil torve. Il ne lui porta guère attention, trop absorbé qu'il était par les partisans qui s'agglutinaient autour de lui et le félicitaient de son extraordinaire performance au cours de la campagne électorale.

Le groupe se dispersa peu à peu et il se retrouva seul

quelques instants. L'inconnu choisit ce moment pour l'aborder effrontément. Son haleine empestait l'alcool.

— Salut, l'jeune! C'est toi, le fils du grand homme? Je suis ben content de faire ta connaissance!

Il lui tendait une main crasseuse en affichant un sourire figé empreint d'insolence. Avec réticence, Aimé lui céda la sienne qu'il attrapa de ses longs doigts fourchus. L'ivrogne lui dit d'une voix pâteuse :

— Viens avec moi, l'jeune. J'aurais deux ou trois petites choses à te raconter.

D'un mouvement brusque, Aimé se dégagea. Il éprouvait un profond dégoût envers le sinistre individu, mais, intrigué, il le suivit jusqu'à sa table au fond de la salle. Avec impertinence, l'homme épousseta une chaise du revers de sa manche et la désigna obséquieusement à Aimé.

— Vous pouvez vous asseoir sans crainte, mon beau monsieur, cette chaise-là devrait être assez propre pour recevoir votre petit cul de riche.

Aimé voulut s'esquiver, mais le vieux charpentier lui ordonna d'une voix menaçante :

— Assieds-toi, pis écoute-moi ben. Je sais des choses que ta sainte mère pourrait ben apprendre si t'es pas généreux avec moi.

En un éclair, Aimé comprit qui était cet affreux personnage. Depuis un bon moment, déjà, il connaissait

les relations de son père avec Marie-Rose. Il savait aussi que le mari de la dame demandait régulièrement de l'argent à Omer en échange de son silence. Depuis des années, son père payait cet aigrefin pour l'induire à taire un secret que tout le monde connaissait. Il soupçonnait même sa mère d'être au courant.

Devant l'audace et le sans-gêne de cette vieille fripouille, son sang ne fit qu'un tour. Sa belle éducation et son beau langage, pour un instant, furent relégués aux oubliettes. Il plongea ses yeux dans ceux de l'abject maître-chanteur et lui dit d'une voix qu'il ne reconnaissait pas lui-même :

— Ce que tu veux m'apprendre, ça fait déjà longtemps que je le sais. Mon père te paye pour fermer ta boîte, mais t'auras pas une cenne de moi, pis j'te conseille de disparaître de la circulation au plus sacrant!

Il pesa ses mots avant de poursuivre d'une voix sinistre :

— Parce que, un accident, c'est ben vite arrivé! De vieux ivrognes comme toi, y en arrive à la morgue tous les jours, pis y a personne qui se pose de questions. On les enterre pis on les oublie!

Pendant quelques secondes, les yeux du scélérat se remplirent de crainte. Il sentait qu'Aimé était sérieux. Ses menaces avaient réveillé en lui le spectre de la peur. Il essaya de se racheter en disant :

— Oubliez ça, monsieur Lafontaine! C'était juste pour rire! J'vais me contenter de ce que votre père me donne. C'est quand même pas si mal!

Écœuré, Aimé l'empoigna brutalement par le cou et serra juste assez pour voir apparaître la panique dans ses yeux. Lentement, il desserra son étreinte, puis, d'une voix lugubre, il murmura :

— Organise-toi pour que je revoie pas ta sale gueule pis que j'entende plus jamais parler de toi. Autrement, tu risques d'aller faire un tour en enfer!

— Bonyeu, Aimé! Qu'est-ce que tu fais à ce pauvre diable? Tu n'es pas obligé de l'étouffer même si tu as gagné tes élections!

Gaston venait d'arriver et examinait la scène d'un œil perplexe. Aimé lui décocha un sourire singulier.

— Inquiète-toi pas, docteur, mon ami partait, justement.

— Drôle de façon de lui dire au revoir! dit Gaston d'un air moqueur. On se demandait ce que tu faisais. Tout le monde t'attend de l'autre côté. Ils veulent que tu fasses un petit discours en l'honneur de notre député.

La vieille canaille en profita pour filer sans demander son reste.

— Il me semble que tu as de curieuses fréquentations! Veux-tu bien me dire c'est qui, ce vieux verrat? En tout cas, je ne lui donnerais pas le bon Dieu sans confession.

— Oublie ça, docteur. Je pense que tu ne le reverras pas de sitôt.

Gaston n'insista pas. De toute façon, il ne tenait pas vraiment à savoir de qui il s'agissait. Il emboîta le pas à Aimé et ils pénétrèrent ensemble dans la salle des banquets où ils furent accueillis par un tonnerre d'applaudissements.

Aimé se surpassa. Son discours fut un vrai chef-d'œuvre d'éloquence. Après sa performance oratoire, il se dirigeait vers le bar lorsqu'il croisa Élise Dupont. Elle le salua poliment en lui tendant sa petite main gantée de blanc. D'une voix douce et mélodieuse, elle lui dit :

— Félicitations, monsieur Lafontaine. Votre discours m'a charmée. Vous possédez vraiment un don pour captiver une foule.

Pour la première fois de sa vie, Aimé ne savait pas quoi dire. Il avait beau essayer, aucun son ne franchissait ses lèvres. Il avala péniblement sa salive et réussit à articuler :

— Merci, mademoiselle...?

— Élise, je m'appelle Élise Dupont.

Aimé s'empressa d'ajouter, mal à l'aise :

— Moi, c'est Aimé Lafontaine.

La jeune fille lui sourit candidement.

— Je le sais, mon oncle parle souvent de vous. Avant les élections, il disait que ce serait un peu grâce à vous si notre candidat était élu. Lorsque je vous ai entendu tout à

l'heure, j'ai compris ce qu'il voulait dire.

Chose qui ne lui était jamais arrivée, Aimé sentit le rouge lui monter aux joues. Jamais compliment ne lui avait fait autant plaisir. Il connaissait l'effet que ses discours produisaient sur les foules, mais de se l'entendre dire par une aussi jolie femme le chamboulait et le laissait pantois.

Devant son silence, Élise poursuivit :

— Je suis la nièce d'Octave Mélançon. J'ai travaillé pour lui durant la campagne électorale. Vous le connaissez?

Aimé se fichait complètement d'Octave Mélançon. Il était fasciné par la beauté d'Élise. Tout en elle respirait la grâce et la féminité. Ses magnifiques yeux gris semblaient immenses derrière les verres de ses lunettes à monture d'argent. Ses cheveux châtain dansaient librement sur ses épaules et une mèche rebelle qu'elle repoussait gracieusement du bout des doigts lui donnait un air d'enfant sage.

Le charme se rompit lorsque la voix tonitruante d'Omer le tira brusquement de son extase.

— Ça parle au diable! Tu n'as pas l'air de t'ennuyer, mon garçon! La nièce d'Octave, ce n'est pas n'importe qui! J'ai entendu dire que c'était la plus belle créature dans le coin!

Ses yeux pétillaient de malice. Ce fut au tour d'Élise de sentir son visage s'empourprer. Elle s'empressa de dire :

— Je dois m'en aller, mon oncle m'attend. Ça m'a fait bien plaisir de vous rencontrer, monsieur Lafontaine.

Quand son regard croisa celui d'Aimé, elle détourna vivement la tête. Elle les quitta en laissant flotter derrière elle un enivrant parfum de lavande. Aimé ne pouvait détacher ses yeux de la mince silhouette qui se fondait dans la foule.

— Coudonc, Aimé! Serais-tu en train de te laisser emberlificoter par une créature?

Le jeune homme tourna lentement la tête vers son père. La lueur qui brillait dans son regard ne laissa aucun doute à Omer sur ce qui était en train de se produire. De sa voix bourrue, il tira Aimé de sa rêverie.

— J'espère que tu ne feras pas un fou de toi! Ce n'est pas le temps de perdre la tête pour un jupon. On a d'autres chats à fouetter, pour le moment!

Les sourcils froncés, il scrutait le visage radieux de la nouvelle victime de Cupidon. Aimé Lafontaine venait de découvrir qu'après Dieu et lui-même il existait dans l'univers quelqu'un d'autre de presque parfait.

## 21.

AU mois de novembre de la même année, le gouvernement fédéral imposa finalement la conscription pour le service militaire outre-mer. En peu de temps, les bois avoisinant les fermes se virent assiégés par les déserteurs, qui se terraient dans la forêt et venaient en cachette la nuit tombée chercher leur pitance chez les braves cultivateurs qui refusaient de voir ces pauvres garçons servir de chair à canon.

Éva se faisait un devoir de les aider et de les nourrir. Chaque jour, elle préparait une boîte de denrées qu'elle déposait derrière la grange et que les malheureux affamés venaient quérir en vitesse en se faisant le plus discrets possible.

Lorsque des battues étaient organisées pour retrouver les insoumis, c'était la loi du silence. Personne n'avait rien vu, personne n'était au courant de quoi que ce soit. Parfois, on en attrapait un ou deux qu'on ramenait enchaînés comme de vulgaires criminels. Les pauvres diables regrettaient amèrement leur insubordination.

Un jeune homme se présenta un soir chez Omer. Il était en haillons, avec sur la tête une vieille casquette dont la visière lui cachait à demi le visage. Exténué et mourant de faim, il semblait sur le point de s'évanouir. Une horrible blessure marquait son pied droit. D'une voix suppliante, il demanda de l'aide avant de s'écrouler sur le seuil.

— Va chercher le docteur Beaulieu! cria Éva à Omer. Fais ça vite! Il a l'air en bien mauvais état!

Aimé aida sa mère à installer le blessé sur le vieux divan au fond de la cuisine. Avec d'infinies précautions, Éva nettoya la plaie d'où s'écoulait un liquide épais et jaunâtre. Elle regarda le visage meurtri de l'homme évanoui et son cœur se serra. Il devait avoir à peu près le même âge qu'Aimé. Ce n'était qu'un enfant qu'on pourchassait comme une bête malfaisante. « La folie des hommes ne s'arrêtera donc jamais! » pensa-t-elle amèrement.

Elle en était là dans ses pensées lorsque son mari revint accompagné du médecin. Le docteur Beaulieu examina avec attention la blessure du pauvre garçon qui gémissait doucement au contact de ses mains.

— Heureusement qu'il est venu par ici et qu'il est tombé sur du bon monde comme vous autres. Autrement, je n'aurais pas donné cher de sa peau, dit Gaston en pansant la plaie du malheureux. Il s'est pris le pied dans un piège à ours. Si la gangrène ne se met pas là-dedans, il devrait s'en tirer. Il est jeune et il semble en parfaite santé.

Le visage livide du jeune homme reprenait peu à peu ses couleurs. Il essaya de parler, mais Éva lui fit signe de se taire.

— Ne t’inquiète pas, on va prendre soin de toi tant que ce sera nécessaire.

D’un geste discret de la main, Gaston indiqua à Omer qu’il voulait lui parler.

— Il ne faudrait pas que vous le gardiez ici, c’est trop dangereux. J’ai entendu dire qu’il y aurait une grosse battue prochainement. C’est contraire à la loi, de cacher un déserteur.

— Et je suppose que c’est contraire à la loi de soigner son prochain? cria Éva, indignée. On va s’en occuper tant qu’il ne sera pas sur pied.

Elle rajouta, implacable :

— Il n’y a personne qui va m’en empêcher!

Gaston soupira. Il savait qu’il n’aurait jamais le dessus sur une Éva Lafontaine en colère.

— Au moins, ne le gardez pas dans la maison. Cachez-le dans la grange. À la chaleur et bien nourri, il devrait être d’aplomb d’ici une semaine.

Il s’approcha d’Omer et lui dit discrètement.

— Quand vous ne serez pas là, Aimé ou toi, demande à Adrien de jeter un coup d’œil de temps en temps. Personne ne le connaît, ce gars-là. Ce n’est pas parce qu’il a l’air d’un ange qu’il en est un. De la graine de bandit, il y en a

partout.

Après le départ du médecin, ils suivirent ses conseils à la lettre. Aimé et son père transportèrent l'éclopé dans la grange et lui fabriquèrent une paillasse qu'Éva recouvrit de draps et de couvertures de laine. Personne ne lui demanda son nom :

— Quand on ne sait pas quelque chose, on ne peut le dire à personne! avait sagement dit Éva.

Lorette s'offrit pour aller porter les repas à leur invité, mais sa mère déclina sèchement son offre. De plus, elle ajouta d'un ton sévère :

— Que je ne te voie pas t'approcher de lui! Tu m'as bien comprise? On ne connaît pas cet homme. On le garde ici par charité chrétienne. Dès qu'il sera guéri, il va s'en aller. C'est Georges qui va s'occuper de voir à ses besoins.

Pendant la semaine suivante, Gaston revint à quelques reprises s'enquérir de l'évolution de la blessure et de l'état du malade. Il constata avec plaisir que le blessé reprenait des forces rapidement et que tout danger de gangrène était écarté.

Georges le suivait sur les talons et épiait avec attention chaque geste que faisait le médecin. Si silencieux d'habitude, il ne cessait de tourner autour et de questionner le pauvre Gaston qui finit par s'impatienter :

— Bonyeu, l'jeune! On peut dire que tu as de la jasette, quand tu veux!

Les yeux brillant d'admiration, Georges lui révéla son secret.

— Je veux moi aussi être un médecin plus tard.

Gaston sourit et tapota doucement la joue de l'enfant. Il se tourna ensuite vers le déserteur.

— T'es guéri, mon homme! Maintenant, il va falloir que tu retournes te cacher ailleurs. Tant que tu es ici, tu mets tout le monde en danger.

Le jeune homme hocha la tête en signe d'assentiment. Sans que Gaston sache pourquoi, une étrange impression lui chatouilla l'estomac. Il avertit Éva que son protégé était en état de reprendre la route et qu'il devait s'en aller le plus loin possible de la ferme.

Le lendemain, Éva se rendit au chevet du jeune homme pour lui signifier qu'il pouvait maintenant partir, puisqu'il était guéri. En défaisant son lit, elle trouva un couteau caché dans la paille. Surprise, elle se tourna vers lui afin de s'informer des raisons pour lesquelles il jugeait bon d'être armé, puisqu'il était en sécurité parmi eux.

Le garçon la regarda d'un drôle d'air. À pas lents, il s'approcha d'elle et, sans la quitter des yeux, il récupéra son couteau qu'il brandit sous le nez d'Éva en lui disant d'une voix chargée de menaces :

— Tu vois ça, la mère? C'est pour sauver ma peau au cas où on voudrait s'en prendre à elle. Il n'y a rien qui me dit que l'idée de vous ouvrir la trappe ne vous passera pas par

la tête.

Devant le danger, Éva opta pour la douceur et le calme, même si elle sentait que ses jambes étaient sur le point de se dérober sous elle.

— Nous ne t'avons pas soigné pour te vendre après. Le docteur Beaulieu m'a assuré que ton pied était guéri. Je vais t'apporter des vêtements chauds et de la nourriture. Ensuite, tu pourras t'en aller.

D'un air arrogant, le voyou lui cracha presque au visage.

— C'est là que tu te trompes, la vieille! J'y suis, j'y reste! Penses-tu que je vais retourner me faire geler le cul dans l'bois quand je peux avoir tout ce qu'il me faut ici? Puis avise-toi pas d'ouvrir ta grande gueule!

Pendant un instant, Éva sentit son cœur cesser de battre. Une lueur de folie brillait dans les yeux du mécréant. Elle comprit qu'il ne plaisantait pas. Cet homme représentait un réel danger pour sa famille. Qu'arriverait-il s'il devait s'en prendre à Georges? À la seule idée que cet individu sans scrupule puisse faire du mal à son fils, une vague de courage entremêlée de fureur lui monta dans la gorge comme une nausée. Elle allait jouer son jeu et le mettre en confiance de manière à ce qu'il la laisse partir. Elle devait avertir les siens avant qu'il n'arrive un malheur. En tentant de maîtriser les tremblements de sa voix, elle murmura :

— Ne fais aucun mal à ma famille et je vais te donner ce

que tu veux. Tu pourras rester ici le temps que tu voudras et je te jure que je ne dirai jamais rien à personne à propos de ce qui vient de se passer.

Le vaurien lui chatouilla le menton avec la pointe de son poignard en la mettant en garde.

— Si tu essaies de me jouer dans le dos, je vais commencer par le chien. Ensuite, ce sera le tour du marmot et...

Il se mit à tourner autour d'Éva en reluquant sa poitrine d'un œil salace. Il passa sa langue sur ses lèvres, puis, d'un geste brusque, il lui saisit un sein avec brutalité. Sa voix devenait de plus en plus rauque.

— Sais-tu que tu n'es pas laide! Qu'est-ce que tu dirais si on s'amusaient un peu, tous les deux? T'as juste à te laisser faire, pis tu vas voir que tu le regretteras pas!

Il se mit à rire convulsivement avant de la pousser rudement contre le mur. Éva était seule à la ferme. Elle ne pouvait attendre d'aide de personne. Adrien s'était rendu au village porter les bidons de lait et ne reviendrait que tard en avant-midi. Mais, cela, le gredin n'en savait rien. Elle ne pouvait donc compter que sur elle-même. Elle sentait la main de l'homme fouiller sous sa jupe. Elle n'avait jamais eu aussi peur. Elle osa une dernière tentative en tâchant de raffermir sa voix.

— Adrien sait que je suis ici et, s'il ne me voit pas revenir dans quelques minutes, il va venir me chercher.

La peur remplaça la lubricité dans les yeux de l'agresseur qui hésita quelques secondes avant de la saisir par un bras et de la diriger vers la porte.

— Oublie pas ce que je t'ai dit!

Avec son couteau, il fit le geste de lui trancher la gorge.

Éva s'enfuit à toutes jambes vers la maison, où elle s'enferma à double tour. Elle se laissa tomber sur la première chaise à sa portée et se mit à trembler de tous ses membres. Elle n'arrivait pas à croire ce qui lui arrivait. Cet homme qu'elle avait hébergé et soigné menaçait de tuer sa famille. Il lui avait même fait des avances vulgaires. Ce monstre n'avait donc aucune reconnaissance? Elle s'installa près de la fenêtre pour surveiller le retour d'Adrien. Elle ne lui dirait rien, elle avait bien trop peur de déclencher une bataille entre les deux hommes. La présence de son neveu sur la ferme la sécuriserait et elle se sentirait moins seule en attendant de tout raconter à Aimé dès son retour pour le souper. Elle préférerait tout dire à son fils plutôt qu'à Omer. Ce ne serait que lorsque le déserteur serait parti pour de bon qu'elle relaterait à son mari ce qui s'était passé, sauf ce que le voyou avait voulu lui faire. Elle avait trop honte, comme si elle était coupable d'avoir excité son désir. Elle craignait sa réaction et ne voulait pas provoquer de drame inutile.

Sidéré, Aimé écouta le récit de sa mère sans l'interrompre une seule fois. Blanc de rage, il se dirigea

vers la grange d'un pas résolu. D'une main ferme, il empoigna le sinistre individu par le collet de sa chemise et serra de toutes ses forces.

— Tu vas ramasser tes cochonneries et tu vas sacrer le camp au plus vite! Et avise-toi jamais de te montrer la face autour de la maison. Autrement, c'est l'armée qui va venir te chercher, et tu sais ce qui t'attend!

La peur et la rage se confondaient dans les yeux du vaurien. Il essaya de se défaire de l'emprise des bras d' Aimé, mais sans succès, ce qui décupla sa fureur.

— Vous allez le regretter! Vous en avez pas fini avec moi, j'vous l'jure!

— Oublie pas ce que je t'ai dit. Si jamais je te revois, je te dénonce. Astheure, fais de l'air!

Aimé le poussa violemment hors de la grange.

La vie sur la ferme reprit son cours. Au début, tous surveillèrent attentivement les environs au cas où l'homme chercherait à revenir malgré les menaces qui pesaient sur lui. Pendant plus d'un mois, il ne donna aucun signe de vie. Personne n'y pensait plus, jusqu'au jour où, en se rendant à l'étable pour faire la traite des vaches, Omer remarqua que la porte du bâtiment était légèrement entrebâillée. Il eut une pensée fugitive pour son plus jeune fils qu'il soupçonnait fort d'être responsable de la négligence. Il poussa la porte et le spectacle qui s'offrit à son regard le paralysa d'horreur. Sa meilleure vache

laitière gisait par terre, baignant dans une mare de sang. Le monstre qui avait commis cet acte odieux s'était acharné cruellement sur la pauvre bête. Il lui avait brisé les pattes, avant de se déchaîner féroce à coups de poignard sur son innocente victime.

Omer s'agenouilla et caressa doucement le museau sanglant de la suppliciée. Une rage sans nom l'envahit. Il serra les mâchoires de toutes ses forces pour ne pas se mettre à hurler. Ce fut alors qu'il remarqua une vieille casquette oubliée dans la paille près du cadavre. La lumière se fit instantanément dans son esprit. Il savait qui était l'assassin et la raison qui l'avait poussé à une telle extrémité. En effet, Éva lui avait raconté sa mésaventure avec le déserteur. D'un bond, il se releva et sortit de la grange en courant. Sur le seuil, il croisa Aimé qui le regardait sans comprendre.

— Débarrasse-moi de ça, je ne veux plus rien voir quand je vais revenir, dit-il d'une voix blanche.

Il se dirigea vers la maison à grandes enjambées et en ressortit quelques instants plus tard, son fusil dans les mains. Éva le suivait pas à pas.

— Mais, qu'est-ce qui se passe, Omer? Où est-ce que tu t'en vas comme ça?

Elle n'avait jamais vu son mari dans un tel état. Il lui faisait peur. Il semblait habité par une rage meurtrière. Il disparut derrière la grange et gagna rapidement les bois

avoisinants. Elle se précipita à l'étable et ce qu'elle vit en entrant lui arracha un cri d'horreur :

— Mon Dieu, Aimé! Mais qui a fait ça?

Vivement, elle se ressaisit.

— Dépêche-toi! Suis ton père. Il est parti dans le bois avec son fusil. J'ai peur qu'il tue quelqu'un. Je ne l'ai jamais vu de même.

Omer connaissait les environs comme le fond de sa poche. Il se doutait où le scélérat pouvait se cacher. À plus d'un kilomètre environ vers le nord, une petite cabane avait été construite par les bûcherons pour se protéger des intempéries. Depuis plusieurs années, elle était à l'abandon. Son coupable se trouvait sûrement par là. Il ne pouvait pas être très loin, le cadavre de la vache était encore chaud.

Il marcha sans ralentir le pas. Son désir de vengeance lui embrouillait l'esprit. Il sentait son cœur battre contre sa poitrine et lui résonner dans les tempes.

Il était bien là. Il dormait étendu par terre, une bouteille de tord-boyaux à moitié vide à ses côtés. Omer entra dans la cabane et réveilla le voyou d'un solide coup de pied dans les côtes.

— Lève-toi, mon enfant d'chienne!

Surprise dans son sommeil, la canaille ne réalisa pas tout de suite ce qui lui tombait dessus. Le garçon leva les yeux et, lorsqu'il aperçut Omer qui se tenait les jambes

écartées au pied de sa paille, son fusil dans les mains, la panique s'empara de lui. Il essaya de s'enfuir à quatre pattes, mais Omer l'attrapa brutalement par la ceinture et lui écrasa le visage contre le sol. Une peur indicible déforma les traits de l'homme. Il voulut parler, mais Omer appuya davantage, lui meurtrissant la figure sur le plancher de bois brut. Lentement, il desserra son étreinte et, avec une force inouïe, il le mit debout en face de lui.

Le vaurien hurla :

— Lâche-moi!

Emporté par sa rage aveugle, Omer lui décocha un violent coup de poing au visage. Le sang pissa de son nez cassé et éclaboussa la chemise d'Omer qui, en scandant bien ses mots, dit à la crapule :

— Tu vas payer pour ce que tu as fait à ma vache!

Affolé, le malheureux se mit à sangloter et à supplier son bourreau de l'épargner. Ses larmes se mélangeaient au sang et à la morve qui coulaient de ses narines. Écœuré, Omer lâcha le corps pantelant du scélérat qui s'affaissa par terre dans un bruit mou. Il se préparait à le frapper de nouveau du pied lorsqu'il remarqua une tache sombre qui s'élargissait sur le devant de son pantalon. Une odeur d'urine se répandit dans l'air. Dégoûté devant tant de lâcheté et de veulerie, il détourna les yeux. Peu à peu, sa colère l'abandonna. Un tremblement incontrôlable agitait ses mains. Il sentit la présence d'Aimé derrière lui et une

grande lassitude l'envahit.

— Viens-t'en, dit Aimé à son père en lui posant doucement la main sur l'épaule.

Avant de sortir, il jeta un regard méprisant vers la masse informe qui gémissait à ses pieds.

Plus tard, ils apprirent, non sans un légitime soulagement, que la police militaire avait capturé le déserteur et qu'en voulant s'évader il s'était brisé le cou en sautant du train.

Éva se sentait coupable d'avoir mis la sécurité de sa famille en danger. Pendant des jours, elle cogita sur ce drame qui avait bouleversé leur vie. Elle n'arrivait pas à croire que des êtres aussi méchants pussent exister. Qu'un être humain n'ait pas plus de respect pour la vie des autres la troublait profondément. C'était la première fois qu'elle était confrontée à une telle violence. Malgré tous ses regrets, force lui était d'admettre qu'elle n'avait accompli que son devoir. Inspirée par la charité chrétienne, elle n'avait pas pu laisser mourir cet homme sans lui venir en aide et Dieu l'avait récompensée de sa bonté en protégeant sa famille.

Cet événement chamboula l'esprit d'Omer. En apprenant les menaces que cette graine d'assassin avait proférées contre Éva, il avait ressenti une rage indescriptible. À la seule idée que cet abominable voyou ait pu toucher ne fût-ce qu'à un cheveu de sa femme, des

pensées meurtrières avaient traversé son esprit. Aimé était arrivé à temps à la cabane, car, dans sa colère, il aurait pu tuer cet homme. Cet incident le fit réfléchir. Il allait vendre la ferme et déménager au village. Ainsi, il y aurait toujours des gens autour d'Éva. De toute façon, il n'avait plus le temps de s'occuper de ses terres; c'était son homme engagé qui voyait à tout. Une fois qu'il aurait trouvé son acheteur, il parlerait à sa femme, conscient qu'il lui ferait très plaisir. Depuis qu'Imelda et Maurice vivaient au village, il avait souvent remarqué ses soupirs d'envie. Elle n'avait jamais abordé le sujet avec lui, mais il avait deviné son grand rêve depuis longtemps.

## 22.

P our la famille Lafontaine, l'année 1945 fut riche en événements de toutes sortes.

Au printemps, Omer et Aimé fondèrent leur compagnie, qu'ils nommèrent avec beaucoup de fierté *Lafontaine & Fils inc. Entrepreneurs en construction*. Avec l'aide de leurs appuis politiques, ils signèrent leur premier contrat avec le gouvernement à l'été.

Depuis les élections de l'année précédente, Aimé fréquentait assidûment la jolie Élise Dupont. Ses sentiments pour la jeune femme se transformaient de jour en jour en véritable passion, si bien qu'il en vint alors à la conclusion que le mariage représentait la seule issue possible. Il choisirait le moment opportun pour faire la grande demande, puis il annoncerait la nouvelle à toute la famille.

Tel que promis, Alice revint passer quelques jours sur la ferme du rang quatre. Elle devait repartir pour Montréal avec Georges qui allait entrer au collège Sainte-Marie pour y faire son cours classique. Les cours commençaient au

début du mois de septembre et son inscription était faite depuis longtemps. Alice avait choisi cet établissement étant donné qu'elle demeurait tout près. Georges n'aurait donc pas à être pensionnaire; il pourrait revenir à la maison tous les soirs et, ainsi, elle veillerait sur lui. Elle s'était entendue avec Éva pour que le garçon vienne passer ses vacances d'été dans sa famille.

Maintenant âgé de treize ans, l'adolescent ressemblait de plus en plus à son grand-père Armand Boisvert, au dire de son entourage. Ne l'ayant jamais connu, Georges se fichait pas mal de savoir à qui il ressemblait. Il n'avait qu'une hâte : partir et commencer ses études. Son âge ingrat ne l'aidait pas à entrer en contact avec les autres, lui qui était déjà distant et silencieux. Il était de plus en plus solitaire et renfermé, ce qui faisait dire à Aimé qu'il aurait dû entrer chez les pères trappistes. Comme ça, il n'aurait jamais eu besoin de parler à qui que ce fût.

Le matin de son départ, Éva se leva le cœur gros. Elle appréhendait ce jour depuis trois ans. Le dernier de ses enfants allait la quitter pendant de longues années. Même si Georges ne lui manifestait pas son affection, son intuition lui disait qu'il l'aimait. Son petit garçon deviendrait un homme loin d'elle, mais elle n'avait pas le droit de lui refuser la chance de réaliser son grand rêve. Le destin d'une mère n'était-il pas de mettre ses enfants au monde et de les regarder plonger à leur tour dans le grand

tourbillon de la vie?

Avant de quitter la maison pour se rendre à la gare, Georges partit faire une courte promenade, accompagné de son chien qui gambadait joyeusement à ses côtés. À leur retour, Bingo suivait derrière, la tête basse, comme s'il comprenait que son maître allait l'abandonner. Le chagrin qu'elle vit dans les yeux de son fils bouleversa Éva. Elle lui sourit et caressa gentiment la tête du chien.

— Tu peux partir tranquille, je vais en prendre grand soin. Quand tu reviendras aux vacances, il sera là pour t'accueillir.

La grosse voix d'Omer brisa le charme.

— Si vous ne vous dépêchez pas, vous allez manquer le train!

Toute la famille accompagna les voyageurs jusqu'à la gare. Georges s'avança vers son père et lui tendit la main comme un homme, sans démontrer aucune émotion. Il embrassa sa mère qui le serra un peu trop fort dans ses bras. Mal à l'aise, il se dégagea et, après une légère hésitation, il se jeta au cou de Berthe qui pleurait sans retenue. Malgré lui, ses larmes jaillirent. Il appuya sa tête sur l'épaule de sa grande sœur qui le berça doucement en lui disant :

— Fais bien attention à toi, mon poussin. Je veux que tu m'écrives souvent et que tu me racontes tout.

Elle desserra son étreinte et déposa un léger baiser sur

son front.

— Surtout, sois gentil avec ta tante Alice. Tu me le promets?

Trop ému pour parler, il fit un signe de la tête et se tourna vers Aimé qui lui donna une bourrade amicale.

— Bon voyage, le p'tit frère!

— Et moi, tu ne m'embrasses pas? lui dit Lorette qui se tenait un peu en retrait. Je t'ai fait du sucre à la crème pour le voyage.

Éva demeura sur le quai de la gare aussi longtemps qu'elle put distinguer le monstre d'acier qui emportait son fils. Elle sentit un grand vide se creuser en elle.



Deux semaines à peine s'étaient écoulées depuis le départ de Georges et d'Alice. Éva broyait du noir, confrontée à une solitude qu'elle trouvait de plus en plus pesante. Ce fut alors qu'elle reçut de la part de son mari un cadeau inattendu qui changea sa vie.

Le dimanche, après le dîner, en présence de leurs invités, le curé Levasseur et Élise Dupont, Omer se leva de sa place habituelle au bout de la table et annonça une nouvelle qui prit tout le monde par surprise.

— J'ai décidé de vendre la ferme et de construire une maison au village. On va déménager l'été prochain.

Déjà debout, Éva, qui s'apprêtait à débarrasser la table, retomba lourdement sur sa chaise, les yeux écarquillés par l'incrédulité. Elle n'arrivait pas à croire ce qu'elle entendait. Omer continuait de parler comme dans un rêve.

— J'ai pris ma décision il n'y a pas longtemps. En plus, j'ai déjà mon acheteur. Quand on va avoir fini notre prochain contrat, on va commencer les fondations de notre nouvelle maison. On devrait être capables de s'installer au village l'année prochaine, au début du mois de juin.

En souriant, il tourna la tête vers Éva, puis il revint aux convives.

— Après ce qui est arrivé l'automne passé, je ne veux plus qu'Éva reste seule à la ferme. Étant donné les contrats que nous avons, nous allons être partis la majorité du temps. Elle va être plus en sécurité au village, parmi le monde.

Éva fixait son mari en silence, doutant d'avoir bien entendu ce qu'il venait de dire. Elle ne remarqua pas Aimé qui se levait à son tour pour prendre la parole.

— C'est une très bonne idée, de vendre la ferme. Cela va vraiment nous simplifier la vie. D'ailleurs, on n'a plus le temps de s'occuper de la terre. Tant qu'à payer des engagés, on est aussi bien de la vendre. Nous aurons un casse-tête de moins.

Il prit le temps d'allumer une cigarette tout en jetant un coup d'œil à la tablée.

— J'ai moi aussi une nouvelle à vous annoncer. Ce ne sera pas une maison, qu'on va construire, mais deux. J'ai fait ma grande demande et nous allons nous marier, Élise et moi.

Il ébaucha un sourire énamouré à l'adresse de la jolie demoiselle assise à ses côtés et lui tendit la main. Élise se leva avec grâce et rougit légèrement devant les regards tournés vers elle. Aimé lui baisa délicatement les doigts et, d'une voix remplie d'émotion, il revint à son auditoire.

— Nous allons nous fiancer officiellement dimanche prochain chez les parents d'Élise. Nous avons fixé la date de notre mariage au 29 décembre.

C'en était trop pour Éva. Elle éclata en sanglots, incapable de prononcer un seul mot. Lorette vint à son secours.

— Un beau mariage en hiver! Comme c'est romantique!

Elle prit sa future belle-sœur dans ses bras et lui dit en riant :

— Bienvenue dans le clan Lafontaine! Aimé ne pouvait pas mieux choisir!

Revenue de ses émotions, Éva félicita les deux amoureux et jeta un regard vers Omer qui trônait toujours au bout de la table. Il s'en fallut de peu qu'elle lui saute au cou pour le remercier. Depuis le temps qu'elle en rêvait, enfin, elle allait quitter la ferme. Malgré tous ses efforts, elle ne s'était jamais habituée à la vie exigeante et

laborieuse qui était pourtant la sienne depuis tant d'années. Elle avait également hâte de retrouver sa grande sœur Imelda qu'elle ne voyait presque plus depuis son déménagement au village.

Une fois que les invités eurent quitté et que chacun eut repris ses activités, Éva se retrouva seule dans la maison. Elle ne le croyait pas encore. Elle avait l'impression de flotter sur un nuage. Elle se mit à virevolter autour de la cuisine en chantant à tue-tête. Elle attrapa même le chien par le cou et déposa un baiser sur sa truffe humide. Transportée par son enthousiasme, elle n'entendit pas son mari qui venait d'arriver derrière elle. Omer contemplait le spectacle, fasciné par ce qui s'offrait à ses yeux. Sa femme était encore plus belle qu'avant. L'âge n'avait aucunement altéré son charme. La joie qu'il voyait briller dans son regard était sa plus belle récompense; il n'en demandait pas davantage.

Soudain, Éva fit un faux pas et lui tomba littéralement dans les bras. Lentement, le cœur battant, il resserra son étreinte autour de sa taille. Elle ne le repoussa pas. Délicatement, elle appuya sa tête sur son épaule et demeura ainsi pendant de longues secondes. Le temps semblait s'être arrêté. Finalement, elle leva les yeux vers Omer et lui demanda d'une toute petite voix :

— Est-ce que tu crois que je vais pouvoir me faire un jardin?

Il éclata de rire et la serra encore plus fort dans ses bras.



Le jour du mariage, une douce neige blanche accueillit les jeunes époux à leur sortie de l'église. Selon la croyance, c'était la promesse d'une famille nombreuse. Pour l'occasion, Omer avait décoré sa belle Ford toute neuve et s'était lui-même porté volontaire pour servir de chauffeur aux mariés. Après la noce, lorsque tous les invités eurent regagné leurs foyers, Aimé annonça à ses parents qu'il emmenait sa femme visiter Montréal pour leur voyage de noces. Omer faillit tomber à la renverse.

— Où as-tu la tête? On n'a pas de temps à perdre avec de tels enfantillages! On n'a pas fait de voyage de noces, ta mère et moi, et ça n'a pas empêché la Terre de tourner!

Il arpentait la cuisine de long en large, les mains nouées derrière le dos.

— On a encore l'intérieur de la maison de l'échevin Talbot à terminer. Tu vas rester ici. J'ai besoin de toi. Tu iras plus tard faire des galipettes à Montréal.

Aimé rétorqua, le regard chargé de colère :

— Tu t'arrangeras sans moi. J'ai promis à Élise qu'on irait à Montréal et on va y aller. Ce n'est pas toi qui vas décider pour nous autres. La compagnie Lafontaine

m'appartient autant qu'à toi. Il va falloir que tu t'habitues à me laisser prendre mes propres décisions, surtout en ce qui concerne ma vie privée. J'en ai assez de toujours recevoir des ordres, je ne suis plus un enfant!

Devant ce qu'il considérait comme de l'insolence de la part de son fils et sentant son autorité en péril, Omer voulut imposer ses vues en hurlant encore plus fort.

Éva lui coupa la parole d'une voix sèche :

— Ça va faire! Aimé a raison. Y commencerait à être temps que tu arrêtes de régenter la vie de tout un chacun!

Devant son mari abasourdi, elle continua :

— À part de ça, arrête de crier et de bougonner. Tu ne fais peur à personne!

Chaque fois que sa femme laissait ainsi éclater sa colère, Omer préférait battre en retraite en ruminant sur son autorité écorchée. Il évitait de l'affronter. Il pressentait une défaite si jamais il se laissait aller à une guerre ouverte avec elle. Pour protéger son orgueil contre l'humiliation d'un échec, il se murait dans un silence boudeur.

Aimé fit son voyage de noces. Omer ne s'opposa plus. Il alla même reconduire les jeunes mariés à la gare en leur souhaitant beaucoup de bonheur et de plaisir. En prononçant ce dernier mot, il jeta un coup d'œil lubrique à son fils.

Pendant les deux semaines que dura leur absence, Éva s'affaira à préparer la chambre qui accueillerait les

tourtereaux à leur retour. Le choix d'Aimé la ravissait. Elle trouvait qu'Élise Dupont était vraiment un bon parti pour son garçon. Intelligente et rusée, la jeune femme avait su gagner les faveurs de sa belle-mère. Grâce à sa gentillesse et à son charme, elle avait même réussi à ensorceler l'irascible Omer.

Lorette se lia d'amitié avec sa belle-sœur qu'elle admirait sans réserve. Douée d'une très jolie voix, Élise chantait merveilleusement bien et jouait du piano avec brio. Musicienne accomplie, c'était elle qui, depuis quelques années, accompagnait la chorale à l'église tous les dimanches. Pour son cadeau de mariage, Aimé lui avait offert un magnifique piano qu'il avait installé dans le petit salon juste à côté de l'énorme radio d'Omer.

Tous les soirs après souper, Élise charmait la maisonnée en chantant et en faisant courir ses doigts agiles sur le clavier. Éva s'installait dans sa vieille berceuse et, tout en tricotant de petits vêtements de laine pour le futur bébé qui avait déjà commencé à faire son nid, elle se laissait transporter par la musique et la voix harmonieuse de sa belle-fille.

Omer n'avait rien changé à ses habitudes. Assis au bout de la table, il continuait de lire son journal et, lorsque sonnaient neuf heures, il se levait, s'étirait et se dirigeait d'un pas lourd vers la chambre à coucher, ce qui signifiait que le concert était terminé. Quand le maître de la maison

allait se coucher, il exigeait le calme et le silence. Quelques minutes plus tard, Éva le rejoignait après avoir pris soin de verrouiller toutes les portes. Depuis le jour où Omer avait concrétisé son rêve de vendre la ferme pour aller vivre au village, elle sentait se développer en elle un sentiment tout à fait nouveau envers son mari. Il venait de lui prouver à quel point il tenait à elle et voulait la voir heureuse. Dans ses bras, elle n'éprouvait plus aucun malaise. Tant et aussi longtemps que les élans d'affection se limiteraient à cette simple étreinte et à quelques chastes baisers, elle était d'accord pour lui faire ce plaisir. Mais elle n'irait pas plus loin. Elle n'était pas prête à subir de nouveau l'acte indécent qui la révoltait.

Aimé, quant à lui, préférait rester au salon et lire. Lorette et Élise en profitaient alors pour s'installer dans le grand lit des jeunes mariés et se racontaient à voix basse tous leurs secrets. Lorette s'étendait à la place d'Aimé et contemplait avec envie le corps svelte d'Élise qui s'arrondissait de plus en plus. Elle rêvait du jour où elle aussi porterait un enfant et verrait son corps se transformer pour lui permettre de grandir.

Profitant de l'un de ces moments d'intimité avec sa belle-sœur, Lorette lui confia en lui faisant jurer de n'en parler à personne qu'elle croyait être amoureuse. Intriguée, Élise voulut savoir de qui il s'agissait. À sa grande surprise, Lorette lui avoua d'une toute petite voix :

— C'est le fils du maire Parent. Il s'appelle Justin. Il vient de finir ses études de notaire. Il a vingt-quatre ans et il n'est pas marié.

Élise pouffa de rire.

— Veux-tu bien me dire où tu as pris tous ces renseignements-là?

— C'est le docteur Beaulieu qui me l'a dit l'autre jour quand je suis allée me faire arracher une dent. Tu sais comme il aime ça, raconter tout ce qu'il sait sur tout le monde. C'est une vraie commère!

Élise la reprit sévèrement :

— Ne dis pas ça du docteur Beaulieu. Malgré ses défauts, cet homme-là, c'est un vrai saint. Il y a bien des gens qui seraient morts s'ils ne l'avaient pas eu pour les soigner. Et bien souvent pour rien!

— Je n'aime pas ça quand tu me fais la morale, dit Lorette d'une petite voix pointue. De toute façon, ce n'est pas de Gaston Beaulieu que je veux te parler, mais du beau Justin Parent. La semaine passée, il m'a saluée en sortant de l'église. Je suis sûre qu'il me trouve de son goût.

Elle soupira et se laissa tomber sur l'oreiller, les mains croisées derrière la tête. Devant la naïveté de Lorette, Élise sourit et lui ébouriffa gentiment les cheveux.

— Toi qui as toujours voulu marier un habitant, tu ne trouves pas que, entre un cabinet de notaire et une étable, il y a une grosse différence?

Lorette s'esclaffa et engagea avec Élise une bataille d'oreillers qui se termina dans un fou rire incontrôlable. La voix impérieuse d'Omer leur ordonnant de se taire les fit sursauter, mais déclencha une cacophonie de hoquets et de chuintements qu'elles réussirent à peine à étouffer en se cachant la tête sous les draps. Ce fut ainsi qu'Aimé les surprit en venant à son tour se coucher. En apercevant son frère, Lorette sauta du lit et s'empressa de regagner sa chambre, où Berthe dormait déjà à poings fermés.

Le dimanche suivant à la grand-messe, Élise se laissa distraire par la nuque blonde du jeune notaire qui prenait place sur le banc juste en avant de celui des Lafontaine. Depuis le jubé, où elle touchait l'orgue, elle jeta un regard oblique à Lorette qui semblait fascinée par la présence du jeune homme.

Sur le parvis de l'église, pendant que tous les paroissiens se saluaient et échangeaient de brèves conversations, elle vit Justin Parent s'approcher discrètement de Lorette et s'incliner poliment devant la jeune fille sidérée. Elle fit un clin d'œil complice à sa belle-sœur, attrapa Éva par le bras et l'entraîna plus loin.

Ce fut alors que commencèrent les fréquentations entre Lorette et le fils du notaire. Cette nouvelle histoire d'amour allait se terminer à son tour par un mariage l'année suivante.

Comme prévu, les Lafontaine déménagèrent au village au début de l'été 1946. Les deux maisons avaient été construites l'une en face de l'autre dans un beau quartier tout neuf. Aimé, qui avait la ferme intention d'avoir de nombreux enfants, avait pourvu la sienne de quatre grandes chambres à coucher avec possibilité d'en ajouter d'autres au besoin. Celle d'Omer, beaucoup plus modeste, n'en comprenait que deux, une pour Éva et lui, l'autre pour les filles. Pendant les vacances, Georges dormirait chez Aimé. C'était ainsi qu'Éva en avait décidé. Cette fois-ci, ce n'était pas Omer qui avait eu le dernier mot. Bien consciente que ses filles la quitteraient un jour pour fonder leur propre famille, elle n'avait pas voulu d'une grande maison. Le mariage de Lorette était même prévu pour la fin de l'été. Dans le fond de son cœur, elle espérait que Berthe demeure célibataire et reste près d'eux encore longtemps. Elle s'entendait si bien avec son aînée! Toutefois, lorsque cette pensée lui traversait l'esprit, elle se trouvait bien égoïste. Berthe, qui était si bonne avec les enfants, méritait bien davantage que de s'occuper de ses parents vieillissants.

Une fois bien installée dans sa nouvelle demeure, Éva demanda à Omer de délimiter dans la cour arrière un coin de terrain où elle pourrait faire son jardin. Chaque jour,

très tôt, elle s'empressait de déjeuner, coiffait son vieux chapeau de paille et disparaissait pour le reste de l'avant-midi, profitant ainsi de la fraîcheur matinale. Elle bêchait, arrachait les mauvaises herbes, creusait de beaux sillons droits et y déposait les graines qu'elle recouvrait d'une mince couche de terre. Elle s'assoit ensuite sur le vieux banc de bois qu'elle avait rapporté de la ferme et admirait son œuvre, un sourire de satisfaction sur les lèvres. Elle savourait ces moments de solitude où elle se trouvait en parfaite harmonie avec la nature.

Élise accoucha de son premier enfant au début du mois de septembre. Éva proposa son aide pour les relevailles. Pendant que la jeune maman se reposait, elle en profitait pour bercer tendrement son petit-fils. Elle caressait la peau délicate du nouveau-né en lui fredonnant de douces berceuses. En fermant les yeux, elle revoyait tour à tour chacun de ses enfants, qu'elle aurait bien aimé gâter davantage, mais il y avait tant à faire, et ils étaient nés l'un après l'autre, sans lui laisser de répit. Il y avait eu Blanche qu'elle avait dorlotée pendant les quatre années de sa courte vie. Le souvenir de sa fille, morte de façon si cruelle, ne la hantait plus comme avant. Éva la savait heureuse au paradis, entourée de tous ceux qu'elle aimait et qui veillaient sur elle. Son plus grand regret était d'avoir privé Georges de son affection lorsqu'il était tout petit. Elle

espérait juste qu'un jour il lui pardonne.

La naissance du petit Michel apporta une nouvelle dimension à sa vie. Elle pouvait cajoler et choyer son petit-fils pendant des heures, le remettre ensuite dans les bras d'Élise, puis retourner chez elle en s'imaginant que tout le monde était content. Elle profitait aussi de son statut de grand-mère pour abreuver la jeune maman de toutes sortes de conseils et de recommandations sur la façon de nourrir, de langer et de soigner le nouveau-né.

Élise l'écoutait avec patience, même si, parfois, le comportement d'Éva la contrariait. Les six mois qu'elle avait passés à la ferme à vivre entassée avec les autres dans la même maison lui avaient paru une éternité. Fille unique, elle n'avait pas l'habitude de la promiscuité. Pendant tout ce temps, elle avait rêvé de se retrouver dans son petit nid bien à elle avec seulement son mari et son enfant. Aussi, les visites trop fréquentes de son envahissante belle-mère l'obligèrent à se pencher sérieusement sur la question. Elle devait trouver un moyen de s'en débarrasser sans la blesser ni provoquer un drame dans la famille.

Finalement, elle trouva la solution en parlant avec la femme du docteur Beaulieu. Depuis quelques années déjà, celle-ci s'occupait activement du Cercle des Fermières, dont elle était devenue la présidente. Lorsque Élise lui confia son problème, elle lui promit de recruter Éva au sein

du groupe.

Réticente au début, Éva finit par se laisser convaincre lorsqu'elle apprit que plusieurs membres du Cercle jouaient au bridge et que, en plus, un important tournoi devait se tenir à la fin de l'automne avec les Fermières des paroisses voisines. Elle réussit à force de ruses et de promesses à persuader Imelda de se joindre à elle pour former l'équipe gagnante des meilleures joueuses de bridge du comté.

Totalement prise par ses nouvelles activités, elle oublia davantage le petit Michel, et Élise put enfin respirer en paix.



Pris d'une rage de dents terrible, incapable d'accomplir son travail, Omer dut un matin quitter le chantier de construction pour se rendre au cabinet de son vieil ami le docteur Beaulieu qui, à l'occasion, faisait office de dentiste. En voyant arriver Omer les deux mains pressées sur sa joue gauche, Gaston ne put s'empêcher de lui lancer sur un ton sarcastique :

— Bonyeu, Omer! Une chance qu'il te reste encore des dents gâtées dans la bouche! Ça t'oblige à venir me voir! Depuis que vous êtes rendus au village, c'est à peine si je vous ai vus une couple de fois, Éva et toi!

Omer lui coupa la parole en gémissant :

— Dépêche-toi de m'arracher cette maudite dent, je ne m'endure plus!

Gaston lui fit signe de s'installer, mais Omer lui ordonna d'une voix pressante en s'assoyant sur le bout de la chaise :

— Arrache-moi cette dent-là au plus vite, et je ne veux pas d'aiguille. Tu m'as bien compris?

Gaston haussa les épaules et prit une paire de pinces sur le petit plateau surélevé. Il s'approcha d'Omer qui se lamentait de plus belle. D'une voix ironique, il lui dit :

— Ouvre la bouche et ne t'avise pas de crier, j'ai horreur de ça!

D'une main experte, il extirpa de la bouche de son client la dent coupable de tant de souffrance. Omer supporta l'opération avec courage, mais deux grosses larmes de douleur roulèrent sur ses joues en signe de protestation vis-à-vis tant de cruauté. Entre deux crachats sanguinolents, il parvint à articuler :

— Sais-tu que tu as le bras encore solide, pour ton âge? À te regarder, on ne dirait pas!

Gaston esquissa un sourire las.

— C'est vrai que je commence à me faire vieux. J'ai eu soixante-cinq ans la semaine passée. Parfois, j'ai l'impression d'en avoir cent. Je peux bien te le dire, je pense sérieusement à prendre ma retraite. Je m'aperçois

que je ne suis plus tout jeune. J'aurais bien envie de prendre les années qu'il me reste pour me reposer, aller à la pêche et consacrer du temps à la lecture.

D'un geste circulaire du bras, il désigna l'immense bibliothèque qui recouvrait tout un mur de son cabinet.

— Tu vois, les livres, là? Je n'ai pas eu le temps d'en lire la moitié.

Une pointe de mélancolie perçait dans sa voix. Omer lui donna une bourrade amicale en disant :

— Qu'est-ce qui ne va pas, mon Gaston? Tu as donc bien le caquet bas? Tu as toujours été et tu es encore le meilleur docteur de tout le canton. Il n'y en a pas un qui t'arrive à la cheville. Il n'y a pas juste moi qui le dis.

Touché par le compliment de son ami, le vieux médecin sourit tristement. Il lui tendit la main et refusa catégoriquement l'argent qu'Omer lui offrait.

— Garde ça, je t'en fais cadeau. Salue Éva pour moi et dis-lui que je vais passer la voir bientôt.

Il suivit Omer des yeux jusqu'à ce qu'il le vît se glisser derrière le volant de son camion. Il lui fit un geste vague de la main et regagna son bureau d'un pas traînant.

Omer ne revit jamais son vieil ami. Une semaine plus tard, Gaston mourut tout simplement dans son lit. Sa femme le découvrit au petit matin. Son vieux cœur fatigué s'était arrêté de battre.

Gaston Beaulieu était aimé et respecté, et sa mort

attrista tous les gens du village et des environs. Plusieurs d'entre eux lui devaient la vie. Il avait consacré son existence à soigner, à guérir et à panser les plaies, autant celles de l'âme que celles du corps.

Arrivé à peine un mois après le décès de Gaston, le docteur Émilien Morneau acheta la maison de sa veuve, qui l'avait mise en vente sans délai. Elle ne voulait pas vivre toute seule dans cette immense demeure où elle voyait son défunt mari partout. Elle avait donc choisi d'aller retrouver sa sœur à La Sarre et d'habiter avec elle. Pour le docteur Morneau, c'était une vraie aubaine. Il arrivait avec femme et enfants, et le cabinet médical était déjà tout installé. Les dossiers étaient à jour et bien classés. Il ne lui restait donc qu'à se faire accepter par la petite communauté.

Peu à peu, les gens s'habituaient à l'absence de Gaston. Au début, ce fut avec réticence et scepticisme qu'ils confièrent leurs souffrances et leurs maux à un autre médecin. En homme sage et empathique, le nouveau docteur attendit avec patience que les souvenirs douloureux s'estompent. Il ne s'imposa pas, mais laissa tout simplement les gens venir à lui. Il les accueillit avec chaleur et bonté.

**D**urant les années qui suivirent, le docteur Émilien Morneau prouva sa compétence en arrachant à la mort plusieurs personnes atteintes de tuberculose. La terrible maladie faisait d'énormes ravages parmi la population. Très contagieuse, elle s'attaquait surtout aux plus faibles : les enfants, les femmes enceintes ou qui venaient d'accoucher, les vieillards et les Amérindiens qui vivaient dans des conditions d'hygiène précaires.

La rapidité avec laquelle la contagion se répandit obligea le gouvernement à se pencher sérieusement sur la question. À force de demandes répétées et grâce à la persévérance du député Émile Lesage, de l'Union nationale, un immense sanatorium fut construit aux abords du lac Macamic. Le projet, qui s'échelonna sur trois années, fournit de l'emploi à beaucoup d'hommes de la région, dont ceux qui œuvraient pour *Lafontaine & Fils inc.*

Le 3 septembre 1950, lorsque Maurice Duplessis vint en personne pour l'inauguration du sanatorium Saint-Jean,

Omer et Aimé se tenaient au premier rang. Devant une foule enthousiaste et délirante, le premier ministre prononça un discours inoubliable. Les gens l'acclamèrent et l'applaudirent avec frénésie.

Après la cérémonie, le député présenta Omer et son fils au grand homme. Ils discutèrent ensemble comme s'ils étaient de vieilles connaissances. Omer fut charmé par la simplicité et le naturel de son chef.

Plus tard, lorsqu'il raconterait cet événement à d'autres, il parlerait tout simplement de Maurice, son ami premier ministre.

Malgré les efforts surhumains du docteur Morneau pour combattre le terrible fléau, la tuberculose fit plusieurs victimes au sein de la petite communauté. Chez les Lafontaine, elle faucha Thérèse, qui mourut complètement décharnée en présence de son mari et de tous ses enfants.

Lorette, qui avait épousé Justin trois ans auparavant, perdit son unique enfant. Malgré les soins acharnés du docteur Morneau, la fillette ne résista pas à la maladie. Éva, qui était atterrée en voyant les gens mourir autour d'elle, se révolta lorsque la grande faucheuse vint lui enlever sa petite-fille chérie. Elle tenta d'apaiser sa douleur par la prière, mais ses supplications demeurèrent vaines. Pour la première fois de sa vie, le doute s'infiltra en elle. Dieu existait-Il vraiment? Était-il possible qu'un être infiniment bon et miséricordieux permette de telles

injustices? Les enfants ne devaient jamais mourir; c'était une aberration. Par tous les moyens, elle essaya sans succès de consoler Lorette. Le désespoir s'était emparé du jeune couple qui, pour essayer d'oublier, déménagea à Rouyn, où Justin ouvrit son propre cabinet de notaire. Éva dut se résigner à voir partir sa fille ainsi que son époux, sachant très bien, vu la distance qui les séparerait, qu'elle ne reverrait Lorette qu'à de rares occasions.

Peu à peu, son âme s'apaisa et sa foi en Dieu refit surface. Elle avoua sa faiblesse au curé Levasseur qui lui confia qu'il avait lui-même vacillé durant sa première année de sacerdoce. Elle ne devait pas se sentir coupable. Jésus lui-même n'avait-il pas douté de son Père?



L'année suivante, en 1951, Berthe, qui avait toujours détesté la terre, fit la connaissance d'un brave cultivateur qui réussit à la séduire par son honnêteté et sa grande simplicité. Ayant dépassé l'âge fatidique de vingt-cinq ans, elle se dit que le temps était venu de convoler en justes noces, sinon elle risquait fort de terminer sa vie dans la peau desséchée d'une vieille fille acariâtre et hargneuse.

Lorsqu'elle présenta son prétendant à ses parents, Omer lui serra la main distraitemment et se replongea dans la lecture de son journal. Éva, qui croyait que sa fille aînée

avait renoncé depuis longtemps au mariage, fut fort surprise de son choix. Après le départ de Roméo Brousseau, elle lui demanda avec une pointe d'ironie :

— Veux-tu bien m'expliquer ce qui te prend de fréquenter un habitant, toi qui as toujours dit que tu haïssais la terre? Si tu as des intentions sérieuses, tu ferais peut-être mieux d'y penser deux fois avant de t'engager.

Piquée au vif, Berthe répliqua :

— On sait bien, vous ne voulez pas que je me marie! Vous avez toujours voulu que je devienne votre bâton de vieillesse. C'est bien de valeur, mais j'aime Roméo et je vais le marier. Rendue à l'âge que j'ai, je pense que je suis assez vieille pour savoir ce que j'ai à faire.

Éva haussa les épaules et n'insista pas. C'était vrai que la décision de Berthe la chagrina. Elle s'entendait bien avec sa fille. Il n'y avait jamais d'affrontement entre elles. Ce n'était pas comme avec Lorette qui avait le caractère emporté et autoritaire de son père. Une fois Berthe partie, elle se retrouverait toute seule. Ce n'était pas que la solitude l'inquiétait, mais elle s'était habituée à la routine de leur existence depuis qu'elles demeuraient au village.

Chaque matin, elles se levaient en même temps, déjeunaient ensemble, puis Berthe partait pour l'école. À midi pile, elle revenait pour dîner et, pendant une heure, Éva écoutait sa fille lui raconter les péripéties plus ou moins cocasses de sa vie d'institutrice. Elle connaissait

tous ses élèves par leur nom et elle pouvait presque prédire qui serait le premier de classe et qui serait le dernier. Le soir, pendant que Berthe corrigeait les devoirs ou préparait ses cours pour le lendemain, elle s'installait dans sa chère vieille berceuse, prenait son tricot – Élise attendait son quatrième enfant – et écoutait avec ravissement, la voix chaude et sensuelle de Tino Rossi, sur la belle radio toute neuve d'Omer. C'était tout ça qui allait lui manquer : la présence discrète mais rassurante de sa fille, son sens de l'humour et son éternelle bonne humeur. Elle avait l'impression qu'on lui volait quelque chose.

Elle garda toujours envers son gendre une petite rancune, bien enfouie au fond d'elle-même. Pourtant, elle aussi était conquise par les qualités indéniables de Roméo Brousseau. Il faisait partie de cette race d'hommes dont les exemplaires sont tellement rares qu'on se décourage de les chercher.

Physiquement, il était plutôt ordinaire : de taille moyenne, un peu bedonnant et affecté d'une légère calvitie qui commençait déjà à lui dégarnir le front. Sa tête volumineuse semblait vissée directement sur son tronc. Ses mains larges et épaisses pouvaient sans effort transformer une pomme en compote. Il possédait une force hors du commun, d'où la comparaison plutôt flatteuse qu'Omer faisait entre lui et le grand Louis Cyr. Cet homme à l'apparence simple et maladroite était une

véritable mine d'amour et de bonté.

Devenue un peu snob, Lorette, qui se faisait appeler *Madame Notaire*, s'amusait à taquiner méchamment sa sœur.

— Il n'y a rien de pire qu'un homme qui a l'air parfait. C'est souvent celui-là qui cache les pires défauts. Te souviens-tu de Jonas Bérubé? Tout le monde disait que c'était un saint, jusqu'au jour où sa fille de douze ans est tombée enceinte. Quand elle a dit que c'était son papa qui lui avait fait ça, personne n'a voulu la croire. Même sa propre mère l'a traitée de menteuse et de dévergondée. Quand il a eu violé deux autres petites filles et que la police est venue le chercher pour l'amener en prison, sa femme disait encore en pleurant que ce n'était pas lui.

Le ton méprisant et prétentieux que sa sœur employait pour parler de son mari blessait profondément Berthe. Perspicace, elle avait deviné depuis longtemps que Lorette n'était pas très heureuse avec Justin. Pour se venger, elle aurait pu lui dire qu'elle connaissait les fredaines de son don Juan de mari, mais elle ne voulait pas mortifier sa sœur. Elle préférait se taire et la laisser cracher son venin si cela pouvait la soulager. Elle réalisait que Lorette enviait son bonheur calme et paisible.

La vie de Berthe faillit tourner au cauchemar lorsque Omer apprit que son gendre n'embrassait pas la même

allégeance politique que lui. Ce jour-là, Éva décida de régler une fois pour toutes ce sujet de discorde qui empoisonnait la vie de tout le monde depuis longtemps. Elle profita d'un moment où Aimé était en compagnie de son père pour aborder la question. Elle venait tout juste d'entendre Omer dire à son fils :

— On ne peut même plus avoir confiance en ses propres enfants! Qui aurait pensé que ma fille marierait un Judas?

Éva fit signe à Aimé de quitter la pièce et s'approcha de son mari d'un pas résolu. Elle en avait assez. C'était son devoir de prendre les choses en mains avant que la paix familiale se transforme en chamailleries perpétuelles. Maîtrisant difficilement son exaspération, elle cria plus qu'elle ne parla.

— Te rends-tu compte qu'avec ton entêtement, tu es en train de séparer la famille? Ce n'est pas parce que quelqu'un n'est pas du même avis que toi que c'est un Judas ou un vendu. Ton cher Maurice, comme tu l'appelles, il est peut-être premier ministre, mais c'est l'homme le plus borné que j'ai jamais vu. S'il reste trop longtemps au pouvoir, on va revenir à l'âge des cavernes, c'est moi qui te le dis!

Abasourdi, Omer n'en crut pas ses oreilles. De quel droit sa femme osait-elle se permettre des opinions politiques? En plus, elle s'attaquait effrontément à Maurice Duplessis. Ça frôlait le sacrilège! Il voulut

répliquer, mais Éva lui coupa la parole sèchement.

— À partir d'aujourd'hui, je ne veux plus jamais entendre parler de politique dans la maison. Tu m'as bien compris, Omer Lafontaine? Si ça te démange trop, tu iras ailleurs.

Elle avança vers lui, l'air menaçant. Il recula sa chaise.

— À part ça, tu es mieux d'être gentil avec Roméo. Il a droit à ses opinions, pareil comme toi!

Elle plongea ses yeux dans les siens et soutint son regard sans broncher.

— Ce soir, je les ai tous invités à souper. Souviens-toi de ce que je viens de te dire!

Sur ces mots, elle tourna les talons et se dirigea vers la porte. Avant de sortir, elle se retourna.

— C'est vrai, j'ai invité aussi monsieur le curé. Il m'a dit qu'il amènerait son frère qui est en promenade par ici. C'est un homme qui a beaucoup voyagé. Il arrive d'Europe, il paraît!

Elle s'autorisa une légère taquinerie.

— Ça va te permettre de parler d'autre chose que de politique!

Avec un sourire mi-figue mi-raisin, elle quitta la pièce en faisant claquer ses talons sur le parquet. Elle croisa Aimé, qui attendait toujours derrière la porte. Elle leva la tête vers lui et dit d'un ton autoritaire :

— Je suppose que tu as entendu ce que je viens de dire à

ton père? Ça vaut pour toi aussi.

Aimé sentit une bouffée de tendresse monter en lui. Il eut soudain envie de serrer sa mère sur son cœur et de respirer le doux parfum de ses cheveux, comme lorsqu'il était enfant. Malgré ses quarante-huit ans bien sonnés, Éva avait conservé sa magnifique chevelure noire et bouclée. À peine un petit nuage gris flottait sur son front. Il se contenta pourtant de lui adresser un demi-sourire figé. D'un pas rapide, il alla rejoindre son père au salon.

Omer n'avait pas bougé; il semblait pétrifié sur place. À la vue de son fils, il laissa éclater sa colère.

— L'as-tu entendue? Mais pour qui elle se prend? Elle pense qu'elle va faire la loi dans ma maison! Je suis encore chez nous, il me semble!

Devant l'attitude impassible d'Aimé, il rugit :

— Dis quelque chose! On dirait que ça ne te dérange pas, toi, d'être *bossé* par une créature?

Ces mots piquèrent l'orgueil d'Aimé qui réagit aussitôt.

— Le problème n'est pas là! Je suis d'accord que les femmes n'ont rien à faire en politique, ce n'est pas leur place et ça ne le sera jamais. Mais elle a raison quand elle parle de ta conduite envers Roméo. Moi aussi, je trouve que tu exagères. Après tout, il fait partie de la famille au même titre qu'Élise et Justin.

— Mais, eux autres, ce ne sont pas des vendus! Roméo, c'est juste un Judas, même si ça écorche les oreilles de ta

mère, grinça-t-il en dardant un regard venimeux vers la cuisine.

Aimé calcula que, pour réussir à convaincre son père, il devait user de diplomatie.

— Je vais faire une chose avec toi. Tu traites Roméo comme si de rien n'était, et moi je me charge de le faire changer d'opinion. Tu sais que j'en suis capable. Qu'est-ce que t'en dis?

Omer exulta.

— Là, je te reconnais, mon garçon! Je te confie l'honneur de la famille!

Il regarda à droite et à gauche comme si quelqu'un les espionnait.

— Fais ça le plus discrètement possible et organise-toi pour que ta mère n'en entende pas parler. Autrement, je ne sais pas ce qu'elle serait capable de faire. Elle m'a quasiment fait peur, tantôt.

Il sortit son paquet de cigarettes de la poche de sa chemise et, avant d'en allumer une, il demanda à Aimé :

— Au fait, le connais-tu, toi, le frère du curé Levasseur?

— Je ne le connais pas personnellement, mais je sais qu'il s'agit d'un journaliste qui voyage un peu partout dans le monde. Il écrit pour *La Presse*. J'ai lu plusieurs de ses articles dernièrement. Il parlait d'Hitler et des camps de concentration. Il semble se passionner pour tout ce qui regarde la dernière guerre. C'est sûrement un homme très

intéressant. Ça va faire changement de parler d'autre chose que de politique, hein, son père?

Omer se demandait si son fils se moquait de lui. Aimé ne lui laissa pas le temps de trouver la réponse. Il partit précipitamment en criant :

— Je vais chercher Élise et les enfants pour souper! On va se revoir tantôt!

Le repas fut un véritable chef-d'œuvre. Éva s'était surpassée dans la préparation du menu. Elle avait consacré tout son après-midi à sa cuisine, le nez plongé dans ses livres de recettes. Elle avait même fait son pain, car, disait-elle :

— Le pain acheté au magasin, ça ne vaut pas un pet de lapin. Il n'y a rien de mieux que du vrai bon pain de ménage.

L'odeur qui emplissait la maison avait quelque chose de sublime. Avant même d'y avoir goûté, les convives se délecteraient déjà de tous les merveilleux mets qui les attendaient. Deux tables étaient mises, une petite pour les enfants et la grande table de la salle à manger sur laquelle Éva avait étendu sa plus belle nappe en dentelle.

Une fois tous les invités arrivés, elle déposa le rôti fumant au centre et pria chacun de prendre place. Avant qu'on n'entame le repas, le curé Levasseur se leva et récita le bénédicité.

— Je viens de remercier Dieu pour la nourriture que nous allons prendre, mais, avant de commencer, je tiens aussi à dire merci à Omer et à Éva qui ont eu l'amabilité de nous inviter, mon frère et moi, à partager cet appétissant repas en compagnie de toute leur famille. Je sais que tout le monde a hâte de faire honneur aux bonnes choses que notre chère hôtesse a préparées. C'est pourquoi je ne prolongerai pas mon discours. Bon appétit à tous!

Pendant un moment, on n'entendit que le bruit des ustensiles grattant la porcelaine. D'un même mouvement rythmé, les mains allaient de l'assiette à la bouche dans une sorte de rituel bizarre. À regret, Aimé rompit le silence. Il s'adressa à Benjamin Levasseur.

— J'ai lu tes articles dans *La Presse* concernant Hitler et les camps de concentration. J'ai de la misère à croire que tout ça est vrai. Il y a sûrement de l'exagération là-dedans. Je serais plutôt porté à penser que c'est encore un truc de journaliste pour émouvoir les lecteurs.

Benjamin écoutait Aimé avec attention. Son visage demeurait impassible; aucun muscle ne bougeait. Il déposa sa fourchette et se croisa les mains sous le menton. D'une voix calme et posée, il répondit :

— J'étais correspondant de guerre en Allemagne en 1945. Ce que j'ai vu là-bas ne pourra jamais être décrit avec des mots. Je vous comprends d'être sceptique, beaucoup de gens le sont. La vérité, c'est que tous les peuples

d'Occident se sentent concernés par cette horreur. Que tant d'atrocités aient été commises par des hommes comme nous, qui se disent civilisés, donne froid dans le dos. C'est pourquoi beaucoup d'entre nous préfèrent croire que tout ça n'est qu'un tissu de mensonges inventé pour dénigrer l'ennemi.

Galamment, il s'adressa à Éva tout en s'excusant.

— Je regrette, chère madame, de discuter d'un tel sujet en votre si aimable compagnie. Ce n'est ni le temps ni l'endroit, je crois, pour parler de choses aussi abominables.

Il jeta un regard circulaire autour de la table et enchaîna en fixant Aimé avec intensité :

— Je préférerais, si vous le permettez, ne plus aborder ce sujet. Il y a trop de jolies personnes ici dont la sensibilité pourrait être blessée.

En disant ces mots, il plongea ses magnifiques yeux gris dans ceux d'Éva, qui sentit son visage s'empourprer. D'une voix un peu trop aiguë, en s'adressant à toute la tablée, elle bafouilla :

— Voulez-vous encore de la viande ou vous êtes prêts à passer au dessert?

Ce dernier mot fit trépigner de joie le petit Michel qui se mit à crier en se frappant dans les mains.

— Oui! Oui! J'en veux, moi, du dessert!

L'exubérance de l'enfant fit rire Benjamin, mais irrita Aimé qui lui décocha un regard furieux. Le pauvre petit

cessa immédiatement son tapage et, le cœur gros, se réfugia dans les bras de sa mère. Éva se leva et tendit la main au garçonnet.

— Viens avec grand-maman, je vais te donner un beau morceau de gâteau au chocolat.

L'enfant suivit sa grand-mère en reniflant. Éva, qui n'en pouvait plus de sentir le regard insistant de Benjamin posé sur elle, en profita pour se placer dans un angle où il ne pouvait la voir. Elle fit signe à Berthe de venir l'aider à servir le dessert et attendit que les hommes engagent la conversation sur un nouveau sujet avant de regagner sa place.

Elle avait hâte que le repas soit terminé. Depuis que Benjamin Levasseur avait mis les pieds dans la maison, elle ressentait un étrange malaise. Heureusement, personne ne semblait s'apercevoir de son émoi, surtout pas Omer qui, installé au bout de la table, mangeait en discutant d'une voix forte.

Lors des présentations, Benjamin s'était incliné devant elle et lui avait baisé la main. Elle était restée sans voix, incapable de détourner son regard des immenses yeux gris plongés dans les siens. Son cœur s'était mis à battre de plus en plus vite et elle n'avait pas apprécié du tout la sensation inhabituelle qui lui avait noué l'estomac. Elle qui avait mis sa coquetterie en veilleuse depuis plusieurs années s'était tout à coup sentie ridicule dans son austère

robe de crêpe violet. Par la suite, à plusieurs reprises elle était passée devant le miroir pour tenter de rajeunir son apparence en déplaçant une mèche de cheveux ici et là.

Tout au long du souper, le malaise persista. Elle voyait bien que le frère du curé épiait ses moindres gestes. Elle avait peur que les autres se rendent compte de son embarras. Sans trop savoir pourquoi, elle se sentait coupable, surtout vis-à-vis d'Omer qui, pourtant, ne se gênait pas pour profiter des faveurs d'une autre femme.

Lorsque les hommes passèrent au salon, elle ressentit un grand soulagement. Aidée de ses filles, elle s'empressa de débarrasser la table et de laver la vaisselle.

Lorette demanda à sa sœur :

— Comment le trouves-tu, le frère du curé? As-tu déjà vu un bel homme de même! On dirait un acteur de cinéma.

Éva se retourna brusquement vers sa fille et lui dit d'une voix chargée de reproches :

— Veux-tu bien te taire! Tu es une femme mariée; tu n'as pas le droit de dire des choses pareilles. À part ça, il est assez vieux pour être ton père.

— Ça lui donne encore plus de charme, reprit Lorette, moqueuse. Tu ne me feras pas accroire que tu ne le trouves pas de ton goût, toi qui aimes tant les gens cultivés et bien élevés! Moi, en tout cas, je ne me tance pas de l'entendre raconter tout ce qu'il a vu dans ses voyages. Je pourrais passer des heures à l'écouter.

— Il paraît qu’il est ici pour un bon bout de temps, dit Berthe. Il aurait attrapé une maladie dans un de ses voyages en Afrique, et il serait venu pour se reposer et respirer le bon air de l’Abitibi.

— Qui t’a dit ça? demanda Éva, sur le qui-vive.

— J’ai rencontré la servante du curé avant-hier en allant faire mon épicerie. C’est elle qui me l’a dit. D’ailleurs, elle racontait la même histoire à tout le monde. Ça me surprend que tu ne sois pas au courant.

— Avez-vous besoin d’aide, mesdames?

Benjamin se tenait dans l’encadrement de la porte et les regardait avec le sourire. Éva sentit ses jambes se dérober sous elle.

Il s’adressa à Lorette :

— Donnez-moi un linge à vaisselle, ça va aller plus vite à quatre. On s’ennuie, au salon. Votre charme et votre beauté nous manquent, mesdames!

Sur ces mots, il s’inclina devant elles d’une façon comique, ce qui fit rigoler Lorette.

— Je vous dis que, des compliments de même, on n’entend pas ça souvent. En plus, un homme qui essuie la vaisselle, on n’a jamais vu ça!

Berthe répliqua aussitôt :

— Chez nous, Roméo m’aide pour la besogne de la maison. C’est souvent lui qui lave la vaisselle.

— On sait bien, Roméo, il est parfait! Il aime tellement

sa petite Berthe qu'il est même prêt à faire des jobs de femmes pour lui faire plaisir!

Dès qu'elle eut terminé sa phrase, Lorette réalisa son étourderie. Elle essaya de la réparer en bafouillant de plates excuses :

— Je ne disais pas ça pour vous, monsieur Levasseur. Je voulais juste agacer un peu ma sœur.

Benjamin sourit et lui prit le linge à vaisselle des mains.

— Ne vous excusez pas, Lorette. J'avais très bien compris. Je n'ai jamais considéré les travaux domestiques comme étant exclusivement un job de femmes, comme vous dites. Je n'ai jamais eu honte de prendre le torchon ou le balai, encore moins si c'est pour aider une ravissante hôtesse comme votre mère.

Pour cacher son trouble, Éva récura encore plus fort les chaudrons. Elle n'osait pas tourner la tête, de peur qu'on remarque la rougeur qui lui brûlait les joues. Elle percevait la présence de l'homme tout près d'elle, beaucoup trop près à son goût. Elle s'empressa de nettoyer la dernière casserole que Benjamin lui prit des mains avant même qu'elle ait eu le temps de la déposer sur le bord de l'évier. Son regard pénétrant la transperçait. Elle avait l'impression d'être nue devant lui et qu'il pouvait voir le tumulte d'émotions qui bouillonnait en elle.

Maladroitement, elle dénoua son tablier et courut le suspendre dans le placard. Elle s'aperçut soudain qu'elle

était seule avec lui. Berthe et Lorette étaient déjà passées au salon. Elle entendit les premiers accords de *Santa Lucia*. Élise était donc assise au piano. Une musique douce et langoureuse envahit la maison et la fit frissonner.

Comme dans un rêve, elle perçut la voix chaude et caressante de Benjamin.

— Vous semblez aimer la musique? Permettez-moi d'être d'accord avec vous. Je considère que c'est le plus beau cadeau que Dieu nous ait donné, à nous, pauvres êtres humains ignorants et incultes. Grâce à la musique, on peut atteindre des sommets inimaginables. Grâce à elle, on réussit le temps de quelques notes à oublier notre souffrance et notre misère. La musique est un baume pour les plaies du cœur, une véritable panacée pour toutes les blessures de l'âme.

Il hésita et demanda d'une voix suave :

— Qu'en pensez-vous, chère Éva? Vous permettez, n'est-ce pas, que je vous appelle Éva?

Ces derniers mots avaient été prononcés lentement, presque avec tendresse. De plus en plus troublée, Éva réussit à articuler :

— Ça me fait plaisir, monsieur Levasseur.

— Je vous en prie, appelez-moi Benjamin. Autrement, je serai gêné d'utiliser votre adorable prénom.

Éva parvint à sourire et dit dans un souffle :

— Je vais essayer, mais je ne vous promets rien.

— Vous êtes merveilleuse! Venez, maintenant, nous allons rejoindre les autres au salon.

À leur arrivée, les hommes étaient assis tous ensemble et discutaient à voix basse. Dès qu'il vit Éva, Omer se tut et fit signe aux autres de l'imiter. Éva comprit que son mari avait passé outre à ses directives d'avant le souper. Elle le foudroya du regard, mais Omer se contenta de hausser les épaules en allumant une cigarette.

Installée sur le canapé, les yeux mi-clos, Berthe tenait la main de son cher Roméo et se laissait transporter par la musique. Lorette berçait doucement la dernière-née des Lafontaine, qui s'était endormie en suçant son pouce. En apercevant son frère, le curé Levasseur l'interpella joyeusement.

— Benjamin, j'ai dit à nos amis que tu allais chanter. Ils ont tous bien hâte de t'entendre.

— Envoyez, monsieur Levasseur! dit Lorette, tout excitée. D'après votre frère, vous auriez pu devenir chanteur d'opéra, si vous aviez voulu!

Benjamin regarda son frère avec affection.

— Comme tous les petits frères, il exagère un peu les talents de son aîné. C'est vrai que j'ai étudié le chant pendant plusieurs années, mais pas dans le but d'en faire une carrière.

Il s'approcha du piano et, d'une magnifique voix de baryton, entonna l'*Ave Maria* de Gounod. Élise laissait

glisser ses doigts sur le clavier en libérant les accords de la sublime mélodie. Éva ferma les yeux et s'abandonna à l'ivresse du moment. Un tonnerre d'applaudissements la tira de sa langueur. Elle vit le regard de Benjamin posé sur elle et s'empressa d'applaudir à son tour. Il s'inclina devant l'assistance, puis, au grand plaisir de tous, interpréta plusieurs autres chansons.

Enfin, ce fut le curé Levasseur qui mit un terme à la soirée. Vers dix heures, il se leva à regret et annonça :

— Je ne m'ennuie pas, dit-il en jetant un regard rapide sur sa montre, mais demain matin va venir vite. Ma première messe est à six heures et demie. Nous allons donc devoir vous quitter, mais, avant, je tiens à vous remercier pour cette merveilleuse soirée. De posséder des amis comme vous parmi ses paroissiens est une véritable bénédiction pour un simple curé comme moi.

Éva les reconduisit à la porte. Benjamin en profita pour lui offrir ses hommages une dernière fois. Avant de sortir, il s'approcha d'elle et lui déposa un baiser sur les deux joues en murmurant :

— Nous allons nous revoir, Éva. Je vais penser à vous.

Éva voulut dire quelque chose, mais aucun mot ne vint. Elle se contenta de sourire timidement.

Une fois tout le monde parti, qu'elle se retrouva seule dans la grande cuisine silencieuse. Omer n'avait même pas attendu le départ de Berthe et de Roméo pour aller se

coucher. Éva s'assit dans sa vieille berceuse en enveloppant de son châle ses épaules frissonnantes. Elle appuya sa tête contre le vieux dossier usé et ferma lentement les yeux. Elle n'avait pas sommeil. Trop de choses se bousculaient dans son esprit. Un sentiment étrange prit possession de tous ses sens et une sorte d'euphorie s'empara d'elle. Elle avait envie de danser, de tourbillonner autour de la pièce. Peu à peu, au rythme du va-et-vient de la berceuse, elle se mit à fredonner la douce chanson de Lucienne Boyer : *Parlez-moi d'amour, redites-moi des choses tendres...*

Elle se sentait merveilleusement bien. Jamais elle n'avait ressenti avant cet incroyable frisson de joie et de fierté d'être une femme. Son corps engourdi par l'état de semi-conscience dans lequel elle flottait vibrait pour la première fois à l'appel du plaisir.

Le visage de Benjamin s'imposa à elle. Tout dans cet homme la séduisait et l'attirait. Ses yeux, tel un miroir, lui renvoyaient l'image d'une très belle femme qu'elle avait malheureusement abandonnée quelque part le long de sa vie. Elle évoqua le charme de son sourire, la douceur de ses lèvres qu'il avait posées délicatement sur ses joues et sur ses mains, sa voix vibrante de tendresse; elle était subjuguée.

Le rêve se précisa. Benjamin s'approchait de plus en plus. Il ouvrit les bras et, sans hésitation, elle se mit à

courir vers lui, les cheveux au vent, légère comme une plume. Elle portait sa jolie robe jaune à fleurs blanches, celle que Delphine lui avait faite pour séduire Omer. La voix chaude et sensuelle de Benjamin résonna à ses oreilles comme une douce musique :

— Comme tu es belle! On dirait une fleur des champs!

Elle sourit et se mit à courir plus vite, impatiente d'atteindre le chaud refuge de ses bras. Encore un pas et leurs corps se toucheraient; elle sentirait ses lèvres sur les siennes, ses mains sur sa peau. Un délicieux frisson la parcourut.

Elle fut tirée cruellement de sa rêverie par la voix ensommeillée d'Omer qui lui demandait, surpris :

— Qu'est-ce que tu fais là? Il est deux heures du matin. As-tu envie de passer la nuit sur ta chaise?

Elle sursauta et son cœur accéléra dangereusement. Les yeux de son mari la scrutaient d'un air étrange. Elle avala péniblement sa salive et jeta un regard inquiet autour de la pièce, comme si Benjamin pouvait encore s'y trouver. Affolée, pensant qu'Omer avait deviné son secret, elle s'empressa de répondre :

— J'ai dû m'endormir. Je ne sais pas comment ça se fait. Je devais être bien fatiguée.

Elle se leva rapidement et passa devant son mari, les yeux baissés, le rouge au front, accablée par la culpabilité. Omer la regarda, intrigué. Sa femme avait un drôle de

comportement, mais, comme il ne comprenait pas, il haussa les épaules et se dirigea vers la salle de bain.

Éva se glissa sous les couvertures et fit mine de dormir. En revenant, Omer l'effleura d'un regard indifférent et, à peine la tête sur l'oreiller, il se mit à ronfler. Bouleversée, déchirée, Éva ne comprenait pas ce qui lui arrivait. Elle fit le signe de la croix et se mit à prier intérieurement. « Mon Dieu, aidez-moi! Je suis en train de commettre le plus terrible des péchés. » Soudain, son regard se posa sur l'homme endormi à ses côtés. Elle l'avait condamné sans aucune indulgence, elle l'avait même méprisé de s'être vauté dans l'adultère. Et voilà que le même affreux démon s'en prenait à elle. Elle ne se reconnaissait plus. Autant elle désirait chasser les horribles pensées qui l'assaillaient, autant elle ressentait dans son corps un besoin inassouvi, presque douloureux.

Elle passa le reste de la nuit à tenter de dénouer l'enchevêtrement de ses émotions. Devait-elle demander pardon à Dieu pour les pensées coupables qui lui torturaient l'âme et le corps? Elle se sentait incapable de se confesser à l'abbé Levasseur, le propre frère de celui qui était la cause de ses tourments. Le sommeil l'ayant complètement abandonnée, elle se leva et s'habilla dans le plus grand silence. Elle se rendit à l'église avant le début de la messe et, là, toute seule en présence de son Créateur, elle lui confia son désarroi.

Dans l'ambiance calme et feutrée de la maison de Dieu, elle sentit peu à peu se défaire le nœud qui lui tordait le cœur. Enfin débarrassée de son lourd fardeau, elle égrena son chapelet en attendant l'arrivée des fidèles qui venaient assister à la messe.

Son état de grâce dura jusqu'à l'*Agnus Dei*. En quittant son banc pour aller recevoir la sainte communion, elle se heurta à Benjamin qui lui adressa un regard complice. Ses yeux gris brillaient de ravissement.

Discrètement, il lui sourit. Il était fasciné par la beauté d'Éva. Il n'avait pas ressenti un tel émerveillement pour une femme depuis bien longtemps. Il percevait, par son comportement à elle, qu'il ne lui était pas indifférent. Il ne voulait surtout pas la blesser; elle lui paraissait si fragile. Et elle appartenait à un autre. Il ne s'était jamais autorisé à séduire une femme mariée.

Sa rencontre avec Benjamin laissa Éva stupéfaite. Péniblement, le cœur battant, elle parvint jusqu'à la balustrade où elle s'agenouilla pour recevoir l'hostie. Les yeux baissés, elle regagna sa place à toute vitesse. Elle fit alors une chose qu'elle ne se serait jamais crue capable de faire. Elle quitta l'église avant même que le célébrant ait chanté l'*ite missa est*.

Dès qu'elle fut dehors, elle se mit à courir en direction de la maison. Peu lui importait ce que les gens penseraient. Elle n'avait plus qu'un seul désir : fuir cet

homme qui, en l'espace d'une journée à peine, avait chamboulé son existence.

Depuis qu'elle le connaissait, toute sa vie lui échappait. Elle n'avait jamais éprouvé un tel bouleversement. Elle ne devait plus jamais le revoir. Mais comment? Il vivait au presbytère, tout près d'elle.

Elle arriva à la maison à bout de souffle. Elle franchissait à peine le seuil quand la sonnerie du téléphone la fit sursauter. Elle se précipita sur l'appareil comme sur une bouée de sauvetage.

— Allô! dit-elle d'une voix tremblante.

— Allô! Éva? C'est Alice. Comment ça va?

La voix de sa belle-sœur lui fit l'effet d'un baume. Elle répondit, empressée :

— Ça va bien! Y a-t-il quelque chose de spécial, pour que tu m'appelles si tôt le matin?

— Je t'appelle pour te dire que Georges n'ira pas passer ses vacances en Abitibi. Il devait prendre le train demain, mais il s'est trouvé un emploi à la dernière minute. Tu sais ce que c'est, à son âge; il commence à avoir le goût de gagner un peu d'argent.

Une idée traversa l'esprit d'Éva comme un éclair. Sans réfléchir davantage, elle dit à sa belle-sœur :

— Qu'est-ce que tu dirais si c'était moi qui allais passer l'été avec vous autres? Ça me ferait du bien, un petit voyage.

Alice n'en revint pas : Éva qui voulait quitter son Omer pour l'été. Ça tenait du miracle. De peur qu'elle ne change d'idée, elle se hâta de lui répondre :

— Tu ne peux pas savoir comme ça nous ferait plaisir! Dès que tu connaîtras la date de ton arrivée, rappelle-moi. Nous irons te chercher à la gare, Georges et moi.

Éva répliqua aussitôt :

— Je n'aurai pas besoin de te rappeler, je pars demain matin.

Devant le silence surpris d'Alice, elle crut bon de préciser :

— Ça fait longtemps que j'y pense et, là, tu viens de m'en fournir l'occasion. J'ai besoin de me changer les idées.

Quand elle raccrocha, ses mains tremblaient et à son front perlaient de grosses gouttes de sueur.

Omer lui cria depuis la cuisine :

— Qu'est-ce que tu fais? J'ai faim, moi! Je voudrais déjeuner. Tu ne pourrais pas te dépêcher un peu?

Omer était assis à table les bras croisés et la regardait d'un air omnipotent. L'autorité que son mari exerçait sur tout le monde ne lui avait jamais autant déplu qu'en ce moment. Elle avait envie de lui crier : « Si tu as faim, Omer Lafontaine, lève-toi et va te préparer quelque chose. La dépense est pleine et la vaisselle est dans l'armoire! »

Une sorte de rage impuissante la submergea. La brûlure

de ses larmes la ramena à la réalité.

La voix impérieuse de son mari se fit entendre de nouveau et lui lacéra le cœur :

— Dépêche-toi! Je n'ai pas toute la journée! Aimé vient me chercher dans dix minutes. On s'en va à Val-d'Or pour toute la semaine. On va revenir seulement vendredi soir.

— Je ne serai pas là, vendredi prochain. Tu iras chez Aimé. Et emmène le chien.

Interloqué, Omer ouvrit la bouche pour parler, mais elle le devança :

— Je pars demain pour Montréal. J'ai décidé d'aller passer l'été avec Georges et Alice.

Elle avait commencé à préparer le déjeuner et étendait la nappe sur la table quand Omer lui saisit le poignet et la força à s'immobiliser.

— Qu'est-ce qui t'arrive? Es-tu malade? Il me semble que tu as décidé ça pas mal vite?

— C'est Alice qui m'a téléphoné, tout à l'heure, pour me dire que Georges ne pourra pas venir passer ses vacances avec nous autres. Alors, j'ai décidé d'aller le voir. C'est mon fils, après tout!

Elle se dégagea et dit à son mari :

— N'essaie pas de me faire changer d'idée, tu vas perdre ton temps.

Omer haussa les épaules. Après tout, il s'en fichait qu'elle aille à Montréal. Durant tout l'été, il passerait ses

semaines à Val-d'Or, il ne serait à la maison que la fin de semaine. Durant l'absence de sa femme, il pourrait en profiter pour passer ses dimanches après-midi avec Marie-Rose. Éva n'en saurait rien. À son retour, il reprendrait ses anciennes habitudes. Il irait chez Aimé prendre ses repas. Élise était une excellente cuisinière. Elle lui préparerait ses plats préférés et comblerait tous ses caprices. Après tout, ce n'était pas une si mauvaise idée, qu'elle parte pour un mois ou deux, ça lui ferait du bien de changer d'air.

Il y avait quand même quelque chose qui lui échappait. Ce n'était pas dans ses habitudes d'agir sur un coup de tête. « Ce doit être sa ménopause », pensa-t-il. Il vivait le même problème avec Marie-Rose depuis quelque temps. Sa maîtresse aussi agissait bizarrement. Elle lui avait expliqué que ce comportement était normal chez toutes les femmes qui approchaient la cinquantaine. Il n'avait donc pas à s'inquiéter.

Éva déposa son déjeuner sur la table et il commença à manger avec appétit en considérant que tout avait été dit sur le sujet.

Éva prévint ses filles de sa décision et demanda à Élise si la présence de son beau-père ne la gênerait pas trop. Sa bru lui souhaita un bon voyage en lui assurant que ce serait un plaisir pour elle de recevoir Omer.

É va profiter du trajet pour effectuer un plongeon dans l'océan tourmenté de son existence. Elle percevait qu'elle perdait peu à peu ses repères, que tout devenait flou autour d'elle. Ce qui lui arrivait était impensable. Elle avait presque cinquante ans et voilà qu'elle se languissait pour un inconnu qu'elle n'avait rencontré qu'à deux reprises. Chaque fois que son visage s'imposait à elle, son cœur s'emballait et sa peau se couvrait de chair de poule. Elle n'en finissait plus de changer de position, mais rien n'y faisait. Ce fut à peine si elle réussit à dormir quelques heures. Aussitôt qu'elle s'assoupissait, le beau regard gris de Benjamin venait la hanter. « Je ne peux pas aimer cet homme, je ne le connais pas. Je n'ai pas le droit d'éprouver ces sentiments envers un autre que mon mari », se disait-elle, de plus en plus troublée. À la fin du voyage, elle était épuisée, alors qu'elle n'avait réussi à mettre de l'ordre ni dans sa tête ni dans son cœur.

Le train finit par entrer en gare. Le bruit des freins qui

grincent sur le métal la ramena à la réalité et elle jeta un coup d'œil par la fenêtre du wagon. C'était à peine si elle reconnaissait la Gare centrale. Tout lui semblait nouveau et inconnu. « Les choses changent, en vingt ans », se dit-elle.

Soudain, elle aperçut Alice qui lui faisait de grands signes avec les bras. À ses côtés se tenait Georges, silencieux et impassible.

— Un vrai Lafontaine pure laine, aurait dit avec orgueil la vieille Eugénie.

Éva contempla son fils avec affection. Âgé maintenant de vingt ans, grand et mince et le regard perçant, le jeune homme irradiait la belle assurance propre à la jeunesse. Il émanait de lui une telle séduction qu'elle en fut chavirée. « Comme il est beau! » pensa-t-elle.

Elle agita la main en réponse aux salutations de sa belle-sœur qui n'arrêtait pas de gesticuler et de lui envoyer des baisers dans l'espace.

Après qu'Alice l'eut serrée dans ses bras et inondée de ses intarissables larmes de joie, Georges s'approcha de sa mère et lui souhaita la bienvenue en déposant un furtif baiser sur sa joue. Il saisit les valises et se dirigea vers son automobile. Il était content de la voir, mais sa présence le gênait quelque peu. Il ne savait jamais quoi lui dire.

C'était curieux, tout de même, qu'elle ait eu le besoin subit de venir le voir. Lors de ses vacances en Abitibi, ils se

croisaient à peine. Il passait presque tout son temps chez Aimé ou chez Berthe. Il aurait préféré mille fois que ce soit elle, Berthe, qui vienne passer ses vacances à Montréal. Elle était la seule qui lui manquait vraiment. Omer l'avait toujours traité avec indifférence et Aimé en avait fait son souffre-douleur. Quant à Lorette, elle l'avait enveloppé de bonté et de gentillesse, mais, pour elle, il était toujours resté le petit frère qui dérange et qu'on doit supporter. Berthe avait toujours été là pour lui. Au fil des années, leur amour fraternel s'était transformé en amitié sincère et solide. Ils s'écrivaient souvent. C'était elle qui avait été sa confidente lors des grandes marées de questions et de tourments qui inondent les berges de l'adolescence. Elle avait su calmer les bourrasques d'angoisse et de peur qui menaçaient son équilibre et lui fournir exactement la dose qu'il fallait d'indulgence et de compréhension pour qu'il puisse passer au travers.

Après l'annonce de son mariage avec Roméo Brousseau, il l'avait boudée pendant plusieurs semaines. Voyant que son manège ne fonctionnait pas, il avait dû faire contre mauvaise fortune bon cœur et accepter de partager sa sœur avec son nouveau beau-frère.

— Viens-tu, Georges? demanda Alice, le tirant de sa rêverie.

Il se mit à marcher rapidement en balançant une valise dans chaque main.

Alice prit Éva par le bras et lui dit, ravie :

— Je suis tellement contente que tu sois venue passer quelque temps avec nous autres! Tu vas voir qu'on ne s'ennuiera pas. On va t'emmener partout, au cinéma, au restaurant, dans les grands magasins...

Éva écoutait distraitement le bavardage décousu de sa belle-sœur, mais le cœur n'y était pas. Elle avait beau essayer de se concentrer sur ce qui se passait autour d'elle, elle n'y arrivait pas non plus. Un vide vertigineux avait pris possession de son esprit. Alice et Georges étaient plantés devant elle et elle ne comprenait pas ce qu'ils faisaient là. Elle aurait voulu être ailleurs. Plus elle essayait de chasser l'image de Benjamin, plus son souvenir s'imposait.

Assise dans la voiture de son fils, un cadeau de sa tante Alice, elle appuya sa tête sur le tissu rugueux de la banquette et ferma les yeux. Elle percevait le babillage incessant de sa belle-sœur dans une sorte de brouillard, comme s'il lui parvenait d'un autre monde. Elle était venue là pour oublier, pour retrouver son équilibre; ce n'était pas le moment de se laisser aller à rêvasser. Dans un ultime effort de volonté, elle émergea de ses pensées troublantes et se plongea dans l'indéfectible réalité.

Durant tout son séjour, qui dura six semaines, elle s'étourdit dans les sorties et les mondanités. Elle vit à peine son fils qui, le jour, travaillait dans une librairie sur la rue Sherbrooke et, le soir, disparaissait dans le tumulte

du *Montreal by night*.

Le temps qui passe est censé apporter l'oubli et ramener la paix aux esprits tourmentés, mais, pour Éva, ce n'était qu'un leurre. Elle se sentait prise au piège. Elle devait parler de ce qu'elle ressentait à quelqu'un, sinon elle allait devenir folle.

Après le souper, les deux femmes avaient l'habitude de s'asseoir au salon et d'écouter de la musique, parfois en silence, parfois en lisant un livre. Un soir, Éva décida d'avouer son secret à Alice. Elle avait une totale confiance en son amie. Elle avait confiance qu'elle ne la jugerait pas. Peut-être que le poids qui lui pesait sur le cœur s'allégerait un peu?

Pourtant, les mots ne parvenaient pas à franchir ses lèvres. Devant ses hésitations, Alice parla la première :

— Depuis que tu es arrivée, je sens qu'il y a quelque chose qui te tracasse. Si tu veux me révéler ce qui te cause tant de soucis, je pourrai peut-être t'aider?

Éva était paralysée. Elle ne savait par où commencer. Elle ne trouvait pas les mots. Elle se sentait parfaitement ridicule. D'une voix douce, Alice vint à son secours une autre fois.

— Est-ce que ça concerne ta relation avec mon frère?

Éva ne pouvait en supporter davantage. Elle éclata en sanglots. Alice la prit tendrement dans ses bras en attendant que se tarisse la source de ses larmes. Elle

pleura de longues minutes avant de pouvoir articuler un seul mot. Elle réussit finalement à se libérer de son secret. Lorsqu'elle eut fini de parler, elle était épuisée. Elle appuya sa tête sur l'épaule réconfortante d'Alice qui, d'un geste doux, lui caressa les cheveux. Les yeux mi-clos, Éva murmura :

— Je ne sais plus quoi faire. Cet homme m'a ensorcelée. Est-ce que tu crois que c'est l'œuvre du démon?

Alice, qui était célibataire, mais qui avait connu sa part d'aventures amoureuses, savait très bien que le diable n'avait rien à voir avec ce qui arrivait à sa belle-sœur. Elle réfléchit mûrement avant de lui répondre. Éva était tellement timide, pour ne pas dire effrayée lorsqu'il s'agissait d'amour et surtout de sexe! Elle devrait faire très attention pour ne pas heurter son extrême pudeur.

— Tu sais, Éva, il ne faut pas voir ce que tu ressens pour cet homme comme un péché. La toute première chose que tu dois faire, c'est renoncer à la culpabilité qui te déchire et te rend malheureuse. Toi qui es si croyante, tu sais pourtant que chaque événement qui arrive dans ta vie, qu'il soit bon ou mauvais, est voulu par Dieu, n'est-ce pas?

Éva acquiesça d'un signe de tête. Alice enchaîna :

— Comme tu peux le constater toi-même, Benjamin n'a pas été mis sur ta route par le démon, mais par la volonté de Dieu. Tu n'es plus une petite fille, ma chérie, mais une femme mûre qui a un mari, des enfants et des petits-

enfants. Tu n'as pas non plus à avoir honte des émotions que la présence de cet homme a réveillées en toi. Elles sont tout à fait normales et naturelles. D'après ce que tu viens de me révéler sur ta relation avec Omer, elles surviennent juste un peu tard dans ta vie... Un jour, il y a plus de trente ans, tu as eu à faire un choix entre ta vocation religieuse et le mariage avec mon frère. Ensemble, vous avez fondé une belle famille et vécu de grandes épreuves, mais jamais tu n'as regretté ta décision, n'est-ce pas?

Spontanément, Éva répondit :

— Jamais! Mes enfants et mes petits-enfants sont ma plus grande joie et, Omer, malgré son silence et son ton bourru, a toujours été un bon mari et un père responsable.

Pendant un court instant, Éva pensa raconter à Alice les infidélités d'Omer. Mais, se voyant confrontée à son tour au même danger, elle préféra se taire.

— Te voilà de nouveau en face d'un choix. Vivre une grande histoire d'amour avec un inconnu et assumer toutes les conséquences de ton geste, ou conserver précieusement ce que tu as mis des années à construire.

Plus Alice parlait, plus Éva sentait s'alléger le fardeau qui l'écrasait depuis sa rencontre avec Benjamin. Sa belle-sœur disait vrai : elle n'avait aucune raison de se sentir coupable de ce qui n'était pas arrivé. Son choix n'était pas difficile à faire. Ce court épisode n'aurait été rien de plus qu'un merveilleux souvenir qu'elle garderait bien enfoui au

fond de son cœur. À son retour la semaine suivante, Benjamin aurait sûrement quitté Sainte-Anne-du-Nord. Elle ne le reverrait jamais.



Étendu près de Marie-Rose, une cigarette à la main, Omer fixait le plafond d'un œil distrait. Il venait de vivre la pire humiliation de sa vie. Sa virilité l'avait abandonné en plein milieu de ses ébats amoureux. Sa maîtresse s'était moquée de lui, ce qui avait déclenché une vigoureuse engueulade, et maintenant elle boudait, le visage tourné vers le mur. Il lui jeta un regard absent, dénué de tout désir. Il n'avait plus envie d'elle. Il avait exploré chaque partie de son corps ravissant, mais les mystères qu'il cachait avaient disparu avec l'habitude. Devenue veuve deux ans auparavant, Marie-Rose s'accrochait à lui de plus en plus, jusqu'à oser lui demander de quitter Éva pour venir vivre avec elle.

À l'évocation de sa femme, Omer sentit une vague d'amour enveloppée de tristesse lui effleurer le cœur. Combien d'années cela faisait-il qu'il n'avait pas senti sa peau si douce contre la sienne? Pourquoi détestait-elle tant ses caresses? À travers toutes les années et les épreuves qu'ils avaient vécues ensemble, il n'avait jamais cessé de l'aimer. Pourquoi n'était-il pas capable de le lui dire?

En fixant la femme nue, vautrée à ses côtés, la honte lui monta à la gorge comme une nausée. Éva était partie depuis maintenant plus d'un mois et elle ne savait pas quand elle reviendrait. C'était ce qu'elle lui avait dit au téléphone lorsqu'elle avait appelé pour s'informer des petits-enfants. Une étrange impression le tenaillait depuis qu'elle n'était plus là. C'était comme s'il allait la perdre. Il avait vraiment hâte de la retrouver. Il écrasa son mégot dans le cendrier près du lit, se leva, s'habilla et, sans un mot, quitta la chambre. Marie-Rose lui emboîta le pas en tentant de s'accrocher à lui. Elle le supplia, l'invectiva, le menaça de tout raconter à Éva, rien n'y fit. Il était prêt à avouer ses fautes si jamais sa maîtresse exécutait ses menaces.

Sa décision était prise. Il ne reviendrait pas. Il venait de tourner la dernière page de cette aventure qui durait depuis quinze ans.



Éva rentra à la maison sans avertir personne de son arrivée. Elle voulait être seule pendant quelques jours afin de retrouver son univers. Omer était absent pour le reste de la semaine; elle avait donc du temps devant elle. Elle irait voir les enfants le lendemain après avoir pris une bonne nuit de repos. Le train avait eu plusieurs heures de

retard comme à l'accoutumée et le voyage avait été long et fastidieux.

Ses valises défaites et ses vêtements bien rangés dans les tiroirs et la garde-robe, elle se fit couler un bain dans lequel elle se prélassa jusqu'au moment où elle sentit la fraîcheur de l'eau la tirer de son engourdissement. Lentement, elle se sécha et enfila sa robe de nuit. La douceur de ce beau soir d'été, si rare au mois d'août, l'appela au dehors. Avec désinvolture, elle enroula son châle autour de ses épaules et sortit dans la cour arrière. Elle jeta un coup d'œil attristé à son jardin qui n'était plus que broussailles. Comme elle l'avait abandonné durant tout l'été, la végétation sauvage avait repris ses droits sur lui. Elle se promena quelques instants dans la cour, puis elle retourna sur la galerie, où elle s'installa confortablement dans la bergère. Épuisée, elle s'endormit. Une présence tout près d'elle la réveilla brusquement. D'un bond, elle se leva de sa chaise et demanda d'une voix tremblante :

— Qui est là? Répondez, s'il vous plaît!

La voix chaude et profonde de Benjamin l'atteignit comme un coup de fouet. Elle vacilla.

— N'ayez pas peur, Éva, c'est moi, Benjamin. Vous étiez si belle dans votre sommeil que je n'ai pas osé vous réveiller.

Les jambes tremblantes, Éva ne parvenait plus à se

tenir debout. « Que fait-il encore ici? Pourquoi n'est-il pas parti? Que me veut-il? » Comme dans son rêve, elle le vit avancer vers elle et lui tendre les bras.

Voyant son désarroi, Benjamin s'empressa de la soutenir et de l'aider à se rasseoir. Tout en conservant dans les siennes ses mains qui étaient glacées, il s'agenouilla devant elle. Éva était tétanisée. Tout se bousculait dans sa tête. La voix tant aimée reprit avec douceur :

— J'ai appris votre retour aujourd'hui par le chef de gare. J'ai attendu que vous reveniez afin d'expliquer mon comportement lors de notre première rencontre. Je ne voulais pas que vous me preniez pour un coureur de jupon. Mes compliments étaient sincères. Pendant toute votre absence, je me suis interrogé sur mes sentiments pour vous. Vous n'avez pas quitté mes pensées un seul instant. J'ai compris que je vous aimais au moment même où nos regards se sont croisés.

Sa voix se faisait de plus en plus grave.

— Chère Éva, il faut que vous m'écoutez. Donnez-moi quelques instants et, après, je m'en irai.

Il était là, agenouillé devant elle, ses magnifiques yeux gris plongés dans les siens, et elle n'arrivait même pas à prononcer une seule parole. Ce n'était pas possible, elle rêvait tout éveillée! Benjamin continua sur le même ton :

— J'ai été marié, autrefois. Ma femme est morte en

mettant notre premier enfant au monde. Mon fils ne lui a survécu que deux jours. J'ai cru devenir fou. Pendant des années, j'en ai voulu à Dieu et au monde entier. Je n'espérais plus rien de l'amour, jusqu'au jour...

Il hésita avant de continuer. Son émotion était palpable.

— Jusqu'au jour où je vous ai aperçue pour la première fois. Vous étiez si belle! Vous sembliez si forte et si fragile à la fois. De toute ma vie, je n'avais jamais vu des yeux aussi envoûtants.

Éva entendait les mots résonner dans sa tête. Comme un bateau sabordé, elle avait l'impression de couler à pic. Elle réalisa soudain qu'il était de plus en plus près. À travers son châle, elle sentait la chaleur de ses mains qu'il avait doucement posées sur ses épaules. La tiédeur de son souffle lui caressait la joue. Elle aurait voulu fuir, disparaître dans les entrailles de la terre, mais elle restait là, clouée sur sa chaise.

Il approcha son visage plus près encore. Sa voix n'était plus qu'un murmure.

— Je vous aime, Éva, mais je ne veux pas vous arracher à votre famille. Je sais toute l'importance qu'elle a pour vous. Moi, je suis seul, je n'ai personne qui m'attend. Depuis des années, je roule ma bosse à travers le monde.

Presque timidement, il se pencha vers Éva.

— Me permettez-vous de vous embrasser?

Éva sentit ses défenses l'abandonner. Elle releva la tête et tendit son visage à Benjamin.

Avec une tendresse infinie, il posa ses lèvres sur les siennes, puis, de sa langue, il lui entrouvrit délicatement la bouche. Un plaisir intense, inconnu jusqu'alors, se répandit dans chaque fibre du corps d'Éva et elle succomba immédiatement à l'enchantement de ce baiser. Doucement, les bras de l'homme desserrèrent leur étreinte et elle sentit qu'il s'éloignait d'elle.

Benjamin détourna la tête pour cacher l'émotion qui lui embuait les yeux. Éva demeura là, immobile, le cœur battant, sentant déferler en elle une marée de sentiments entremêlés qu'elle n'arrivait pas à définir. Finalement, elle implora :

— Pourquoi êtes-vous venu me dire tout ça? Je vous en prie, partez! Vous ne voyez donc pas que vous me bouleversez? Je suis une femme mariée. Je n'ai pas le droit de vous aimer.

Pendant qu'elle parlait, de grosses larmes coulaient le long de ses joues, et elle ne cherchait pas à les sécher. Elle était déchirée entre son devoir et la soif d'amour que cet homme réveillait en elle. Tendrement, il la serra contre lui et murmura à son oreille :

— Pardonnez-moi, Éva. Je ne voulais pas vous blesser. Je ne suis qu'un vil égoïste, pour vous faire pleurer ainsi, mais j'avais déjà deviné dans votre regard que, vous aussi,

vous ressentiez pour moi autre chose qu'une simple amitié.

Blottie au creux de son épaule, Éva souhaitait que le temps s'arrête. Elle savait que ce moment de pur bonheur était éphémère. La voix de Benjamin lui parvenait douce et mélodieuse.

— Je voulais vous voir une dernière fois avant de repartir pour graver votre visage dans ma mémoire de manière à ne jamais l'oublier.

Il ouvrit ses bras et libéra Éva qui le fixait, désemparée. Les larmes continuaient d'inonder son visage, laissant de longs sillons humides sur ses joues. Benjamin sortit la pochette qui décorait son veston et les essuya avec tendresse, le regard toujours plongé dans le sien. Éva ne disait rien. Son cœur cognait dans sa poitrine. Peu à peu, elle sentit qu'il s'éloignait d'elle. Elle aurait voulu lui crier de rester, de la serrer encore plus fort dans ses bras, mais la triste réalité refaisait surface. Il devait s'en aller et lui permettre de continuer sa vie. D'une toute petite voix noyée de chagrin, elle murmura :

— Moi non plus, je ne vous oublierai jamais.

Benjamin avait disparu à son regard depuis de longues minutes et elle fixait toujours le vide comme s'il allait réapparaître par enchantement. Elle s'aperçut soudain qu'elle était transie. Elle tremblait de tous ses membres et ses dents claquaient dans sa bouche. En relevant son châle qui avait glissé de ses épaules, elle remarqua une tache

blanche sur la pelouse. Le mouchoir décoratif de Benjamin! Elle se précipita pour le ramasser et le pressa sur ses lèvres. « Je vous aime! » Il avait dit : « Je vous aime! » Elle attendait ces mots depuis si longtemps! Elle les entendait pour la première fois et ils venaient d'un étranger, d'un homme qui avait surgi dans sa vie comme par magie et qui s'était volatilisé tel un fantôme. Elle s'enfuit dans la maison en courant et se jeta sur son lit en sanglotant.

Toute la nuit, elle oscilla entre le rêve et la réalité. Elle n'arrivait pas à croire ce qui lui arrivait. Elle aurait dû être honteuse, torturée par le remords, mais la culpabilité ne pesait pas bien lourd comparée à l'ivresse qu'elle avait connue dans les bras de Benjamin. Elle ne le reverrait sans doute jamais, mais cet amour sans promesse et sans espoir compterait parmi ses plus beaux souvenirs.

Au petit matin, elle ouvrit les yeux, écartelée entre l'envie de rire et le goût de pleurer. Les moments qu'elle avait vécus la veille étaient uniques et merveilleux. Alice avait raison : ce qu'elle ressentait pour Benjamin était trop beau pour être l'œuvre du démon. Elle savait enfin ce qu'était le grand frisson. Elle venait de découvrir qu'il existait deux sortes d'amour : celui qu'elle avait développé pour son mari tout au cours des années, un amour construit autour de la vie quotidienne, de la sécurité qu'il lui apportait et de la famille qu'ils avaient fondée

ensemble; et il y avait l'autre, l'amour défendu qui torture la chair et l'âme, qui transforme un simple baiser en ouragan de plaisir. Chaque jour de sa vie, lorsqu'elle penserait à cet instant magique, elle revivrait dans son corps la même sensation de pur bonheur.

Lentement, elle s'extirpa de sous les couvertures. À présent bien réveillée, elle n'était plus certaine si les événements du soir précédent étaient bien réels. Un simple mouchoir blanc qu'elle serrait encore dans sa main lui apporta la certitude qu'elle n'avait pas rêvé. Pieds nus, elle traversa la chambre et se rendit à la grande commode tout au fond. Elle en sortit son coffret musical dans lequel elle avait caché l'argent pour faire instruire ses enfants des années auparavant. Elle ferma les yeux, respira le bout de tissu encore humide de ses larmes et, presque avec vénération, le déposa dans le tiroir de son coffret.

Assise dans sa berceuse, Éva tricotait tout en attendant Omer. Le souper était prêt. Ils n'auraient qu'à passer à table dès qu'il arriverait. Depuis le matin, une marmite de fèves au lard mijotait lentement dans le fourneau et répandait son fumet dans toute la maison. Elle les avait préparées comme il les aimait : avec beaucoup de lard salé, un peu de mélasse et de petits oignons coupés finement. Elle avait même cuit son pain et Berthe était passée lui porter du bon beurre d'habitant. Elle savait qu'elle lui

ferait plaisir, car, même s'il ne le lui disait pas, la petite lueur de satisfaction qu'elle pouvait voir dans ses yeux lorsqu'il appréciait ce qu'il mangeait parlait pour lui. Après plusieurs jours de réflexion, elle en était venue à la conclusion que, puisqu'ils allaient vieillir ensemble, il valait mieux rendre leur vie le plus agréable possible. Elle avait revêtu une jolie robe neuve achetée lors de son magasinage avec Alice.

Le silence qui régnait dans la maison se volatilisa dès qu'Omer en eut franchi le seuil.

— Ça sent donc bien bon, ici! s'exclama-t-il à tue-tête.

Lui aussi avait pris le temps de réfléchir après sa rupture avec Marie-Rose. Il ne savait trop ce qu'il devait faire pour plaire à sa femme; il avait maintenant cinquante-quatre ans et il avait passé l'âge de jouer les Roméo. En la voyant toute souriante qui l'attendait, son tricot à la main, une sensation de bonheur immense l'envahit. Elle était revenue. Elle était là, son Éva! La seule présence de ce petit bout de femme rendait la maison vivante en redonnant de la couleur à l'existence. Il lui sourit et soupçonna qu'elle portait une robe neuve, car il ne se rappelait pas l'avoir vue auparavant. Il toussota avant de formuler un compliment :

— Je trouve que tu as une bien belle robe!

Surprise, Éva balbutia :

— Merci! Tu peux t'asseoir, je vais te servir ton assiette.

Contrairement à ses habitudes, Omer mangea plus lentement tout en s'informant d'Alice et de Georges. Après la dernière bouchée, il se pencha vers elle avec le sourire.

— C'était bien bon, la p'tite mère!

Éva lui sourit à son tour et, tout en débarrassant la table, elle se demanda ce qui arrivait à son mari. Elle peinait à le reconnaître. Lui, d'habitude silencieux et indifférent, semblait s'intéresser tout à coup à ce qui la concernait, elle. « On dirait quasiment qu'il s'est ennuyé de moi... » pensa-t-elle.

Son mari la regardait avec un air espiègle. Soudain, il se leva et alla fouiller dans son bagage abandonné près de la porte d'entrée.

— J'ai quelque chose pour toi, la p'tite mère! En partant de Val-d'Or, on est arrêtés chez Périgny, à Amos, et j'ai trouvé ça pour toi.

Il lui tendit un sac en papier brun et, les deux mains croisées derrière le dos, il attendit qu'elle l'ouvre. Éva mit sa main dans le sac et la ressortit aussi vite en laissant échapper un cri de surprise. Omer éclata de rire et lui dit, moqueur :

— Tu n'as pas besoin d'avoir peur, ça fait longtemps qu'il est mort. Il ne te mangera pas!

Éva regarda de plus près et découvrit une splendide étoile de vison. Sans prévenir, ses yeux se remplirent de larmes. Elle se tourna vers son mari et, ne sachant ni que

faire ni que dire, elle enroula la douce fourrure autour de ses épaules et se regarda dans le miroir. L'image qu'il lui retourna était celle d'une très jolie femme dont les yeux magnifiques resplendissaient de joie.

Elle s'approcha de son mari et se blottit sur sa poitrine en espérant qu'il la serre dans ses bras. Mais Omer restait là, les bras ballants, surpris et désorienté par ce comportement inhabituel. Il sentit monter en lui le frisson du désir. Il se dégagea rapidement, sachant très bien qu'il ne pouvait pas aller plus loin.

Il dit d'une voix émue en s'éloignant d'elle :

— J'ai pensé que ça te ferait plaisir. Je m'en vais me coucher, maintenant. Demain, on doit rencontrer le député pour un nouveau contrat.

Éva le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il referme la porte de la chambre derrière lui. Elle ne comprenait pas pourquoi le corps de son mari ne lui faisait aucun effet. Pourquoi avait-elle senti une telle chaleur l'envahir au seul contact de la main de Benjamin? À l'évocation de son baiser, elle frémit et une onde de volupté lui parcourut le ventre. Elle ne connaissait rien aux brûlures de la passion; elle n'avait jamais exploré cet univers si merveilleux et si cruel à la fois. Elle devait se ressaisir et emprisonner le souvenir de Benjamin au plus profond d'elle-même. Elle tricota encore un moment, puis alla rejoindre Omer qui dormait déjà à poings fermés. Sans bruit, elle se glissa à ses côtés en

prenant bien garde de ne pas le réveiller.

Le dimanche suivant, après la grand-messe, Omer prit le temps de discuter avec les gens, ce qu'il ne faisait plus depuis le départ d'Éva pour Montréal, puisque cette journée était réservée à sa maîtresse. Éva avait appris par Élise, qui sans le vouloir avait vendu la mèche, que son coquin de mari avait profité de son absence pour visiter Marie-Rose chaque dimanche après-midi.

De retour à la maison, Omer s'installa au salon en attendant patiemment l'heure du dîner. Éva demeura perplexe, sans oser toutefois lui faire de remarque. Après plusieurs dimanches de ce comportement inusité, elle finit par lui poser la question qui lui brûlait les lèvres.

— Pourquoi est-ce que tu ne passes plus tes dimanches après-midi à La Sarre?

Mal à l'aise et se sentant pris en faute, Omer chercha une réponse qui ne vint pas. Sur un ton moqueur, Éva demanda :

— Aurais-tu terminé ton contrat, par hasard?

Pour la première fois, elle vit le visage de son mari s'empourprer. C'était une bien petite vengeance, mais elle lui faisait du bien. Elle retourna à la préparation de son repas en fredonnant une vieille chanson d'amour.

Éva détestait la pluie. Elle la rendait morose et paresseuse. Depuis maintenant trois jours, elle n'arrêtait pas de tomber. Son jardin était inondé, et des flaques d'eau boueuses recouvraient la cour. On ne pouvait plus mettre le pied dehors sans risquer d'être trempé jusqu'aux chevilles. Elle venait tout juste de se réveiller et n'avait qu'une envie, se rendormir afin de ne plus entendre le bruit incessant du vent et de l'interminable déluge qui frappait la fenêtre de la chambre. N'y parvenant pas, elle se laissa aller à rêvasser, plongeant dans le puits de ses souvenirs. La première image qui s'imposa à elle fut celle d'un homme dont les traits devenaient de plus en plus flous. Par contre, la douce chaleur qui se répandait dans son ventre était bien réelle. Il y avait maintenant treize ans que Benjamin était passé dans sa vie, et elle ressentait encore ce merveilleux bien-être chaque fois qu'elle évoquait le doux baiser de ce beau soir d'été. Elle n'avait jamais reçu de ses nouvelles par la suite. Le seul lien qui les unissait était le curé Levasseur et il avait quitté le

village peu de temps après.

Elle pencha la tête vers Omer qui dormait encore, le visage tourné vers elle. Son mari allait fêter ses soixante-sept ans dans quelques jours. Ses traits détendus par le sommeil laissaient voir à peine quelques rides sur son front encadré maintenant par une abondante chevelure blanche. Elle le trouva beau. Avec les années, son atrabilaire de mari avait beaucoup changé. Elle voyait bien qu'il faisait des efforts pour lui plaire et maîtriser ses colères. Il en devenait même attendrissant. Une douce complicité s'était développée entre eux, surtout depuis qu'il avait pris sa retraite l'année précédente, en 1964. C'était à ce moment-là qu' Aimé et lui s'étaient dissociés en révoquant la compagnie *Lafontaine & Fils inc.* Le changement de gouvernement aux dernières élections avait eu une influence directe sur l'obtention de contrats. Il y avait eu aussi l'arrivée des syndicats avec lesquels ils n'étaient pas prêts à négocier. Connaissant le caractère emporté de son homme, Éva avait béni sa décision. Elle n'osait même pas l'imaginer affrontant un conflit syndical.

Aimé, quant à lui, s'était dirigé vers la politique municipale. Sans difficulté, il avait été élu maire de Sainte-Anne-du-Nord, qui comptait maintenant au-delà de deux mille cinq cents âmes. Ses fonctions d'édile ne l'occupant pas à plein temps, il avait en outre choisi d'investir dans la construction d'immeubles à logements. Il en avait confié la

conciergerie à Joseph, le fils de Maurice. Avec Élise, il pouvait donc partir en voyage quand bon lui semblait.

La faim qui la tenaillait depuis un moment obligea Éva à se lever malgré sa réticence. Elle se prépara un café accompagné de quelques biscuits et s'installa paresseusement dans sa berceuse pour regarder tomber la pluie. La monotonie du spectacle la ramena à ses souvenirs, qui voyageaient à l'aveuglette dans sa mémoire. Elle se revit trente-trois ans plus tôt, assise dans la même chaise, sa petite fille pressée sur son cœur, alors qu'elle lui murmurait des mots d'amour. Chaque fois qu'elle pensait à Blanche, elle sentait la douceur de sa présence. Les bras d'une mère n'oublent jamais le corps de son enfant.

Le pas traînant d'Omer la ramena à la réalité. Il s'approcha d'elle, lui effleura gentiment la joue du bout des doigts et alla s'asseoir au bout de la table, en attendant de son déjeuner. Éva sourit et se leva lentement. Les efforts de son mari pour améliorer leur relation n'allaient quand même pas jusqu'à préparer ses repas lui-même. Elle vint s'asseoir à ses côtés pour terminer son café. Elle s'habituaient lentement à la présence permanente d'Omer à la maison. Au début, elle l'avait trouvé bien encombrant. Elle avait l'impression qu'il était toujours là où il ne fallait pas. Elle recevait maintenant avec un certain plaisir les marques d'affection qu'il lui témoignait. Elle acceptait les baisers et certaines caresses, pourvu qu'il respecte ses

limites. Omer semblait satisfait et ne lui imposait jamais sa volonté. Depuis Marie-Rose, elle avait la certitude qu'il ne l'avait pas trompée. Une femme sent ces choses-là. Elle appréciait finalement leur petite vie tranquille, près de leurs enfants et petits-enfants.

Dernièrement, elle avait reçu des nouvelles de Juliette, qui se trouvait dans la région de la Côte-Nord, dans une réserve indienne. Cette fois, elle était amoureuse du chef de la tribu. Sa petite sœur, qui dépassait maintenant la cinquantaine, était un véritable divertissement pour eux. Omer, qui avait toujours eu une affection particulière pour son petit cadeau de mariage, était chaque fois ravi de lire ses lettres.

Tout ce qui manquait à Éva, c'était la présence de son fils Georges. Maintenant âgé de trente-trois ans, il avait terminé avec brio ses études de médecine et se spécialisait en pédiatrie. Il appelait de temps en temps, mais les conversations étaient toujours très brèves. Si elle voulait des nouvelles récentes de son fils, elle téléphonait à Berthe, qui n'avait jamais coupé le contact avec lui. Elle recevait encore ses confidences, surtout depuis la mort d'Alice. Le décès subit de sa grande amie avait profondément affligé Éva. Elle lui devait tellement! Sa belle-sœur l'avait toujours écoutée, encouragée, conseillée, surtout lors de la grande tourmente marquée par le passage de Benjamin dans sa vie. Elle avait été la seule à

partager son secret. Et puis, il y avait Georges, qu'elle avait aimé comme son propre fils. C'était beaucoup grâce à elle s'il avait pu réaliser son rêve de devenir médecin. Éva lui en serait éternellement reconnaissante.

Fortement touché par le décès de sa sœur, Omer avait tenu à assister aux funérailles. Ils étaient donc tous partis pour Montréal en passant par le parc La Vérendrye. C'était la première fois que son mari quittait l'Abitibi depuis son arrivée en 1914. Trop bouleversé pour conduire lui-même, il avait sollicité les services d'un chauffeur. C'était donc Aimé qui les avait accompagnés dans ce voyage.

Au salon funéraire, pendant un court instant, il avait contemplé le beau visage d'Alice figé dans la mort. Il s'était agenouillé sur le prie-Dieu près du cercueil et avait enfoui son visage dans ses mains. Il était demeuré ainsi de longues minutes sans remarquer la présence de son fils à ses côtés. Une petite larme avait franchi la barrière de ses doigts et avait glissé lentement le long de son poignet. Ému, Georges avait posé doucement sa main sur l'épaule de son père. Unis dans le même chagrin, les deux hommes s'étaient enfin rejoints.

De retour à la maison, Éva avait constaté un changement chez son mari. Elle pouvait maintenant discuter avec lui des enfants et des petits-enfants. Il ne posait pas beaucoup de questions, mais il écoutait avec attention tout ce qu'elle lui disait. Un seul sujet demeurerait

tabou : la politique. Tout le monde était prévenu; on n'y touchait sous aucun prétexte. Ceux qui osaient encore s'aventurer sur ce terrain risquaient fort de le regretter.

Omer finissait son déjeuner lorsqu'une idée lui traversa l'esprit. La pluie qui tombait encore à torrents fut la cause de son inspiration soudaine. Après avoir jeté un coup d'œil par la fenêtre, il regarda Éva qui soupirait au-dessus de sa tasse vide.

— Qu'est-ce que tu dirais, la p'tite mère, si on allait aux vues cet après-midi?

Éva adorait le cinéma. Elle était émerveillée par tous les personnages irréels des films qui la faisaient autant rire que pleurer. Elle accepta avec enthousiasme la proposition de son mari.

Cette triste journée pluvieuse allait finalement avoir son petit côté agréable.



Omer s'était endormi dans son fauteuil comme tous les jours après le repas. Sa petite sieste quotidienne était devenue une incontournable habitude. Éva venait de refermer la porte d'entrée derrière elle lorsqu'elle entendit la sonnerie du téléphone. Sachant très bien que son mari ne l'entendrait pas, elle revint sur ses pas et répondit d'une voix feutrée :

— Allô!

— Allô! C'est Georges!

Il y eut un court silence, puis il continua :

— Nous allons arriver vendredi soir.

— Qui ça, nous? demanda Éva, surprise par l'appel de son fils.

Depuis qu'ils s'étaient réunis aux funérailles d'Alice, il y aurait bientôt deux ans, elle n'avait pas revu son fils. L'héritage qu'il avait reçu de sa tante lui avait permis de s'installer à l'aise sans aucun problème financier. Il appelait de temps en temps pour prendre des nouvelles, mais il ne parlait jamais de sa vie personnelle. Et voilà que, tout à coup, il disait « nous »!

— Ma femme et moi, répondit-il à la question de sa mère. Nous nous sommes mariés le mois dernier et Madeleine tient absolument à vous connaître. C'est la raison pour laquelle nous allons passer quelques jours en Abitibi.

Éva resta sans voix. Son fils s'était marié sans même la présence de ses parents, dans l'ombre, comme un voleur! La colère l'emporta sur le chagrin. Elle lui dit sèchement :

— Vous êtes les bienvenus! Je vais annoncer la nouvelle à ton père.

Puis, elle raccrocha. Aussitôt, elle regretta de s'être emportée ainsi. En y pensant bien, elle n'était pas surprise. Georges avait toujours détesté les cérémonies et

les réunions mondaines. Il préférait la solitude et la simplicité. « Il doit avoir déniché une femme à son image, pour accepter de se marier ainsi, presque en cachette! » pensa-t-elle en haussant les épaules.

La nouvelle de l'arrivée de Georges et de son épouse fit le tour du clan Lafontaine en un rien de temps. Élise proposa à sa belle-mère d'organiser un souper de famille en l'honneur des nouveaux mariés. Éva accepta avec joie et soulagement l'offre de sa belle-fille. Elle ne se sentait pas capable d'affronter toute seule les préparatifs d'un tel événement.

Aidée de ses filles, Élise décora la maison de la porte d'entrée jusqu'au moindre recoin du premier étage. Elle demanda à Berthe de s'occuper du gâteau de noces et des amuse-gueules. Elle voulait offrir à Georges et à sa femme la plus belle des réceptions. Elle se rappelait si bien les étés que le jeune garçon avait passés parmi eux durant son cours classique! Elle le revoyait courir dans le jardin, son chien sur les talons, le petit Michel suivant derrière et essayant de les rattraper. Georges avait toujours représenté un mystère pour elle. Enfant, il possédait déjà le regard d'un adulte, comme s'il avait vécu une autre vie avant. L'intelligence qui brillait dans ses yeux surprenait tous ceux à qui il s'adressait et pouvait même parfois les mettre mal à l'aise. Elle ne l'avait pas revu depuis plusieurs années, n'ayant pu accompagner son mari aux funérailles

d’Alice. Elle était impatiente de le serrer dans ses bras et de connaître Madeleine.

Depuis qu’elle était sortie du lit, Éva tournait en rond dans la cuisine. Elle venait de passer une nuit blanche, assaillie par une armée d’émotions qui lui avait volé son sommeil. Elle avait revu Georges tout petit bébé dans les bras de Sophie, qui refusait de la voir, elle, sa propre mère. Elle n’avait pas insisté, laissant à une autre le soin de s’occuper de son fils. Elle l’avait souvent regretté en voyant son petit garçon se tourner vers sa grande sœur pour aller chercher ce qu’elle était incapable de lui donner. Aujourd’hui, il était devenu un homme important dont elle était très fière. Elle espérait que son mariage avec cette jeune femme lui apporte tout le bonheur qu’il méritait. Elle devenait de plus en plus nerveuse à mesure que les heures passaient et qu’elle se rapprochait de l’inévitable rencontre avec sa nouvelle bru. Pour se calmer, elle s’acharnait à faire et à refaire le ménage de la maison, passant et repassant au même endroit, frottant encore et encore le même meuble avec son linge à épousseter, ce qui finit par exaspérer Omer.

— Veux-tu bien arrêter de tourner comme une toupie! Tu m’étourdis! Et cesse de frotter les meubles, tu es en train d’enlever le vernis!

— Je veux que tout soit parfait et que la maison reluise

de propreté. Je ne voudrais pas passer pour une souillon aux yeux de la femme de Georges.

— Pour ça, il faudrait qu'il reste une maison! dit Omer en rigolant. Au train où je te vois astiquer le plancher, tu es à la veille de passer au travers.

Agacée, Éva lui répondit sur un ton tranchant :

— Tu peux bien te moquer, espèce de fin finaud. Tout ce que tu sais faire, c'est de rester assis et de lire le journal!

Omer lui fit signe d'approcher et, gentiment, la prit par la taille.

— Ne te fâche pas, ma belle p'tite mère! Si notre fils a eu autant de goût que moi pour choisir sa femme, je suis sûr que tu vas l'aimer.

Il finissait à peine sa phrase qu'Éva vit une grosse Cadillac blanche se stationner en face de la maison. Elle s'immobilisa, sa serpillière à la main, et laissa échapper un cri de surprise :

— Mon Dieu! C'est déjà eux autres! Je n'ai même pas eu le temps de me changer. As-tu vu de quoi j'ai l'air?

Elle enleva rapidement son tablier qu'elle roula en boule et qu'elle lança sur la première chaise à sa portée. Elle se passa la main dans les cheveux en essayant de replacer les mèches rebelles qui lui tombaient sur le front, puis, d'un pas décidé, se dirigea vers la porte d'entrée au moment où elle s'ouvrait pour livrer passage à Georges et à son épouse. Gênée par sa tenue, qu'elle jugeait

inconvenante, elle s'excusa d'abord pour ensuite tendre la main à la jeune femme qui s'en saisit avec cordialité. Sans avertissement, Madeleine l'embrassa sur les deux joues, ce qui contribua à la mettre encore plus mal à l'aise. Elle se dégagea en souriant bêtement et se tourna vers Georges pour lui souhaiter la bienvenue. À sa grande surprise, son fils la serra dans ses bras en lui déposant un léger baiser sur le front. Elle était sur le point de défaillir lorsque la voix puissante d'Omer brisa le charme.

— Salut, mon gars! On ne peut pas dire que tu roules en tacot! Une Cadillac de l'année! Ça paye, être docteur!

Georges esquissa un léger sourire et entourra les épaules de sa femme dans un geste tendre et doux. Il s'adressa à ses parents d'une voix fière :

— Je vous présente Madeleine Champoux, ma femme. Nous nous sommes connus à l'hôpital. Elle est infirmière.

Le sourire de Madeleine révéla une rangée de dents parfaites et d'une blancheur immaculée. Tout dans sa personne reflétait la bonté et la douceur. Mince et délicate, elle arrivait à peine aux épaules de son mari. Elle ressemblait à une petite fille espiègle. Ses cheveux de la couleur d'un champ de blé ondoyaient doucement à chacun de ses mouvements. Dans son délicat visage, des yeux immenses et d'un bleu profond semblaient vouloir engloutir tout ce qu'ils voyaient.

Conquis par le charme et la simplicité de leur nouvelle

belle-fille, Éva et Omer s'empressèrent d'inviter le couple à s'installer et à demeurer parmi eux aussi longtemps qu'il le désirerait.

Le souper organisé par Élise en l'honneur des nouveaux mariés eut lieu le lendemain de leur arrivée. La famille Lafontaine au complet avait été invitée, du plus jeune au plus âgé, qui en l'occurrence se trouvait être Omer. Fier de son rang de patriarche, il se présenta chez son fils vêtu de ses plus beaux habits et suivi par sa femme qui peinait à le rejoindre, tellement il accélérail le pas.

— Attends-moi donc! On dirait que tu as le diable aux trousses!

— On n'a pas de temps à perdre, si on veut être là avant les tourtereaux, lui répondit Omer. Élise veut leur faire une surprise. C'est pour ça qu'elle a demandé à Berthe de les garder le plus longtemps possible après le dîner. Ils doivent être sur le point d'arriver et elle veut que tout le monde soit là pour les accueillir.

Il ajouta sur un ton impatient :

— Si tu continues à lambiner comme ça, tu vas lui faire manquer son coup!

Éva haussa les épaules et évita de répondre. Elle n'avait aucune envie d'écorcher l'humeur de son mari. Aujourd'hui, elle voulait que tout se passe bien. Elle souhaitait de tout son cœur que Madeleine se sente à l'aise et acceptée au sein de la famille. La dernière chose dont

elle avait besoin, c'était bien une crise de lèse-majesté de la part d'Omer. Son mari n'avait pas complètement perdu son caractère bouillant, surtout lorsqu'il était nerveux; les vieilles habitudes remontaient vite à la surface.

Toute souriante, Élise les attendait sur le pas de la porte. Elle s'avança vers eux et glissa gentiment son bras sous celui de son beau-père.

— Tout le monde est arrivé, dit-elle joyusement. Il ne manque plus que la famille de Berthe et notre petit couple de jeunes mariés. Venez, on va les attendre à l'intérieur.

Éva écarquilla les yeux en pénétrant dans la grande salle à manger. Élise et ses filles avaient tellement bien décoré la pièce qu'on se serait cru dans un grand hôtel. Les portes-fenêtres séparant le salon de la salle à manger étaient grandes ouvertes, et deux tables avaient été dressées afin de faire de la place pour les enfants. Au centre de chacune d'elles se trouvait un petit bouquet de fleurs qui dispersait ses effluves délicats. Devant chaque couvert, on avait déposé un mince carton blanc sur lequel était inscrit le nom de la personne à qui il était destiné. Piquée par la curiosité, elle chercha du regard la place qui lui était assignée. Un léger sourire de satisfaction se dessina sur ses lèvres lorsqu'elle aperçut son nom à côté de celui de Madeleine. Elle étira le cou un peu plus pour localiser celui d'Omer. C'était bien ce qu'elle pensait : il était assis à la droite de Georges. Une vague d'affection

pour son fils et sa femme l'envahit tout à coup. Elle était heureuse. Elle ressentait une grande paix intérieure et une envie folle de se mettre à chanter. « Ce doit être ça qu'on appelle le bonheur! » se dit-elle.

Elle n'eut pas le temps de s'attarder davantage sur ses émotions. Un brouhaha de cris et de rires venus de l'extérieur la tira de son enchantement. Elle se précipita dans la mêlée en ouvrant tout grand les bras.

Les exclamations de surprise et les effusions terminées, Élise invita tout le monde à prendre place et à lever son verre à la santé et au bonheur des jeunes époux. Émue aux larmes, Madeleine prit la main de Georges dans la sienne et la serra très fort. Elle leva la tête et regarda son mari, le cœur débordant d'amour, et lui murmura gentiment à l'oreille :

— Tu ne m'avais jamais dit que ta famille était aussi merveilleuse!

Georges déposa un léger baiser sur le joli front levé vers lui. Ce fut alors qu'on entendit une cacophonie d'ustensiles frappés contre les verres et les assiettes. Le chahut se poursuivit jusqu'à ce que les époux s'embrassent devant toute l'assemblée en délire.

Aimé regarda son frère avec un œil nouveau. Le gamin renfermé et pleurnichard dont il s'était payé la tête toute son enfance était devenu quelqu'un. Et pas n'importe qui : un médecin spécialiste qui travaillait dans un grand

hôpital et qui roulait en Cadillac. Il devait bien se l'avouer, Georges n'avait plus rien à lui envier. Se sentant observé, il tourna la tête et aperçut Élise qui lui souriait tendrement. Une vague d'affection et de désir le submergea. Comme elle était belle! Ses grossesses n'avaient en rien affecté sa silhouette qui, pour lui, était demeurée aussi parfaite qu'au premier jour. Il lui envoya un léger baiser du bout des doigts et, se sentant tout à coup ridicule, il toussota et plongea le nez dans son verre.

Le petit manège amoureux n'avait pas échappé à Lorette. Assise près de son frère, elle faillit le taquiner comme elle en avait l'habitude, mais elle renonça. Elle n'avait plus envie de se moquer des autres. Sa vie était un véritable gâchis. Son mari la trompait depuis des années et, il y avait un mois à peine, il lui avait annoncé qu'il la quittait. Il avait trouvé quelqu'un d'autre et il s'en allait vivre en France avec sa conquête. Depuis un certain temps, elle se doutait que sa nouvelle maîtresse n'était pas une simple passade. Il lui avait dit en se déroband à son regard, comme il l'avait toujours fait pour fuir ses responsabilités : « Je te laisse la maison. Tu auras juste à la vendre. Comme ça, tu ne seras pas dans la rue. » Il avait ajouté d'un air satisfait : « Tu ne pourras pas dire que je ne t'ai jamais rien donné! »

Leur amour était mort depuis longtemps. Elle l'avait donc laissé partir sans supplications et sans cris, mais avec

un grand vide au fond du cœur. Elle avait pleuré des jours et des nuits, toute seule dans son lit, à se demander ce qui avait bien pu se produire pour que sa vie bascule ainsi. Après la mort de leur enfant, plus rien n'avait été pareil. Justin s'était plongé dans son travail et le fossé s'était creusé entre eux, de plus en plus profond. Ils avaient bien essayé, mais elle n'était jamais retombée enceinte. En mourant, leur petite fille avait emporté leur amour.

Lorette n'avait encore parlé à personne de son nouveau statut de femme abandonnée. Elle entendait déjà les cris horrifiés et scandalisés de tous les bigots de son entourage. Elle soupira et vida son verre de vin d'un trait.

À la dérobée, Berthe observait sa sœur depuis un moment. Ses yeux tristes et son air renfrogné ne trompaient personne. Lorette était malheureuse et, malgré tous ses efforts pour le cacher, sa peine était bien visible. Berthe connaissait depuis longtemps les fredaines de Justin, même si sa sœur avait toujours refusé d'en parler, et elle la plaignait sincèrement. Elle posa sa main sur celle de son mari et, d'une légère pression des doigts, fit passer tout son amour de l'un à l'autre par le biais de ce contact. Elle était si heureuse avec son Roméo et leurs quatre garçons! Au début, vu son mariage tardif, elle avait eu peur de ne pas pouvoir enfanter, mais les petits diables s'étaient accumulés les uns derrière les autres sans lui laisser de répit. Chaque jour, elle remerciait Dieu de lui avoir donné

une si belle famille et elle implorait sa protection.

Le repas terminé, Élise se mit au piano et invita les jeunes époux à ouvrir la danse. Georges enlaça Madeleine et, avec une grâce féline, l'entraîna au milieu du salon où il la fit tournoyer comme une plume au vent.

Éva contemplait son fils. Une bouffée d'amour l'envahit. De nouveau, elle remarqua comme il était beau. L'élégant danseur qui évoluait devant elle n'avait plus rien du garçon taciturne et renfermé qui préférait se terrer dans sa chambre avec ses livres plutôt que d'aller jouer dehors. Elle le voyait aujourd'hui souriant et heureux. Elle ressentait toujours un pincement au cœur en pensant aux trois femmes qui comptaient tellement dans la vie de son fils. Il y avait eu Alice, Berthe, et maintenant Madeleine. Elle se sentait exclue, mais ne ressentait aucune jalousie envers elles. Son fils était heureux; peu lui importait qui étaient les artisans de son bonheur.

La jeune femme lui avait parlé de sa famille qui vivait à Terrebonne et dont elle était l'aînée. Habitée à tout partager avec huit frères et sœurs, les joies comme les peines, elle avait été ébranlée par le détachement de Georges envers les siens. Le mariage dans la plus stricte intimité qu'il lui avait imposé lui avait causé une grande peine, mais elle l'aimait et, avec le temps et beaucoup de patience, elle s'était juré de le rapprocher de sa famille. Ce jour était enfin arrivé et elle rayonnait de bonheur.

Plus Madeleine parlait, plus Éva sentait grandir son attachement pour elle. Vraiment, Georges avait épousé un ange. Elle regarda le couple enlacé qui dansait au rythme d'une musique langoureuse et elle se dit que les choses avaient bien changé au cours des dernières années. Les jeunes ne priaient plus, n'allaient plus à la messe et se permettaient de faire en public ce qu'elle n'avait jamais osé faire en privé. Elle s'était promis de les faire instruire et elle avait tenu parole. Aucun de ses enfants ne s'arracherait le cœur sur une terre. Il y avait bien Berthe qui avait épousé un habitant, mais sa fille était instruite et bien éduquée. De plus, son Roméo l'avait installée dans un vrai petit château et il était bien défendu pour elle d'abîmer ses blanches mains aux durs travaux de la ferme.

Éva se préparait à se lever lorsqu'elle sentit la main rugueuse d'Omer se poser sur son épaule. La voix qu'elle entendit était à peine reconnaissable, comme brisée par l'émotion.

— Attends! Ne pars pas tout de suite, veux-tu?

Les larmes qu'elle vit briller au fond des yeux de son mari lui allèrent droit au cœur. Elle ne l'avait jamais vu pleurer. Elle savait qu'il camouflait tout ce qu'il ressentait sous des apparences bourrues, mais, après quarante-quatre ans de vie commune, elle avait finalement réussi à ouvrir une brèche dans sa cuirasse. Ce qu'elle avait trouvé derrière valait vraiment la peine d'être exploré. Elle ne

prononça pas un mot, mais elle se rassit à ses côtés sur le divan. Il ne disait plus rien, mais il regardait droit devant lui et ravalait avec difficulté. Elle pouvait voir tressauter ses joues comme s'il allait se mettre à sangloter. Gênée, ne sachant plus que faire, elle finit par lui dire :

— On a une belle famille, n'est-ce pas?

Pour toute réponse, il emprisonna ses deux mains dans les siennes.

***Montréal, 1980, 15 ans plus tard***

**B**ien calé dans son fauteuil préféré, Georges consultait une revue médicale en écoutant son air d'opéra favori. Le feu qui brûlait dans le magnifique foyer en pierre recouvrant presque un mur tout entier laissait entendre des crépitements discrets qui se mêlaient à la voix du ténor. Madeleine s'approcha doucement de son mari et déposa un léger baiser sur son front.

— Il va falloir annoncer bientôt notre voyage aux enfants, tu ne penses pas? lui dit-elle en s'asseyant à ses côtés.

Georges déposa sa revue sur la table d'appoint et sourit à sa femme en lui tendant les bras. Madeleine s'y réfugia avec délice. Après un moment de silence, par respect pour la dernière mesure de *La Traviata*, il s'étira en grognant de plaisir.

— Nous allons le faire dès demain.

Une tempête blonde s'engouffra dans le salon avant même qu'il ait pu terminer sa phrase et se précipita vers

eux en courant.

— Je vous ai entendus parler d'un voyage! C'est où? C'est quand?

— Calme-toi, veux-tu! gronda son père d'une voix qu'il voulait autoritaire.

— Alors! J'attends! insista Éva-Marie, tout excitée par la perspective d'un changement dans sa vie monotone d'adolescente.

Madeleine prit la parole avant son mari et expliqua à sa fille :

— Nous avons pensé aller passer le temps des fêtes en France chez nos amis les Magny. Ça fait plusieurs fois qu'ils nous invitent, mais, à cause du travail de ton père à l'hôpital et des cours qu'il donne à l'université, on ne pouvait jamais se libérer. Cette année, il a enfin accepté de prendre des vacances et...

Décue, Éva-Marie coupa la parole à sa mère.

— Mais qu'est-ce que tu veux que j'aie à faire là, moi? Ils sont tellement ennuyants! Et leur petit parler pointu m'énerve!

— Éva-Marie! Ne sois pas impolie! Ces gens-là sont nos amis et ils t'aiment beaucoup. Tu ne te souviens pas, l'année dernière, pour Noël, Éliane t'a offert un beau chandail en cachemire?

— On ne dit pas un chandail, maman! On dit un pull. En plus, il est trop petit et la couleur me déplaît.

— Bon, c'est assez! lui dit son père en lui décernant un regard sévère. De toute façon, tu ne nous accompagnes pas, ni ton frère. Vous allez passer vos vacances de Noël chez vos grands-parents Champoux, à Terrebonne.

Éva-Marie ouvrit de grands yeux incrédules.

— Mais je ne veux pas aller à Terrebonne, surtout pas avec Vincent qui est le chouchou de grand-maman! Elle lui donne tout ce qu'il veut, tandis que moi...

— Arrête tes enfantillages! Ta grand-mère vous aime tous les deux de façon égale. Notre décision est prise, tu vas à Terrebonne avec ton frère, point final! Même si mademoiselle n'est pas d'accord!

Éva-Marie, qui refusait de s'en laisser imposer, leur suggéra d'une petite voix enfantine, celle qu'elle utilisait encore lorsqu'elle voulait faire plier son père :

— Ce que j'aimerais, ce serait d'aller en Abitibi. J'ai aussi des grands-parents là-bas, et je ne les vois presque jamais. Ils vont mourir et je ne les aurai presque pas connus.

— Ta grand-mère Éva est maintenant trop vieille pour s'occuper d'enfants, lui répondit Georges, qui commençait à s'impatienter.

Outrée, Éva-Marie répliqua :

— Mais, papa, je ne suis plus une enfant. Je vais avoir treize ans bientôt. Grand-maman Éva n'aura pas besoin de s'occuper de moi. Je suis capable de faire mes affaires

toute seule.

— J'ai dit non, et on ne reviendra pas là-dessus!

Le regard doré de l'enfant se voila de larmes. Elle chercha désespérément sa mère des yeux. Elle avait besoin de son aide. Toute seule, elle n'arriverait pas à convaincre son père.

— Maman, s'il te plaît, j'aimerais tellement ça, y aller! Grand-papa et grand-maman Lafontaine, je les aime, eux aussi.

Elle éclata en sanglots et se réfugia dans les bras de sa mère. L'air buté, Georges suivait la scène. En voyant sa femme s'approcher, les yeux suppliants, il recula et dit d'un ton rogue :

— N'essaie pas de me faire changer d'idée. Elle est trop jeune pour voyager toute seule.

— En avion, c'est une affaire de rien. On pourrait appeler ton frère Aimé, qui viendrait la chercher à l'aéroport de Rouyn. C'est à peine une heure de route. Je suis certaine que ça lui ferait plaisir. Imagine la joie de tes parents en voyant arriver la petite, ajouta-t-elle en lui offrant le plus enjôleur des sourires.

Vaincu, Georges abandonna la lutte, incapable de résister au charme de sa femme et au petit visage bouleversé de sa fille.

— C'est correct! Tu peux y aller, mais tu devras te conduire comme il faut avec tes grands-parents et ne pas

leur imposer tes caprices de petite fille trop gâtée.

Emportée par une joie indicible, l'adolescente se jeta au cou de son père et l'embrassa avec fougue.

— Est-ce que je peux téléphoner à grand-maman pour lui annoncer la nouvelle?

— Mais bien sûr, ma chouette! Appelle-la tout de suite si tu veux, répondit Madeleine d'une voix douce.

Elle regarda la mince silhouette blonde disparaître en bondissant en haut de l'escalier. « C'est un bien petit plaisir qu'on te fait, ma chérie, en comparaison de l'immense joie que chaque jour tu nous apportes », pensa-t-elle, le cœur gonflé d'amour.



En quittant le restaurant du coin où il prenait maintenant son café tous les jours, Omer s'installa de peine et de misère derrière le volant de son automobile. À bout de souffle et transpirant à grosses gouttes, malgré le froid glacial de ce début de décembre, il mit la clé dans le contact et démarra le moteur.

Depuis quelques jours, respirer devenait pour lui de plus en plus difficile. Un sifflement inquiétant s'échappait de ses bronches à chaque respiration. Une douleur sourde lui comprimait le poumon droit et l'empêchait d'inspirer tout l'air dont il avait besoin.

Il se rappela tout à coup qu'Éva lui avait demandé de passer prendre le courrier sur le chemin du retour. Une bienfaisante chaleur s'infiltrait doucement à l'intérieur de la voiture. Comme il se sentait mieux, il obliqua vers le bureau de poste.

Lorsqu'il pénétra dans la maison, une odeur familière lui chatouilla les narines. Il reconnut tout de suite le fumet d'un jambon qui mijotait lentement sur la cuisinière. Il cria d'une voix forte :

— Éva, je suis revenu!

Sans ôter ses chaussures, il se dirigea vers la cuisine, laissant derrière lui un chapelet de petites boules de neige qui fondaient aussitôt qu'elles touchaient le parquet. Il cria plus fort :

— Éva, je suis allé à la poste et ton paquet n'est pas encore arrivé.

Éva, qui somnolait dans sa berceuse, sursauta et lui dit d'un air revêché :

— Tu n'es pas obligé de crier aussi fort! Je ne suis pas sourde!

Elle posa ses lunettes sur le bout de son nez et s'extirpa lentement de sa chaise en soupirant. À pas pesants, elle se dirigea vers la cuisine pour servir le repas. Elle se préparait à plonger la louche dans la soupe lorsque la sonnerie du téléphone suspendit son geste. Elle cria à Omer :

— Réponds, veux-tu? J'ai les deux mains occupées.

— Éva! C'est la petite Éva-Marie. Elle demande si elle peut venir passer les fêtes avec nous autres. Ses parents s'en vont en Europe pendant deux semaines.

Omer semblait perdu et faisait répéter sans cesse son interlocutrice. Finalement, il cria à sa femme :

— Viens prendre le téléphone, elle parle trop vite et je ne comprends rien.

Pendant quelques minutes, Éva tint la conversation avec sa petite-fille. Dès qu'elle eut raccroché, elle s'installa à table à côté de son mari et lui dit d'un air pincé :

— Faut quand même être sans-cœur pour abandonner ses enfants le jour de Noël!

— Ils ne les abandonnent pas, puisqu'ils nous envoient Éva-Marie, répliqua Omer avec indulgence.

— En tout cas, je suis bien contente qu'elle vienne passer deux semaines avec nous. C'est une vraie bénédiction, cette enfant-là.

Éva se rappelait la première fois qu'elle avait pris la petite Éva-Marie dans ses bras. Elle avait cru que son cœur allait éclater lorsqu'elle avait aperçu la délicate frimousse de l'enfant. Pendant un instant, le souvenir impérissable d'un autre bébé presque identique était revenu la hanter. Sa chère Blanche était réapparue et lui souriait. Elle avait versé une larme en serrant sur son sein ce merveilleux petit ange qui semblait descendu directement du ciel pour illuminer sa vieillesse. Perdue dans ses souvenirs, elle ne

remarqua pas tout de suite l'absence d'Omer.

Une quinte de toux provenant du salon la ramena brusquement à la réalité. Le souffle coupé, Omer se tenait les côtes à deux mains en cherchant à reprendre sa respiration. Éva s'empressa d'aller chercher la bouteille de sirop pour la toux et lui en tendit une grosse cuillère à soupe pleine à ras bord.

— Tu devrais aller voir le docteur. Je trouve qu'elle prend pas mal de temps à guérir, cette grippe-là.

Entre deux hoquets, Omer parvint à articuler d'une voix sifflante :

— Ne m'achale pas avec ça, c'est juste que j'ai avalé de travers.

Éva fronça les sourcils et regarda son mari qui s'agrippait à deux mains aux bras du fauteuil et qui se tortillait à la recherche d'une goulée d'oxygène. Elle dit d'une voix affligée :

— En tout cas, moi, si j'étais toi, je n'attendrais pas pour aller me faire soigner. N'oublie pas que tu as dépassé les quatre-vingts ans. Tu es pas mal moins guilleret qu'autrefois, mon pauvre vieux!

D'un air digne, elle tourna les talons et se dirigea vers la cuisine.

Pour faire plaisir à sa petite-fille, Éva sortit ses livres de recettes des boules à mites et confectionna une kyrielle de

desserts dont l'arôme rendait fou le pauvre Omer. Elle lui interdit formellement d'y toucher. Depuis quelques années, son mari avait pris beaucoup de poids et elle s'efforçait d'éloigner de lui les tentations.

— Si jamais je te vois te servir dans mes pâtisseries, je te jure que tu vas le regretter. Et tiens-toi loin! Juste l'odeur te fait engraisser.

En disant ces mots, elle lui balança sa cuillère de bois juste sous le nez d'un air farouche.

Éva-Marie fit son apparition deux jours avant Noël. L'arrivée de l'adolescente plongea Éva dans un tel ravissement qu'elle en oublia même de surveiller son glouton de mari, qui en profita pour se gaver de sucre à la crème.

En apercevant sa grand-mère, Éva-Marie se jeta dans ses bras sans retenue.

— Vous ne pouvez pas savoir comme je suis contente de venir passer les fêtes avec vous autres!

— C'est un bien beau cadeau que tu nous fais, hein, Omer?

Dans un élan d'affection, la jeune fille plaqua un baiser retentissant sur chacune des bajoues couperosées de son grand-père. Ému et mal à l'aise, Omer garda les mains croisées derrière son dos. Les cheveux bouclés de sa petite-fille lui chatouillèrent le nez, ce qui provoqua une série

d'éternuements qui se transformèrent bientôt en une violente quinte de toux.

— Mais qu'est-ce qu'il a, grand-papa? demanda Éva-Marie, inquiète. Pourquoi est-ce qu'il tousse comme ça? On dirait qu'il va s'étouffer!

Éva haussa les épaules et répondit, laconique :

— Il ne veut pas aller se faire soigner. C'est juste un vieux têtù.

L'insouciance de la jeunesse l'emporta sur l'inquiétude. La jeune fille délaissa vite son grand-père qui réussissait tant bien que mal à reprendre son souffle et se dirigea en gambadant vers le salon. En voyant le piano, elle cria d'une voix joyeuse :

— J'ai appris à jouer; j'ai suivi des cours privés à l'école. Je vais vous interpréter une petite pièce.

En s'assoiant sur le banc, elle se rappela soudain les recommandations de son père.

— Si ça ne vous dérange pas, bien sûr!

Elle n'attendit pas la réponse avant de plaquer les premiers accords.

Éva contempla sa petite-fille avec un mélange d'amour et de perplexité. Des jeans moulants dessinaient les courbes gracieuses et arrondies de l'adolescente. Le t-shirt étroit d'un blanc immaculé laissait deviner sous le mince tissu les pointes audacieuses de ses seins naissants. Elle murmura pour elle-même : « Où est-ce qu'on s'en va,

Seigneur! »

Le séjour d'Éva-Marie dans la grande maison silencieuse fut un véritable rayon de soleil au cœur de la vie calme et routinière de ses grands-parents. Omer, qui n'avait jamais pu supporter le moindre accroc à ses habitudes, acceptait placidement et sans rechigner les frasques de sa turbulente petite-fille.

Le lendemain du jour de l'An, après le traditionnel souper de famille chez son oncle Aimé, Éva-Marie se réveilla en sursaut en plein milieu de la matinée. Une voix inconnue parvenait jusqu'à elle, une voix d'homme, grave et feutrée, une voix qui semblait donner des conseils, une voix qui se voulait douce et apaisante. Elle se leva sur la pointe des pieds et entrouvrit la porte de sa chambre avec précaution. Elle tendit l'oreille, cherchant à reconnaître le son de cette voix. Elle saisit des bribes de conversation qui la firent frissonner.

— Ne soyez pas inquiète, madame Lafontaine, tout va bien aller. L'ambulance va l'emmenner à l'hôpital et, là, ils vont bien le soigner.

Éva-Marie perçut alors la voix tremblante d'anxiété de sa grand-mère.

— Pensez-vous que c'est grave, docteur?

La jeune fille sursauta. Un docteur! Mais qu'est-ce qu'il faisait là? Qui était malade? Où était son grand-père? Elle

entendit de nouveau la voix inconnue.

— Il fait une pneumonie et il semble avoir de l'eau sur les poumons. Il aurait dû venir me consulter avant. À son âge, c'est courir un bien grand risque de vouloir se soigner tout seul.

La voix chevrotante d'Éva lui fit écho.

— Vous le connaissez, vous. Vous savez comme il est têtu. Ça faisait plusieurs fois que je lui disais d'aller vous voir, mais il ne voulait rien entendre. Il pensait que c'était juste une mauvaise grippe.

Éva-Marie sortit de sa cachette et s'approcha lentement de sa grand-mère. Elle posa la question qui lui brûlait les lèvres.

— Est-ce que grand-papa est malade?

Sans attendre la réponse, elle chuchota en tremblant :

— J'ai entendu le docteur dire qu'il était parti à l'hôpital en ambulance.

Au bord des larmes, elle fixait tour à tour le médecin et sa grand-mère. Éva la prit tendrement dans ses bras et lui murmura à l'oreille :

— Tu n'as pas besoin d'avoir peur, ma belle fille. À l'hôpital, ils vont le soigner comme il faut et, bientôt, il va revenir à la maison.

Pendant deux jours, avec le peu de forces qu'il lui restait, Omer combattit la mort avec courage. Éva refusa

de quitter son chevet. Elle s'autorisait quelques heures de sommeil durant lesquelles ses enfants veillaient sur lui. Le matin du dernier jour, elle sentit les doigts de son mari presser doucement sa main. Elle leva son regard vers lui et vit qu'il bougeait les lèvres. Elle s'approcha tout près et entendit à peine, s'échappant de la bouche du mourant, les mots tant attendus : « Je t'aime! » Ses yeux se remplirent de larmes. Elle déposa tendrement un baiser sur le vieux front ridé.

Omer mourut quelques heures plus tard. Il avait quatre-vingt-deux ans. Par la suite, Éva fut incapable de pleurer, mais une insupportable souffrance s'empara d'elle. Elle avait la terrible impression d'être déchirée en deux. Pendant près de soixante ans, elle avait partagé la vie de cet homme. Elle n'avait pas toujours été une bonne épouse, mais, pendant toutes ces années, il était resté là, à ses côtés. Ensemble, ils avaient passé au travers de bien des épreuves, mais aussi de beaucoup de grandes joies. Malgré ses silences et ses excès de colère, son mari était un être rempli de bonté et de courage. Maintenant qu'il n'était plus là, elle réalisait à quel point elle tenait à lui.

Agenouillée près du cercueil et soutenue de chaque côté par ses deux filles, elle n'arrivait pas à croire que son mari l'avait quittée pour toujours. Elle n'entendrait plus ses éclats de voix résonner dans la maison. Elle ressentait un grand vide qui la terrorisait. Qu'allait-elle devenir, toute

seule? Elle demanda pardon pour ses fautes et implora le ciel de ne pas l'oublier sur la terre. Elle se sentait prête à mourir. Plus rien ne la retenait ici-bas. Plus personne n'avait besoin d'elle. Ses enfants et petits-enfants avaient leur propre vie et n'avaient rien à faire d'une vieille femme comme elle. Éva-Marie avait retrouvé les bras accueillants et maternels de Madeleine. Depuis que ses parents étaient revenus de France, beaucoup plus tôt que prévu, elle ne les quittait pas d'une semelle.

« Elle n'est pas à moi, pensa Éva avec tristesse. Elle a besoin que ses parents veillent sur elle. Moi, je suis trop vieille. »

Immédiatement après les funérailles, Aimé qui, par la volonté de son père, devenait chef de la famille et administrateur de tous ses biens, convoqua une réunion. Pendant que tout le monde était là, y compris Georges, l'occasion était parfaite pour décider du sort de leur mère. Épuisée par cette éprouvante journée, Éva était demeurée chez Élise où elle se reposait.

Sans préambule, Aimé plongea dans le vif du sujet.

— Je pense qu'on ne peut pas laisser notre mère toute seule dans sa maison. Ce serait trop risqué. Sa vue commence à baisser et son cœur peut la lâcher n'importe quand. Il faut donc prendre une décision à son sujet.

— Mais qu'est-ce que tu veux faire? questionna Berthe,

contrariée. Je ne vois pas de problème. Je pense qu'elle est encore capable de décider par elle-même ce qu'elle veut.

— Moi, je suis d'accord avec Aimé, dit Georges en consultant sa montre. La meilleure chose à faire, ce serait de lui trouver une place au Centre d'accueil. Là, au moins, elle serait en sécurité et il y aurait toujours quelqu'un pour s'occuper d'elle.

— Tu t'en fiches, toi! Tu retournes à Montréal avec ta gang de snobs! cria Lorette, hors d'elle. Mais à elle, y as-tu pensé? Elle a juste soixante-seize ans et elle a toute sa tête. Je ne pense pas qu'elle soit d'accord avec ton idée.

— Bon, dit Aimé d'une voix apaisante, on ne se disputera pas pour ça. Si quelqu'un parmi nous était prêt à la garder, c'est sûr que ce serait préférable pour le moment. En ce qui nous concerne, Élise et moi, nous ne pouvons pas. Nous partons trop souvent en voyage et elle se retrouverait toute seule à la maison.

Lorette prit la parole et s'empressa de se défilier à son tour.

— Pour moi aussi, c'est impossible. Depuis que j'ai vendu ma maison, je vis dans un appartement trop petit pour accueillir deux personnes. De toute façon, maman a toujours dit qu'elle voulait finir ses jours à Sainte-Anne-du-Nord, où elle a passé presque toute sa vie. Moi, je reste à Rouyn et je n'ai pas l'intention de déménager.

Georges haussa les épaules, ne se sentant plus

concerné. Puisque sa mère ne voulait pas quitter son patelin, la question ne se posait même pas.

Berthe regarda son mari et comprit tout de suite qu'il était d'accord. Elle se leva et, d'une voix brisée par l'émotion, s'adressa à ses frères et à sa sœur.

— Moi, je vais la garder. Roméo est d'accord. Je ne suis pas capable de la placer dans un foyer. Juste à y penser, ça me vire toute à l'envers. Jusqu'à aujourd'hui, elle s'est toujours occupée de sa maison et de son mari. Je ne comprends pas pourquoi vous êtes si inquiets, tout à coup.

— Parce qu'elle serait seule jour et nuit et qu'elle pourrait tomber et se blesser, peut-être même mourir sans que personne en ait connaissance, lui répondit Aimé comme s'il s'adressait à une enfant stupide. Non, vraiment, c'est trop dangereux. À son âge, c'est le temps que quelqu'un d'autre s'en occupe. Vu que c'est toi qui vas la prendre en charge, tu lui expliqueras toi-même notre décision. Je suis sûr qu'elle va comprendre.

— Ponce Pilate! murmura Berthe entre ses dents. C'est toi qui décides pour les autres, et puis, après, tu t'en laves les mains.

Éva ne s'attendait pas du tout à cette décision de la part de ses enfants. Surprise et profondément blessée par leur audace, elle se rebiffa. En colère, elle apostropha la pauvre Berthe comme si elle était la seule responsable de cette

pénible situation.

— Comment ça, vous avez décidé à ma place? dit-elle, ses yeux lançant des éclairs. Me prenez-vous pour une vieille folle gâteuse? Je ne veux pas quitter ma maison et que je n'en voie jamais un m'empêcher de rester ici! Avez-vous compris? C'est ici, chez moi, que je veux mourir, point final!

Berthe essaya de persuader sa mère du bien-fondé de sa mission, mais, n'étant pas convaincue elle-même, elle échoua lamentablement. Éva décida de rester chez elle et personne n'osa contester sa décision.

Au début, Élise venait la voir tous les jours. Si elle était en voyage, elle déléguait une de ses filles et, le dimanche, Berthe et Roméo venaient la chercher pour le souper, toujours suivi d'une petite partie de cartes. Mais, peu à peu, leur zèle s'atténua. Les visites et les soupers de famille se transformèrent en brefs coups de téléphone, histoire de s'informer comment elle allait et si elle était toujours en vie.

Éva n'avait jamais craint la solitude. Elle en avait toujours profité pour lire, pour mettre de l'ordre dans ses pensées ou simplement pour apprivoiser ses mauvais souvenirs. Mais la solitude de la vieillesse prenait des dimensions différentes. Elle signifiait l'abandon, le rejet, la tristesse et la peur de mourir toute seule, délaissée de tous.

Six ans plus tard, réalisant la déchéance progressive de

son vieux corps usé, elle finit par se faire à l'idée que le Centre d'accueil était un passage obligé. À son tour, elle convoqua ses enfants et, d'une voix ferme, elle leur fit part de sa décision. Berthe rechigna un peu pour la forme et lui proposa à nouveau de la prendre chez elle, mais Éva refusa catégoriquement.

— Je ne veux être un poids pour personne. Ma santé décline de jour en jour. C'est à peine si je suis encore capable de lire. Tous mes membres me font souffrir. Il y a des jours où je suis incapable de me déplacer.

Berthe tenta d'encourager sa mère.

— Vous allez aimer ça, j'en suis certaine. Vous allez toujours avoir quelqu'un auprès de vous et, si vous avez besoin de quoi que ce soit, vous aurez juste à demander. Il y a aussi beaucoup d'activités pour les personnes de votre âge. Puis, il y a...

Éva n'écoutait plus. Tout ce charabia ne l'intéressait pas.

Peu de temps après, elle quitta sa maison et, à part quelques vêtements, son coffret musical et sa vieille berceuse, elle abandonna derrière elle tout ce qui avait été sa vie pendant plus de soixante-cinq ans.

# ÉPILOGUE

## *Centre d'accueil de Sainte-Anne-du-Nord, 1990*

Épuisée d'être restée debout si longtemps près de la fenêtre, Éva sentit ses jambes sur le point de l'abandonner. Elle devait regagner son lit au plus vite, sinon elle allait tomber. Elle fit quelques pas hésitants et, à bout de force, se laissa choir dans sa vieille berceuse qui semblait l'attendre à mi-chemin.

En arrivant près de la chambre d'Éva Lafontaine, l'infirmière de nuit hésita avant d'ouvrir la porte. Elle connaissait la fragilité du sommeil de cette résidente. Le moindre bruit la réveillait et elle n'arrivait plus à se rendormir. Elle tendit l'oreille en entendant une douce musique provenant de l'intérieur. Avec mille précautions, elle pénétra dans la chambre. Seule une minuscule lampe de chevet éclairait faiblement la pièce. Éva n'avait pas bougé. Toujours assise dans sa vieille berceuse, la tête légèrement inclinée sur la poitrine, elle semblait dormir. Sur la table de chevet, une petite ballerine tournait doucement sur elle-même au son d'une suave mélodie. Le

tiroir du coffret était ouvert. À l'intérieur se trouvait un mouchoir blanc, bien plié et rempli de souvenirs.

L'infirmière s'avança sur la pointe des pieds et, sans bruit, elle ramassa le vieux châle de laine qui avait glissé par terre. Délicatement, elle l'étendit sur les genoux de l'aïeule. Ce fut alors qu'elle remarqua l'immobilité anormale de madame Lafontaine. Alarmée, elle saisit vite le fragile poignet entre ses doigts. Le cœur d'Éva avait cessé de battre. Elle venait de tourner la dernière page du livre de sa vie.

L'infirmière entoura les frêles épaules de ses bras et appuya sa joue sur les doux cheveux d'argent. Le léger sourire qui flottait sur les lèvres d'Éva la rassura. Elle était morte heureuse et sans souffrance.

« Chère madame Éva, comme tous les pauvres vieux qui viennent finir leurs jours ici, souvent abandonnés de tous, vous êtes partie en emportant avec vous tous vos secrets. Personne ne connaîtra jamais votre histoire! »



**E**n 1919, après la mort de sa mère, la jeune Éva est contrainte de quitter Québec pour s'installer en Abitibi avec toute sa famille. Armand, son père, a accepté l'invitation de son frère de venir travailler dans une région en plein développement.

Ainsi, à quinze ans, comme cela se produit souvent à l'époque, Éva devient la femme du foyer, elle dont le vœu le plus cher est pourtant d'entrer au couvent. Une suite d'événements malheureux et surtout la méchanceté d'un curé à l'esprit retors changent le cours de sa vie et scellent irrémédiablement son destin.

Lorsqu'elle est forcée d'épouser un agriculteur, elle accepte son sort avec sérénité, bien décidée à tirer le meilleur parti de l'existence pénible où elle s'engage. Ses valeurs solides et sa force morale à toute épreuve lui permettront d'affronter les difficultés avec dignité.

Lise Bergeron rend ici un vibrant hommage aux femmes d'hier qui ont lutté farouchement pour conquérir petit à petit leur émancipation.

collection  
**Roman-vérité**



[www.jcl.qc.ca](http://www.jcl.qc.ca)

Facebook : *La culture ne s'hérite pas elle se conquiert*